Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1955
55e ANNÉE - N° 4

HARANGUE POUR LE PRINCE DE JOINVILLE

Nous réimprimons un discours que le frère de Marguerite du Périer a prononcé au Parlement de Provence le 24 octobre 1616. Il en existe à la Bibliothèque Nationale (fonds Dupuy, n° 659) deux copies manuscrites, qui ont été successivement corrigées par Malherbe et que nous appelons A et B.

Ce discours a été édité à Paris en 1616, et à Aix l'année suivante. Les sigles C et D désignent l'édition parisienne et l'édition aixoise.

Nous reproduisons le texte de B en y incorporant les corrections que Malherbe a faites sur cet exemplaire ; ces corrections seront en caractères gras. Celles qu'il avait faites sur la copie A et qu'il a conservées, seront en italiques. Nous conservons l'orthographe de la copie B, sauf dans les mots en italiques et en caractères gras, pour lesquels nous reproduisons celle de Malherbe. Nous accentuons la préposition *à* et la conjonction *où*, et nous ajoutons des cédilles et quelques signes de ponctuation.

Les passages en petites capitales sont ceux qui, ajoutés sur B, ne semblent pas de la main de Malherbe.

Nous mettons entre crochets droits les passages du texte de Du Périer que Malherbe a biffés, entre crochets obliques celles de ses corrections qu'il a remplacées par d'autres. Par exemple, « AB : Federic [qui] » signifie que le scribe a écrit sur A et B *Federic qui*, et que sur B Malherbe a biffé *qui*.

Le sigle A′ désigne une copie du texte primitif qui est conservée dans le manuscrit n° 1789 de la bibliothèque de Carpentras et que Malherbe n'a pas connue ; elle provient du fonds Peiresc ; elle est d'une autre main que la copie A, et elle nous a permis de constater dans cette copie quelques lapsus et omissions.

L'apparat critique sera publié ultérieurement.

R. L.

Harangue faicte au parlement de Provence sur la presentation des lettres de survivances au gouvernement dudit pays, pour messire François de Lorraine, prince de Joinville.

Messieurs, Il est veritable que (1) c'est à la viellesse qu'il appartient (1 *bis*) de commander, **et qu'à** la derniere saison de nostre age la nature (2) a reservé le maniment des peuples et la conduicte des estatz. Car comme la prudence est une qualité necessaire au commandement,

aussy ne se plaist elle que parmy les rides et les cheveux blancz, et ne se laisse posseder qu'à ceux, de qui l'age s'est escoulé dans l'experience des affaires. Mais c'est au commun des hommes que la nature a prescript ceste loy, et à ceux lesquelz estans nez pour obeir, il fault, s'ilz veullent monter à une condition contraire à leur naissance, qu'une prudence extraordinaire acquise par un long usage (3) corrige le deffault de leur nature, et les tire (4) de l'obeissance au commandement. Au contraire, ceux qu'une grande extraction appelle aux dignitez relevees (5), comme la Nature les faict naistre pour commander, aussy les favorise t elle de quelque particuliere qualité qui les en rend (6) capables, leur donnant elle mesme ce que le temps acquiert à ceux qui sont de moindre condition (7).

Non (8), Messieurs, la nature ne s'est poinct attachee à ses reigles *si* (9) opiniastrement qu'elle ne s'en dispense quand bon luy semble (10) ; quelquefois *lente* (11) et paresseuse, elle retarde le progres ordinaire des ans et se plaist à nous faire languir apres ses graces ; quelques fois violente et precipitee elle haste son cours (12) et par UNE INDULGENCE EXTRAORDINAIRE (12 *bis*) devance mesme *les* vœux *de ceux qu'elle veut obliger* (13).

Hercule parut Hercule aussy tost qu'il fut né, et dans le maillot mesme (14) *estouffa* (15) les plus effroyables serpens que la *haine* de Junon *fut capable de luy susciter* (16).

Ce sont fables vrayement, mais qui soubz leur voile *cachent ceste verité* (17), que les grandes ames (18) poussent (19) aussy tost qu'elles sont nees et nous font veoir en leur aurore ce que nous debvons attendre du reste de leur jour.

Ainsy noz Roys ont esté declarez majeurs en leur enfance, et jugez (19 *bis*) dignes de *tenir le premier sceptre de la terre en un age où pour manier un petit patrimoine* tout le reste des hommes *est mis sous le gouvernement* d'un curateur (20), mais avec juste raison neantmoings. Car comme les hommes exemptent de leurs loix ceux qu'ilz eslevent à la couronne, aussy quand la nature les y porte, elle les dispence de la rigueur des siennes, leur donnant en leur naissance dequoy s'aquiter de leur condition.

Il est ainsy, Messieurs : un genie plus hault et plus puissant que les autres anime l'age des *princes* (21). Il n'y a poinct d'enfance en *leur* vye, *et* est (22) de leurs ames comme du soleil qui se monstre aussy *grand* en sa naissance (23) qu'en tout le reste de son cours.

Ce privilege estant particulierement affecté (24) *à la maison de France, comme à celle* (25) *qui en toute sorte d'avantages tient aisement le premier rang sur les plus illustres races du monde, je ne croy point qu'apres elle il y en ait à qui plus justement il doive* (26) *apartenir qu'à la maison de Lorraine* (27).

Les merveilles que monsieur le prince de Joinville faict desja paroistre (28), et l'honneur qu'il a pleu à Sa Majesté luy (29) faire, l'estimant en un age sy bas digne d'une sy haulte charge comme le gou-

vernement de ceste province (30), **en** sont *de* suffisans tesmoinages (31), **lesquelz** neantmoings **sont confirmés par une infinité d'exemples qui se trouvent en** l'histoire (32) des siecles passez.

Sigisbert duc de Lorraine (32 *bis*) **estoit encor en son enfance** lors qu'**il** chassa les **Esclavons** des terres qu'ilz *luy* avoient injustement occupees (33).

Nicolas premier aussy duc de *Lorraine* (34) s'acquit presque dans le berceau le surnom de **victorieux** (35) *et aprit* (35 *bis*) à ceux qui vouloient s'advantager de sa jeunesse que les princes **ne se mesurent pas à l'aulne du reste des hommes** (36).

Vit on jamais une valeur (37) sy tost nee que celle de Jan duc de *Lorraine* (37 *bis*) surnommé le Hardy ? L'Antiquité faict gloire de la valeur d'Alexandre pour **s'estre trouvé** (38) en la bataille de Cheronee, en l'**âge** (39) de seize ans. Elle (39 *bis*) faict cas du courage *d'Annibal* (40) pour l'avoir tesmoigné à douze ans au commandement d'une armee. **Mais combien s'en faut il que ce ne soient choses comparables à** la gloire (41) de ce prince lorrain, lequel au sortir du berceau se porta sy courageusement *aux perilz de* la guerre (42) qu'il y fut faict prisonnier en l'aage de huict ans, combatant pour Charles de Bloys son oncle contre le comte de Montfort, et *un an apres resista* (43) sy genereusement à trois grandes armees dont il fut attaqué soubz la regence de Marie sa mere que ses ennemys ne *remporterent* aultre chose *de l'avoir assailly en* son enfance (44) que la honte d'estre vaincus par un enfant ?

Mais c'est particulierement *au salut de* la France *que* la valeur (45) de Lorraine est fatallement dediee, *ce sont noz Rois* **qui en ont fait les preuves les plus manifestes, n'ayant** jamais treuvé (46) dans ceste maison de saison sy verte qui ne *leur* ayt (47) tousjours porté quelque fruict.

Tibaud second, fils de Federic, **lors qu'il** (48) *employa* sy heureusement *ses* armes *pour* la France contre les Flamans, **estoit encor** en un age *où bien à peine il avoit la* force de *les* porter (49).

Anthoine (50) le Bon *des l'age de douze ans servit si* (51) *passionnement le* Roy Louys douziesme (52) et particulierement en la guerre des Venitiens *qu'il en merita le premier lieu* (53) *en son amitié* (54).

Il continua (55) cette affection à François premier **et** fist (56) veoir aux *Alemans* (57) en la guerre d'Italie que la terre ne porte rien qui puisse resister à cette maison (58) quant elle est assistee du genie de la France (59).

Ainsy *feu M. de Guise* Henry de Lorraine *fit* pour le service du Roy Charles neufiesme (60) *des merveilles en une infinité de sieges et de batailles* dont (61) à peine son age luy permettoit d'estre spectateur.

La memoire de feu M. le chevalier de Guise François Paris de Lorraine **est encores fraische parmy nous** (62), *et la France qui* en sa **premiere** jeunesse *l'a veu* l'espee à la main *oublier* sa qualité pour com-

plaire à son courage, ne cessera jamais *d'en* admirer *la* vye et *de regretter* **d'estre privee de sa vertu** (63).

Ainsy (64) ce jeune prince monsieur de Joinville que pour ces justes considerations il a pleu au Roy nous (65) destiner pour gouverneur, comme *des ceste heure il commence à nous confirmer que ce que Pline a escrit de son temps est veritable au nostre, que l'Austrasie qui est aujourd'huy la Lorraine avoit des arbres qui portoient du fruit la mesme annee qu'ilz avoient esté plantez* (66), **aussy** quelque jour **solicité** par les prouesses de ses ancestres **nous fera voir** (67) une *virilité* (68) digne de son enfance, et **s'il trompe noz esperances, ce sera que nous en aurons beaucoup moins esperé qu'il ne falloit** (69).

Il n'aura que faire, pour s'animer à la vertu, de **re**courir (70) à l'antiquité de ses majeurs ; il verra de sy grandz (71) exemples de prudence et de valeur en la vye de monsieur le duc de Guyse son pere qu'en l'imitant il y treuvera dequoy se rendre inimitable à la posterité (72). Tel (73) qu'un jeune lyon que la foiblesse de son age arreste quelque temps dedans (74) sa *caverne* (75) et le contrainct **d'y vivre des viandes que luy apporte** son pere (76), sy tost que ses forces viennent à croistre, desdaigne *de devoir sa vie à autre valeur qu'à la sienne et sortant* de sa taniere s'en va furieux à travers *les* bois *chercher* quelque *glorieux ennemy* (77). Tel verra il (78) ce jeune prince **en l'**aage de quatorze ans (79), desja lassé des innocentes delices de son age, et desdaignant l'honneur emprunté des prouesses de ses ayeulx, se **desrober** du duc de Guyse son pere et s'en **aller** (80) donner *dans un gros de* reitres (81) **pour avoir part en la deffaite de** ceste (82) prodigieuse armee qui menaçoit la religion et l'estat.

Quand il tournera les yeux sur sa jeunesse, *il luy* verra *ruiner ces deux colosses de rebellion que noz divisions avoient fait tyrans* (83) *de Marseille* (84), et quant et quand *detacher* cette grande et puissante *ville* du joug, où *ils* l'avoient honteusement asservie, *pour la remettre plus fidelle et plus obeissante que jamais en la main du Roy son legitime possesseur* (85).

Il verra l'Espagnol, chassé glorieusement de noz terres par *la* valeur *de ce jeune prince, changer* en une honteuse fuitte la victoire dont *il* chantoit desja le triumphe (86). *Cest affront fait à ceste superbe nation fut bien le plus important* **et le plus considerable** (87), mais ce ne fut pas *le premier* (88). Elle avoit desja *senty ce qu'il sçavoit faire* à (89) Fontaine Françoise, lors que deux des plus **braves** (90) de l'armee du Connestable (91) de Castille eurent bien (92) la hardiesse de *le* provoquer (93), mais ilz n'eurent pas la force de resister à sa valeur, **et bientost après**, lors que (94) avec cinq cens maistres impatiens (95) du repos s'estant desrobé pour *aller chercher les ennemis* (96) **il rencontra et tailla en pieces un** regiment **d'Espagnolz**, parmy **lesquels** un **de leurs** cappitaines **s'estant escarté de sa trouppe et ayant** gaigné le pied (97) d'un arbre où la pique en la main il deffioit **les** *victorieux* (98), ce jeune prince l'ayant aperceu y eust la main aussy tost

que les yeux, et apres quelque resistance luy arracha *la vie* (99) d'un coup de pistolet, *et luy donna le digne chastiment que sa presomption avoit merité* (100). Ceste proye ne fist qu'irriter la faim de ce lyon, lequel avec le reste de ceste victorieuse trouppe s'estant avancé jusques au pres (101) de Grey, où les forces de l'Espagnol s'estoient jectees, il (102) en vit sortir un cavalier (103), qui le pistolet au poing deffia le plus hardi des François. Il ne languist (104) guieres en ce desir, car, quoyque le duc de Guyse eut desja lasché son pistolet, il vint neantmoings fondre sur luy et le *mena si rudement qu'il le poussa* (105) jusques **au bord** (106) du fossé qui estoit remply d'ennemys, **où il l'acheva, et à la mercy d'une gresle de mousquetades** emmena (107) le cheval pour (108) luy estre tesmoing *du traitement que son maistre avoit receu* (109).

Fut il jamais action (110) comparable à la gloire de cette cy ? Aux batailles rangees l'honneur de la victoire y est plus esclattant, mais la foulle y annime quelquesfois les ames les moins hardies, et les plus lasches y combattent par le courage d'aultruy. **Le vray mepris de la mort se tesmoigne aux** combatz (111) singuliers, et neantmoings le desespoir y porte bien souvent les courages les plus bas. Quelquesfois une necessiteuse fain (112) de gloire y faict paroistre les plus timides, et par tout la fortune, qui se plaist à destruire la vertu, releve souvent au plus hault tiltre d'honneur des actions basses et vitieuses.

En ceste cy toutes sortes d'aventages s'y (113) rencontrent pour rehaulser (114) la gloire de ce combat rendu par un jeune prince, mais un prince desja plain d'honneur que toutes choses dispensoient de *ce* (115) hazard, son age, sa qualité et le desadventage (116) des armes ; un excez de courage fut le seul mouvement de ceste action, un excez de valeur la seulle cause de ceste victoire, **de** laquelle sy quelque (117) chose en peult diminuer la REPUTATION, CE NE PEUT ESTRE QUE la justice de *la* cause *pour laquelle il* **se hazardoit** *à ce combat* (118).

Mais quant ce jeune prince, lassé du nombre infini de **genereuses actions** (119) qu'il trouvera dans la jeunesse de son pere, passera **à celles** de sa virilité (120), et s'arrestant aux malheurs de **noz dernieres tempestes** examinera (121) ses (122) deportemens, *qu'y treuvera-til* (123) *que des effetz* (123 *bis*) *de sagesse et de courage si clairs et si visibles, et, ce qui est plus que tout cela, une affection et fidelité au service de leurs majestez si ferme et si opiniastre que par la confession mesme de l'envie il y a dequoy luy attribuer justement une bonne partie de la conservation de cest estat* (124) ?

Ceste province reculee aux extremittés de ce Royaulme et frontiere des plus redoubtables ennemys de l'Estat, aprehendoit avec subject les plus violentes secousses de ces derniers mouvemens (125), et toutesfois *ell' a jouy d'une paix si profonde* qu'elle (126) a esté comme ce celebre fresne de Bithynie tousjours frais (127) et verdoyant parmy *les embrasemens* qui l'environnoient (128).

Et *de* tout cela, messieurs, s'il (129) en fault rapporter la gloire à

quelque chose d'humain, aquoy la devons nous *qu'à l'establissement de l'authorité roialle que* ce prince (130) assisté de la prudence de la Cour et de l'*extreme vigilance de M.* du Vair, *lumiere alors de ceste province, et aujourdhuy de toute la France,* AVOIT DE LONGUE MAIN *tellement affermy* (131) *parmy nous qu'il ne s'est rien trouvé* (132) *d'assez violent pour alterer le repos où il nous avoit laissez* (133) ?

Tournons à ceste heure les yeux sur ce qui s'est passé au voyage de Bourdeaux (134) *et nous resouvenants que le Roy l'avoit fait son lieutenant general en ses armees, representons* nous (135) à quel poinct (136) de grandeur il pouvoit porter sa fortune, *et quelle satisfaction* il eust *donnee* (137) à son courage, *si* preferant *sa consideration particuliere* au repos *publiq* (138), il eust voulu non pas chercher (139) des occasions de guerre, mais consentir seullement à celles que noz divisions luy presentoient : *fauldra til pas que nous confessions* (140) que sa **conscience** (141) a visiblement combatu contre sa fortune (142), *et que* pour le bien de *l'estat qui a tousjours esté le seul but de ses* INTENTIONS, *il a meprisé* (143) *les moyens qu'il* avoit *de se faire paroistre en la continuation de* noz malheurs (144) ?

Le pere, Messieurs (145), est veritablement la maitresse partye d'où les enfans tirent leur substance, la mere neantmoings y prend quelque part. La divinité des peres ne suffisoit poinct au heros pour les porter dans (146) les cieux, il leur falloit (147) encore passer par ce chemin que les poëtes (148) appellent la voye **de** laict (149), qui servoit à leur puriffier ce que la mere leur avoit baillé de terrestre.

C'estoit pour nous apprendre que, sy bien (150) la principalle impression que les enfans reçoivent en leur naissance derive de l'humeur des peres, neanmoings le laict ou la nourriture des meres y contribue necessairement quelque part (151).

Ce jeune Prince recevra doncq (152) de son pere l'invincible valeur de Lorraine (153), sa mere y adjoustera la genereuse bonté de Joyeuse et luy transmettra cest excez (154) de candeur et de pieté qu'elle a sy heureusement receu de ses **predecesseurs** (155). Et comme il *treuvera dans les* actions (156) de son pere les merveilles *d'une* incomparable (157) valeur, aussy verra il (158) esclatter une perfection de douceur et de bonté dans les desportemens de sa mere, cette grande princesse en laquelle nous voyons l'heureux (159) *assemblement qui se rencontre en si peu de sugetz* (160), une extreme beauté joincte à une extreme *sagesse* (161).

Icy DONQ (162) l'illustre maison de Joyeuse m'appelle à soy, et quand et quant l'abondance m'arreste, et la rencontre d'un nombre infini d'actions glorieuses m'esblouist les yeux **de** leur (163) esclat (164).

Car sy pour **desployer** à voz yeux la gloire de **ceste famille** je me porte à **son** antiquité (165), je me pers dans l'infinité d'une suitte continue *de grandz personnages* (166) qui vivent glorieusement dans les plus memorables *monuments* (167) des siecles passez.

Ce grand Mareschal de France, Guillaume de Joyeuse, s'offre aussy

tost à moy, *et aveque luy* (168) les plaines (169) de Montagnac couvertes du sang de trois mille *hommes* qu'il y *desfit* (170) pour la cause de Dieu et de son prince Charles neufiesme.

Et quand et quant je vois paroistre ce magnanime Jean vicomte de Joyeuse, son pere, suivy de Guillaume son ayeul, filz du glorieux Tanneguy, lequel parmy tant d'autres gloires eut (171) encor l'honneur de se veoir allié à la maison de France par le mariage de Louys son filz puisné avec Jeanne de Bourbon fille de Jean comte de Vendosme.

Je vois aussytost ce grand Louys de Joyeuse, ce genereux guerrier qui parmy tout le reste de la noblesse françoise (172) fut glorieusement esleu par son prince pour exterminer comme il fit cette prodigieuse secte des Tuchins qui environ l'an quatre (173) cens *infectoit* (174) le Languedoc et l'Aquitaine, et comme il estoit né à la ruyne des monstres, aussy fit il des merveilles soubz le Roy sainct Louys pour repurger l'orient de ces monstres usurpateurs de la Terre Saincte.

Guigo baron de Joyeuse *leur* devantier (175) se presente encore à mes yeux, et pour me conduire à la source de tant d'illustres ruisseaux, m'emporte jusques au dela *du commencement* de nostre langue (176), et me faict veoir par des tesmoinages *indubitables* (177) que de ce grand Gaudentius à qui la saincteté de vye a donné des autelz, cette famille en a tiré (178) le nom et les meurs. Le nom fut depuis (179) changé par *l'alteration* du langage (180) de Gaudentius en Joyeuse, et les meurs de ce sainct personnage parmy la corruption de tant de *siecles* (181) ont tousjours continué fidellement dans cette maison (182).

Coutras *est encores rouge* (183) du sang genereux de ce grand duc de Joyeuse, admiral de France, sur qui la nature avoit versé à pleines mains tout ce qu'elle a de graces plus favorables, une indomptable valeur, une prudence incomparable, une excellente beauté, et, pour luy donner en un mot tout ce qu'on peult imaginer (184) de louanges plus relevees, il estoit **uniquement** (185) aymé de son Roy.

Mais aussy n'*eut* (186) il jamais d'aultre ambition (187) en tous ses desseins que de *mourir pour son service, ne croyant pas que par un moindre devoir* (188) *il pust satisfaire à ceste obligation* (189). *Ce qu'il cherchoit donc luy arriva en ceste* **lamentable journée** (190). Mais ce fut apres avoir faict paroistre sa valeur en la prise de Sainct Maixent (191), Thonnay Charente, Maillezays (192), et plus glorieusement en la deffaite de Charbonnieres, et (193) Bory au Bourg St Eloy, et *en* une infinité d'autres rencontres.

Ce fut apres avoir sy genereusement combatu en cette derniere bataille que il eust (194) sans doubte vaincu s'il n'eust combatu contre un ennemy invincible, *contre ce grand Henry, de* qui la Fortune *estoit* sy passionnement amoureuse *et la Victoire tellement sugette que s'il eust vescu davantage* (195), *son* empire *ne pouvoit avoir* de bornes *que celles* (196) *que sa* MODERATION *eust voulu donner à sa valeur* (197).

Ce fut là que ce genereux Sainct Sauveur *agé bien à peine de quinze ans* parut vrayement frere du duc de Joyeuse, **s'estant meslé** (198)

sy avant *parmy les ennemis* qu'il y perdist la vye *et mit son nom entre ceux qui pour leur courage seront estimez eternellement* (199).

Ce (200) n'estoit pas assez à la Fortune d'avoir abattu ces deux freres (201). Il en restoit encore un troiziesme, Scipion de Joyeuse. Il luy failloit (202) encore defaire ce JEUNE SEIGNEUR (203) pour accomplir un chef d'œuvre digne de la hayne dont elle persecute la vertu.

C'est aux hazards de la guerre où ceste aveugle deesse preside souveraynement sur les esprictz genereux, et ce fut là où elle assaillist celuy cy (204) de tout ce qu'elle a de plus redoubtable aux fureurs d'une guerre civille, qui neantmoings ne servist pour quelque temps que DE MATIERE A SA REPUTATION (205).

Mais toutes choses relevent enfin de la Fortune, laquelle ayant recongnu par tant d'effortz (206) inutillement employez que cest invincible courage ne pouvoit estre vaincu que par luy mesme, elle (207) sçeust enfin le porter aux extremitez d'un peril inevitable qui le força de se jecter luy mesme dans le Tar, **non pour y** *garantir* **sa vie qu'il ne pouvoit plus conserver qu'à regret, mais pour satisfaire à** l'*opiniastre resolution qu'il avoit de tenter toutes choses plustost que de tomber à la mercy de ses ennemis* (208).

Comble vrayement de gloire et le **plus** (209) hault poinct d'honneur où la valeur peult relever une ame genereuse, car les evenemens ne peuvent rien sur la gloire de la vertu. Jamais un vainqueur ne triumphe sy ABSOLUMENT (210) qu'il n'en doibve la meilleure part A LA FORTUNE (211).

Le souverain poinct de gloire consiste en la valeur, laquelle ne relevant que de soy mesme peult reluire *au* travers (212) des evenemens contraires et quelquefois en despit de la Fortune triumpher mesme du *victorieux* (213).

La pieté, maitresse pierre (214) où toutes les autres vertus s'apuient, n'est pas moings hereditaire en ceste maison que le courage, mais une **piété** genereuse (215), **mais une** pieté vrayement françoise qui ne passa jamais les bornes d'une juste passion.

Il n'en fault poinct d'aultre exemple (216) **que** celuy (217) de Henry duc de Joyeuse, pere de madame de Guyse, qui parmy les *fureurs* (218) d'un contraire party et cette generalle desbauche dont les mœurs les plus saines estoient corrompues, conserva sy prudemment la pureté des siennes, qu'il merita cest esloge de la bouche de son Roy, que *ses actions n'avoient jamais eu d'autre* (219) *mouvement que le zele qu'il avoit à sa religion* (220).

Aussy tout le reste de ses jours *en fit il* une preuve *indubitable, s'enfermant* dans la plus *estroite* (221) reformation de la vye **religieuse** *pour y mourir comme il fit en une tranquilité que les agitations ordinaires du monde ne luy pouvoient faire esperer* (222).

Ce grand cardinal de Joyeuse, ce digne chef du Senat ecclesiastique a faict aussy paroistre en tous ses desportemens la pieté de ceste maison, mais particulierement (223) au service qu'il rendist à l'Eglise,

lors *qu'il appaisa ceste furieuse brouillerie arrivee entre le st. Siege et Mrs. de Venise, dont la continuation ne pouvoit produire qu'un schisme dommageable à toute la Chrestienté* (224). **Quand il a esté question de monstrer son courage en la charge** qu'il avoit **de protecteur de la France, quelles preuves** (225) **n'en a til fait voir en toutes les ocasions qui s'en sont offertes, et particulierement** en ceste celebre canonisation de sainct Diego, **où l'Espagne qui en faisoit la despence pretendant pour ce suget y devoir tenir** le premier rang, ce grand prelat **s'y opposa si vigoureusement que la France conserva l'avantage** que le droict (226) et la possession (227) luy donnent sur tous les sceptres de l'univers.

S'il est *donq* (228) veritable, comme sans doubte il est, que les branches tirent la substance de leur tige (229), et que des humeurs des peres il s'en escoulle une ressemblance presque infaillible en l'ame des successeurs, quelles merveilles ne debvons nous poinct attendre de ce prince, rejecton (230) de deux souches où la bonté, la valeur et la pieté sont esgallement hereditaires ?

Les effectz ne nous *laisseront* (231) guieres (232) en cette attente, *les ames vulgaires marchent bellement par les voies* (233) *que la nature leur a tracees, les grandes rompant les obstacles* s'emportent *incontinant* à la ressemblance de leur tige (234).

La gloire de ses ayeulx ne sera pas seulle à piquer ce jeune prince : ses yeux treuveront pour l'exciter à la vertu (235) de plus sensibles exemples dans les merveilles (236) de nostre jeune Roy (237) *qui desja produisant* non la simple beauté d'une fleur espanouie avant sa saison, mais le fruict mesme d'une plaine (238) maturité, faict justement esperer à la France que *bientost renouant les desseins que son pere avoit commencez* (239), *il ne se reposera jamais que les dernieres provinces* **du monde** *ne facent hommage à ses fleurs de lis.*

Ce sera là *que paroistra* la valeur *du* jeune prince *pour qui je parle* : *ce sera là* **que nous verrons** *les effectz de ce que* ses premieres inclinations nous *promettent,* desja la *force* de son *esprit passe par dessus les barrieres de son age, desja ses vigoureux mouvemens eschapent* des liens où son enfance l'arreste, et *devançant le cours des annees donnent* un presage infailible *que si la vertu de ses peres peut* (240) *estre surmontée, ilz ne* DOIVENT *attendre ceste glorieuse injure d'autre courage que du sien.*

Cela sera, Messieurs, *et en ceste esperance* il vous plaira de (241) proceder à la veriffication *du pouvoir dont par ses* lettres patentes il a pleu à Sa Majesté l'honnorer (242).

DU PÉRIER.

MALHERBE ET L'ÉLOQUENCE D'APPARAT

I

L'épître de consolation qu'en 1614 Malherbe adressa à la princesse de Conti, ne brille point, je le sais, par le naturel, ni par la simplicité ; mais au point de vue de la langue, sous le rapport de la noblesse et de la correction du style, c'est peut-être le morceau le plus achevé qui eût paru à cette époque ; et son auteur mérite plus que Balzac, dont les premiers écrits ne furent publiés qu'en 1624, d'être appelé le créateur de la prose française.

Ce jugement chaleureux, qui est de Ludovic Lalanne et qu'on pouvait lire dès 1862 au début de l'édition des œuvres de Malherbe, n'a pas suscité d'écho. Depuis, on a publié d'importants travaux sur la grammaire et la poétique de Malherbe. Mais on a dédaigné ses écrits en prose. Pourtant les textes ne manquent pas : les brouillons des traductions du *De beneficiis* et du *De quaestionibus naturalibus*, pillés par Libri, sont revenus en France [1]. J'ai fourni une collation des deux éditions successives de la traduction du XXXIII[e] livre de Tite-Live [2]. On pourrait étudier de près les lettres de consolation ou de politique qui étaient destinées par leur auteur à la publication.

A ces traductions et à ces lettres d'apparat il faut joindre une harangue de Scipion du Périer, que Lalanne avait déjà signalée [3] et que Malherbe a tellement remaniée qu'elle peut figurer parmi ses œuvres. Ce texte méritait d'être édité en distinguant ses états successifs ; nous ne nous contentons pas de le remettre en lumière et d'en faire l'histoire, nous essaierons d'en extraire les principales règles de la rhétorique de Malherbe.

Scipion du Périer, aujourd'hui oublié, fut un des grands avocats du XVII[e] siècle. Avant de résumer sa carrière et ses œuvres, il convient de dire quelques mots de la famille provençale à laquelle il apparte-

1. Cf. Lebègue, *La traduction du* De Quaestionibus naturalibus *par Malherbe* (*R. H. L.*, XXV, 91-111 et 292-309), et *La syntaxe de Malherbe traducteur de Sénèque* (*Cahiers* de l'Association internat. des études franç., 1956).

2. Cf. *La traduction par Malherbe du 33[e] livre de Tite-Live* (*B. H. R.*, I, 173-185, et *Mélanges Huguet*).

3. Cf. Malherbe, *Œuvres*, 1862, t. IV, p. 124.

nait. On a conservé plusieurs généalogies anciennes des Du Périer [1] ; je n'y ai jamais rencontré le nom de l'enfant que Malherbe a immortalisée : Marguerite ; morte à l'âge de cinq ans, on a jugé inutile de la mentionner.

La famille Du Périer appartenait à la noblesse de robe. En 1668, les commissaires du roi la déclarèrent de noble race. Elle prétendait remonter à Isnard du Périer, premier consul à Aix en 1337, et même à André du Périer, maréchal de Bretagne en 1240. Mais la filiation fait défaut jusqu'en 1465, date du mariage de Louis du Périer ; il fut nommé en 1486 visiteur général des gabelles de Provence. Son fils Gaspard, conseiller au parlement de Provence et frère d'un chevalier de Rhodes, meurt en 1530. Des trois enfants de Gaspard, seul Laurent, avocat au même Parlement, laissa une postérité : de deux lits différents, il eut François et Claude.

Disons un mot de la branche cadette. Avocat au Parlement d'Aix, Claude épousa, en 1619, Anne de Mouriès (dont on fera Dumouriez). L'aîné de ses fils, François II, mourut à Madagascar en 1670, laissant un fils, François III, qui devint acteur, puis directeur des pompes de Paris [2]. Le frère cadet de François II est Charles du Périer qui, en 1622, eut pour parrain le duc de Guise, gouverneur de Provence, et qui devint un poète latin estimé.

Revenons à François Ier du Périer. Il possède la qualité d'écuyer sur son contrat de mariage, signé le 9 janvier 1584 ; son beau-père est conseiller du roi, greffier civil de la Cour. Il vivait alors dans l'entourage du Grand Prieur, Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence. Il se lia avec Malherbe, secrétaire du gouverneur, d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Comme le Grand Prieur et les amis et serviteurs de celui-ci, il taquinait la Muse. On connaît l'anecdote du sonnet du Grand Prieur, attribué à Du Périer et jugé mauvais par Malherbe. Il composait des vers liminaires pour les œuvres de ses amis ; en 1585, pour le *Triomphe du Berlan*, de J. Perrache ; en 1588, ou auparavant, pour le *Don-Don infernal* de Bellaud de la Bellaudière ; en 1597, pour l'*Imitation des Psaumes de la Pénitence* de L. de Gallaup-Chasteuil ; en 1603, pour les *Mémoires... pour l'établissement des mûriers*. Réciproquement, Bellaud dédiait, en 1595, un sonnet de ses *Obros* « à l'amy F. du Périer ».

Il joua un rôle honorable pendant les troubles civils. En 1593, étant second consul d'Aix et procureur du pays, il « contribua notablement à la réduction de cette ville sous l'obéissance du roi » [3].

1. Cf. Dossiers bleus 517, Carrés d'Hozier 489, Cabinet d'Hozier 265, Nouveau d'Hozier 262 ; les archives départementales de Seine-et-Oise, E 3110 ; les historiens d'Aix et de la Provence.

2. Cf., sur ce curieux personnage, Georges Monval, *Le laquais de Molière*, 1887. Ses deux femmes lui donnèrent vingt-quatre fils et huit filles. Le général Dumouriez était son petit-fils.

3. Cabinet d'Hozier.

Aussi, l'année suivante, fut-il chargé de présenter au Parlement de Provence une lettre de créance d'Henri IV et de lui faire connaître la satisfaction qu'avait fait éprouver à S. M. la pacification de la province. Le 23 août 1607, probablement à la demande de Du Vair, il fut nommé, pendant un court séjour à Paris, gentilhomme de la Chambre du Roi.

C'était un humaniste. Sa maison de la place des Prêcheurs portait au fronton et sur la cheminée de la grande salle les armoiries de la famille. Mais, selon le P. Bougerel, il ne louait qu'à des libraires les boutiques qui en faisaient partie, afin que son fils prît, dès l'enfance, le goût de la lecture. Sans être aussi savant que son jeune compatriote Peiresc, il était « antiquaire ». Sa célèbre collection de médailles fut achetée, en 1608, par les États de Provence, qui la donnèrent à Henri IV. Il en constitua une deuxième [1].

Il mourut en 1623.

Quand Malherbe résidait à Paris, il entretenait avec Du Périer un commerce de lettres, qui est souvent mentionné dans sa correspondance avec Peiresc [2]. Mais ces lettres ont malheureusement disparu ; peut-être le billet de Malherbe que nous allons rééditer après Lalanne, était-il adressé à François du Périer. Ils se rendaient mutuellement des services : en 1618 et en 1621, le poète s'occupa efficacement à Paris des affaires de son ami ; et, en 1618-1619, celui-ci servit de « procureur », c'est-à-dire de mandataire, de procurataire dans le procès que Malherbe intenta aux consuls de Toulon [3].

Grâce à G. Saintville [4], nous connaissons la date du baptême de Marguerite du Périer : 2 février 1593. Comme César de Nostredame dédia à son père une ode pindarique *sur le trespas de damoiselle Marguerite du Périer, décédée en l'âge de cinq ans*, nous pouvons fixer approximativement la date à laquelle Malherbe refit sa *Consolation à Cléophon*, et en fit hommage à son ami provençal [5]. Marguerite fut inhumée dans l'église de la Madeleine, près de l'endroit où l'on voit actuellement le fameux tableau de l'Annonciation.

Scipion fut le seul enfant de François qui survécut à son père [6]. Il naquit en 1588. Il fit d'excellentes études. En novembre 1606, la soutenance de son doctorat en droit fut, selon le bon Peiresc, un triomphe. Ce jour-là, son père reçut dans un grand banquet le premier président Du Vair, Peiresc, d'autres parlementaires et, par une délicate

1. Cf. Berluc-Pérussis, *Anciens curieux et collectionneurs d'Aix*, 1879, p. 93 ; Edm. Bonnaffé, *Dictionnaire des amateurs français au XVI^e siècle*, 1884, p. 92-94.
2. Cf. Lebègue, *La publication des lettres de Malherbe* (*R. H. L.*, XXIX, 132.)
3. *Idem, Malherbe spéculateur à Toulon* (*Revue bleue*, LXVIII, 524-528).
4. Cf. son article *La Consolation à M. du Périer est-elle de 1590 ou de 1600 ?* (*Revue des Cours et Conférences*, 1938-1939, II, 577-585).
5. Cf. Fromilhague, *La vie de Malherbe*, 147 ; Lebègue, *Le mystère de la Consolation à Du Périer* (*B. H. R.*, III, 52-59).
6. Sa vie a été écrite par le P. Bougerel.

attention, à défaut de Malherbe, le jeune Marc-Antoine, bambin fort éveillé, qui n'avait pas encore six ans [1].

En 1609, il épouse la sœur de Nicolas Garnier de Montfuron, abbé de Valseinte ; les poésies de ce disciple de Malherbe seront réunies en volume en 1632, avec quelques pièces de vers de son beau-frère. En 1614, il prononça son premier plaidoyer, en faveur des Jésuites d'Embrun, et Du Vair admira son éloquence. Depuis, sa réputation d'orateur et de juriste ne fit que croître, et on lui donna le surnom glorieux de « Papinien moderne ». Peiresc lui légua un livre rare : les Pandectes de Florence. En 1668, un an après sa mort, on publia à Grenoble, en un gros volume, ses *Questions notables du droit*. Ses *Œuvres* furent réunies, en 1721, par son neveu Decormis, en deux volumes in-4° ; une nouvelle édition, due à L. Ventre de la Touloubre, remplit, en 1759, trois volumes in-4° [2]. On louait son style élégant et la discrétion dont il faisait preuve dans ses citations [3].

Comme son père et son cousin Charles, il a fait aussi des pièces de vers. En 1621, il publia, à Paris, une *Ode pour Monseigneur le duc de Guise* (trente strophes de dix octosyllabes) et les *Éloges de Louis le Juste où sont remarqués ses faits héroïques en son voyage de Guyenne* (vingt-six strophes). Dans le premier poème, il a utilisé quelques idées, figures et expressions qui ornaient déjà la harangue de 1616, tant la poésie officielle de cette époque était oratoire, tant la rhétorique était fleurie ! On cite encore de lui une épigramme contre Richelieu, et une ode sur les *Plaisirs des champs* (1629). Ses vers officiels sont emphatiques, et reflètent l'influence de Malherbe ; mais ils manquent généralement de force et d'élan.

Abordons maintenant ses harangues. En 1614, on lui confia l'honneur de présenter au Parlement d'Aix les lettres patentes par lesquelles Louis XIII donnait au chevalier de Guise — celui-là même dont la mort accidentelle vaudra à sa sœur une lettre de consolation de Malherbe, — la lieutenance du gouvernement de Provence. Le discours qu'il prononça en cette circonstance mémorable fut imprimé, et Peiresc en conserva une copie manuscrite [4]. Du Périer y louait le courage des aïeux du jeune homme, les services qu'ils rendirent aux rois de France, et les qualités d'Henri IV et de la Régente. Thèmes obligatoires, que nous retrouverons dans la harangue de 1616.

Celle-ci fut prononcée le 24 octobre ; cette fois, il présentait les lettres patentes qui accordaient à François de Lorraine, prince de Joinville

1. Cf. Lebègue, *Malherbe et son fils* (*Revue des Cours et Conférences*, 1933, XXXIV, 1re série, p. 199).
2. Cf. [P. Colotte], *Malherbe et la Provence*, 1955, p. 71-72.
3. A notre avis, il y en a encore trop, par exemple, dans le plaidoyer sur une fille qui était née par une opération césarienne. Mais ses émules en faisaient un usage immodéré.
4. Bibliothèque de Carpentras, ms. 1789, fos 160-164.

et neveu du précédent, la survivance du gouvernement de Provence [1]. L'histoire de cette harangue mérite d'être racontée en détail.

II

On a peine à s'imaginer l'admiration que les lettrés provençaux témoignaient à Malherbe. Ils se communiquaient ses lettres familières ou d'apparat, ses « gazetilles », les copies manuscrites ou les plaquettes de ses poèmes [2]. Les lettres qu'ils lui envoyaient, abondaient en éloges chaleureux [3].

D'autre part, ceux d'entre eux qui cultivaient les Muses, lui demandaient des pièces liminaires [4]. Certains, bien qu'ils connussent sa rude franchise [5], se hasardaient à solliciter son avis sur leurs vers. Quoi qu'elle ait été publiée dans la *Correspondance de Mersenne* [6], nous croyons utile de reproduire la lettre que le Minime Jean-François écrivit de Marseille, le 5 avril 1626, à son confrère parisien :

... J'aurois à gré, si vous avés le moien de le faire, que vous fissiés voir l'*Ode de S. François de Paule* à quelque poëte docte et judicieux, et qui fut juge aussi severe que pardonnant, à ce qu'il me marquat particulierement en quoi et où gisent les transpositions et obscurités que vous me marqués y estre (quoique generalement), affin que j'eusse de quoi les fuir et eviter, n'es'ant personne ça bas qui me puisse donner cet advis. Car il me seroit facile de corriger touts les deffauts qui y sont, et me garder d'iceux à l'advenir. Si vous avés du commerce avec M. de Malherbe, je n'en voudrois point d'autre, quoiqu'il ne pardonne à personne, non pas à soi mesme [7] : mais d'autant qu'il est grand grammairien et d'autant qu'on m'a voulu dire que mon stile a du rapport au sien (aussi est-il sanguin melancolique), et il faut advouer qu'il escrit d'or, sur touts nos autres poëtes, qui ont ou faute de jugement, ou qui sont jeusnes ou peu advancés en age [8].

Or, en 1616, Malherbe était revenu à Paris, en mai, après avoir passé quelques mois à Aix. Il y voyait fréquemment Peiresc et François du Périer, qui faisait un nouveau séjour dans la capitale. L'un des deux provençaux demanda au poète de bien vouloir examiner la harangue que Scipion préparait pour la cérémonie du 24 octobre. Malherbe, qui avait autrefois revisé la *Sophonisbe* de son compatriote Montchres-

1. Citons encore d'autres harangues de Scipion : celle qu'il fit à Louis XIII, en 1622, lors de son entrée à Aix, et une qui est conservée au manuscrit Clairambault 1110, f° 162, et qui concerne un Sr de Mons, que Louis XIII avait grâcié pour un duel mortel.

2. Cf. mon article sur les lettres de Malherbe, *R. H. L.*, XXIX, 139.

3. J'ai rapporté dans mes *Nouvelles études malherbiennes* (*B. H. R.*, V, 177-180). les appréciations de Du Vair sur les diverses œuvres de Malherbe.

4. En 1612 et en 1621, La Ceppède, et en 1617, Annibal de Lortigues.

5. Tallemant des Réaux rapporte la rebuffade subie par un président du Parlement de Provence, qui voulait lui faire admirer une devise sur sa cheminée : « Que vous en semble ? — Il ne falloit que la mettre un peu plus bas. » Sur Malherbe arbitre littéraire, cf. mes *Nouvelles études malherbiennes*, p. 190-193.

6. I, p. 441.

7. La formule fait honneur au Minime marseillais.

8. La correspondance de Mersenne ne nous apprend rien d'autre sur le projet du P. François.

tien [1], accepta de faire un travail analogue pour la prose du fils de son vieil ami. On lui remit une copie, que nous appelons A, et il se mit à l'œuvre. Ce manuscrit est passé plus tard entre les mains de Peiresc, puis en celles de ses amis, les frères Dupuy, et il est conservé à la Bibliothèque Nationale, dans le fonds Dupuy, nº 659, fos 286-301 ; Peiresc a écrit de sa main le titre : *Harangue du Sr Du Perier en la presentation du pouvoir du filz de M. de Guize pour le gouvernement de Provence en survivance.*

L'écriture du copiste est grande, et les interlignes sont larges. Quand le manuscrit fut rendu par Malherbe, son aspect avait bien changé. Dès la première page, des mots étaient biffés, et le réviseur avait mis dans l'interligne une nouvelle rédaction. Mais, souvent, elle ne le satisfaisait pas, il la raturait, et en essayait une troisième, qui parfois avait le même sort. Ce travail minutieux et désintéressé prouve la haute conscience d'un écrivain célèbre, qui peinait sur l'œuvre d'autrui, d'un jeune débutant.

Il ajoutait très peu, et faisait d'importantes suppressions. Des paragraphes entiers étaient sabrés à gros traits d'encre, comme si la plume avait été rageusement appuyée sur le papier [2]. La fin, que l'orateur avait particulièrement soignée, était encore moins épargnée que le reste : l'impitoyable censeur l'avait mutilée, reprise en sous-œuvre, et aucune ligne n'était restée intacte. Seule la photographie pourrait donner une idée de l'acharnement du correcteur.

Le copiste n'avait utilisé que le début de la dernière page. Malherbe était ménager de son papier [3]. Il ne se demanda pas si son jugement ne gênerait point l'auteur, quand il remettrait le manuscrit à un imprimeur ou à un copiste ; sur le reste de la page, il traça, à l'adresse du père ou de Peiresc, ces lignes savoureuses :

Monsieur

J'avoys pensé de nettoyer tout à fait cet ouvrage, mais < j'avois > *j'ay eu* peur de le rendre inconnu à son autheur. Je me suis donq contenté d'en oster ce qu'il y avoit de plus apparent. Tant y a que c'est un gentil garçon et qui *un jour* fera quelque chose de bon. Je vous donne le bon soir. Un petit desvoyement m'a empesché de vous voir aujourdhui. Ce sera Dieu aydant pour demain.

Ainsi donc les phrases qu'il avait épargnées n'étaient pas pour autant approuvées : elles étaient seulement moins mauvaises que ce qu'il avait biffé ! L'addition de *un jour* plaçait dans un avenir incertain les progrès du jeune avocat.

Cette réponse, loin de décourager François du Périer, l'incita à redemander à Malherbe ses bons services. On fit une nouvelle copie, dans

1. Cf. Lebègue, *Malherbe correcteur de tragédie* (*R. H. L.*, XLI) et *Nouvelles études malherbiennes*, p. 153 ; Fromilhague, *op. cit.*, 151-156.

2. On peut faire la même constatation dans l'exemplaire des *Larmes de S. Pierre* qui a appartenu à Malherbe et que possède M. A. P. Garnier.

3. Il a inscrit deux comptes de tailleur et de blanchisseuse au verso d'un feuillet de sa traduction du *De beneficiis* et au verso du brouillon d'une lettre amoureuse qu'il adressait à Caliste (cf. *R. H. L.*, XXIX, 135).

laquelle on avait tenu compte des corrections, et on la remit avec la première à Malherbe. Cette copie B est d'une écriture plus serrée, avec de petits interlignes. Le réviseur la traita avec plus de ménagement que la première. Sans doute, il a fait un assez grand nombre de corrections, mais il a réduit de peu l'étendue du discours, et il a biffé seulement un paragraphe. Enfin il ne marque plus d'hésitation dans ses corrections : presque jamais il ne rature sa nouvelle rédaction.

La harangue prit ainsi une troisième forme, sous laquelle elle fut publiée, en 1616, par les soins de Peiresc, chez le libraire parisien Cramoisy. C'est une plaquette in-8° de 34 pages. Nous appelons C son texte, qui est presque toujours identique à celui de B corrigé par Malherbe.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Scipion du Périer était très admiré à Aix. Les éloges d'un Du Vair et d'autres parlementaires lui donnaient de la vanité. Il fut mortifié de voir Malherbe massacrer son texte et piétiner ses fleurs de rhétorique. J'ignore si la harangue qu'il prononça le 24 octobre 1616, était conforme aux corrections du poète. Mais, l'année suivante, il la publiait à Aix, chez Tholosan, dans une plaquette de 39 pages in-8°, où il reproduisait un grand nombre des mots et des passages que Malherbe avait biffés, et il avait l'audace de donner cet avis au lecteur :

> Ce n'a pas esté sans faire une grande violence à mon humeur que j'ay faict voir le jour à ceste harangue. Je l'avois justement condamnée à l'obscurité d'une perpetuelle prison : mais l'impression qu'on en a faicte ces jours passez à mon desceu, m'a contraint d'en permettre une seconde pour suprimer la premiere, en laquelle ce discours est entierement alteré.

Scipion se garde d'informer le lecteur que l'auteur de ces altérations est l'illustre Malherbe, et qu'il les a opérées à la demande de son père.

A Paris, Malherbe et Peiresc eurent connaissance de cette édition aixoise, que nous désignons par la lettre D. A juste titre, le premier fut froissé par cette marque de présomption et d'ingratitude. Jusqu'alors, jamais ses amis et ses disciples n'avaient fait litière de ses conseils littéraires. L'autre était la bonté même ; il eût volontiers pardonné à Scipion d'avoir désavoué l'édition dont il avait pris la charge, si Malherbe, pour qui il éprouvait une vive admiration, n'avait été en cause. Il dut envoyer au jeune homme une lettre de semonce, dont je n'ai pas retrouvé la minute. Mais la bibliothèque de Carpentras possède une des réponses de Scipion [1]. Datée du 3 mai 1617, elle est dépourvue de clarté et de franchise :

> Monsieur
>
> Si je vous ay escrit par deux fois [2] que quelque autre que Monsieur de Malherbe avoyt mis la main à ma harangue, ce n'est pas que j'aye jamais doubté de ce que vous m'en escriviés, mais j'ayt esté contraint de l'escrire ainsy par des considerations que je pansoy vous estre cognues et que j'au-

1. Manuscrit 1879, f° 544.
2. Ces deux lettres semblent perdues.

ray l'honeur de vous dire un jour [1]. Au reste, Monsieur, si j'ay fait la seconde edition sans attendre votre responce, ç'a esté pource que j'ay creu que vous n'y aviés nulle sorte d'interest, et que comme vous n'aviés procuré la premiere edition que pour mon seul contentement, aussy seriés vous bien aise de me voir satisfait par une seconde, en laquelle je n'ay desadvoué la premiere que pour excuser l'impression d'un ouvrage de si peu de pris [2]. Aussy, bien que j'y fusse contraint par une inevitable necessité, comme j'espere de vous faire voir quelque jour, neantmoins tous mes amis vous tesmogneront que je ne m'y vouloy jamais porter au moins sans attendre de vos nouvelles, et que ce fust *presque* [3] par force que je m'y laissay porter. Je vous supplie donques de croire que s'il y a eu de la faulte, ç'a esté par necessité et par imprudence que je l'ay faite, et nullement à faulte de vous honorer et de recognoistre l'obligation que je vous ay du soin et de l'affection que vous *et M. de Malherbe* [4] m'avés tesmognee en cette occasion. Je pance la vous avoir tesmoigné par toutes les letres que je vous ay escrites sur ce suject, et neantmoins la derniere que j'ay receue de vous me fait cognoistre que vous estes l'un et l'aultre mal satisfait de mon affection, dont je suys d'autant plus affligé que vous ne pouvés faire un si mauvais jugement de moy sans m'accuser d'une ingratitude prodigieuse...

Peiresc a-t-il transmis à Malherbe cette piètre justification ? Nous l'ignorons. En tout cas, le poète ne tint pas rigueur à François du Périer de l'incartade de son fils. Quant à Scipion, il s'abstint désormais de soumettre ses discours au jugement de ce sévère Aristarque. Ses relations avec Malherbe furent rares, mais elles n'ont pas cessé. Peut-être est-ce à lui que Malherbe adresse une lettre où il évoque la longue amitié qu'il a entretenue avec le père de son correspondant [5]. Et, le 2 décembre 1628, il lui envoyait une longue lettre qu'après l'abbé Bourrienne et M. Mongrédien, nous avons reproduite [6] et qui est d'un intérêt poignant. Se souvenant des beaux vers que le poète avait faits sur la mort de sa sœur, Scipion lui avait adressé ses condoléances pour l'assassinat de Marc-Antoine. Malherbe, comptant bien que sa réponse serait communiquée par le célèbre avocat à ses amis et aux parlementaires d'Aix, y annonçait son fameux poème à Louis XIII et exprimait sa confiance dans la justice royale et son mépris pour les intrigues de la partie adverse, la riche et roturière famille des Cauvet. Ce fut la dernière occasion où se manifesta une amitié que Malherbe, un demi-siècle plus tôt, avait contractée avec la famille Du Périer.

III

Nous commencerons par examiner, dans son état primitif, la harangue de Du Périer.

1. Scipion avait avancé que les corrections faites à son discours n'étaient pas de Malherbe. Peut-être a-t-il été aidé par un ami aixois dans l'établissement de l'édition D ; mais ce peut être un mensonge.
2. Fausse modestie. Pourquoi donc l'a-t-il réédité ?
3. Ce mot est ajouté en interligne : en se relisant, Du Périer atténue son affirmation, dont il sent l'invraisemblance.
4. Ces mots sont ajoutés en interligne : Du Périer devait bien cette réparation à son scrupuleux réviseur.
5. Édition Lalanne, IV, 130.
6. *R. H. L.*, XXX, 13-17.

Les ouvrages anciens et modernes sur la maison de Lorraine et les ducs de Guise sont nombreux ; nous y renvoyons les lecteurs. De même, il a paru au XVII^e siècle et de nos jours des biographies des frères Joyeuse ; la vie singulière d'Henri de Joyeuse, capucin et maréchal de France, a été retracée, en 1928, par J. Cruppi et par le P. Louis de Gonzague. Pierre de Vaissière a consacré à MM. de Joyeuse une solide étude.

Ce qui nous intéresse dans la harangue de Du Périer, ce ne sont pas les faits historiques, c'est la composition et le style. Il était impossible au panégyriste de s'étendre sur les exploits et les qualités politiques d'un enfant de quatre ans. Aussi s'est-il rabattu sur la bravoure et la piété qu'ont manifestées ses aïeux et dont le prince de Joinville a dû hériter. Après un long et pesant exorde sur la précocité des hommes de grande race, il passe en revue les ancêtres paternels, les princes lorrains, et ensuite les maternels, la famille de Joyeuse. L'éloge des Joyeuse était, pour lui, un thème original ; mais, en 1614, il avait déjà fait, pour le chevalier de Guise, celui des Lorrains. Dans les deux harangues figurent Thibaud, Antoine le combattant des guerres d'Italie, Henry le Balafré, Charles de Guise, qui reprit Marseille [1] ; mais l'auteur a eu soin de ne pas répéter les termes dont il s'était servi deux ans plus tôt.

La péroraison est facile à prévoir : Joinville possède les qualités de ces deux lignées, et il les révèlera bientôt en conquérant pour Louis XIII la Terre Sainte [2].

On remarquera l'insistance avec laquelle Scipion du Périer vante la fidélité des princes lorrains et des Guises au gouvernement royal. Il appartenait à une famille parlementaire d'Aix qui était restée fidèle à Henri III et à Henri IV. Aussi ne fait-il aucune allusion à la Ligue dont le Balafré était le chef. Et il termine son discours par un pompeux éloge de Louis XIII.

L'auteur développe trop longuement des idées très simples, et il délaie la même pensée en plusieurs phrases. Ainsi, *la rencontre d'un nombre infini d'actions glorieuses m'esblouit les yeux par leur esclat,*

1. Il existe des ressemblances entre la première ode de Malherbe sur la prise de Marseille, qui fut publiée seulement en 1630, et notre harangue.

a. Les deux auteurs jouent sur le nom de Libertat, ennemi de Cazaux (*glaive de liberté, coup de liberté*), et évoquent, à propos de la future Croisade, la parenté des princes lorrains avec Godefroy de Bouillon. Mais le jeu de mots s'imposait : L. Galaup de Chasteuil et C. de Nostredame l'avaient commis, eux aussi (cf. Fromilhague, *Vie de Malherbe*, 146). Le second thème n'était pas moins banal : voir, dans la *Satire Ménippée*, la harangue du recteur Rose, et plus tard les vers de Maynard à Charles de Guise.

b. Chasteuil avait appelé Cazaux *colosse de Fortune* ; Malherbe et Du Périer le nomment, l'un et l'autre, *cet effroyable colosse*. Si cette similitude n'est pas fortuite, il faut admettre que les Du Périer possédaient une copie de l'ode de Malherbe.

c. En remaniant ce passage de la harangue, Malherbe s'est souvenu de son ancien poème : comparez à la 5^e strophe la phrase « *la remettre... en la main du Roy son legitime possesseur* ».

2. Ce projet de Croisade était depuis longtemps un des thèmes de la poésie officielle.

et me desrobe la veue par un excez de clarté. Les transitions sont gauches et trop visibles. Ce défilé d'ancêtres laisse une impression monotone.

Les efforts du jeune orateur ont porté sur le style. Comme nous nous y attendions, il a recherché les mots et les tournures les plus pompeux : le courage des Joyeuse est *indomptable*, leur valeur *incomparable*, leur renommée *incroyable*. Son enthousiasme de commande se déchaîne en anaphores et en interrogations oratoires : *Vit-on jamais une sy belle enfance ? Fut-il jamais action comparable ? Quelles merveilles ne debvons-nous poinct attendre de ce prince ?* etc.

Çà et là, des images et des métaphores brillent dans la trame du discours. Pour tous ces héros, Du Périer cueille des moissons de *palmes* et de *lauriers*. En général, elles sont groupées par couples : les *cyprès* s'opposent aux *palmes*, le *fruit* à la *fleur*. L'auteur ne réussit guère à leur donner quelque originalité ; seule mérite d'être citée cette jolie image, que Malherbe sacrifiera : *A peine avoit-il la force de porter les palmes que sa valeur avoit cueillies dans les hazards.* Comme Malherbe dans ses vers officiels, Du Périer évoque les *fleurs de lys*. Il échafaude plusieurs fois une noble et pompeuse comparaison homérique.

Conformément à l'usage du temps, il pratique souvent l'antithèse. Quelquefois elle est vigoureuse et imagée : *ce jeune prince, l'ayant apperceu, y eust la main aussy tost que les yeux.* Elle tourne parfois au concetti : *il vainquist par sa mort son vainqueur mesme.* En général, les deux termes de l'antithèse sont de même nature, et prennent place dans deux phrases ou deux membres de phrase symétriques. Souvent ce sont des substantifs suivis de compléments déterminatifs : *il fist paroistre en une grande jeunesse d'age une grande viellesse de mœurs ; nous faire veoir en ce sciecle de corruption une relique du sciecle d'or*, etc. Admirateur des discours de Cicéron, Du Périer construit volontiers une période avec des phrases antithétiques et symétriques ; il use et abuse de la comparaison classique : *Comme..., aussy.* Mais il faut reconnaître qu'il a su combiner heureusement quelques périodes ; par exemple, celle du cinquième paragraphe, *car comme les hommes*, se compose de trois membres à peu près égaux : une proposition de comparaison, la principale, une proposition participiale, soit, approximativement : 1 | 11 + 9 | 2 | 8 + 12 | 7 + 10 ; aussi Malherbe n'y a-t-il pas touché. L'éloge de Du Vair, avec ses antithèses, ses phrases balancées et sa reprise, est un des morceaux les plus soignés.

IV

Comme nous l'avons fait autrefois pour les variantes de la *Sophonisbe* de Montchrestien, nous allons essayer d'expliquer les corrections de Malherbe [1].

1. Les chiffres qui sont entre parenthèses, renvoient aux notes qui forment l'apparat critique ou aux appels de note.

Le fond.

Le poète officiel[1] qu'était Malherbe, a généralement renforcé les éloges que Scipion du Périer avait prodigués au petit prince, à ses ancêtres, et au gouvernement français. Mais certaines de ses corrections sont dues à des motifs particuliers, que nous tâcherons de préciser.

Son goût de l'hyperbole se donne carrière à propos du cardinal de Joyeuse qui venait de mourir, et de Charles de Guise, qui était encore vivant. Le premier détourne de l'Église non plus un orage, mais *un schisme dommageable à toute la Chrestienté* (224). Malherbe aime les détails concrets qui font une forte impression sur le lecteur ; il en a inventé deux qui rehaussent la bravoure du second : tout jeune, il donne *dans un gros de reitres*[2] (81) ; plus tard, il ramènera le cheval de son ennemi *à la mercy d'une gresle de mousquetades*[3] (107).

Les autres aïeux ne sont pas moins bien traités : en sa jeunesse, le Balafré ne se distingua pas dans une seule bataille, mais dans *une infinité de sieges et de batailles* (61). De même, la précocité des princes lorrains est attestée par *une infinité* d'exemples (32). La fuite de Scipion de Joyeuse pouvait passer pour un trait de lâcheté : Malherbe lui découvre un motif honorable (208). Au sujet de la piété du père Ange (220), il remplace la tournure affirmative par une phrase négative, dont l'effet est plus grand[4]. Pour le jeune prince, les éloges et les prédictions sont renforcés (66 et 69).

Mais quelques louanges lui ont semblé imprudentes ou contraires à toute vraisemblance. Ce n'est pas seulement à cause de la répétition de *siècles passés* qu'il atténue l'éloge de la duchesse de Guise (160) : n'était-il pas excessif d'affirmer qu'aucune autre femme n'avait réuni une grande prudence à une grande beauté ? Le duc Antoine sert passionnément le roi de France en campagne, à douze ans, et non plus à dix (51 et 52).

Malherbe a supprimé une phrase grandiloquente sur les duels du chevalier de Guise avec les barons de Lux père et fils, qu'il tua l'un et l'autre (64). Était-il choqué par cette énorme hyperbole, ou bien a-t-il jugé malséant de glorifier ainsi, dans un discours officiel, des actions auxquelles l'opinion de la Cour était indulgente, mais que le gouvernement interdisait[5] ?

Il a supprimé un développement, où la flatterie a dû lui sembler maladroite : Du Périer avançait que la Fortune n'avait plongé la France

1. Et aussi le prosateur officiel : voir la préface de sa traduction de Tite-Live, et les lettres à Mentin et à Racan qu'il a lui-même publiées.

2. Du Périer : *à travers des reitres.*

3. Cela remplace l'expression abstraite de Du Périer : *nonobstant leur resistance.*

4. Nous avons souvent constaté ce changement dans ses traductions de Sénèque (cf. le Cahier des Études Françaises, 1956).

5. Cf., sur ces duels du chevalier de Guise, l'éd. Lalanne, III, 267, 275, 286, et IV, 203.

(ou la Provence ?) dans les désordres, qu'afin de mettre en lumière la valeur de Charles de Guise [1] (124) !

Voici un point plus important : plus encore que Du Périer, le poète des Bourbons prend à cœur de glorifier les rois de France. Ce dessein, qui éclate dans ses grandes odes, lui a inspiré mainte correction. Les Bourbons ne possèdent pas un *si grand sceptre*, mais *le premier sceptre de la terre* (20). Pour eux l'adjectif *incomparable* est trop faible : nous dirons, avant les thuriféraires de Louis XIV, qu'ils tiennent *aisement le premier rang sur les plus illustres races du monde* (27).

Tandis que Du Périer attribuait la tranquillité de la Provence aux *desportemens* de Charles de Guise, Malherbe y voit l'effet de *l'establissement de l'authorité roialle* (130). A propos de la reprise de Marseille (85), il prend soin de finir sa période sur le nom du roi, *legitime possesseur* de cette ville momentanément infidèle et désobéissante.

Deux corrections concernent les rapports d'Anne de Joyeuse avec les derniers rois [2]. Du Périer avait terminé une période pompeuse par ces mots : *et, pour luy donner en un mot tout ce qu'on peult imaginer de louanges plus relevées, il estoit aymé de son Roy.* Malherbe s'est-il souvenu des accusations portées autrefois contre les mignons d'Henri III ? Ou plutôt n'a-t-il pas craint que cette rédaction ne parût lui imputer une grande insensibilité ? Il a inséré devant le verbe l'adverbe *uniquement*, qui signifiait *par dessus tous* (185).

Si, un peu plus loin, il supprime *pour le service de son maistre*, c'est que ces mots rappelaient que le futur Henri IV se battait alors contre son souverain légitime (197).

Examinons le fond de la péroraison. La rédaction de Malherbe révèle son dessein de placer les rois de France bien au-dessus de la maison de Lorraine. Pour le jeune Louis, les corrections successives font prévoir des exploits de plus en plus merveilleux : il ne conquerra pas seulement la Terre Sainte, le Nil et l'Euphrate, mais le Danube, mais l'Asie, mais *le monde* entier, qui, au lieu de *reconnaître* simplement les fleurs de lys, leur *fera hommage.*

Si les deux paragraphes suivants ont été supprimés, ce n'est pas seulement pour alléger la péroraison, mais surtout pour taire la royauté des ancêtres (?) du prince en Terre Sainte et pour éviter un parallèle choquant entre le roi de France et un de ses sujets.

Les contemporains de Scipion du Périer savaient encore mieux que nous, que l'arrière-grand-père de Joinville avait exercé, en fait, le pouvoir royal avec son frère, le cardinal Charles de Lorraine, que le

1. Du Périer, comme les hommes de la Renaissance, emploie le mot païen de Fortune, Bossuet dit : la Providence. A cette différence près, l'avocat provençal et l'orateur sacré attribuent les mêmes fins aux troubles de France et à la révolution d'Angleterre, destinés, selon eux, à faire valoir les vertus d'un individu, ici le fils du Balafré, là Henriette de France.

2. On comparera à l'emphatique éloge que Du Périer a fait du vaincu de Coutras, l'expression méprisante que Malherbe avait employée à son sujet dans la deuxième ode sur la prise de Marseille.

grand-père avait failli détrôner son souverain avant d'être assassiné sur ses ordres, et que Charles de Guise n'avait fait sa paix avec Henri IV qu'en 1594 : ces événements proches justifiaient les restrictions que Malherbe a apportées à la glorification des princes lorrains.

La disposition.

Du Périer avait introduit la maison de Lorraine d'une façon artificielle et contournée, par une observation de Pline sur les plantes de cette province ; Malherbe a remplacé ce paragraphe par une transition plus claire et plus logique (27). Il a compris que le scribe de A avait sauté une phrase relative au chevalier de Guise, mort jeune par accident ; il l'a présenté dans une phrase qu'il a ajoutée (62). Ayant supprimé une phrase emphatique et lourde, il veut, pour éviter toute obscurité, lier l'idée générale (la volonté de Joyeuse de donner sa vie à son roi) au fait historique (sa mort à Coutras) ; de là, l'insertion d'une courte phrase : *ce qu'il cherchoit donc luy arriva en ceste ocasion* (190).

La forme. — Les sons.

Nous verrons, à propos des périodes, que Malherbe a soin de les terminer par des sons nets et forts. Ici nous examinerons, du point de vue de l'harmonie, le choix des mots.

Ni lui, ni Du Périer ne semblent se préoccuper de l'harmonie imitative : ils n'accumulent pas les consonnes rauques dans le récit des combats des princes lorrains, ils ne recherchent pas les sons fluides pour dépeindre les vertus de la mère du jeune prince.

En prose, il ne craint pas d'introduire des hiatus : *et est* (22), *lieu en* (54). Les phrases dues à sa plume ne contiennent pas de cacophonie ; la répétition de la consonne *m* dans *memorables monuments* (167) n'est pas désagréable à l'oreille. S'il remplace *jalousie de Junon* par *haine de Junon* (16), c'est moins pour éviter que deux mots voisins ne commencent par la même lettre que pour renforcer l'expression.

Voici des observations plus importantes. Deux fois, il a supprimé la répétition d'une ou deux syllabes : *severe reformation* devient *estroite reformation* (222) ; *au dela de la naissance* est corrigé en *au dela du commencement* (176). D'autre part, il ne tolère pas la proximité de deux mots qui se terminent par le même son ; essayant d'accrocher une antithèse au nom de Du Vair, il trouve d'abord *nagueres la lumiere*, puis *une des premieres lumieres* ; c'est seulement dans la troisième rédaction qu'il triomphe de la difficulté : *lumiere alors de ceste province* (133). Peut-être est-ce pour la même raison qu'il a substitué *hommes* à *protestans* dans la phrase *couvertes du sang de trois mille protestans* (170). Quand deux adverbes en *ment* se trouvent, l'un dans une principale, l'autre dans une subordonnée, il en supprime un (154). Une des premières corrections qu'il a faites à la fin de la péroraison, avait pour but d'éviter que deux phrases voisines ne se terminent par le même son :

les loyx du temps,... le cours des [*ans*] (237). Le changement, sur B, de *gloire* en *reputation*, — la correction n'est pas de la main de Malherbe, — remédie à la répétition du son *oire* à la fin de deux phrases (118).

Mais si les mots à fin identique ne sont pas immédiatement voisins et s'ils ne terminent pas des phrases voisines, Malherbe n'est pas choqué par leur consonance : *cest excez de candeur et de pieté... ses predecesseurs* (155), trois adjectifs en *able* mis à des places variées (184).

L'orthographe.

Pour plusieurs raisons je ne m'étendrai pas sur l'orthographe. D'abord, il est difficile d'attribuer avec certitude à Malherbe une correction portant sur une seule lettre. D'autre part, bien que Brunot ait relevé dans le commentaire de Desportes un certain nombre de corrections orthographiques, il n'hésite pas à affirmer : « Son rôle dans l'histoire de l'orthographe est nul » [1], et l'on a observé dans l'usage de l'auteur de nombreuses diversités [2].

L'orthographe du scribe des deux copies est plus archaïque que celle de Malherbe ; mais celui-ci néglige de rectifier sur B l'orthographe des mots qu'il avait écrits sur A et auxquels le scribe donne une autre graphie.

Voici quelques corrections que l'on a faites sur A : *aventages* = *avantages* [3] (113), *desadventage* = *desadvantage* (116), *rand* = *rend* (6), *lante* = *lente* (9), *lantes, lantement* = *lentes, lentement* (234), *commance* = *commence* (237), *fain* = *faim* (112), *Lorreine* = *Lorraine* (27, 34, 153), *les pleines* = *les plaines* (169), *guieres* = *gueres* (232), *aage* = *âge* (39), *sy* = *si* (9).

Anibal = *Annibal* (40), *conestable* = *connestable* (91), *inocence* = *innocence* (133), *immaginer* = *imaginer* (184).

Advancé = *avancé* (101), *languist* = *languit* (104), *eust* = *eut* (186).

Prez de = *pres de* (101), *fraiz* = *frais* (127).

Lhors = *lors* (198), *sciecles* = *siecles* (181).

Sur B, *poettes* a été changé en *poëtes* (148), *appertient* en *appartient* (2), *s'ilz veuillent* en *s'ilz veullent* (3), *failloit* en *falloit* (147).

La morphologie.

On ne rencontre dans les vers de Malherbe ni *cettui-ci*, ni *cette-ci* ; mais le masculin est fréquent dans sa prose, et le féminin se trouve dans une de ses traductions de Sénèque et dans une lettre de 1607. Sur A, en changeant la phrase, il a écrit *celle-cy* à la place de *ceste-cy* (64) ; mais ailleurs il a conservé cette forme archaïque (110).

Il préfère le verbe neutre *pousser* au verbe pronominal *se pousser* (19 et 27), et remplace *s'eschappe* par *eschapent* (240).

Sur A, il a remplacé *lairront* par *laisseront* (231) ; dans son com-

1. Cf. Brunot, *Doctrine*, 517-519 ; *Hist. langue fr.*, IV, 87.
2. Cf. éd. Lalanne, *Lexique*, p. LXXX, et *R. L. H.*, XXV, 98.
3. Le signe d'égalité suit le texte de Du Périer et précède la correction.

mentaire de Desportes, il l'avait toléré : « Il faut user modestement de ce mot *lairra* [1]. »

La syntaxe.

L'article. — *Voye du laict* = *voye de laict* (149). *Des suffisens tesmoinages* = *de suffisans tesmoinages* (31). *Les merveilles de sy incomparable valeur* = ... *d'une incomparable valeur* (157). *Fut il jamais d'action* = ... *action* (110). *Jamais aultre ambition* = ... *d'aultre ambition* (187).

Le verbe. — *Des arbres qui portoient du fruict l'annee mesme qu'ilz estoient plantez* = ... *la mesme annee qu'ilz avoient esté plantez* (27 et 66). *La France qui avoit esté... ne cessera jamais ...* = *la France qui a esté ... ne cessera jamais ...* (63). Se corrigeant lui-même, Malherbe met l'imparfait à la place du plus-que-parfait (118), et le participe passé au ieu du participe présent (198). Trois fois, il a supprimé *de* devant la proposition infinitive dépendant du verbe *il plaît* : 29, 65, 242 ; il l'a conservé deux lignes avant la fin [2].

Les prépositions. — Malherbe tolère *dedans sa caverne* (74). *M'esblouist les yeux par leur esclat* = ... *de leur esclat* (163). *A travers des bois* = *à travers les bois* (77), *à travers des evenemens* = *au travers des evenemens* (212) ; Malherbe remplace *à travers des reitres* [3] (81). Il répète la préposition devant le dernier complément : *et en une infinité* (193).

La construction des phrases. — Quand une longue proposition participiale est intercalée dans une relative, Malherbe admet la répétition, sous forme de pronom personnel, du pronom relatif [4] : *lequel... il* (102), *laquelle... elle* (207) ; mais, si l'incise est courte, il biffe le pronom personnel (212). De même, il admet l'emploi de *en* ou de *y* pour rappeler le complément indirect placé en tête de la phrase (113, 178, 230), et il y recourt lui-même [5] (117 et 129).

Il se permet de relier à une proposition précédente, par le moyen d'un pronom relatif, une proposition participiale absolue : *parmi lesquels un de leurs cappitaines s'estant escarté...* (97). Il conserve une anacoluthe : à la place d'une seconde proposition relative coordonnée, Du Périer emploie une principale : *un lyon que la foiblesse de son age arreste... et le contrainct* (75-76) ; d'ailleurs, la prose de Malherbe contient des anacoluthes de ce genre [6]. Mais il a corrigé une autre sorte d'anacoluthe : *ce prince de qui la Fortune estoit sy ... amoureuse et la Victoire tellement assujetie à ses loys* = ... *et la Victoire tellement sugette* (197).

Le vocabulaire.

Scipion du Périer a beau vivre en province ; il appartient à une famille cultivée, il fréquente l'élite aixoise, et son vocabulaire ne

1. Éd. Lalanne, IV, 393, et Brunot, *Doctrine*, 410.
2. Voir sur cette construction une copieuse remarque de Vaugelas, p. 355-357.
3. Cf. Brunot, *Histoire*, III, 647.
4. Cf. le lexique de Malherbe, p. LX.
5. *Ibid.*, p. LXI.
6. *Ibid.*, p. LXX.

diffère guère de celui de Malherbe. Aussi n'ai-je à citer que le remplacement de *lantitude* [1] par *longueur* (237).

La propriété des termes.

Un certain nombre de corrections peuvent être classées sous cette rubrique. Du Périer écrit *cette princesse en laquelle nous voyons cest heureux accouplement..., une extreme beauté joincte à une extreme prudence* (160). Malherbe remplace *accouplement* par *assemblement*. A cette époque, le mot n'est pas bas : dans l'Ode à Bellegarde, le poète lui-même a qualifié le mariage d'Henri IV de *fatal accouplement*. Mais, comme il désignait généralement l'union des sexes, Malherbe lui a substitué un mot plus général.

Ses ennemys ne rapporterent aultre chose de son enfance que la honte d'estre vaincus = *remporterent...* (44).

Courir à l'antiquité de ses majeurs = *recourir...* (70).

Un jeune lyon... dedans sa grotte = *... sa caverne* (75). On dit la caverne d'un lion, et la grotte d'un ermite.

Cette secte devoroit le Languedoc = *infectoit...* (174).

Ouy, Messieurs, la nature ne s'est poinct attachee = *Non...* (8).

Il le poussa jusques aux bors du fossé = *... au bord du fossé* (106).

Plonger son ame dans la plus severe reformation de la vie monastique = *s'enfermant dans...* (222).

Coutras rougist encores du sang = *Coutras est encores rouge...* (183).

Les Germains (au XVI[e] siècle) = *les Alemans* (57).

La précision.

Malherbe remplace souvent les phrases et les mots vagues et ronflants du jeune avocat par des termes précis. Il substitue à la redondance des qualifications de Cazaux le mot essentiel : colosses de *rebellion*, et il sacrifie une antithèse (*eslevé* — *abattu*) pour préciser le lieu et l'époque : *tyrans de Marseille* (84).

Notons d'autres précisions pour Charles de Guise : *pour aller chercher les ennemis* (96), *le Roy l'avoit fait son lieutenant general en ses armées* (135). Pour le P. Ange de Joyeuse : *arrachant son ame des plus cheres delices de cette vye* = *se retirant de la Court* (222). Pour le cardinal de Joyeuse : *ceste furieuse brouillerie... entre le S. Siege et Mrs de Venise* (224). Et pour Louis XIII : *cueillant les lauriers que l'injuste mort a desrobés à la valeur de son pere* = *renouant les desseins que son pere avoit commencez* (237).

Lui qui a supprimé tant de mots dans la harangue, il en ajoute parfois, par amour de la clarté et de la précision : *ce qui s'est passé au voyage de Bourdeaux* [2] (134), *comme le gouvernement de ceste province* (30), *luy*

1. Huguet a mentionné ce mot dans son dictionnaire et dans *Mots disparus*. Brunot ne le cite pas.

2. On comparera ce passage de Malherbe, si précis, aux phrases flasques auxquelles il a été substitué.

(33), *du pouvoir* (242). L'addition de *ce jeune prince* a pour but d'éviter une confusion avec Henri IV (86).

Le renforcement.

Les poésies de Malherbe révèlent son goût pour les termes les plus forts (plusieurs seront taxés de trivialité par les puristes du milieu du XVII[e] siècle). Même si nous laissons de côté les *Larmes de S. Pierre*, nous rencontrons des expressions telles que : *la Castille luy vola son Dauphin, Marseille volée à son possesseur, pavant la campagne d'Espagnols, écrazent la couleuvre de Milan, il pavast les plaines de morts, Phlegre put la foudre.*

Les corrections qu'il apporte à ses vers, témoignent du même souci : *sans se consoler* = *d'estre inconsolable* [1], *la fureur qui le guide* = *la fureur qui l'emporte* [2].

En prose, il en est de même dans ses traductions de Sénèque et de Tite-Live [3]. Par exemple, *homo gloriae deditus* ; première version : *cet homme, passionné de gloire* ; cinquième et dernière version : *qui n'avoit autre passion que la gloire,*

Ici, la phrase que Du Périer avait consacrée au premier exploit d'Hercule, a été renforcée en deux endroits : *Hercule... desfit les plus effroyables serpens que... la jalousie de Junon* = *... estouffa les plus effroyables serpens que la haine* [4] *de Junon* (15 et 16).

Malherbe avait un faible pour l'épithète *indubitable*, à cause de son ampleur, de sa force, et peut-être aussi de sa rareté. Il l'a employée dans ses vers [5], dans ses traductions [6], et même dans deux factums que son mandataire François du Périer produisit au procès des terrains de Toulon [7]. La harangue de Du Périer, révisée par Malherbe, nous offre trois exemples de cet adjectif : pour l'aïeul imaginaire Gaudentius, les *tesmoinages sensibles* deviennent *indubitables* (177) ; de même les *fidelles asseurances* que donne le prince de Joinville (237) ; la vie du frère Ange était une *preuve perpetuelle* de ses sentiments religieux ; malgré sa force, *perpetuelle* a cédé la place à *indubitable* (222) !

Les bienséances [8].

Malherbe avait d'abord conservé le tableau pittoresque de l'enfant Hercule qui, avec ses propres langes, tue les serpents de Junon. Si, sur la copie B, il a remplacé *avec les langes* par *dans le maillot*, c'est

1. Consolations à Cléophon et à Du Périer.
2. Ode sur la bienvenue, v. 123.
3. Cf. nos articles : *La traduction par Malherbe du 33[e] livre* et *La syntaxe de Malherbe, traducteur de Sénèque.*
4. L'auteur du texte D a renchéri en remplaçant *haine* par *furie* !
5. Ode sur l'attentat, v. 213 ; stances *Laisse-moy*, v. 34.
6. Éd. Lalanne, II, 44, 106 et 468 ; 71 (*indubitablement*).
7. Cf. mon article : *Malherbe spéculateur à Toulon* (*Revue bleue*, LXVIII, 527).
8. Sur Malherbe et les bienséances, cf. Brunot, *Doctr.*, 237-248, et *R. H. L.*, XLI, 354-359.

sans doute parce que ce mot *langes* sentait le « tripotage » et était indigne d'un demi-dieu (14).

La bourre.

On sait que Malherbe a souvent reproché à Desportes de mettre de la « bourre » dans ses vers [1]. Il en a certainement trouvé aussi dans la prose de Scipion du Périer ; car il a réduit la péroraison, biffé des paragraphes, et supprimé des redondances.

Il supprime des précisions oiseuses : *s'estant desrobé* [*de l'armée*] (96), *emmena le cheval* [*par le crin*] (108), *ceste celebre canonisation de sainct Diego* [*qui se fist à Rome*] (226), *lorsque* [*par sa prudence*] *il* (224).

Des épithètes inutiles : *sa bonté a visiblement combatu contre sa* [*propre*] *fortune* (142), *au* [*doux*] *repos* [*de ce royaulme*] (138).

Des substantifs inutiles : *l'age des* [*rois*]. *Il n'y a point d'enfance en la vye des* [*princes*] ; Malherbe : *des princes... leur vye* (21 et 22). Des substantifs qui rappellent des personnes mentionnées plus haut : *l'Espagnol... la victoire dont* [*cet injuste usurpateur*] *chantoit* ; Malherbe remplace la périphrase par *il* (86). *Sy pour* [*estaler*] *à vos yeux la gloire de* [*ses majeurs*], *je me porte à* [*l'*]*antiquité* [*de ceste famille*] ; Malherbe met *famille* dans la première phrase, et remplace ce nom dans la seconde par le possessif *son* (165). *Joyeuse devantier de tous ces heros* ; Malherbe : *leur devantier* (175). Cf. aussi 205.

Des appositions élogieuses ou péjoratives : [*tesmoing ce magnanime prince*] *Anthoine le Bon* [*les delices du*] *Roy* (50 et 52), *Henry de Lorraine*, [*duc de Guyse, heritier de cette valeur*] (61), *il verra* [*cest espouventable monstre de noz malheurs, Casaux, cet effroyable*] *colosse* (84), *ce genereux Sainct Sauveur*, [*ce jeune Mars*] (198), *ces deux freres*, [*ces deux lyons*] (201).

Malherbe raccourcit les phrases où l'idée se délaie : *les merveilles que M. le prince de Joinville faict desja paroistre en ses jeunes ans* [*dont les vigoureuses actions dementent la foiblesse de son age*] (28). *Vit on jamais* [*une sy belle enfance et*] *une valeur sy tost nee* (37). *Il verra* [*tant et*] *de sy grandz exemples* (71). *Ce jeune prince* [*en son enfance lors que*] *aagé de quatorze ans* (79). *Jamais un vainqueur ne triumphe sy* [*glorieusement d'une victoire*] (210). *M'esblouist les yeux par leur esclat* [*et me desrobe la veue par un excez de clarté*] (164). *Dans la plus* [*severe*] *reformation de la vye monastique,...* [*dans les amertumes du cloistre*] (222). *Non la simple beauté d'une fleur espanouie avant sa saison, mais le fruict mesme d'une plaine maturité*, [*nous baillant en son printemps ce qu'à peine les autres peuvent porter en leur automne*] (237). *Henry de Lorraine...* [*n'eut pas sy tost la force de soustenir les armes qu'il les eust endossees*],... *bataille dont à peine son age luy permettoit d'estre spectateur* (61). *Ceste victoire, en laquelle* [*s'il y a rien qui puisse pretendre quelque part*], *si*

1. Cf. Brunot, *Doctrine*, 196-205. — Malherbe employait un mot que les crocheteurs du Port-au-Foin pouvaient comprendre. Peletier, dans son *Art poétique*, forgeait, sur le grec *macrologia*, *le long parler* et *le trop parler*.

quelque chose en peult diminuer la gloire [*à sa valeur*] (117 et 118). *Il n'en doibve* [*partager l'honneur avec la Fortune, qui en a tousjours*] *la meilleure part* (211). C'est au même motif que j'attribue les réductions 10, 86, 105, 126, 144, 234.

La phrase sur la « prudence chenue », que Malherbe a supprimée dans A (36), répétait l'idée que Du Périer avait exprimée, quelques lignes plus haut, sur la « vieillesse des mœurs » (33).

Les répétitions de mots.

On sait que Flaubert poussait jusqu'à l'excès la phobie des répétitions de mots. Mais l'on ignore que ce scrupule était déjà éprouvé, à un moindre degré il est vrai, par un certain nombre d'écrivains qui ont vécu entre la Renaissance et le Classicisme. Je l'ai découvert dans les corrections de Robert Garnier [1] et de Bertaut [2]. Malherbe souligne, dans les œuvres de Desportes, les répétitions de mots [3], et, dans ses vers, il les évite soigneusement ; sous son influence, Montchrestien les supprime en rééditant ses tragédies [4].

Aussi, en lisant la harangue de Scipion, fut-il irrité par la fréquence des répétitions. Le jeune avocat, orateur facile, recherchait l'abondance et l'emphase plutôt que la variété. Peu lui chaut de reprendre à deux lignes d'intervalle le même mot, ou d'employer un mot de même racine. Les répétitions involontaires ne sont pas moins nombreuses, dans son texte, que celles qui sont destinées à un effet oratoire (anaphores, antithèses...). Malherbe, malgré son application, n'a pu les supprimer toutes.

Il est inutile de commenter chaque correction de cette catégorie. Nous donnerons simplement une nomenclature.

a. Répétitions introduites par Malherbe, sans doute par mégarde. — *Age* (79), *bien* (87 et 92), *particulierement* (223 et 226), *victorieux* (98 et 101).

b. Répétitions conservées. — Six *gloire - glorieux - glorieusement* (163-193). Cinq *y* (111-112). Trois *commander - commandement* (2-4). Trois adjectifs démonstratifs (101). Le rapprochement voulu d'*enfance* et d'*enfant* (44). L'emphatique *monstre* (174). *Honteusement - honteux* (85-86). *Triumpher* (210 et 213). *Valeur*, mot cher à Du Périer (153 et 157, 191 et 197). *Sa fortune* (137 et 142). *Berceau* (35 et 42). *Tige* (229 et 234). *Trouvera* (120 et 123). *Pistolet* (104). *Courage* (111 et 112). *Gloire* (209 et 210). La répétition voulue de *pieté* (215).

c. Répétitions atténuées. — Malherbe supprime trois *glorieux - glorieusement - gloire* sur six (210, 222 et 226), deux emphatiques *il verra* sur six (72 et 73), un *âge* sur cinq [5] (43), un *porter* sur quatre (49),

1. *Robert Garnier* (*R. C. C.*, XXXIII, 2e série, p. 528).
2. *Deux poèmes de Bertaut* (*B. H. R.*, VII, 220 et 238).
3. Cf. F. Brunot, *Doctrine de Malherbe*, 198.
4. Cf. Lebègue, *Malherbe correcteur de tragédie* (*R. H. L.*, XLI, 486-487).
5. La répétition de ce mot était difficilement évitable.

un *c'est* sur trois (2), un *lyon* sur trois (74, 94, 101), un *prince* sur quatre, et deux *jeune* sur cinq (230-237).

d. Répétitions supprimées. — L'adjectif démonstratif emphatiquement employé deux fois pour M^me^ de Guise (159), quatre fois pour Marseille (85), et cinq fois pour Du Vair (133). *Age* (28). *En* et *paroistre* (33). *Vainqueur-victoires* (35). *Glorieuses-gloire* (41). *Despuis* (52, le second *despuis* sera biffé sur B). *Assister* (52). *Valeur* (58, 61, 118). *Conqueste* (77, l'autre *conqueste* sera biffé sur B). *A travers* (81). *Noz malheurs* (84 et 85). *Genereux* (87, les deux autres *généreux* seront biffés sur B). *Proye* (77 et 97). *Courage* (93 et 98). *Ceste province* (126). *Siecles passez* (160). *Corruption* (180). *Invincible* (197). *Bornes-borner* (197). *Courage* (205). *Honneur* (211). *Vainqueur* (213). *Faict veoir-fist veoir* (226). *Ames, nature, lentes-lentement* (234), *justement-injuste, infidelle-fidelles, asseurance, surmonter* (237).

La suppression de phrases entières a entraîné la disparition des répétitions d'*enfance* (72), *fuitte-fuir* (86), *glorieusement-glorieuse-glorieux* (86 et 96), *mouvement* et *tempeste* (125), *desportemens* (134 et 130).

e. Répétitions introduites par Malherbe, puis supprimées. — < *En* > *à celle qui en toute sorte* (25). *Ce jeune prince...* [*ce genereux prince*] (86 et 87). < *Fait...* > *passé... l'avoit fait* (134). < *Recherche* > *devoir... cherchoit* (189). *Courage...* [*courageusement*] *vigoureusement* (226). *Faict esperer... façent hommage...* < *fera voir* > *nous verrons* (237). *Peut...* < *peuvent* > *doivent* (237).

f. Cas particulier. — Du Périer avait employé successivement *quelquefois, quelquefois, d'aultres fois, par foys* (10 et 13). Malherbe commence par biffer sur A *par foys*. Sur B, il supprime le premier *quelquefois* ; et, afin de renforcer la symétrie avec la phrase *quelquefois lente et paresseuse*, il remplace *d'aultres fois* par *quelques fois*.

Les ornements. — L'antiquité.

Au temps de Malherbe, orateurs et poètes cherchaient des ornements dans l'Antiquité. La harangue de Scipion me paraît contenir moins d'emprunts à l'Antiquité historique, légendaire ou scientifique, qu'il n'y en a dans ses plaidoyers. Mais il n'a pas manqué de comparer ses précoces héros à Hercule [1], Alexandre et Annibal (15, 38 et 40). Il rappelle la légende de la Voie lactée (149). Il établit un parallèle un peu pédant entre la Provence et le fabuleux frêne de Bithynie (128), et cite une remarque de Pline sur les arbres d'Austrasie (27 et 66). Malherbe a conservé tous ces faits, mais il n'en a pas ajouté.

Les comparaisons.

Du Périer emprunte au style de la poésie épique ou pindarique les longues comparaisons, par exemple : *Tel qu'un jeune lyon... Tel verra-*

1. La comparaison avec Hercule enfant était banale dans la littérature officielle ; cf. un sonnet de R. Garnier à Charles IX, et la 1^re^ Satire de Régnier, v. 34.

t'il ce jeune prince (73). Malherbe conserve ce pompeux parallèle, ainsi que des comparaisons plus courtes : la Provence et le frêne de Bithynie, les princes et le soleil (23), les princes lorrains et les arbres d'Austrasie (27 et 66), les descendants et les branches des arbres (229).

Mais il n'en ajoute pas. Peut-être pense-t-il que dans la prose — fût-elle d'apparat, — il faut employer avec mesure les comparaisons homériques. D'autre part, il a eu le bon goût de sacrifier le parallèle maladroit et peu clair que l'orateur établissait entre les princes précoces et les lys tardifs (27). Il ne conserve rien de la longue comparaison entre les provinces éloignées et la mer démontée (125). Il biffe également celle des voyageurs au carrefour, qui avait peut-être le tort, à ses yeux, de faire une copieuse et lourde transition (182).

Les images et les métaphores.

En prose, Malherbe est plus favorable aux images et aux métaphores qu'aux comparaisons. Non seulement il garde *les rides et les cheveux blancs* [1] (début), l'*aurore* et la *marche* des *grandes âmes* (19 et 233), le *sceptre* et les *fleurs de lys* (20 et 237), le *berceau* (34 et 41), la *saison*, la *fleur* et le *fruit* des maisons de Lorraine ou de Bourbon, les *ruisseaux* des Joyeuse (175), le *joug* de Marseille (84). Mais encore il renforce, en ajoutant *barrières*, la métaphore des *liens* de l'enfance (240), et il remplace deux phrases banales par cette énergique expression : *les princes ne se mesurent pas à l'aulne du reste des hommes* (36).

Mais, comme il l'avait fait pour Montchrestien, il passe au crible les métaphores de Du Périer. S'il supprime *dieu de la guerre* dans la phrase *ce jeune lyon suivoyt les armes du dieu de la guerre, le grand Henry*, n'est-ce pas à cause de l'incohérence des deux métaphores [2] (94) ?

Lui qui a répandu dans ses vers officiels tant de palmes et de lauriers, il en a diminué, ici, le nombre. Les exploits de Charles de Guise et d'Henri IV avaient inspiré à Du Périer ces phrases empanachées : *luy arracha d'un coup de pistolet ce qu'il avoit de lauriers et de vie* (100), *les vrays lauriers naissent dans le champ des combatz* (111), *lassé du nombre infini de lauriers qu'il trouvera dans la jeunesse de son pere* (119), *bientost cuillir le reste des lauriers que l'injuste mort a desrobés à la valeur de son pere* (237).

Dès sa première révision, Malherbe a supprimé l'alliance de la métaphore concrète *lauriers* et du mot abstrait *vie* [3], et il a substitué à la métaphore l'idée morale de la présomption punie. En lisant la copie B, il a peut-être jugé mal fondée la distinction entre les vrais et les

1. Cette expression lui rappelait sans doute un vers de la Consolation à Du Périer.

2. Dans le début du poème à Louis XIII, le *lion* est introduit à titre de comparaison, et non de métaphore. — Dans l'édition D, le mot *lyon* n'a pas été rétabli.

3. Dans sa jeunesse, il s'était permis cette audacieuse alliance de mots : *tout nud de glaive et de courage*. En 1616, il est plus timoré ; il a supprimé une phrase contenant l'alliance d'un mot pris au sens propre et d'un mot métaphorique : *couvert de sang et de lauriers* (72).

faux lauriers, et il a remplacé la métaphore par une idée générale : dans les combats singuliers le courage est plus réel que dans les batailles. Il a simplifié la troisième phrase, en ne conservant que le mot *actions*. Quant à la dernière phrase, elle a disparu dans la réduction de la péroraison.

En deuxième correction, il remplace la métaphore *trophée* par le terme précis d'*affront* (87).

Il supprime les deux métaphores antithétiques des *cyprès* et des *palmes*, qu'il juge redondantes ou peu claires (194).

Dans la péroraison, il a sacrifié celles des *palmes* arrachées et des *fleurs de lys* plantées, et l'expression hardie *brisant l'infidelle croissant.*

Les antithèses.

Du Périer raffole de cette figure que cultivent assidûment les poètes et les prosateurs de l'époque. Il a mis partout des antithèses d'idées et de mots. Il y en a dans la plupart de ses transitions. Il suffit de parcourir les poésies de Malherbe pour constater son goût pour l'antithèse. S'il a supprimé plus de la moitié de celles de Du Périer (celui-ci n'a pu supporter un tel saccage !), c'est qu'il n'aimait ni le délayage, ni les concetti trop artificiels.

Les traits et les concetti.

L'usage de Malherbe, en cette matière, ne peut être défini avec rigueur ; car, même à partir de sa maturité, il balançait entre le goût classique de la clarté et de la raison, et le désir baroque du trait rare, surprenant : dans les vers qu'il a écrits après 1600, on rencontre, çà et là, des expressions originales, mais alambiquées et peu claires [1].

Ici, nous reconnaissons dans deux phrases de Malherbe un procédé qu'il a employé aussi en poésie [2] ; s'efforçant de terminer un développement ou une strophe par une phrase à effet, par une idée inattendue, il commence par une proposition conditionnelle qui contient une supposition fâcheuse, et termine par une proposition renfermant un éloge hyperbolique ; *si la vertu de ses pères peut estre surmontée, ils ne peuvent attendre ceste glorieuse injure d'autre courage que du sien* (240) ; *s'il trompe noz esperances, ce sera que nous en aurons beaucoup moins esperé qu'il ne falloit* (69).

Malherbe a montré une juste sévérité à l'égard des concetti de Du Périer. La « contradiction apparente » est un procédé cher aux Ba-

1. Voir les textes cités par A. Adam, *Littérature française au XVII^e siècle*, I, 38-39, et par moi, *Poésie française de 1560 à 1630*, II, 84 et 137.

2. Cf. la fin de la *Prière pour Henri le Grand* :

> Et si de nos discors l'infame vitupere
> A peu la desrober aux victoires du pere,
> Nous la verrons captive aux triomphes du fils,

et ,de Bertaut, l'*Imitation du 71^e Psaume* en l'honneur du Dauphin (1607) :

> Et les justes sous luy recevants quelque offence,
> S'ils n'en sont secouruz, ils en seront vangez.

roques ; celle-ci, qui ne vaut guère, a été supprimée : *ce petit et grand prince* (237). Celle-là, non plus, n'a pas trouvé grâce aux yeux de Malherbe : *tellement qu'il vainquist par sa mort son vainqueur mesme* (199). Il n'a pas conservé le jeu de mots sur Libertat, sauveur de Marseille (84), jeu de mots que, vingt ans plus tôt, il avait introduit dans une ode officielle.

Il a supprimé trois métaphores qui tournaient au jeu de mots ou au concetti : *se jecter dans le Tar, et noyer dans les eaux de ce fleuve ce cœur qu'il avoit si souvent noyé dans le sang de ses ennemys* (208) ; *il calma ce furieux orage, dont les mers de Venise la menassoient* (224), façon alambiquée et obscure de dire que les Vénitiens étaient brouillés avec le Saint-Siège ; *Marseille... cette belle captive tirée par la main de ce prince de l'infaillible naufrage où malgré l'asseurance de son port cet orage l'avoit plongée* (85), concetti analogue au précédent et aggravé par l'incohérence des métaphores.

Les périodes.

De nos jours, F. Brunot a consacré au style périodique du XVII^e^ siècle d'importants chapitres de son histoire de la langue française, et G. Guillaumie a étudié celui de Balzac. Mais, comme on n'a jamais pris comme objet de travail la prose de Malherbe, nous ne possédons, sur ses périodes, que des indications fragmentaires. Racan, copié par Tallemant, rapporte cette opinion de Malherbe lui-même :

> Il se moquoit de ceux qui disoient qu'il y avoit du nombre en la prose, et disoit que faire des périodes nombreuses, c'estoit faire des vers en prose. Cela a fait croire à quelques-uns que les *Épîtres* de Sénèque n'estoient point de luy, parce que les périodes en sont un peu nombreuses [1].

Le même Racan écrivait dans une lettre à Chapelain :

> ... je suis résolu de me tenir dans les préceptes de mon premier maistre, et de ne chercher jamais ni nombre, ni cadence à mes périodes, ni autre ornement que la netteté de bien exprimer mes pensées [2].

Certes, le maître de Racan devait exprimer assez souvent cette opinion ; Vaugelas s'en est autorisé pour condamner sévèrement sa prose : Malherbe, écrit-il dans ses *Remarques*, « n'a jamais connu la netteté du stile... soit en la forme et en la mesure des periodes [3] », et Cassagne fait écho en qualifiant de *discordant* le style de ses traductions [4].

En revanche, Sorel a formulé sur celle de Tite-Live un jugement élogieux, dans lequel je note cette phrase : « On y voit quelle mesure doit avoir la Periode pour n'estre ny trop longue, ny trop courte [5]. » D'ailleurs, la phrase sur les crocheteurs du Port-au-Foin nous rappelle qu'il

1. Cf. l'édition Mongrédien des *Historiettes*, I, 188.
2. Éd. Tenant de Latour, I, 339.
3. Éd. Streicher, p. 579. Le même Vaugelas, traduisant Quinte-Curce, refaisait chaque période de cinq ou six manières différentes.
4. Préface des *Œuvres* de Balzac, 1665, citée par Guillaumie, *Balzac*, 466.
5. *Bibliothèque françoise*, 1664, ch. XII, p. 235.

ne faut pas se fier absolument aux boutades de Malherbe[1]. Et il suffit de parcourir les traductions de Malherbe et sa lettre de consolation à la princesse de Conti pour y découvrir des périodes, moins polies, sans doute, que celles de Balzac, mais construites avec soin[2]; très fréquemment, dans ses traductions de Sénèque, il gonfle ou il réunit ensemble les phrases brèves de l'auteur latin, afin d'organiser une période[3].

Nous examinerons successivement la structure de la période et sa « chute ».

Malherbe a conservé sans changement un certain nombre de périodes du Du Périer. Il a gardé la plupart des comparaisons en *comme...*, *aussi*, qui, dans ce discours, nous semblent trop fréquentes. Elles comptaient alors parmi les principaux ornements de l'éloquence d'apparat.

Il a allégé quelques périodes trop complexes : le paragraphe sur Charles de Guise et Du Vair (130-133), et un autre passage sur Charles de Guise (140-144). Une période où les propositions relatives s'accumulaient au détriment de la clarté et de l'équilibre, a été scindée en deux (46).

Un paragraphe entièrement remanié nous fournit un remarquable exemple d'allègement et d'organisation (119-124). Selon l'usage des orateurs du temps, — usage qu'on retrouve dans plus d'une strophe de Malherbe, — Du Périer avait intercalé la proposition principale entre deux groupes de propositions subordonnées. Mais cette principale était alourdie par quatre copieux compléments directs : *tant de prudence, tant de courage, et par-dessus tout cela tant de fidelité et une sy opiniastre constance au service de son Roy et au bien de la France.* Malherbe a diminué le nombre des subordonnées du deuxième groupe : un *que* et un *dequoy* remplacent cinq pronoms relatifs ou conjonctions. Il a conservé la gradation des quatre compléments directs, mais il y introduit des symétries : *des effetz de sagesse et de courage* | *si clairs et si visibles,* ‖ *et,* | *ce qui est plus que tout cela,* | *une affection et fidelité au service de leurs majestez* | *si ferme et si opiniastre.* Après la première partie, il renforce la césure, en remplaçant la phrase affirmative par une interrogation oratoire, qui redonne du mouvement à la période : *il y treuvera* = *qu'y treuvera-til que*[4]....

Malherbe recherche déjà les symétries. Au début des périodes, il conserve l'anaphore : *un excez de courage... un excez de valeur* (117), *desja... desja* (240) ; ou bien il en ajoute : *quelquefois... quelques fois* (12), *c'est... ce sont* (45-46), *ce sera là que... ce sera là que* (240). A l'inté-

1. On peut se demander si la boutade rapportée par Racan n'était pas dirigée contre Balzac, dont le succès, en 1624, avait dû donner de l'humeur à Malherbe. Cf. *R. H. L.*, XXIX, 148.

2. Cf. sur la phrase de Malherbe, l'éd. Lalanne, V, p. LXXII, et Brunot, *Doctrine*, 507-516.

3. Cf. mon article sur la syntaxe de Malherbe.

4. Une autre longue période a été relancée de la même façon par Malherbe : *fauldra til pas que...* (140).

rieur de la période, il coordonne symétriquement deux substantifs ou deux adjectifs ; aux exemples que nous venons de citer, ajoutons celui-ci : *lente et paresseuse... violente et precipitee* (12).

La structure des périodes de Malherbe est assez simple, quelle qu'en soit la longueur, et il s'efforce d'en équilibrer les membres. Dans sa rédaction, le copieux éloge du prince de Joinville (64-69) se divise essentiellement en trois parties : le sujet d'une principale et une proposition relative, la proposition de comparaison, deux principales coordonnées. La seconde et la troisième parties ont à peu près la même longueur, et elles se subdivisent en quatre sections, qui ont de 25 à 34 syllabes [1]. Nous retrouvons dans la péroraison cette recherche de l'équilibre : à partir de *bien tost renouant*, la proposition principale de neuf syllabes est encadrée par deux octosyllabes et deux décasyllabes ; les quatre phrases qui suivent et qui sont groupées deux par deux, comptent chacune de 19 à 25 syllabes.

Le paragraphe consacré à Nicolas de Lorraine se composait, dans le texte primitif, de deux propositions principales, d'une relative, et de deux complétives (35-36) ; Malherbe supprime la seconde complétive, et, dans sa dernière rédaction, il fait suivre le mot *Lorraine* de trois phrases qui ont à peu près la même longueur.

L'éloge du chevalier de Guise débutait par le sujet de la proposition principale, suivi de deux relatives coordonnées, de longueur très inégale : 12 et 31 syllabes ; la proposition principale se subdivisait en deux parties antithétiques de longueur presque égale (63). Après plusieurs tâtonnements, Malherbe composera sa période de trois groupes, de 31 à 33 syllabes.

Réunissant en une seule période la chute de Cazaux et la reprise de Marseille, il conserve la proposition temporelle, puis il fait dépendre de la proposition principale deux propositions infinitives coordonnées, dont chacune est suivie d'une proposition relative ; la période se termine par une proposition infinitive de but (84-85). Des quatre parties les trois dernières ont à peu près la même longueur ; la seconde et la troisième sont construites symétriquement.

A l'intérieur des phrases, on rencontre des groupes qui s'équilibrent : *luy arracha la vie* | *d'un coup de pistolet,* || *et luy donna le chastiment* | *que sa presomption avoit merité* (100), *lumiere alors de ceste province,* | *et aujourd'huy de toute la France... pour alterer le repos* | *où il nous avoit laissez* (133). Mais Malherbe a évité de placer dans une phrase deux membres de douze syllabes chacun [2].

Les traités de rhétorique recommandaient de soigner la chute de la période. Dans la harangue, Malherbe a remanié beaucoup de fins de périodes. Ni lui, ni Balzac n'interdisent de mettre à la fin un mot ter-

1. Ces chiffres peuvent légèrement varier selon que l'on compte ou non les *e* muets non élidés.

2. Vaugelas, qui critique dans la prose les suites d'alexandrins, en a trouvé un exemple dans celle de Malherbe (*Remarques*, 103).

miné par un *e* muet ; il a conservé ces clausules : *genie de la France* (59), *vitieuses* (112), *Terre Saincte* (174), *hereditaires* (230), et il termine quelques-unes de ses périodes par *maison de Lorraine* (27), *triumphe* (86), *sagesse* (161). Toutefois, il remplace bien des fins féminines par des fins masculines [1] ; de même, ses strophes se terminent par une syllabe masculine.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'il a soin de placer à la fin des périodes, comme à la fin de ses vers, un mot important : *dans les hazardz = la force de les porter* (49), *sa cause = ce combat* (118), *ceste belle ame = le zele qu'il avoit à sa religion* (220), *sa vertu* (63), *son legitime possesseur* (85), *le triumphe* (86). Trois de ses clausules nous font penser à ses fins de strophes, qui sont souvent un monosyllabe ou, tout au contraire, un mot copieux, tel qu'*éternellement* : *d'autre courage que du sien* (240), *ses predecesseurs* (155), *estimez eternellement* (199).

Les corrections qu'il fait aux périodes de Du Périer, ont souvent pour but d'allonger leur chute. Après avoir trouvé cette image expressive : *que les princes ne se mesurent pas à l'aulne des hommes*, il ajoute des syllabes : *... à l'aulne du reste des hommes* (36). Autres exemples : *c'est la justice de sa cause = ce ne peut estre que la justice de la cause pour laquelle il se hazardoit à ce combat* (118), *pour luy estre tesmoing de la depouille de son maistre = ... du traitement que son maistre avoit receu* (109), *ce que le temps acquiert aux autres = ... à ceux qui sont de moindre condition* (7), *que la nature peut fournir à la jalousie de Junon = que la haine de Junon fut capable de luy susciter* (16).

La phrase que Du Périer a écrite sur les duels et la mort du chevalier de Guise, se composait de deux propositions relatives coordonnées, dont la seconde était fort longue (31 syllabes), et d'une proposition principale de 20 syllabes ; le monosyllabe *mort*, qui la terminait, manquait de poids. Malherbe, sacrifiant l'antithèse *vye-mort*, remplace *et de plaindre esgallement sa mort* par *et de regretter de l'avoir perdu*, et enfin par *et de regretter d'estre privée de sa vertu* : la dernière proposition s'est amplifiée, et elle se termine sur des sons forts.

La phrase sur le P. Ange prête aux mêmes observations (222) ; chez Du Périer, elle finissait sur un trop léger monosyllabe : *Cour* ; Malherbe, supprimant l'antithèse *cloistre-Cour*, termine par une copieuse proposition relative. Il allonge une autre chute de la même manière : *mesme par foys noz vœux = mesme les vœux de ceux qu'elle veut obliger* (13). Voir aussi les corrections 32 et 133.

V

L'édition parisienne de 1616 n'est pas identique à la copie B corrigée par Malherbe. Le typographe a eu probablement entre les mains

1. Selon le P. Charles de Saint-Paul (*Tableau de l'eloquence françoise*, 1632, p. 59), « pour escrire d'un style grave, il est besoin qu'il y ait plus de terminaisons masculines ».

une copie X, établie d'après B corrigé et qui, selon l'usage du temps, fut détruite après l'impression.

Le texte C diffère parfois de la copie B, parfois aussi des corrections faites sur B par Malherbe. Il contient des lapsus. On note aussi des changements d'ordre grammatical. Comme Malherbe l'avait fait ailleurs (110), on a supprimé l'article après *jamais* dans une phrase interrogative : *vit on jamais valeur* (37). Il l'a été aussi dans une phrase affirmative qui était de Malherbe : *n'avoient jamais eu autre mouvement* (219). On observe l'accord du participe passé (131). Le seul *de* après *il plaît* qui avait été conservé, est supprimé (241). On a supprimé le pléonasme de *il, elle*, que nous avons signalé plus haut dans le paragraphe de la syntaxe (102 et 207), et celui de *en, y* (113, 118, 178) ; mais on a oublié en deux endroits (129 et 230) de supprimer le *en* pléonastique. La préposition *dedans* est remplacée par *dans* (74). *Bien que* est substitué à *sy bien* (150). Quelques autres corrections paraissent se rapporter au style : 53, 69, 144 (Malherbe : *se faire paroistre* = *s'agrandir*), 208, 213, 230.

L'édition aixoise de 1617 ne reproduit pas fidèlement, comme on pourrait le croire, le texte primitif de Du Périer. Ses particularités ont été relevées dans notre apparat critique. Comme elles sont dues à l'auteur lui-même, — peut-être aidé, si l'on en croit sa lettre à Peiresc, par quelque ami provençal, — il est inutile de s'y attarder. Quant au fond, les éloges emphatiques ont été rétablis ; l'auteur a ajouté un paragraphe à la gloire de François de Guise (59). Il admet les corrections de Malherbe qui rendaient le sens plus clair, et la plupart de celles qui concernaient la propriété des termes ou qui remédiaient aux répétitions de mots. Il pousse même le zèle jusqu'à corriger de nombreuses répétitions qui n'avaient pas été remarquées par Malherbe (*part*, 151, *merveilles*, 236), ou qui se trouvaient dans les phrases biffées par son réviseur et rétablies par lui. Il accepte le sacrifice de la plupart des métaphores et des concetti que Malherbe avait supprimés, mais il a rétabli le jeu de mots sur le nom de Libertat (84). Il a rétabli aussi un grand nombre d'antithèses. Bref, le jeune avocat préférait à la vérité simple et précise la pompe, les antithèses et autres ornements.

D'avoir été deux fois corrigée par Malherbe, cette harangue a acquis une valeur singulière. Elle figure désormais, à côté des discours de Du Vair, parmi les monuments de la prose française au début du XVII^e^ siècle. Publiée huit ans avant les premières lettres de Balzac, elle nous aide à connaître les défauts qui entachaient l'éloquence d'apparat, et les améliorations que Malherbe s'efforçait d'y apporter.

D'autre part, si nous connaissions déjà par le commentaire de Desportes la doctrine grammaticale et stylistique de Malherbe, ce texte nous apporte des confirmations et d'importants compléments. En outre, il nous permet d'établir des rapprochements entre sa poésie et sa prose. Nous espérons que quelque savant en tirera profit pour écrire sur Malherbe prosateur le livre qui fait encore défaut. R. LEBÈGUE.

Aspects de la création littéraire chez Anatole France

France demeure un écrivain secret, un mauvais cas pour la critique. Il a toujours refusé de se peindre dans les tourments ou les joies de l'invention. Sa correspondance ne contient que des allusions extraordinairement rares à son œuvre. La plupart de ses dossiers de travail sont perdus, ou si profondément naufragés dans les collections particulières qu'on ne peut réussir à désensabler les plus importants : le zèle admirable de Jacques Lion n'a pu recueillir, en ce domaine, que des fragments. D'autre part, France ne s'est jamais laissé emprisonner dans les cadres d'une poétique, parnassienne, symboliste, ou vaguement impressionniste. Toute théorie de la création littéraire lui semblait au moins inutile, et sans doute impossible : « Les conditions techniques dans lesquelles s'élaborent les romans et les poèmes ne m'intéressent, je l'avoue, que fort médiocrement (...). Ceux qui font les chefs-d'œuvre ne savent pas ce qu'ils font [1]. » Volonté de se dérober lui-même à toute analyse qui n'est pas le moindre charme de cet écrivain si mal connu, de cet homme soucieux avant tout de perdre son ombre. Dès lors, s'il faut ainsi, chaque fois qu'il s'agit d'Anatole France, reconstituer les données immédiates de la conscience littéraire, on ne prétendra pas exposer ici l'ensemble du système de la création chez France, mais seulement proposer ou suggérer des aperçus sur quelques-unes des lois, quelques-uns des modes de la psychologie de la création. On tentera néanmoins de se placer, comme le souhaitait Flaubert, « au point de vue de l'auteur, de la poétique *insciente* d'où l'œuvre résulte », mais sans oublier cette réflexion d'Anatole France sur l'un de ses personnages, Jacques Dechartre, à travers lequel il s'est peint lui-même : « Comment voulez-vous savoir ce qui se passe dans un esprit inquiet et mobile, égoïste et passionné, avide de se donner et prompt à se reprendre ? [2] »

1. O. C., VI (*La Vie littéraire*, II), p. 331. — Les références aux œuvres de France renvoient aux *Œuvres Complètes illustrées*, Paris, Calmann-Lévy, 1925-1937, in-8° couronne, — sauf exceptions signalées.
2. O. C., IX (*Le Lys rouge*), p. 89.

***

Le Livre et la Vie.

Ce n'est pas le moindre contresens sur l'œuvre de France que d'y voir un simple amusement de dilettante. Et il faut d'abord répondre à la question préjudicielle posée par certains critiques, et non des moindres, lorsqu'ils déclarent que France n'a pas droit, en fin de compte, au titre de créateur [1]. On nie d'abord sa vocation. Elle s'était pourtant affirmée précocement, depuis les premiers articles de critique publiés à l'âge de dix-huit ans, jusqu'à ce jour de 1869 où, à vingt-cinq ans, France déclare, avec l'allégresse qui accompagne les projets disparates, qu'il compose à la fois « un acte en vers », « un roman » et « cinq actes » d'une probable tragédie ; et quelques années plus tard, il confiera à Flaubert que la création romanesque est la seule passion de sa vie. On nie également qu'il ait éprouvé les joies de l'inspiration. Mais lorsqu'il commence *Les Dieux ont soif*, à soixante-six ans, il traduit encore admirablement cette impression d'être envahi malgré lui par l'œuvre qui se fait, cette métamorphose intime provoquée par la création, en se dépeignant comme un véritable « halluciné », qui « ne veut pas que l'hallucination se dissipe », et qui souhaite seulement qu'on le laisse « dans (son) rêve » créateur [2]. Sans doute, cette mystérieuse faculté a ses éclipses, ainsi lorsque France s'accuse d'avoir, en trois jours, écrit seulement six pages de *La Terre des Morts* [2]. Mais la vigueur de l'impulsion créatrice lui permet aussi d'écrire en quelques mois *Thaïs*, en six mois *Le Lys rouge*, et *Les Dieux ont soif* en moins d'un an. Parfois le rythme s'accélère, lors de certaines phases privilégiées ; en août 1893, victoire : en moins de quinze jours, une nouvelle du *Puits de Sainte-Claire*, une préface, soixante-dix pages de *La Vie de Jeanne d'Arc*, et quarante pages des *Opinions de M. Jérôme Coignard*. Notons enfin que *La Vie en fleur*, publiée en 1922 — France avait soixante-dix-huit ans — n'était pas, aux yeux de l'écrivain, sa dernière œuvre : les pages que la mort lui fit abandonner laissent apercevoir de nouveaux personnages prêts à prendre la relève. La faculté créatrice fut, dans l'ensemble, chez France, admirablement stable et continue.

Faculté d'imitation, prétend-on encore, et non de création [4]. Le

1. Cf. G. Michaut, *Anatole France, étude psychologique*, Paris, Fontemoing, s. d., 4e éd., p. 217 : « On se le figure aisément qui, si les circonstances eussent été autres, se fût résigné sans effort à lire, à méditer, à rêver, comme un intelligent amateur, curieux et dilettante. » C'est trop aisément tomber dans le piège tendu par France lui-même, qui, par une coquetterie souvent lassante, évoque si fréquemment les années où il goûtait, prétend-il, le plaisir de ne pas écrire, et attribue aux sollicitations d'Hébrard ou de Mme Arman le pouvoir de l'avoir fait sortir de sa paresse. — Le moindre relevé bibliographique fait justice de ces légendes.

2. Cf. le manuscrit d'une conférence faite par France chez Madeleine Lemaire, reproduit dans O. C., XX (*Les Dieux ont soif*), p. 333.

3. Premier titre du roman qui devint *Le Lys rouge*.

4. G. Michaut, *op. cit.*, n'accorde à France que le don d'imitation, et, pour remplacer la faculté créatrice, « une industrieuse patience » (p. 217), ou, au mieux, une

Livre et non la Vie. Il faudrait nuancer. Sans doute, même si la « documentation » de l'écrivain ne pose après tout que des problèmes secondaires, il est certain que le livre demeure pour France — souvent, non pas toujours — le tremplin de l'imagination, un excitant, une garantie, l'amplificateur, le fixateur ou le transformateur des images encore flottantes. La vie passe à travers le livre pour se charger de souvenirs, de révélations, de rêveries, et chez France, comme chez La Fontaine, Flaubert ou Chénier, le livre naît du livre. Mais aussi, mais surtout de la vie. Car il existe pour France un drame du livre, qui traduit, bien au delà de la furtive technique d'imitation où l'on voudrait enfermer son art, le débat toujours recommencé entre France lui-même et la vie, la vie de cette terre, « cette chienne de vie », qu'il aime et dont il éprouve parfois jusqu'à l'angoisse l'absurdité tragique [1]. Le livre, ce n'est pas du tout le pesant dictionnaire d'une érudition laborieuse, mais un paradis artificiel, « une œuvre de sorcellerie » [2], la ligne de fuite par où l'imagination prolonge le réel en y échappant. Le livre propose des images, la vie des joies et des souffrances : la création se tisse au point de rencontre, au point d'échange. Ainsi le livre, loin de supprimer la part de l'imagination, représente au contraire un élément capital au cœur même de la faculté créatrice de France. Mais la vie reste l'inspiration primordiale, et fournit à l'imagination la substance affective dont elle a besoin pour nourrir ses créations. Et c'est ce qu'il faut souligner. France s'est moqué avec assez de vigueur des monstres innocents qui ne connaissent la vie qu'à travers les livres, M. Pigeonneau, ou le moine Nestor, ou Fulgence Tapir, ou Johannès Talpa, pour qu'on le prenne au sérieux lorsqu'il insiste sur les rapports nécessaires de la vie et de l'œuvre. Il a lui-même beaucoup accordé à la vie ; voyages, mondanités, politique, il a voulu tout connaître. Non pas à la façon de Daudet ou des Goncourt, pour en faire la matière immédiate, et presque brute, de l'œuvre, mais pour n'en dégager que certains signes, certains symboles révélateurs. L'observation est chez lui précise, presque uniquement visuelle, mais jamais elle ne veut épuiser l'objet, comme chez Balzac, ou chez Flaubert ; elle s'attache aux indices. Le phénomène de mutation qui conduisit France, à l'âge de trente-deux ans, du poème au roman a laissé subsister en lui le don de voir non les choses, mais le signe, le sens et le mythe des choses, qui caractérise peut-être le regard du poète. On comprend dès lors que le livre, où les images et les signes sont déjà élaborés, favorise cette désincarnation pro-

« imagination qui voltige autour des choses et d'une chose à l'autre, comme le papillon » (pp. 113-114) ; voir aussi, pp. 147-151, les jugements de ceux qui dénoncent en France avant tout un « rapetasseur ». On trouvera une argumentation du même genre, émanant de critiques par ailleurs fort divers, reproduite dans Albert Bédé et Jean Le Bail, *Anatole France vu par la critique d'aujourd'hui*, Paris, Les Belles Lettres, 1925, pp. 22-25.

1. O. C., XIX (*La Chemise*), p. 306.
2. O. C., V (*La Vie littéraire*, I), p. 9.

gressive et lui soit nécessaire. Mais au point de départ, et comme chez la plupart des classiques, il faut souligner que cette faculté créatrice invente toujours à partir du moderne, de l'actuel. Le goût de France pour les transpositions antiques a pu faire illusion. Mais *Thaïs* n'aurait pas vu le jour sans la passion de France pour Mme Arman, ni non plus *Le Lys rouge* ; ni *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* sans les relations de France avec les occultistes des années 90 ; ni *L'Histoire contemporaine* sans ses impatiences politiques ; ni *Les Dieux ont soif* sans la révolution russe de 1905 et les conversations de France avec les jeunes révolutionnaires russes exilés ; ni *L'Affaire Crainquebille* sans l'affaire Dreyfus. Et même — cas limite — les prétendus souvenirs d'enfance transposent dans le passé des impressions éprouvées beaucoup plus récemment, actuellement parfois, par l'écrivain qui les raconte. C'est ainsi rétablir les justes perspectives : la création authentique ne peut naître que du contact direct avec la vie.

Ce mouvement pendulaire de l'imagination entre les deux pôles du livre et de la vie n'est peut-être pas sans rapport avec la loi d'alternance qui définit par ailleurs le rythme général de la création francienne. Dès ses premières œuvres, mais beaucoup plus nettement par la suite, France à une œuvre de passion, ou du moins profondément enracinée dans le réel, fait succéder une œuvre d'ironie, de fantaisie, où les héros désincarnés sont réduits à de purs signes dont s'amuse l'intelligence, des pantins dont l'écrivain tire les ficelles. Après *Jocaste*, premier roman, tragique et sanglant, voici la bouffonnerie du *Chat maigre* ; après *Thaïs*, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* ; des couples analogues sont formés successivement par *Le Lys rouge* et *L'Histoire contemporaine*, *La Vie de Jeanne d'Arc* et *L'Ile des Pingouins*, *Les Dieux ont soif* et *La Révolte des Anges*. Alternance qui traduit une exigence intime de l'esprit, car cette succession se remarque dans le temps même de la genèse et de la composition d'une œuvre : c'est *simultanément* que sont écrites *La Vie de Jeanne d'Arc* et *L'Ile des Pingouins*, par un écrivain qui passe d'un chapitre d'histoire et de psychologie sociale à une page grotesque où les actes des héros, *les mêmes parfois*, sont réduits à des gestes de maniaques. Comme si, chez France, tout acte créateur nourri de passion et de vie exigeait, en complément ou en prolongement, un nouvel acte n'engendrant, cette fois, que des créatures sans chair, pour que l'auteur reprenne du champ et se libère, peut-être, des premières.

Rythme à deux temps, donc, qui devient de plus en plus oppressant, au point que la dernière œuvre romanesque, *La Révolte des Anges*, est tout entière écrite sur les deux registres de la passion et du grotesque, et qu'il devient parfois impossible de distinguer la part de l'une et celle de l'autre. Ainsi se marque dès maintenant le rôle compensateur de l'ironie, qui prend, dans la création francienne, une place primordiale. On s'en rendra mieux compte en examinant quelques-uns des modes de la conception d'une œuvre.

***

Jugement ironique et cristallisation affective.

Peut-on reconstituer la série des actes mentaux qui déterminent, chez France, le choix d'un sujet ? Quelques éléments de la série, du moins, se laissent apercevoir à travers le schéma de ce que l'on pourrait appeler la création par récurrence.

Voici quelques exemples. *Thaïs* d'abord. France, rendant compte, le 10 juillet 1888, de la représentation, par des marionnettes, d'un drame de Hroswitha, religieuse du x^e^ siècle, intitulé *Panuphtius*, insiste sur la scène où l'on voit « un vénérable ermite qui, déguisé en cavalier élégant, entre dans un mauvais lieu pour en tirer une pécheresse destinée au salut éternel » [1]. Cette scène de la conversion d'une courtisane par un ermite est encore celle qu'il retient, pour la détailler longuement, du *Saint Abraham* de la même Hroswitha, un peu plus tard [2]. Et lorsqu'il résume les deux drames, par ailleurs divers et riches de plusieurs épisodes, il n'est attentif qu'à ce seul trait : « On voit, dans l'un et l'autre de ces drames tirés de l'hagiographie orientale, un saint homme qui n'a point craint de se rendre chez une courtisane pour la ramener au bien » [3]. Tant d'insistance permet de penser que nous sommes en présence du nœud qui a fixé l'imagination. Aussi bien, la preuve définitive se trouve dans le dossier de *Thaïs*, qui contient une scène ébauchée en premier lieu, et qui paraît être le noyau d'où irradient les autres épisodes du roman : elle raconte la conversion de Thaïs par Paphnuce.

Mais pourquoi cette scène et non pas une autre ? Très probablement parce qu'elle satisfait la qualité maîtresse de l'écrivain, l'ironie. Et doublement. D'abord en elle-même, par la rencontre paradoxale qu'elle suggère. Et puis, parce qu'elle recouvre une ironie plus profonde. En effet, les réactions de France devant cette scène ne sont pas douteuses ; il suffit de lire *La Vie littéraire* pour s'en rendre compte : il admire avec une feinte ingénuité « la candeur immarcescible de la bonne Hroswitha », et son « innocence » ; « l'esprit souffle où il veut » [4], déclare-t-il. Il est bien convaincu que Hroswitha est dupe en racontant, conformément à la légende, la scène de la conversion. Et alors, *à partir de cette même scène*, il imagine, *dans une tout autre tonalité*, par une sorte d'induction et de retour en arrière, d'abord le caractère et les passions des personnages, puis l'enchaînement des faits qui permettent d'aboutir au drame : Paphnuce, dupe de lui-même, vient convertir la courtisane non pas innocemment, mais parce qu'il l'aime sans le savoir. Ainsi la création se fait en remontant jusqu'aux moti-

1. O. C., VI (*La Vie littéraire*, II), p. 465.
2. O. C., VII (*La Vie littéraire*, III), p. 28-29.
3. *Ibid.*
4. O. C., VI (*La Vie littéraire*, II), p. 465.

vations inconscientes des personnages, par un enchaînement logique de vraisemblances, à partir d'une donnée convenablement interprétée.

Cependant une nouvelle question se pose : pourquoi ces éléments ont-ils cristallisé dans l'imagination de France ? L'acte de jugement ironique, à lui seul, reste vide. L'analyse et la critique ne sont pas créatrices. France aurait pu se borner à juger la scène piquante, sans plus. Pour que l'interprétation ironique de la donnée devienne création véritable, elle doit appeler, dans les profondeurs de l'expérience intime, des images et des souvenirs ; elle doit aussi traduire une impulsion affective immédiate et actuelle. Or France avait déjà mis en scène une courtisane, Thaïs, dans un poème de jeunesse ; elle représentait, trop clairement, une comédienne convertie qu'il aimait, à vingt ans, désespérément et de loin. La courtisane de Hroswitha deviendra donc Thaïs, et Paphnuce l'aimera pour l'avoir vue, dans sa jeunesse, sur la scène, comme France, comme Jean Servien, autre personnage dont France venait, quelques années plus tôt, de romancer la vaine passion pour une comédienne. — Ainsi, deux constatations : d'une part, l'acte même de la conception, par quoi une anecdote apparemment banale devient le tremplin d'une œuvre originale, met en jeu la faculté maîtresse, en même temps qu'il déclenche l'orchestration des souvenirs affectifs les plus intimes ; d'autre part, c'est à partir d'un fait extérieur réel, la conversion d'une courtisane par un ermite, que France reconstruit toute l'histoire autrement que la donnée, par une sorte d'hypothèse sur la réalité, en conservant ce point de contact avec le réel comme un point de passage obligé pour son roman. Tel est l'exemple de Thaïs. — D'autres vont dans le même sens.

C'est le cas d'*Histoire comique*, dont le premier état, une nouvelle de trente pages intitulée *Chevalier*, prit sa source dans les *Mémoires* de Mlle Clairon ; celle-ci raconte comment, après avoir découragé un de ses amants qui en mourut, elle fut traquée, presque chaque jour, par le fantôme du mort, lequel voulait l'obliger à quitter l'ami qui l'accompagnait à ce moment. Cette histoire pleine d'invraisemblances, France s'y arrête ; mais la scène charnière, l'apparition du fantôme et ses menaces, longuement décrite par Mlle Clairon, il *l'interprète* comme le témoignage inconscient d'une névrose, et, à partir de là, reconstitue de manière vraisemblable l'enchaînement psychologique qui a pu y conduire. Mais ici encore, la cristallisation pouvait opérer sur des souvenirs tout proches, et mettre en œuvre ce thème de la séparation des deux amants, d'une ironie tragique à force d'être sans raison : il venait de l'orchestrer, un an auparavant, dans *Le Lys rouge*, avec ses souvenirs les plus intimes.

L'exemple de *Crainquebille* est aussi net. Si l'on compare ce conte avec l'épisode du procès de Champmathieu, dans *Les Misérables*,

avec lequel il n'est pas sans rapport d'origine [1], on voit clairement ressortir l'élément particulier à France : c'est la fin, ce dénouement de dupe où Crainquebille, souhaitant retourner en prison, murmure « mort aux vaches » sous le nez d'un brigadier de police qui, se sentant ce soir-là le cœur désarmé, lui conseille, sans plus, de passer son chemin. Un climat de duperie et de malentendu enveloppe chaque épisode du conte, et fait peut-être l'essentiel de sa signification — l'arrestation, le procès, la plaidoirie, le retour de Crainquebille dans son quartier, tout ici rend les auteurs dupes les uns des autres et finalement dupes d'eux-mêmes. Aussi ne peut-on douter, ici encore, que l'acte qui a fait de cette aventure un conte francien ne soit un jugement ironique, une décision de l'intelligence. Mais on ne peut douter non plus que la création qu'il entraîne n'ait été préparée par une assez longue suite d'actes et d'émotions qui permettaient de le nourrir et de l'étayer. Trois fois en effet apparaît, chez France, dans les dix années qui précèdent *Crainquebille*, le personnage du petit marchand en difficulté avec la police, ou du condamné par erreur. C'est le coutelier ambulant de *La Rôtisserie*, qui trouve toujours devant sa voiture arrêtée un grand gendarme noir lui ordonnant de dégager la voie, ou ce couple Poulaillon-Didier dont France raconte ailleurs la pitoyable

1. Hugo semble avoir fourni à France quelques-uns des « points fixes » de la donnée initiale. Les rapprochements entre *L'affaire Champmathieu* (*Les Misérables*, 1re partie, livre septième, chap. IX, éd. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951) et *L'affaire Crainquebille* (premier titre de la nouvelle, O. C., XIV) sont multiples. En voici quelques-uns. L'avocat de Champmathieu reconnaît hypocritement que le vagabond a adopté « un mauvais système de défense ; il s'obstinait à nier tout (...) un aveu (...) lui eût concilié l'indulgence de ses juges » (p. 305) — de même, l'avocat de Crainquebille affirme à son client que son « système de dénégations absolues est d'une insigne maladresse » ; « dans votre intérêt, conclut-il, il serait peut-être préférable d'avouer » (p. 21). Le président pose à Champmathieu des questions ; devant le mutisme de l'accusé, l'avocat général répond pour lui, et chaque réponse est un aveu, et une condamnation — de même, le président Bourriche interroge Crainquebille, mais celui-ci « n'avait pas l'habitude de la discussion », et garde le silence ; dès lors, « le président faisait lui-même les réponses ; elles étaient accablantes » (p. 25). Les deux avocats donnent la même explication : « Une longue misère hors du bagne l'avait abruti », dit l'un (p. 305) ; « Vous le voyez ici abruti par soixante ans de misère » (p. 29), dit l'autre. Les deux accusés, en écoutant le réquisitoire, sont dupes des mêmes sentiments : « Pendant que l'avocat général parlait, [Champmathieu] écoutait, la bouche ouverte, avec une sorte d'étonnement où il entrait bien quelque admiration. Il était évidemment surpris qu'un homme pût parler comme cela » (p. 306). - De même, Crainquebille : « Ils parlent bien (...) ces messieurs » (p. 29), se dit-il une fois condamné, et il entre dans sa cellule, « plein d'étonnement et d'admiration » (p. 37). Enfin, il semble bien que France doive à un autre épisode des *Misérables* (deuxième partie, livre huitième, chap. III) l'un des principaux ressorts de son conte, le malentendu inextricable. Fauchelevent se trouve en conversation avec la Supérieure du Petit-Picpus : « Il ferait beau voir [dit la supérieure] qu'un homme entrât dans la chambre des mortes ! — Plus souvent ! — Hein ? — Plus souvent ! — Qu'est-ce que vous dites ? — Je dis plus souvent. — Plus souvent que quoi ? — Révérende mère, je ne dis pas plus souvent que quoi, je dis plus souvent. — Je ne vous comprends pas. Pourquoi dites-vous plus souvent ? — Pour dire comme vous, révérende mère. — Mais je n'ai pas dit plus souvent. — Vous ne l'avez pas dit, mais je l'ai dit pour dire comme vous. » La conversation est heureusement interrompue par l'heure qui sonne ; sinon « la prieure et Fauchelevent ne se fussent jamais tirés de cet écheveau » (p. 575-576). Mais rien ne vient aider Crainquebille à démêler le sien, lorsqu'il déclare à l'audience : « J'ai

histoire [1], ou le chemineau Pied-d'Alouette, du *Mannequin d'osier*, si ingénuement admiratif devant le juge qui l'a condamné — comme si l'image avait besoin d'abord de se répéter, à vide et gratuitement, pour acquérir un suffisant pouvoir poétique : encore un coup, le jugement qui choisit, l'élément unificateur, acte de l'intelligence qui prend du recul, ne crée pas *ex nihilo*. Et il ne crée pas seul : l'émotion qui toujours le provoque et l'accompagne est ici le bouleversement provoqué par l'affaire Dreyfus.

Voici enfin deux cas où manque chaque fois l'un des éléments que nous venons de dégager, et c'est, chaque fois, au pire, l'échec, ou, au mieux, la métamorphose qui permet au sujet, en rentrant dans le schéma général, de retrouver sa fécondité.

A l'origine du roman *Les Dieux ont soif*, on décèle sans peine une intention ironique, un jugement implicite. France avait d'abord choisi pour sujet la vie contrastée d'un inquisiteur, féroce dans ses fonctions et, d'autre part, de caractère doux et tendre. Cependant le sujet n'aboutit pas. C'est qu'il n'a rien pour se nourrir ; France n'avait jamais évoqué un personnage de ce genre ; le thème n'amorce ni la mémoire, ni l'émotion. Est-ce la concurrence de *Torquemada* qui arrête l'écrivain ? Ce serait bien étrange : ce contempteur de Hugo n'a jamais hésité à utiliser des suggestions venues de l'œuvre hugolienne. Non. Mais le sujet en lui fait le silence. Pour devenir fécond, il doit se métamorphoser : l'inquisiteur devient un juré du Tribunal révolutionnaire. Et alors tout change. Car le thème peut désancrer de la mémoire toutes les images qui déjà s'étaient levées autour du mythe révolutionnaire, depuis l'enfance de France auprès de son père, le libraire de la Révolution, jusqu'aux essais des *Autels de la peur*, série de chapitres sur les années 1789-1792 auxquels manquait le levain qui fait prendre une œuvre, enfin jusqu'à l'ébauche de roman que France prête à l'un de ses personnages, Paul Vence, qui, dans *Le Lys rouge*, est censé écrire « l'histoire d'un jeune ouvrier sobre et chaste, beau comme une fille, avec une âme de vierge, une âme close. Il est ciseleur et travaille bien. Le soir, près de sa mère qu'il aime, il étudie (...), il a cette charité froide qu'on nomme l'altruisme ; il n'est pas humain parce qu'il n'est pas sensuel (...), il n'est

dit : « Mort aux vaches ! » parce que monsieur l'agent a dit : « Mort aux vaches ! » Alors j'ai dit : « Mort aux vaches ! » (p. 25).

1. Il s'agit d'un couple de vieillards, qui vendaient des crayons sur la voie publique, et auxquels les passants donnaient le plus souvent quelques sous sans rien prendre en échange. « Mais un agent veillait. Il était perspicace. » Les deux vieillards sont conduits au dépôt. France imagine leurs pensées à la sortie de prison : « Fions-nous à la Providence. Le pis qui puisse nous arriver est de retourner en prison. Nous y serons mieux logés et mieux nourris que chez nous. » C'est l'un des éléments de la péripétie de *Crainquebille*, sans Crainquebille. Le fait divers Poulaillon est raconté dans une chronique de *L'Univers illustré* ; on en trouvera quelques extraits dans Ch. Braibant, *Le Secret d'Anatole France*, Paris, Denoël et Steele, 1935, p. 187-188.

pas assez intelligent pour douter. Il est croyant »[1]. Le jeune ouvrier se consacre à l'anarchie — nous sommes en 1893 — tue le député de son arrondissement, et meurt sur l'échafaud. On a reconnu au passage plusieurs traits de Gamelin, dix-neuf ans avant Gamelin. Ce héros de la révolte était réapparu, dernière étape, dans un projet avorté dont on possède le dossier, sous la forme de deux jeunes gens, Frédéric Mainvielle et Firmin Chevreau ; on l'apercevait encore, dans *L'Histoire contemporaine*, de profil, avec Firmin — le même prénom — Firmin Piédagnel. Ainsi France disposait déjà d'une famille de héros révolutionnaires qui, directement ou indirectement, préparent Gamelin. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ces héros sont trop pâles encore pour constituer à eux seuls soit les éléments d'un véritable type, soit une réserve où l'écrivain n'aurait eu qu'à puiser ; ce ne sont que des images successives, liées par de mystérieuses participations, et auxquelles il manque la vie. Gamelin la leur donnera. Il conserve, lui, de sa première origine, le double visage cruel et tendre de l'Inquisiteur, cet élément de division intérieure qui lui a permis de prendre vie : sans doute, la durée interne du roman ne permet pas une stylisation aussi rigoureusement contrastée que le projet abstrait, mais, lorsqu'on demande à France écrivant *Les Dieux ont soif* de donner à une revue étrangère une nouvelle tirée de son livre, il retrouve l'intention première et éclaire à plein, en forçant les traits, les contradictions de son héros[2]. Quand à l'émotion qui rend féconde cette cellule primitive, lors du glissement du projet de l'Inquisiteur au projet des *Dieux*, elle est née de l'expérience politique de France qui, depuis plus de dix ans, participe aux entreprises du parti socialiste, sans cesser de s'interroger sur le sens de son action ; tout près de lui enfin, il a pu examiner quelques terroristes échappés des prisons russes. Ainsi le projet de l'Inquisiteur avorta, tandis que *Les Dieux ont soif* pouvait être réalisé, au point de rencontre entre le jugement ironique le plus lucide et la vie intérieure peut-être la moins consciente.

Inversement, un projet inédit intitulé *Victor Mainvielle* resta lettre morte ; riche en souvenirs et en germes affectifs, c'était une somme, un collecteur des émotions de l'enfance et de l'adolescence. Mais dans aucune des notes qui nous en restent, on n'aperçoit le ressort ironique qui aurait pu l'animer. Il demeure comme une chair sans nerf.

Ainsi, l'acte créateur chez France paraît se situer dans une double perspective. Dans la première on aperçoit un jugement, un rapport, qui relève de l'ironie, entre deux éléments contrastés d'une réalité qui peut être soit vécue (les exemples ne manqueraient pas, et au premier rang *Le Lys rouge*), soit livresque. Dans la seconde, s'opère cette cristallisation qui aimante une série d'images antérieurement formées et spontanément chargées d'émotions et

1. O. C., IX (*Le Lys rouge*), p. 58.
2. Cf. *Une version ignorée d'un chapitre des Dieux ont soif*, O. C., XX, pp. 338-381.

d'expériences. On doit souligner l'importance de ce regroupement sur un même plan d'images qui s'étageaient à des moments différents de la conscience, et par là même l'importance de la répétition, élément psychique indispensable peut-être pour que se constitue la substance de l'image. L'écrivain répète d'œuvre en œuvre certaines scènes secondaires qui semblent inutiles. En réalité il se prépare, il accumule les charges poétiques le long d'un fil invisible, sans que l'on puisse attribuer un développement conscient et méthodique à ces répétitions préliminaires. Et que l'émotion fondamentale apportée par la vie puisse baigner l'ensemble, que le jugement ironique mette le feu aux poudres, et de telle scène oubliée, de tel conte avorté, surgit *Les Dieux ont soif*.

Voilà sans doute l'un des plus importants parmi les schémas de création chez Anatole France. Mais il faut ajouter que dès le point de départ la volonté de l'écrivain, presque dans chaque cas, est soutenue par une sorte d'émulation, un plaisir critique d'historien, le souci de faire plus vrai, plus humain que la légende ou l'anecdote originelle. Les trente années d'expérience de France comme critique littéraire ont sans doute favorisé ce réflexe, cet élan de la création à partir d'une réaction critique. On voit souvent s'ébaucher, dans *La Vie littéraire*, certains des actes préliminaires dont il vient d'être question, et une étude serait à faire sur ce cas du critique doublé d'un créateur : l'analyse de *La Vie littéraire* comme « réserve » pour France. Durant la mise en œuvre, enfin, il est souvent conduit à prendre appui sur un grand texte, ou à rivaliser avec lui. En écrivant *Thaïs*, France songeait nécessairement à *La Tentation de saint Antoine*, et à *Faust* ; pour *La Rôtisserie*, il fallait à la fois se souvenir de Voltaire et de l'Abbé Prévost, et ne refaire ni *Candide*, ni *Manon*. Quant au *Lys rouge*, deux titres quasi jumeaux, *Notre Cœur* et *Un Cœur de Femme* interdisaient à l'écrivain les voies faciles de Bourget et de Maupassant. Et ainsi du reste. Il y a là une émulation sous-jacente à l'œuvre, qui peut-être ne rentre pas directement dans la psychologie de la création, mais qui du moins définit son hygiène.

***

La composition : de l'anecdote au symbole.

Cependant une nouvelle question se pose : comment le germe arrive-t-il à maturité ; comment l'écrivain compose-t-il ? Première constatation : il a horreur de construire un plan précis. Dès 1875, il félicite les Goncourt d'avoir fait pénétrer dans la structure même du roman l'illogisme des choses : « Leurs romans sont comme la vie, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas toujours bien composés », conclut-il [1]. Et, vers 1910, il fait devant Paul Gsell une brillante apologie du désordre en littérature : « Les plus beaux chefs-d'œuvre sont à tiroirs, on y glisse tout ce qu'on veut », affirme-t-il, s'appuyant sur l'exemple

1. Anatole France, *Jules et Edmond de Goncourt*, in *Le Temps*, 4 novembre 1875.

de Rabelais et de Cervantes [1]. L'invention se fait le plus souvent, chez lui, en deux temps. Spontanément, son imagination semble plus à son aise dans le cadre de la nouvelle que dans celui du roman. Le roman naîtra du bourgeonnement de la nouvelle antérieure : c'est le cas au moins pour *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Thaïs*, *Histoire comique* et *Les Dieux ont soif*. Lorsqu'un grand intervalle de temps sépare le roman de la nouvelle, cette méthode fait subir aux personnages d'étranges métamorphoses, par elles-mêmes créatrices. Ainsi, lorsqu'il écrit *Les Dieux ont soif*, France reprend certains personnages d'une brève étude, *Les Autels de la Peur*, écrite trente ans plus tôt ; on y rencontrait une dame de *Rochemore*, alors dans tout l'éclat de la première jeunesse ; mais en 1911, lorsque Mme de *Rochemaure* réapparaît dans *Les Dieux ont soif*, elle a près de cinquante ans, sans doute parce que France en a près de soixante-dix ; Mme de Rochemaure possède maintenant l'expérience, les longs souvenirs, le goût du pouvoir, et le sentiment de la fuite des jours que ses vingt ans ignoraient avec délices. Entre les deux moments où France inventa cette femme brillante et touchante, le temps, à lui seul, a été créateur. Il y aurait bien d'autres exemples de cette maturation spontanée des personnages dans la création en deux temps d'Anatole France. Quoiqu'il en soit, quelques plans successifs, toujours extrêmement brefs, permettent à l'écrivain, à partir de la nouvelle d'origine, de prendre du recul, de voir plus clair dans l'ensemble. Leurs indications demeurent singulièrement fragmentaires. Qu'on en juge par l'un des plans intermédiaires qui bâtissent à gros traits les parties d'*Histoire comique* :

I. — Mme Michon — Dr Trublet,
ajouter un chapitre.
II. — Avec Ligny — une soirée ou autre chose.
III. — Mettre Chevalier.
IV. — Doulce et le 1er vicaire,
on négocie. — Trouver quelque chose.

Et parfois, entre la publication de son roman en revue, et la publication en volume, France ajoutait des chapitres fondamentaux pour le sens du livre, qu'aucune ébauche de plan n'avait fait ressortir, comme si la vie la plus profonde de l'œuvre restait étrangère à toute espèce de plan. Ou bien, hors de toute prévision portée sur un plan quelconque, un chapitre se trouve scindé en deux et développé dans des perspectives entièrement nouvelles. Ainsi pour *Le Lys rouge* et *Histoire comique*. Tout laisse supposer que *Thaïs* fut écrit à peu près sans plan. Quant au dossier *Victor Mainvielle*, il ne contient aucun plan d'ensemble. C'est du moins un bel exemple de confiance dans la vitalité de l'œuvre, qui ne doit peu à peu son ampleur qu'à elle-même.

Encore faut-il que cette vitalité trouve les chemins de son expression.

1. *Propos d'Anatole France recueillis par Paul Gsell*, Paris, Bernard Grasset, 1922, p. 120.

Peut-on, ici, serrer davantage l'analyse, au plus près de la faculté créatrice en train de s'exercer ? Comment, à quel moment France écrit-il les premières phrases de l'œuvre ? — Il écrit immédiatement, directement, de petits fragments de scènes. Il voit, il entend, il fait vivre aussitôt. Même lorsque l'œuvre requiert une documentation précise, plusieurs scènes sont ébauchées, sur des notes, par quelques attitudes, quelques paroles écrites au vol, en dehors de toute documentation. Ainsi la scène des aveux d'Élodie, dans *Les Dieux ont soif* est d'abord esquissée en trois ou quatre répliques brèves ; la documentation n'interviendra qu'ensuite, pour permettre à l'écrivain de préciser les décors, les costumes, les figurants, etc. De telle sorte que même si la lecture d'un ouvrage d'information de base a précédé la première rédaction, on peut dire que l'une et l'autre s'enrichissent et se vérifient mutuellement, par une sorte d'expérimentation progressive. Certains personnages sont étiquetés par une fiche, mais leur caractère n'est pas défini abstraitement une fois pour toutes : ainsi Montessuy, le père de Thérèse, dans *Le Lys rouge*, prévu grand et athlétique, devient brusquement, quand on l'aperçoit, court et sanguin ; et la transformation se fait d'une rature, au courant de la plume. L'image actuelle et en mouvement a le pas, chez France, sur l'image prévue et statique. De plus, les fiches des personnages, souvent tardives, établies pendant la rédaction pour faire un bilan, marquer le compte des âges, des dates, ou des lieux, portent parfois, en même temps qu'un rapide trait de caractère, l'indication d'une scène révélatrice, qui est l'acte de naissance imaginaire du personnage, le signe de sa présence charnelle ; ainsi celle-ci : « M^me^ Mainvielle — beaucoup moins de bon sens, plus de rêve, plus d'imagination » — notation barrée et remplacée par une petite scène où le personnage est tenu au bout de la plume, jusqu'à ce que M^me^ Mainvielle prouve qu'elle a, en effet, plus d'imagination que M. Mainvielle. L'examen des brouillons du *Lys rouge* ou des *Dieux* conduit à des constatations identiques : les images premières sont chez France « nettes, précises, colorées, à la fois minutieuses et fortes, pleines, compactes, solides, puissantes », comme celles qui définissent le genre d'esprit de M. Bergeret [1]. Certaines phrases peignant un personnage dans une attitude caractéristique sont écrites trois ou quatre fois à la suite l'une de l'autre, avec des variantes de premier jet minimes qui ne peuvent à elles seules justifier ces répétitions. Effort de l'écrivain, sans doute, pour se familiariser avec ses héros, pour établir un courant d'échange entre l'image et le mot. — Effort nécessaire à plus d'un titre, car si les images visuelles sont vigoureuses à cette étape de la création, France oublie les circonstances matérielles qui les entourent et les définissent avec une aisance étourdissante. Citons seulement, parmi les exemples qui foisonnent, la nouvelle *Le Substitut* : l'action se passe, en définitive,

1. O. C., XI (*Le Mannequin d'osier*), p. 302.

dans une seule et même ville, mais ce ne fut pas sans mal, France ayant plusieurs fois sauté, comme le prouvent les brouillons, de Lisieux à Évreux, cette dernière ville étant désignée ensuite comme une ville d'un « de nos départements de l'Est » — corrigé à la dernière minute en « Ouest » sur épreuves. Quant aux inadvertances dans la chronologie du *Crime de Sylvestre Bonnard* ou dans l'état civil d'acteurs importants du roman, elles sont trop fameuses pour qu'on y insiste. Ici encore, le réalisme premier et en quelque sorte épidermique est vite dépassé par d'autres préoccupations.

Non pas, à vrai dire, celles que peuvent provoquer les exigences d'une intrigue complexe. L'intrigue est secondaire, et le plus souvent inexistante. Dans *Thaïs*, les événements ou les personnages qui s'opposent à Paphnuce ne pénètrent jamais jusqu'à la perspective centrale du roman ; ils n'ont d'autre raison d'être que de révéler ou de refléter les sentiments de Paphnuce. Dans *Le Lys rouge*, toute l'action repose sur le geste de Thérèse jetant une lettre dans une boîte postale, geste surpris et mal interprété par Dechartre ; mais sans ce geste et de toutes façons, le dénouement eût été le même. Le même également dans *Les Dieux ont soif*, si la sœur de Gamelin n'était pas rentrée en France, et si Mme de Rochemaure n'avait pas stupidement compromis Brotteaux des Ilettes. Dénouement n'est d'ailleurs pas le mot propre, car France, refusant l'intrigue, laisse à la vie, ou à l'histoire, le soin de terminer l'aventure, comme dans une tragédie qui continuerait après la mise à mort. Ce ne sont pas des romans d'intrigue, mais des romans destins. C'est que l'attention créatrice de l'écrivain est orientée vers la recherche d'une sorte d'unité autrement profonde, celle que peut introduire, à tous les étages de la création, le symbole. Comme il le disait à propos de Prud'hon, le peintre cher à son cœur et à son art : « Il associe passionnément le paysage à l'action. Voyez sa *Justice divine* : il n'y a pas un morceau de rocher, pas un brin d'herbe qui ne contribue à l'impression générale [1]. » On peut suivre, à travers les pages de brouillon que l'on possède, l'élimination progressive de tout ce qui ne concourt pas à mettre en relief le thème central, ou le symbole. Ainsi la partie de campagne, dans *Les Dieux ont soif*, s'achevait par une aventure picaresque : la berline de retour versait dans un fossé ; il fallait rentrer cahotés sur la paille d'un mauvais cabriolet. Mais un tel dénouement dispersait l'attention, et France l'a supprimé, couronnant le chapitre par l'évocation du fragile parfum des fleurs cueillies par les jeunes gens, qui résume et condense toutes les pages qui précèdent. De même le suprême symbole du livre, Élodie, après Thermidor, murmurant à Desmahis, son nouvel amant, les paroles qu'autrefois elle murmurait à Gamelin, n'a été découvert qu'en dernier lieu, porté, en quelque sorte, par le thème de l'éternel recommencement qui rythme toute l'action. Même dans le travail le plus précis

1. O. C., XXV (*P. P. Prud'hon, étude*), p. 112.

de rédaction, c'est par le symbole général du chapitre qu'est peu à peu guidée, à travers de multiples reprises, l'écriture de chaque paragraphe. Mais allons plus loin : l'une des étapes de ce passage à l'abstrait et au symbole se situe chez France aux confins de la mémoire artistique et de la création proprement dite, lorsque la réalité s'exprime par le rappel ou la surimpression d'un souvenir de tableau, de sculpture ou d'œuvre littéraire. Musée clandestin qu'on retrouve presque à chaque page. Un exemple typique, encore dans *Les Dieux ont soif*. Gamelin, fiévreux, est obsédé de rêves tragiques : « Élodie, au chevet du lit, écartait doucement les mèches farouches. Elle le regardait, cette fois, avec une tendresse de sœur, et, de son mouchoir, essuyait la sueur glacée sur le front du malheureux. Alors il se rappela cette belle scène de l'Orestie d'Euripide, dont il avait ébauché un tableau qui, s'il avait pu l'achever, aurait été son chef-d'œuvre : la scène où la malheureuse Électre essuie l'écume qui souille la bouche de son frère. Et il croyait entendre Élodie dire d'une voix douce : écoute-moi, mon frère chéri, pendant que les furies te laissent maître de ta raison [1]. » Réminiscence vraisemblable chez Gamelin, car les tragédies grecques lui sont familières ; mais nous ne sommes pas dupes, c'est ici France qui se souvient pour Gamelin. Comment fonctionne le mécanisme qui opère la fusion de l'image romanesque et de la réminiscence ? Est-ce le souvenir artistique qui est premier et qui s'impose à la matière romanesque, ou si au contraire cette matière romanesque est peu à peu déviée par le souvenir, qu'elle finit par rejoindre ? Le second cas semble plus fréquent, et l'on ne peut nier que s'imposent à France des formes artistiques préexistantes, chargées d'un grand pouvoir émotif, de telle sorte que la création consiste souvent pour lui à imaginer une matière assez ductile pour se couler dans ces formes et dégager leur pouvoir de symboles. Car le symbole de l'Orestie se retrouve partout dans *Les Dieux ont soif* ; une fois mis au jour le symbole dès le début du livre, il s'agissait ensuite d'orienter les scènes de façon à le faire partout affleurer. De la même manière Barrès, écrivant *La Colline inspirée*, songe, pour peindre le destin de Léopold, à la passion du Christ, et certaines scènes réelles de la vie des Baillard seront déformées de façon à rappeler les grands symboles de l'Évangile. — Ainsi l'imagination créatrice, que nous avions vue, dans un premier temps, s'efforcer immédiatement vers le concret et le précis, s'engage peu à peu vers l'allusion et l'abstraction. La sensation, chez France, s'allège vite ; l'observateur la désincarne rapidement pour la prolonger sur un autre plan, la charger d'intelligence et de sens, et aboutir au symbole et au mythe. Imagination ascendante, pourrait-on dire, — par contraste avec l'imagination descendante de Zola, qui semble aller d'une idée générale jusqu'aux espèces concrètes sous lesquelles elle s'enveloppe.

1. O. C., XX, chap. XXIII, p. 264.

***

Création et structures.

Mais nous atteignons ici un domaine peu exploré, où l'œuvre échappe à la volonté de l'auteur pour exprimer ses dispositions les plus intimes, aux limites de la psychologie de la création et de la technique. Plus que chez d'autres, la création est dominée chez France par quelques structures fondamentales et quelques images privilégiées dont la permanence, sous les formes les plus diverses, laisse apercevoir, à travers l'œuvre entière, comme une trame unique.

Les structures d'abord. Il est remarquable que la composition interne des romans franciens corresponde, presque sans exception, à un même schéma : un couple, séparé par la fatalité du tempérament ou de l'histoire, et, près de lui, un troisième personnage, acteur ou simple spectateur, qui commente, un chœur ironique. Qu'on en juge :

Les désirs de Jean Servien : entre Servien et la comédienne, le marquis Tudesco, espèce de Vautrin bouffon, qui tire à l'avance la leçon de l'affaire.

Thaïs : entre Paphnuce et Thaïs, le sceptique Nicias, et surtout les acteurs du banquet, ballet d'idées où toutes les formes du désir, de la passion et de la foi sont rendues vaines et dérisoires.

Le Lys rouge : entre Dechartre et Thérèse, Paul Vence et Choulette qui annonce, lui aussi, la morale de l'histoire.

Histoire comique : entre de Ligny et Félicie Nanteuil, le docteur Trublet qui démonte les caractères et explique les ressorts de l'action.

Les Dieux ont soif : Gamelin et Élodie d'un côté — de l'autre, Brotteaux des Ilettes commentant avec indifférence la tragédie.

La Rôtisserie de la Reine Pédauque paraît faire exception, par suite de la multitude des personnages ; mais chacun d'eux peut se ranger dans une série, et, en fait, ils se doublent les uns les autres : Jacques Tournebroche, M. d'Anquetil, M. de la Guéritaude, Mosaïde font partie d'un même groupe ; Jeannette, Catherine, Jahel d'un autre ; entre les deux groupes, Jérôme Coignard, le montreur de marionnettes et le commentateur.

De telles ressemblances ne sont pas le résultat d'une improvisation hâtive de la part de l'écrivain : sauf certaines parties de *L'Histoire contemporaine*, France n'a jamais improvisé un roman. Il ne s'agit pas non plus d'une particulière incapacité à renouveler les cadres de son œuvre : les sujets, les motifs, les caractères, sont profondément différents d'un roman à l'autre. Il s'agit, en réalité, du choix inconscient d'une structure correspondant à la nature la plus profonde d'un esprit : la faculté créatrice n'est sans doute que l'expression de cette nature profonde — comme si, vues d'ensemble, toutes les œuvres d'un même créateur n'avaient d'autre but que la traduction d'un grand et unique dessein, d'un drame où se joue — contre quoi ? — le sens de sa propre existence, où s'organise, de façon toujours provisoire, une précaire solution intérieure qui lui permet de coïncider un moment avec lui-même : ici, le drame du dédoublement entre l'intelligence lucide, et la passion impuissante à atteindre son objet. La structure de l'œuvre est ainsi comme la dernière forme d'un suprême symbole vers lequel tend d'elle-même l'imagination francienne.

Mais des images privilégiées s'imposent aussi, durant toute l'œuvre, à la faculté créatrice. Organiser la table de ces images pourrait être l'objet d'une longue étude, où l'on s'efforcerait d'analyser les relations entre ces différentes formes, de préciser leur origine, de dire leur sens. On ne peut ici qu'en proposer une rapide esquisse, en se bornant à deux ou trois remarques. — Voici d'abord la cave, le caveau, la voûte, si souvent associée, directement ou par voisinage, avec l'impression d'humidité, ou même de pourriture, et qui provoque un sentiment d'inquiétude et d'anxiété douloureuse ; c'est l'impression de Bergeret devant l'entrée du « caveau glacial » où il fait son cours, ou la porte de son appartement parisien, ou la porte de son cabinet de travail, ou celle qui clôt la maison de son enfance ; c'est l'angoisse du Petit Pierre devant le « caveau glacial où dort une femme blanche », au pied de la terrasse du bord de l'eau, dans les Tuileries ; et la maison de Firmin Chevreau, ce personnage d'un roman projeté, qui a tant de rapports avec lui-même, France, dans les notes du dossier, n'en voit, n'en signale qu'une partie, « la voûte d'entrée, toujours humide ». Et bien d'autres exemples. Symbole de la tombe ou de la mort, ou de l'angoisse devant l'abîme intérieur, ou tel autre que découvrirait sans peine un psychanalyste de l'école de Freud. Autre constatation : on n'a jamais remarqué non plus le nombre exceptionnel des orphelins, dans les romans de France : orphelins de mère, la plupart du temps, comme si la mère demeurait préservée dans un domaine inaccessible que la mort seule peut rapprocher ; le type de ces héros est Jean Servien ; ou bien l'enfant ou le jeune homme, orphelin de père, vit seul avec sa mère dans une précieuse intimité, et c'est Gamelin. — Une autre image fondamentale se ramifie en de multiples formes : celle de l'écoulement ou de la fuite des choses. C'est à ce type qu'appartiennent sans doute les formes à peine humaines, sans épaisseur et indéfinissables qui inquiètent Pierre Nozière et le regardent ironiquement avant de s'évanouir d'elles-mêmes ; dans *Le Lys rouge*, ce sont les personnages figurés sur les tapisseries et dont le sourire figé semble un symbole de néant ; et dans *Les Dieux ont soif*, ces héros inachevés, ces allégories incomplètes dessinés par Gamelin sur des toiles d'ébauche qui remplissent sa chambre. Enfin, les images anxieuses de fuite, dont une phrase de Dechartre pourrait fournir le type : « Je te vois belle et désirée, mais fuyante et qui glisses », à quoi répond le rêve de Thérèse, hantée la nuit par un chasseur sans visage qui fuit dans une forêt profonde. Combien de fuites de ce genre, qui laissent le héros solitaire et les mains vides, dans tous les romans de France ! Mais l'image élémentaire paraît être celle du fleuve qui s'écoule, du fleuve tentateur qui gémit sous les arches, et qui rend le héros à un rêve primitif, en le faisant songer « à la fois à toutes les horreurs de la vie et à toutes les magies de la mort »[1]. Aucune ne revient avec une telle fréquence, dans cette

1. O. C., VI (*La Vie littéraire*, II), p. 633.

zone où la création se confond avec les images fondamentales qui sont sa loi. Le fleuve aux eaux fangeuses, à Alexandrie, à Florence aussi bien qu'à Paris, renvoie à *tous* les héros franciens, de Jean Servien, en 1885, au jeune Pierre Nozière de *La Vie en Fleur* en 1922, le reflet de leurs inquiétudes et de leurs échecs, et les accompagne comme un dernier symbole de l'écoulement et de la dissolution des formes. — Devrait-on conclure que ces images archétypiques, dont la liste est ici à peine esquissée, sont comme les bornes de l'invention que l'écrivain ne pourra jamais franchir ? Peut-être, mais il faut aussi comprendre que ces archétypes représentent, avant tout, les conditions et les garanties de la création authentique, lorsqu'ils expriment la substance affective d'une vie, et quand ils animent des personnage .

***

Le personnage et le moi.

Car il s'agit de donner vie à des êtres. Dans ce domaine, le mouvement de la création chez France se traduit par une courbe parfaitement nette : il va de lui aux autres, de lui à ses prétendus modèles, et ses personnages sont d'abord lui-même. — Paphnuce paraît être pris au plus loin ? C'est en réalité l'une des créatures franciennes les plus proches du créateur. Certes, les modèles ne manquent pas. France pouvait songer au saint Hilarion de Louis Ménard, qui aime Ondine, et la confie aux soins de Marie l'Égyptienne ; il y a songé, et Paphnuce doit quelques traits à Hilarion ; il doit aussi au saint Antoine de Flaubert, et au saint Antoine de l'histoire, et au mauvais prêtre de *Lélia*, et au Callimaque de Hroswitha qui, apprenant que la femme qu'il aime vient de mourir, va l'arracher de son cercueil, et la presse dans ses bras en criant : « Et maintenant elle est en mon pouvoir ! » Il doit à *L'Abbé Jules*, d'Octave Mirbeau [1] ; il doit enfin à Claude Frollo des phrases et des gestes [2]. Mais qui ne voit que ces gestes et ces phrases ne font pas un personnage ? Ces emprunts demeurent secondaires, à la fois chronologiquement et poétiquement.

1. Le roman de Mirbeau, dont la publication, en 1888, coïncide avec le moment de la conception de *Thaïs*, marque une date dans l'histoire littéraire du « mauvais prêtre ». Les différences d'allure et de style entre les œuvres des deux écrivains ont sans doute masqué aux contemporains les éléments communs à Paphnuce et à l'abbé Jules. Néanmoins, obsessions sexuelles, agitation déambulatoire, rêves de supplices, tentatives forcenées pour dompter les sens, sermons violents contre la chair, confessions publiques, mélange trouble d'orgueil et d'humilité, et la scène de confrontation avec un moine pur et naïf, autant de ressemblances significatives. Mais, derrière Mirbeau, veille Stendhal, et l'abbé Jules reste toujours lucide, tandis que Paphnuce est toujours dupe. — Disons aussi que l'agonie de l'abbé Jules préfigure, par certains côtés, celle de l'abbé Coignard, quatre ans plus tard, dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*.

2. Quelques rapprochements, parmi d'autres, confirmeront la précise parenté de Frollo et de Paphnuce, tous deux jouant leur destin dans une crise de désespoir qui passe, chez l'un et chez l'autre, par des étapes analogues.

Notre-Dame de Paris.	*Thaïs.*
(V. Hugo, O. C. Paris, éd. Imprimerie Nationale, 1904.)	(O. C. tome V.)

Car lorsque France invente, en 1888, Paphnuce obsédé par le souvenir et le désir de Thaïs, il ne peut songer qu'à lui-même, à la fureur jalouse qui l'aveugle au même moment, et à la passion qui le déchire de sentiments contradictoires, exaltation amoureuse et désespoir que cet

Fuite à l'aventure :

Il ne savait plus où il était, ce qu'il pensait, s'il rêvait (...), poussé en avant par (...) l'horrible Grève qu'il sentait confusément derrière lui (...) il continua de s'enfuir (p. 297).

Il se mit à courir. Il ne savait où il était, ni où il allait (p. 206). Ses pieds (...), chancelaient. Mais sentant sur lui l'ombre de la colonne maudite, il les forçait à courir (...), il poursuivit (...) sa fuite désolée (p. 185).

Conversion désespérée au monde :

Il pensa à la folie des vœux éternels, à la vanité de la chasteté, de la science, de la religion, de la vertu, à l'inutilité de Dieu (...). Il pleura de rage (p. 297).

Il cria de douleur et de rage : « O démence ! j'ai songé à Dieu, au salut de mon âme, à la vie éternelle, comme si tout cela comptait pour quelque chose quand on a vu Thaïs ! » (p. 206).

Jalousie collective :

Il lui vint une jalousie d'une espèce inouïe. Il songea que le peuple aussi, le peuple tout entier, avait eu sous les yeux la femme qu'il aimait, en chemise, presque nue (p. 298).

Il songeait : « Si je pouvais tuer tous ceux qu'elle a aimés ! » L'idée de ces meurtres l'emplissait d'une fureur délicieuse (p. 207).

Rage d'autodestruction :

Il se jetait la face contre terre (...), il se figura [la Esmeralda] d'une telle façon qu'il poussa un cri terrible (...), il s'arrachait des poignées de cheveux (...), il prenait sa tête à deux mains et tâchait de l'arracher de ses épaules pour la briser sur le pavé (p. 299).

Il restait couché sur le ventre (...), il se dressait debout, farouche, et hurlait de douleur. (...) Il se déchirait la poitrine avec ses ongles et mordait la chair de ses bras (p. 207).

Reflux de tendresse :

[A d'autres moments] son cœur se fondait de tendresse (p. 299).

Puis sa fureur tombait (...), une tendresse inconnue amollissait son âme (p. 207).

Blasphème :

Je crache au visage de mon Dieu pour être plus digne de ton enfer (p. 398).

Dieu que je hais (...) plonge-moi dans la damnation. Pour t'y obliger je te crache à la face (p. 207).

Et ces cris de la Esmeralda devant Frollo, et de la supérieure du couvent de Thaïs devant Paphnuce :

Va-t-en, démon !
(...) Un vampire ! un vampire ! (p. 324).

Va-t-en, maudit !
(...) Un vampire ! un vampire ! (p. 212).

Et ce geste comme revécu de l'intérieur par France :

Il passa lentement la main sur ses joues creuses, et regarda quelques instants avec stupeur ses doigts qui étaient mouillés (p. 398).

En passant la main sur son visage, il sentit sa laideur (p. 213).

Mais, de Frollo à Paphnuce, France a diminué l'importance de l'obsession de la chair, pour insister sur la révolte intellectuelle, sur l'exigence troublante de damnation dans l'esprit torturé de Paphnuce. Non pas Néron le sadique, mais une sorte de Faust sceptique et révolté.

amour soit né trop tard, obsession que la femme aimée ne lui échappe. La démonstration serait aisée à faire dans le détail ; l'unité originelle de Paphnuce, le principe de vie qui permet qu'ensuite, et seulement ensuite, on étoffe le personnage, ce principe est à trouver dans les rapports intimes de l'écrivain et de sa créature. Création qui vaut, dans ce cas particulier, peut-être comme un exorcisme, où l'écrivain s'acharne sur une image burlesque de lui-même. Car France ne crée pas, comme Balzac ou Stendhal, pour procurer à ses personnages les plaisirs ou les succès qu'il n'a pu lui-même obtenir. Ici encore, la présence de l'ironie change tout : France invente ses personnages pour se moquer de lui-même ou de ce qu'il aurait pu devenir. Jean Servien est un France raté, comme Paphnuce un France dupé, comme Dechartre un France trompé.

La paternité se cache parfois sous des dehors plus subtils. Ainsi pour Gamelin. Indiscutablement France le condamne ; indiscutablement son fanatisme est aussi éloigné que possible du caractère que l'on prête d'ordinaire à France. Et pourtant les rapports entre France et Gamelin sont plus profonds qu'on ne croit. D'abord par l'intermédiaire du personnage projeté de Firmin Chevreau, à travers lequel France, vers 1907, avait eu l'intention de peindre sa propre adolescence. Le transfert de Chevreau à Gamelin laisse intact l'essentiel, malgré les différences de forme : enfance solitaire, jeunesse humiliée et secrètement ambitieuse, besoins confus de dévouement, de justice et de revanche. Et puis, France lui-même n'avait-il pas été emporté par la fièvre révolutionnaire ? Les textes de *Trente Ans de Vie Sociale* publiés par Claude Aveline font connaître un France violent, passionné, plein de confiance dans l'action populaire, certain, en 1905, de l'écroulement prochain du régime tsariste, capable, encore en 1908, de faire l'éloge de « l'œuvre de bonté », de « l'œuvre de terreur » des révolutionnaires russes [1]. Gamelin ne parlera pas autrement. Aussi, lorsque, conservant ses espérances profondes, mais revenu de plusieurs illusions, et contemplant de plus haut, comme une tragédie antique, le déroulement des grandes périodes de l'histoire, lorsque France, en 1911, écrit *Les Dieux ont soif*, n'est-ce pas, avec Gamelin, d'un nouveau fantôme de lui-même que, pour une part, il se délivre ? Il y a plus. L'auteur avait prévu d'abord un héros pur, chaste, vierge, et cruel par manque de sensualité. Il en reste bien quelque chose. Mais on doit avouer que la sensualité de Gamelin fait d'extraordinaires progrès au cours du roman. Ne faut-il pas attribuer cette métamorphose à la présence, près de l'écrivain, durant la rédaction des *Dieux*, d'une personne un peu exaltée, et qui n'avait pas les mêmes raisons d'être cruelle que Gamelin ? Il y a toujours un aspect, imprévisible à l'écrivain lui-même, par où un personnage, durant l'élaboration d'une

1. A. France, *Trente ans de vie sociale*, commentés par Claude Aveline, II, 1905-1908, Paris, Émile Paul, 1953, p. 262.

œuvre, et en dépit des contradictions que peut entraîner ce changement de point de vue, devient le sosie de l'auteur. Gamelin fut créé, dit France, nous l'avons vu, dans un état d' « hallucination » ; précisons : hallucination vraie — hallucination de soi-même.

***

Le personnage et le type.

Mais à côté de ces personnages créés, il existe également des personnages construits, selon la formule d'une création par type. Ainsi, à Coignard, France n'a donné que ses idées, et, pour le reste, on ne voit pas qui aurait pu lui servir de modèle observé. On connaît du moins les multiples modèles livresques, la plupart du XVIII^e^ siècle : *Le Comte de Gabalis*, le Père Jean de Domfront du *Compère Mathieu*, telle silhouette des contes de Voltaire, et encore *Jacques le Fataliste*, et aussi Frère Jean des Entommeures. Laborieux amalgame. France poussa un soupir de soulagement lorsqu'enfin il put dire : « L'abbé Coignard a pris un caractère. » Sans doute un procédé facile, la répétition burlesque, lui a beaucoup fourni : grands coups de vin, nez rougeoyant, culotte déchirée, fuite précipitée, tout est stylisé et répété. Mais la construction du personnage se fait avant tout selon la formule d'un type, et, malgré une différenciation très poussée des situations, on retrouve ce type à travers maints romans franciens. Comment se forme-t-il ? — Premier temps, jusqu'à Jérôme Coignard : l'imitation livresque, dès les premières œuvres. France avait vingt-trois ans lorsqu'il écrivit un monologue de Maccus, le bouffon traditionnel de l'Atellane [1] ; à la même époque, dans un drame, il introduit Sir Punch, le Polichinelle anglais, à la fois pantin et cynique héros de la révolte [2]. Maccus et Punch sortent directement d'une étude de Maurice Sand, *Masques et Bouffons* [3], où France est allé chercher sans peine l'image livresque de quelques types élémentaires. Tels sont les éléments de base du type qui va peu à peu se constituer par un système de greffe ou de déviations successives, où chaque image n'a de sens que par sa postérité : le schéma fondamental impose peu à peu son style et se fortifie au fur et à mesure. Greffe de Vautrin, et c'est le marquis Tudesco, précepteur de Jean Servien, exilé politique, et communard. Tudesco, descendant direct de Maccus et de Punch, « réunissait en lui le prélat et le bouffon », remarque lui-même Servien [4] : formule qui annonce un nouvel avatar, la réalisation parfaite du type dans Jérôme Coignard, réellement prélat et réellement bouffon, et malgré la différence de temps, de lieu, de nationalité, parfaitement semblable à Tudesco. Cette fois, le contexte « dix-huitième » du roman sert sa

1. A. France, *Maccus*, in *Le Chasseur bibliographe*, février 1867.
2. Des extraits du drame projeté sont cités dans G. Girard, *La Jeunesse d'Anatole France*, Paris, Gallimard, 1925, p. 183-196.
3. Maurice Sand, *Masques et Bouffons*, Paris, Lévy, 1860, 2 vol.
4. O. C., III (*Les désirs de Jean Servien*), p. 18.

nature contrastée, et lui fournit un milieu tellement favorable que Coignard domine tout le roman, et prend la taille d'un mythe : le type est achevé. — Deuxième temps, après Jérôme Coignard : le type une fois constitué ne s'épuise pas dans sa perfection ; il préside désormais à des créations nouvelles ; et le jaillissement d'images originales s'opère ensuite par le contact avec des modèles vivants : au type élaboré par une imagination nourrie de livres, s'ajoute un élément humain qui va permettre de le faire vivre au delà des limites abstraites qu'il vient d'atteindre. Verlaine le poète et Nicolardot le publiciste permettent à Coignard de devenir, dans *Le Lys rouge*, Choulette. Plus tard, il s'en est fallu de peu qu'il ne devînt spontanément Brotteaux des Ilettes, dont la veine picaresque était, dans les brouillons des *Dieux ont soif*, beaucoup plus développée que dans la rédaction définitive : le type s'était imposé d'abord. Enfin « M. Dubois », nourri d'un souvenir personnel qui résiste davantage à la bouffonnerie de Coignard, confère au type, dans *La Vie en Fleur*, une tardive et apparente dignité. On peut être frappé par la constance et l'unité de l'archétype, maintenue sous les réincarnations les plus variées. Mais sa fécondité ne se limite pas à cette action directe : dans son ombre voici que se glisse une autre série d'intellectuels, dépourvus, ceux-là, de son tempérament vigoureux : c'est, dans *Jocaste*, René Longuemare et, ailleurs, Bonnard, Vence, Bergeret, le Dr Trublet. Ainsi se constitue une généalogie d'images, selon les pouvoirs d'une forme à la fois créée et créatrice, qui procure à l'écrivain le bénéfice d'une relative économie d'invention, et, dans le cas où le roman ne met en scène que des types, une composition parfaisement géométrique, et une structure intime singulièrement forte, puisque la multitude des personnages se ramène, en réalité, au jeu de quelques types simples : c'est, en particulier, le cas de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*. En face du type à peu près inépuisable, on pourrait noter, à l'opposé, la loi d'usure qui s'exerce sur les héros faits d'une substance plus intime : entre Jean Servien, Paphnuce et Dechartre, les ressemblances sont minimes ; le héros ne sert qu'une fois, tandis que le type possède une vie continue, faite de multiples participations.

Cette création par types qui imposent leur style à un modèle observé est de plus en plus fréquemment utilisée par France. Au point que l'invention romanesque est constituée parfois par la seule amplification d'un type. Ainsi *Histoire comique*. La nouvelle dont provient le roman développait déjà les sentiments des principaux personnages ; il ne s'agit, pour France, dans ce domaine, que d'étoffer : il précise des nuances et des analyses, il ajoute quelques épisodes. Mais l'essentiel de la création romanesque tient dans le rôle de témoin, de confident, de moraliste clairvoyant donné au Dr Trublet, dont la nouvelle citait seulement le nom, et esquissait hâtivement le profil. La composition apparente et l'action sont quasiment identiques dans la nouvelle et dans le roman ; mais la structure profonde est entièrement renouvelée,

parce que Trublet en devient le centre : les éclairages sont maintenant répartis en fonction de Trublet, dont la lucidité demeure inefficace devant le destin, mais qui ne cesse d'analyser, de comprendre, de commenter. Il y a roman, pour France, à partir du moment où, par l'introduction du type de l'intellectuel, personnage miroir, toute action peut se situer à la fois sur deux plans : celui de la vie, et celui de l'intelligence — l'action, et le reflet de l'action.

Ne faut-il pas voir là, une nouvelle fois, la marque de l'ironie, dans la mesure où le regard ironique désincarne un personnage pour le réduire à un ensemble de signes ? Ce phénomène psychologique de la *réduction* tient sans doute une place capitale dans tous les processus de la création ironique, et donne souvent la clef de l'imagination francienne. On en trouverait le degré élémentaire, au stade de la sensation, lorsque M. Bergeret, se promenant une dernière fois dans les rues de la petite ville qu'il est près de quitter, subit des « impressions singulières ». Il ne voit plus une ville familière, mais, comme si son esprit prenait soudain un étrange recul, « l'image d'une ville ». Cette distance intérieure une fois établie, la réduction s'opère encore sur l'image elle-même : « Et cette image se faisait petite. Les gens comme les choses apparaissaient éloignés et diminués à (ses) yeux. » Enfin la désincarnation est totale, et les personnages perdent toute épaisseur, les hommes deviennent des formes plates. Ceux que Bergeret rencontre « lui avaient l'air de passer sur l'écran d'un cinématographe, tant il sentait peu qu'ils fussent réels, et vivant de la vie dont il vivait lui-même »[1]. La limite extrême du procédé paraît atteinte dans *L'Ile des Pingouins* où les fantoches sont réduits à l'unique idée qui les possède, à un signe obsédant qui supprime toute vie intérieure. Procédé dangereux, guetté par la monotonie. Mais la virtuosité lucide avec laquelle l'ironie joue du contraste demeure, chez France, créatrice de vie et de poésie. Le contrepoint systématique des thèmes, qui rappelle la technique de Flaubert peignant la scène des Comices agricoles, la dissonance des motifs, l'un ruinant l'autre — ainsi Colomban pose ses affiches au milieu des spectateurs menaçants, « avec le calme que donnent le courage et la myopie »[2] — le choix des noms (le président Bourriche, le prince Crucho, ou Joseph Lacrisse — coupez le milieu du nom, vous obtenez Jocrisse), les citations masquées de Racine ou de Bossuet au cœur des textes les plus burlesques, autant d'éléments d'expression dont l'analyse nous entraînerait trop loin, mais qui confirment le perpétuel double jeu de l'imagination d'Anatole France, et assurent à son œuvre la continuité d'une poésie secrète, poésie de l'esprit toujours divisé, sollicité par des exigences contradictoires.

1. O. C., XII (*L'Anneau d'améthyste*), p. 266.
2. O. C., XVIII (*L'Ile des Pingouins*), p. 270.

***

Car c'est par là qu'il faut conclure. Loi de dissonance de l'expression, à laquelle nous aboutissons, loi d'alternance de l'impulsion créatrice, que nous avions aperçue au début : à chaque étape de la création francienne, qu'il s'agisse du choix à la fois inconscient et délibéré des sujets, du glissement vers le symbole, de la création ou de la construction des personnages, de la structure profonde de l'œuvre ou des images fondamentales, on retrouve partout le pouvoir éminent de l'ironie, faculté de détachement et d'abstraction, témoin intérieur qui corrige la priorité toujours possible de l'émotion sur l'intelligence. Mais cet extraordinaire pouvoir de recul ne peut jamais s'exercer entièrement, chez France, devant les émotions les plus profondes, et c'est, en définitive, de la mémoire affective et de l'expérience vécue qu'il fait surgir ses œuvres les plus attachantes, qui sont souvent les plus contradictoires. Nouvelle preuve peut-être que les démarches de la création expriment avant tout les lois intimes du créateur, et que l'analyse de l'imagination créatrice n'a pas seulement chance de mettre au jour les secrets techniques d'un écrivain, mais aussi les marques de son destin.

JEAN LEVAILLANT.

NOTES ET DOCUMENTS

L'AUTRE TRISTAN L'HERMITE

Trois siècles écoulés depuis la mort de Tristan L'Hermite ! Sa gloire, tout en restant discrète, a fini par s'étendre, et elle s'est nuancée d'amitié : jolie récompense, somme toute, pour un poète [1]. Qui prétendrait, cependant, bien connaître l'homme ? On discerne difficilement certains traits de sa nature ; on a peine à faire, dans son autobiographie romancée, la part du souvenir et celle de la fiction ; et voici que, par un accident assez singulier, au moment même où l'histoire littéraire a cru pouvoir le saisir dans une situation authentique, elle semble n'avoir abouti qu'à brouiller les indices sûrs, à élargir le champ de la légende.

On se souvient de la découverte faite par M. J. Fransen, d'un Tristan L'Hermite qui, en décembre 1612 et janvier 1613, se trouvait à Amsterdam, mêlé à un assez ridicule conflit dont les archives notariales de la ville ont conservé la trace. Ce Tristan, buveur, quelque peu débauché sans doute, et très probablement occupé d'un négoce de soieries, n'était-il pas notre poète, en son aventureuse jeunesse ? Sans doute il fallait, pour le reconnaître en cette circonstance, le vieillir de plusieurs années et compliquer encore l'itinéraire, déjà surchargé, du « Page disgracié » ; il fallait aussi placer plus tôt qu'on ne l'avait pensé [2] le moment où François de L'Hermite-Solier échangea son prénom banal pour celui — plus brillamment historique et littérairement plus flatteur — de Tristan. Mais pouvait-on supposer l'existence, dans les mêmes années, de deux L'Hermite jeunes, célibataires, bohèmes, et prénommés Tristan ? L'identification du marchand et du poète fut proposée, avec beaucoup de circonspection, d'ailleurs, par M. Gustave Cohen [3], puis mentionnée par M. Fransen [4]. Elle prit, dans le *Théophile de Viau* de M. Antoine Adam, un nouveau relief et une plus large portée [5].

Hypothèse fragile, pourtant : ici même, M. Raymond Lebègue accumula contre elle des objections décisives [6]. Mais l'autorité des

1. Voir en particulier le livre fervent de M. Amédée Carriat, *Tristan ou l'éloge d'un poète*, 1955, avec une préface de M. Émile Henriot.
2. N.-M. Bernardin, *Un précurseur de Racine*, 1895, p. 3.
3. *Écrivains français en Hollande*, 1920, p. 247 et 249-251.
4. *Les comédiens français en Hollande*, 1925, p. 45-46.
5. *Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620*, 1935, p. 33-34, 84-85, et 123, note.
6. *Tristan était-il à Amsterdam en décembre 1612* ? *R. H. L. F.*, 1937, p. 390-395. — On trouve d'autres raisons de la mettre en doute dans l'article, trop négligé des historiens de la littérature, de Henri Rousseau ; *Un poète marchois en Poitou. Tristan L'Hermite et les Sainte-Marthe*, publié dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1934, p. 15-44.

livres où elle figure l'a rendue particulièrement vivace. Perdant du terrain ici [1], elle pousse ailleurs de nouvelles racines [2], qui ne manqueront pas de s'étendre et de se ramifier [3]. On nous excusera donc, peut-être, de rouvrir un débat qui pouvait paraître clos et de verser au dossier une pièce complémentaire, en proposant, pour l'épisode d'Amsterdam, un autre héros que l'auteur de la *Lyre* ; en identifiant *l'autre Tristan L'Hermite.*

Que le prénom de Tristan ait pu être accolé plus d'une fois au nom de L'Hermite, c'est ce que M. Lebègue suggérait avec vraisemblance. On sait la fascination qu'exercent les noms célèbres sur les familles qui baptisent leurs enfants, tout comme sur les écrivains en quête de pseudonymes. Celui du grand-prévôt de Louis XI continuait, au XVII[e] siècle, à chanter dans les mémoires. On le voit lorsqu'un Jean-Pierre Camus, décrivant la librairie d'une dame de Gascogne férue de « vieux romans », mentionne, entre *Lancelot du Lac* et les *Quatre fils Aymon*, tout justement *Tristan L'Hermite* [4] ! Or il existait aux Pays-Bas deux familles L'Hermite, dont Bernardin signalait déjà l'existence [5]. L'une d'entre elles, qui cherchait à rattacher sa généalogie au prédicateur de la première Croisade, a été bien étudiée par les érudits belges [6]. Elle descendait en fait de Martin L'Hermite, sieur de Bétissart ou Bettinsart, mort en 1529. Du mariage de celui-ci avec Marie de Maulde était issu Simon, également sieur de Bétissart, né en 1513, échevin d'Anvers en 1541, et qui eut neuf enfants. L'aîné, Martin, héritier du titre, combattit à Lépante ; le sixième, Frédéric ou Ferry, échevin d'Anvers en 1584, fut aussi, à la halle aux draps, doyen de ses confrères ; il épousa Anne van Bombergen : de ses deux fils, l'un, Daniel, qui mourut en 1613, sut se faire, au cours d'une brève existence, un nom dans la diplomatie et les lettres [7] ; à l'autre, baptisé en l'église Saint-Georges d'Anvers le 5 avril 1586, on donna le prénom de Tristan [8].

Ce Tristan d'Anvers, c'est bien en lui, semble-t-il, et non en son homonyme marchois, qu'il faut reconnaître « l'honorable S[r] Tristan L'Hermite » mentionné le 5 janvier 1613 par le notaire public Nicolas Jacobs. Ses vingt-six ans s'accommodent mieux que la prime adolescence de l'autre des irrégularités de conduite que laisse supposer le procès-verbal d'Amsterdam. Occupé effectivement de commerce, il avait bien des chances de l'être, lui, descendant, neveu, cousin, fils de négociants notables. La Hollande, enfin, avait des raisons particulières de l'attirer : raisons de proximité ; raisons de parenté et de religion, car, aux alentours de 1590 [9], plusieurs L'Hermite qui avaient,

1. M. Antoine Adam ne la mentionne plus qu'avec réserve, en 1948, dans le premier volume de son *Histoire de la Littérature française au XVII[e] siècle*, p. 369, n. 1.
2. A cause d'elle M. Carriat (*op. cit.*, p. 30-31) met en doute certains faits importants de la biographie du poète.
3. Dans *Les Nouvelles littéraires* du 13 octobre 1955, M. Jean Rousselot accepte sans réserves la partie biographique du livre de M. Carriat.
4. *Pétronille*, 1626, p. 463.
5. *Op. cit.*, p. 4-7.
6. A Ch. Ruelens, déjà utilisé par Bernardin, il faut ajouter Félix Hachez, *Séjour de Jehan Lhermite à Mons et au château de Bettissart, à Ormeignies, en 1586 et 1602*, dans les *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. XXIV (1895), p. 113-138 ; et surtout Fernand Donnet, *Pierre L'Hermite et la famille Lhermite d'Anvers*, Anvers, 1893, in-8°. La brochure de F. Donnet manque à la Bibliothèque nationale, mais nous avons pu constater, à Bruxelles, qu'elle n'était qu'un extrait des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 1893, p. 318-417.
7. Voir les œuvres de Daniel Eremita, et la notice de Niceron, t. XXIX.
8. Donnet, *op. cit.*, p. 43.
9. Selon Ruelens et Donnet. Il semble cependant qu'il faille faire remonter quelques années plus tôt au moins une partie de ces conversions.

avec Marnix de Sainte-Aldegonde, participé à la lutte d'Anvers contre l'Espagne, s'étaient convertis au calvinisme. Une tante de Tristan, Jenne ou Johanna, née en 1555, devint ainsi la femme du théologien et exégète François du Jon (Junius), professeur à Leyde après avoir été pasteur à Anvers. C'est une Marie L'Hermite — nièce ou sœur de Ferry — qu'épousa en secondes noces le célèbre François Gomar, de Bruges, professeur à Leyde et, depuis 1611, pasteur à Middelbourg [1]. Ferry, de son côté, passa au protestantisme avec ses enfants. A vrai dire, Daniel rompra bientôt avec sa nouvelle confession, mais il avait été d'abord le protégé — l'élève, peut-être, à Leyde ? — de Joseph Scaliger [2]. Ainsi Tristan, s'il séjournait en Hollande, y trouvait des coreligionnaires, des amis, des parents, peut-être aussi des souvenirs d'études, comme son frère. Intérêts et sympathie le liaient avec le pays vers lequel l'auteur du *Page disgracié* n'avait guère, pour le pousser, que son imagination.

Voici davantage : la preuve qu'en 1613, Tristan L'Hermite d'Anvers a effectivement séjourné en Hollande. Elle nous est apportée par une lettre latine, adressée la même année au roi Jacques Ier et conservée dans les archives londoniennes [3]. Un jeune chercheur britannique, M. Peter J. Wexler, l'y a découverte et il a eu l'obligeance de nous en communiquer une copie. Fort longue, — et verbeuse, — elle ne nous laisse point douter que l'auteur, — qui signe pompeusement Tristan L'Hermite de Hulsthoch [4] et fait grand bruit de sa parenté noble, de ses attaches avec la lignée de Pierre l'Ermite, mais donne aussi des détails très précis sur ses oncles et un de ses cousins [5], — ne soit le fils du drapier d'Amsterdam. Personnage fort peu sympathique : s'il cherche à entrer en relations avec le Roi, c'est pour jouer contre les catholiques d'Angleterre un rôle d'informateur et d'espion. Non content de dénoncer en général ceux qui se cachent dans les châteaux et les maisons nobles ou les missionnaires qui se forment sur le continent pour rentrer clandestinement dans leur pays, il formule déjà des accusations personnelles : il rapporte notamment les propos subversifs et dévoile les projets d'un catholique anglais qu'on lui a dit être Tobie Matthew [6], le fils converti au catholicisme de l'archevêque d'York, et avec lequel il a fait le voyage de Bruxelles à Braine-le-Comte en diligence. A travers son latin prétentieux, ses vantardises, ses flagorneries, une impudente affectation de piété, des silences bizarres, un projet inattendu de voyage en Angleterre, des allusions mystérieuses à des périls récents ou prochains, on devine une existence anormale et un caractère suspect : celui, sans doute, non tant d'un fanatique que d'un détraqué, d'un bohème, ou d'un aventurier aux abois. Fils de famille qui aurait mal tourné, contraint maintenant de se faire une vie nouvelle ? La définition conviendrait fort bien à celui qui, quelques mois plus tôt,

1. Voir : *Bulletin de la Soc. de l'histoire du Protestantisme français*, t. XLI (1892), p. 583-584.

2. Donnet, *op. cit.*, p. 41-42.

3. Public Record Office, State Papers, France, 78, t. 61, fol. 231-236 (La lettre est datée du 20-30 septembre 1613 : *Dedit Caleti ult. Septembris sty. no. an. 1613*, de la main même de son auteur, ainsi que M. Wexler a bien voulu nous le faire préciser).

4. C'est ainsi que le nom a été déchiffré par M. Ronald Lathan, du Public Record Office. Mais peut-être faut-il lire : Hulsthout ou : Hulsthoud.

5. Sur Martin, sieur de Bétissart ; sur Junius ; et sur le fils de celui-ci.

6. L'avait-on trompé ? Les biographies de Sir Tobie ne mentionnent pas ce passage aux Pays-Bas en 1613. Mais l'histoire des années d'exil de Tobie Matthew et de ses démarches pour rentrer en Angleterre est singulièrement confuse ; il est probable qu'elle pourrait être corrigée et complétée grâce au document trouvé par M. Wexler.

à Amsterdam, conduisait de façon manifestement désordonnée à la fois sa vie privée et son négoce. Le jeune voyageur, en tout cas, qui rencontra à Bruxelles Tobie Matthew venait de Hollande : il indique dans sa lettre le jour exact — 15 août — où il avait quitté les Provinces-Unies [1].

L'autre Tristan.... Bien sûr, à peine commençons-nous à le connaître qu'il cesse de nous intéresser. Si pourtant, en assumant le rôle ingrat du marchand d'Amsterdam, il aide à débarrasser Tristan L'Hermite, le poète, d'un « double » qui cause passablement de ravages dans sa biographie, son évocation n'aura pas été tout à fait inutile.

René Pintard.

DEUX CAS DE PROSÉLYTISME PHILOSOPHIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

A PROPOS DE DEUX LETTRES INÉDITES DU BARON D'HOLBACH

1

Il n'est pas sans intérêt de saisir sur le vif un exemple de prosélytisme philosophique au siècle des lumières. Joseph Michel Antoine Servan, né à Romans le 3 novembre 1737, est venu achever ses études de droit à Paris : une charge d'avocat général au Parlement de Grenoble l'attend à son retour en 1765. C'est un esprit probe et droit, sans l'humour du Président de Montesquieu. C'est aussi une âme véhémente et passionnée, sans la pudeur caustique de cet autre grenoblois que fut Stendhal. En novembre 1766, son Discours de rentrée au Parlement, *Sur l'administration de la justice criminelle*, le signale à l'opinion européenne comme un nouveau Beccaria. On nous donnait ordinairement Servan comme un disciple de Voltaire ; dans ses lettres à Damilaville et à Mme du Verna, celui-ci parlait de la visite à Ferney en avril 1765 d' « un jeune petit avocat de Grenoble » : « C'est un bon enfant et une bonne recrue » [2], « un jeune homme éclairé et qui a de l'horreur pour la persécution ». Voltaire le soutiendra vivement dans sa courte carrière [3].

Sur ses liens avec Paris, nous ne savions rien : un bel éloge dans la *Correspondance littéraire* de février 1767 [4], quelques mots de louange dans un article obscur de Diderot en 1769 [5], un fragment de lettre de d'Alembert à Voltaire (« Ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie ») [6] ne traduisent aucune intimité entre Servan et les encyclopédistes.

Un mot de Voltaire à Damilaville aurait pu nous guider : « Il a pris quelques bonnes leçons de d'Alembert et de Diderot » [7]. D'autre part, Mr Lough avait signalé une lettre de d'Holbach à Servan du 4 décembre 1766 [8]. Voici une nouvelle lettre de d'Holbach écrite le 15 mars 1765, peu après le retour de Servan en Dauphiné, avant sa visite à Ferney ; dans son habileté flatteuse, elle mesure fort bien l'influence intellectuelle du cénacle de la Rue Royale et traduit les espoirs que fonde le baron sur le jeune avocat général de vingt-huit ans, « prosélyte de la philosophie » [9], comme dit Grimm, et nouveau missionnaire [10].

1. Fol. 232 r°.
2. Corr. Voltaire, t. XLIII, p. 526 (10 avril 1765), p. 528 (12 avril). T. XLIV, p. 265 (13 avril 1766).
3. T. XLIV, p. 275-285. T. XLV, p. 115-485.
4. T. VII, p. 224.
5. A. T., t. VI, p. 388.
6. Corr. Voltaire, t. XLV, p. 65 (26 janvier 1767).
7. T. XLIII, p. 526 (10 avril 1765).
8. *R. H. L.*, 1939, p. 217 (in *L'Amateur d'autographes*, 1er mars 1864, p. 75). — Mme M.-J. Durry vient de faire paraître une autre lettre de d'Holbach à Servan, datée du 27 avril 1765 (*La Table Ronde*, juillet 1955, p. 140). Nous n'avons pu l'utiliser ici.
9. *Op. cit.*, p. 224.
10. *Bibliothèque municipale de Lille*, ms. 853, f° 91. Lettre autographe signée.

A Monsieur,
Monsieur Servan, avocat général
au Parlement de Grenoble
Rue Créqui
à Grenoble.

On ne peut être, Monsieur, plus sensible que je le suis à votre bonté et aux marques de Souvenir que vous voulez bien me donner dans votre lettre du 14 de février. Je dois assurément paroître coupable pour avoir été si longtemps sans vous en marquer ma reconnaissance, mais une fluxion sur les yeux accompagnée d'un gros rhume, est une excuse que vous voudrez bien admettre ; c'est ce qui m'a privé jusqu'ici du plaisir de vous exprimer ma gratitude pour les excellentes truffes que vous avez bien voulu m'envoyer et encore plus pour la lettre pleine d'amitié qui les annonçoit. M. M. Diderot et Helvétius sont aussi touchés que moi de l'assurance que vous nous donnez de votre estime, si notre petite société la mérite c'est par la justice qu'elle vous a rendue, et par le regret qu'elle éprouve de n'avoir pas pu jouir de vous plus longtemps et plus souvent. Au reste les spéculateurs peuvent avoir de l'utilité, mais elle n'approche point de celle que procurent à la Société des Sages actifs comme vous, Monsieur, qui êtes à portée de la servir [1] et de l'éclairer beaucoup plus que quelques penseurs, perpétuellement obligés de s'envelopper de leur manteau. Recevez donc les hommages et les compliments sincères de ma société, qui ne peut, ainsi que moi, renoncer à l'Espoir de vous revoir quelque jour en ce pays ; nous nous estimerions fort heureux si nous pouvions fortifier notre épicuréisme d'un ami tel que vous.

M. Helvétius part demain pour Berlin, où il est invité par un Roy qui lui a marqué le désir de faire connoissance avec lui [2]. Son voyage sera de trois mois car il résistera impoliment aux agaceries Russiennes [3], qui, s'il étoit plus jeune, l'auroient peut-être entraîné dans un pays où jusqu'ici je ne vois point que la philosophie pût être transplantée avec succès.

M. Diderot feroit peut-être très bien de s'en aller au loin se repentir d'avoir fait du bien à ses concitoyens. Je vous avoue, Monsieur, que je tremble en voyant approcher le moment où le fatal Dictionnaire paroîtra complet dans le monde, ce qui arrivera infailliblement d'ici à quelques mois [4]. La devise de tout ami de l'espèce humaine sera toujours :

1. Allusion à sa charge d'avocat général au Parlement de Grenoble. Je décèlerais volontiers dans cette phrase un regret de d'Holbach devant sa vocation de « philosophe masqué ».

2. Helvétius écrivait précisément à Servan le 19 décembre 1764, qu'il irait à Berlin, si le roi le conviait (cf. Keim, *Helvétius*, Alcan, 1907, p. 496. *Catalogue Noël Charavay*). Le 26 janvier 1765, Grimm s'était chargé de la négociation : « Je n'ai pas eu de peine à déterminer M. Helvétius à un voyage si flatteur » (A la duchesse de Saxe-Gotha, *Corr. litt.*, t. XVI, p. 424) et annonçait le 7 mars : « M. Helvétius part le 14 » (*ibid.*, p. 496). Il partit en fait le 15 mars, retardé par son jeune compagnon, le comte de Pöllnitz (cf. Keim, *op. cit.*, p. 496). Frédéric l'attendait encore le 24 mars (cf. lettre à d'Alembert, in *Œuvres*, Bastien, 1805, t. XVII, p. 21) : Helvétius était à Potsdam le 5 avril.

3. En fait, Helvétius ne demeura que deux mois en Prusse. Il passait à Gotha le 4 juin 1765, chargé d'une mission diplomatique pour Choiseul (cf. Keim, *op. cit.*, p. 500). Je n'ai trouvé aucune trace des « agaceries russiennes » à l'égard d'Helvétius, mais le mot prouve la méfiance initiale des philosophes à l'égard de Catherine II. En mars 1765, l'achat de la bibliothèque de Diderot allait peu à peu modifier leur opinion.

4. Les dix derniers tomes de l'*Encyclopédie*, imprimés sous le nom de Faulche de Neufchatel, étaient revus par Diderot en août 1765 et prêts à la vente en décembre. L'*Avis aux souscripteurs* parut en janvier 1766.

Alto
Quaesivit lucem caelo ingemuitque repertâ [1].

Il faut prendre son parti là-dessus, et se mettre devant les yeux que si le mensonge s'est immolé tant de victimes, la vérité a le droit bien plus que lui de faire des Entousiastes et des martirs [2] ; ils ont au moins la consolation d'être estimés et applaudis par des hommes comme vous, Monsieur, et c'est être payé que d'avoir leur approbation et leur amitié. J'ose vous demander la continuation de la votre. Je n'y ai d'autres droits que le désir de la mériter et l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur
D'HOLBACH

Paris, le 14 mars 1765.

II

C'est encore un cas de prosélytisme philosophique que nous pouvons étudier à propos de *Pierre Louis Lefebvre de la Roche*. Sous le nom de Lefebvre-La Roche, il dut quelque célébrité en 1795 à ses deux belles éditions d'Helvétius et de Montesquieu (Didot, 14 vol. et 12 vol.). Familier de l'hôtel de Mme Helvétius, rue Sainte-Anne, il en obtint la jouissance à sa mort le 12 août 1800. D'après Beuchot, il devait mourir en 1806 [3].

C'est encore Beuchot qui nous éclaire sur son rôle au début de la Révolution. Curé de Grémonville, petit village cauchois à 32 kilomètres de Rouen, il se serait trouvé, d'après la légende, mêlé à l'effervescence parisienne du 14 juillet 1789 : il aurait même distribué aux assaillants de la Bastille la poudre saisie au port Saint-Nicolas ; lors des Journées de Septembre, la populace l'aurait menacé de mort pour avoir voulu sauver du feu les archives de l'Hôtel de Ville.

Il y a donc quelque intérêt à saisir sur le vif les antécédents de ce prêtre révolutionnaire. S'il mourut en idéologue, ses origines furent pieuses. Né en pays de Caux à Cany-Barville, la future patrie de Louis Bouilhet, il fit tout jeune profession aux Bénédictins de Saint-Maur. Helvétius, libéral et tolérant, l'attira vers 1760 à Voré. Lorsque Helvétius se rend auprès de Frédéric en mars 1765, Dom Lefebvre l'assure de son « inviolable attachement » en lui envoyant une épître en vers :

« Eh bien, depuis que dans d'autres climats
Vous portez loin de nous vos pensers et vos pas,
Partout, Helvétius, vous aurez vu des hommes,
Ceux de l'Antiquité, ceux du siècle où nous sommes.
Diogène nouveau, vous les connaissez tous :
Il les estimait peu, que nous en direz-vous ? [4] »

Rapidement Dom Lefebvre devient le confident d'Helvétius, une manière de secrétaire. C'est à lui que l'ancien fermier général adresse, le 8 septembre 1768, sous forme de lettre, *L'Essai sur la constitution de l'Angleterre* [5] et le 15 août 1769, le très important article sur *L'Instruction du peuple*, dont le rôle dans les réformes de Condorcet et de Lakanal n'a pas encore été clairement établi [6].

1. Virgile, *Aen.*, IV, 692 (avec une curieuse transposition de sens sur le mot *lux*).
2. C'est un thème fréquent des conversations du Grandval (cf. Diderot, *A Sophie Volland*, édit. Babelon, t. II, p. 264 : « Naigeon, Suard, le Baron et cette grosse citrouille de Bergier se sont arraché les yeux sur cette question de sacrifice de la vie au témoignage de la vérité »). Cf. l'article suggestif de L. G. Crocker, *The problem of truth and falsehood in the age of enlightenment, Journal of the history of ideas*, octobre 1953, p. 575.
3. Beuchot, in *Biographie universelle* de Michaud et A. Guillois : *Le salon de Madame Helvétius*, Paris, Lévy, 1894.
4. Helvétius, *Œuvres*, Londres, 1781, t. V, p. 248.
5. Helvétius, *Œuvres complètes*, Paris, Didot, 1795, t. XIV, p. 77.
6. *Ibid.*, t. XIV, p. 97.

Durant les mois d'été, notre bénédictin séjourne à Voré. Le 4 septembre 1768, Helvétius l'assure « qu'il a emporté en s'en allant les regrets de tous » [1]. En juillet-août 1769, il est encore auprès de son protecteur malade [2]. En décembre 1771, il est à son lit de mort et se voit confier tous ses papiers. C'est lui qui compose le fameux quatrain :

« Des sages d'Athènes et de Rome
Il eut les mœurs et la candeur.
Il peignit l'homme d'après l'homme
Et la vertu d'après son cœur [3]. »

Sécularisé, Dom Lefebvre se mue en abbé de la Roche, curé de Grémonville. Je ne crois pas qu'il ait alors perdu la foi puisqu'il édite, en 1779, une plaquette sur *La Confrérie de N.-D. auxiliatrice*. Mais l'édition de *L'Homme* en 1772 et l'édition de Londres des *Œuvres complètes* en 1781 n'ont pu se faire sans son aide. Il nous est difficile d'évoquer le drame intérieur de ce bénédictin, futur révolutionnaire, longtemps demeuré chrétien dans un milieu athée, sans signaler une lettre inédite de d'Holbach qui le reçut dans la synagogue de la rue Royale en juin 1769, avec la politesse un peu caustique qui faisait son charme [4].

A Dom Lefèbvre, Bénédictin de Saint-Maur,
au château de Voré, par Remalard, au Perche.

Au Grandval, 1er juillet 1769 [5].

J'ai reçu, mon très révérend et très estimable Père, avec un plaisir infini la lettre que vous m'avez écrite de Voré. Vous ne me devez point de remerciements pour les marques d'attachement et d'intérêt que vous avez pu recevoir de ma part et de celle de mes amis pendant votre court séjour à Paris. Tout philosophes que nous tâchons d'être, c'est-à-dire tout damnés que nous sommes, nous rendons justice au mérite et nous nous intéressons aux personnes qui en montrent. En mon particulier, je souhaite bien sincèrement que le succès de vos tentatives [6] nous mette à portée de vous revoir bientôt à Paris et de vous y témoigner les sentiments qui vous sont dus. Je vous prie de vouloir bien me retracer dans le souvenir de vos aimables hôtes [7], qui seront sans doute jaloux de vous posséder le plus longtems qu'ils pourront ; et du très cher Dr Gem [8] qui vous aime autant

1. *Catalogue Noël Charavay*, signalé par A. Keim, *Helvétius*, Alcan, 1907, p. 593, note 3.
2. Cf. *Lettre de d'Holbach* ci-dessous et *Lettre de d'Holbach à Galiani* du 11 août 1769, p. p. Fausto Nicolini (*Études italiennes*, janvier-mars 1931, p. 27).
3. Helvétius, édit. Londres, t. V, p. 161.
4. B. N., fonds français, ms. 12764, f° 72, lettre autographe signée.
5. Diderot écrit le 30 juin à Sophie Volland (édit. Babelon, t. II, p. 214) : « Je ne suis pas encore à Meudon, parce que... il est honnête de laisser partir le baron. » D'Holbach vient donc d'arriver au Grandval.
6. Allusion aux tentatives de Dom Lefebvre pour obtenir sa sécularisation.
7. Cf. *Lettre de d'Holbach à Galiani* du 11 août 1769 (article cité) : « Le cher Helvétius est à Voré, flanqué du Docteur Gemm et d'un bénédictin qui s'ennuie bien fort de l'habit de Saint Benoît. » Galiani semble donc avoir connu Dom Lefèbvre, puisque d'Holbach juge inutile de donner son nom.
8. Quel est ce docteur Gem ou Gemm qui soigne Helvétius de sa « goutte rentrée » ? Diderot le signale deux fois à Sophie Volland le 24 septembre et le 4 octobre 1767 (*op. cit.*, t. II, p. 157 et 165). L'orthographe est *Gemm* dans l'édition Tourneux (t. XIX, p. 246) et *James* dans le manuscrit Vandeul. Diderot le plaisante sur son cheval perdu : « C'est un bon homme, un fanatique froid. » Il part pour l'Angleterre et semble Anglais. Nous avions pensé au docteur *Robert James* (1705-1776), l'auteur du *Medical Dictionary* traduit par Diderot. Il s'agit en fait du docteur *Richard Gem* (1716 ?-1800), « appointed physician to the British Embassy at Paris in 1762 ». Ancien étudiant de St John's collège, Cambridge, en 1735, auteur en 1741 d'une note sur le traitement de la pierre, il aurait fréquenté dès 1751 les salons parisiens (cf. W. P. Courtney, *Notes and Queries*, II, p. 221-223). Nous avons conservé une lettre de Sterne « to Doctor Jemm at Paris », datée de Rome, 30 mars 1766, où

que vous le méritez. Je vous prie surtout d'être persuadé de l'estime et de l'attachement avec lesquels je suis, mon très Rd Père, votre très humble et très obéissant serviteur

D'Holbach

Paul Vernière.

FLAUBERT A-T-IL DÉMARQUÉ BALZAC ?

M. André Vial a naguère, dans cette Revue [1], consacré une minutieuse et pertinente étude au problème, vu à travers *L'Éducation sentimentale*, de l'influence balzacienne sur Flaubert. Influence qu'il qualifie d' « immédiate », et qu'il caractérise comme une « imprégnation nourrissante, dont les effets se nuancent et se marquent tantôt en une imitation d'aventure un peu servile, tantôt en une résurgence spontanée des thèmes, mais aussi en un effort de libération par l'ironie qui donne parfois à cette œuvre l'allure d'un procès » [2]. L'accusation d' « imitation servile », même sous sa forme enveloppée, même avec ce que les adverbes apportent de tempérament à la sévérité de l'épithète, aura peut-être fait froncer le sourcil aux fervents du culte de Flaubert, à ceux qui estiment qu' « il ne s'agit pas d'imitation, d'inspiration (au sens limité du mot), mais d'influence » [3]. M. Vial lui-même paraît regretter d'être allé trop loin, et, quelques pages plus bas, il écrit : « D'aussi étonnantes rencontres excluent à la fois l'hypothèse du hasard et celle d'un simple démarcage [4]. »

C'est sur une de ces « étonnantes rencontres » que nous voudrions insister aujourd'hui. Elle concerne, d'une part, deux passages de l'orgie chez Taillefer dans *La Peau de Chagrin*, et, d'autre part, deux passages de *L'Éducation sentimentale* : l'un extrait du bal chez Rosanette et l'autre de la réception chez les Dambreuse, deux épisodes entre lesquels Flaubert semble avoir réparti la matière de la scène unique du roman de Balzac [5], réservant au premier les plaisanteries, le côté canaille, l'ivresse et ne laissant au second que l'aspect élégant (décor, vêtements) et sérieux (discussions politiques et littéraires).

Éducation sentimentale [6].

« Le grand jour entra, avec la fraîcheur du matin. Il y eut une exclamation d'étonnement, puis *un silence*. Les flammes jaunes vacillaient *en faisant* de temps à autre *éclater leurs bobèches....* »

(T. I, p. 170-171.)

Peau de Chagrin.

« Les bougies s'éteignirent une à une *en faisant éclater leurs bobèches de cristal....* »

(P. 184.)

« Artistes et courtisanes *gardèrent le silence* en examinant d'un œil hagard le désordre de l'appartement.... »

(P. 185.)

il le charge de transmettre ses amitiés à Diderot et à d'Holbach (*Letters of Laurece Sterne*, pp. Lewis Derry Curtis, Oxford, Clarendon Press, 1935, p. 275-276, notes 1 et 2).

1. *R. H. L. F.*, juillet-septembre 1948, p. 233-263. « Flaubert, émule et disciple émancipé de Balzac : *L'Éducation sentimentale.* »

2. *Ibid.*, p. 241.

3. R. Dumesnil, Introduction à *L'Éducation sentimentale.* Paris, Les Belles Lettres, p. LIV.

4. A. Vial, art. cité, p. 244.

5. Le rapprochement entre l'orgie chez Taillefer et le bal chez Rosanette a seul été signalé : cf. R. Dumesnil, p. LVI ; A. Vial, p. 248. Mais ni l'un ni l'autre ne sont entrés dans les détails.

6. Les références renvoient pour *L'Éducation sentimentale* à l'édition Maynial (Garnier frères), et pour *La Peau de Chagrin* à l'édition Bouteron (Conard).

Sans doute on peut admettre qu'ici il ne s'agit vraiment que d'une rencontre. A propos d'une scène identique, les mêmes faits se sont naturellement retrouvés dans l'esprit et sous la plume des deux auteurs. Et, d'ailleurs, la mise en œuvre en est bien différente ! Il est tout de même assez troublant de constater, après l'identité des scènes, l'analogie particulière des circonstances. Mais l'argument de la rencontre n'est plus valable à propos des deux textes suivants où nous voyons Flaubert, décrivant des femmes du monde, attribuer à ses personnages exactement les mêmes nationalités que Balzac à ses courtisanes :

Éducation sentimentale.

En effet toutes sortes de beautés se trouvaient là : des *Anglaises* à profil de keepsake, une *Italienne* dont les yeux fulguraient comme un Vésuve, trois sœurs habillées de bleu, trois *Normandes*.... »

(T. I, p. 216-217.)

Peau de Chagrin.

« *Une Anglaise*, blanche et chaste figure descendue des nuages d'Ossian (...), *des Italiennes* tranquilles en apparence et consciencieuses dans leur félicité (...), *de riches Normandes* aux formes magnifiques, des femmes méridionales aux cheveux noirs, aux yeux bien fendus.... »

(P. 67-68.)

Gardons-nous de tirer des conclusions. Cette confrontation de textes, conséquence de la lecture fortuite, à peu de jours d'intervalle, des deux romans en question, n'a d'autre valeur que celle d'une mince contribution à ce qu'on pourrait nommer l'évaluation de la dette contractée par Flaubert à l'égard de Balzac. Une recherche systématique pourrait donner d'intéressants résultats ; selon le nombre plus ou moins grand d' « emprunts » constatés, elle permettrait peut-être de décider entre deux explications : celle de l'imprégnation, agissant à l'insu de Flaubert, et celle de l'imitation consciente — et, dans ce dernier cas, on serait autorisé à parler de démarcages. La présente note n'avait pas d'autre but que de suggérer ce qu'un pareil travail pourrait avoir d'utile.

MARCEL CROUZET.

BOURGES, GABORIAU ET L' « ABRÉGÉ DES CAUSES CÉLÈBRES »

« Mais qui mourut hier bien subitement, — écrit le 19 mars 1696 M. de Coulanges à Madame de Sévigné, — ce fut M. de Saint-Géran. » Ainsi s'achevait, « sans mal ni douleur », un destin fort romanesque. L'oraison funèbre, par la Marquise, fut brève : « Je trouve M. de Saint-Géran trop heureux ; et vous aussi, d'avoir à consoler madame sa femme : dites-lui pour nous tout ce que vous trouverez à propos. » (29 mars.) Trente ans plus tôt, Saint-Géran déliait davantage les langues.

Bernard de la Guiche, comte de Saint-Géran, de la Palice et de Jaligny, petit-fils du maréchal comte de la Palice (1569-1632) et qui devint lieutenant-général du royaume, ambassadeur à Florence et Londres, avait été soustrait à sa famille en 1641 ; il intenta un procès pour recouvrer son identité (arrêts du Parlement de 1663 à 1666).

Gayot de Pitaval, avocat au Parlement de Paris, conta ce procès dans un des vingt-deux volumes qu'il consacre aux *Causes célèbres et intéressantes, avec les jugements qui les ont décidées*. Un *Abrégé* en deux petits tomes fut fait par M. P. F. B.... Cinq éditions parurent « peu

avant la révolution » ; la sixième, que j'ai sous les yeux, est de 1806 [1]. Elle est précédée d'un Avertissement bien fait pour allécher un romancier en quête d'épisodes attrayants :

Lorsque le vrai se rencontre avec le merveilleux, et que la nature nous les offre dans un tissu de faits, où il semble qu'elle ait emprunté d'un génie heureux des embellissements, notre esprit et notre cœur goûtent un plaisir pur, exquis.

La relative fréquence d'affaires semblables persuadait d'ailleurs ce romancier qu'il pouvait utiliser la cause de Saint-Géran sans être accusé d'invraisemblance : *L'Abrégé* ne contient pas moins de huit cas presque identiques d'enfants réclamés par deux mères, ou désavoués par le père et la mère, écartés ou substitués. Ceux du faux Martin Guerre (1560), du gueux de Vernon (1659), de Pierre Mège, soldat de marine, « reconnu par le Parlement de Provence, pour être le sieur de Caille, gentilhomme ; et pour être Pierre Mège, par le Parlement de Paris » (1712) ; de Mademoiselle de Choiseul (1726), sont les plus passionnants.

On comprend donc qu'Élémir Bourges, à la recherche de faits dignes d'un destin hors-série, se soit penché sur l'affaire Saint-Géran. Il veut prouver l'impossibilité d'être heureux ; il lui faut un héros qui, parti de la plus misérable condition humaine, accède soudain à la plus éclatante, et semble comblé de toutes les faveurs de la fortune. L'auteur est influencé par deux illustres précédents : *La Vida es sueño* et *L'Homme qui rit*. Sans parler du *Dormeur éveillé*. La confrontation de *L'Abrégé* avec les premières pages de : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, permet d'assister à la naissance d'un grand sujet de roman, de justifier Bourges contre les accusations de romanesque gratuit, et surtout de le surprendre au travail.

La cause de Saint-Géran occupe les pages 23 à 45 de *L'Abrégé*. Essayons de résumer encore ce qui est déjà très « compendieusement énoncé, expliqué » par le sympathique P. F. B....

Suzanne de Longaunay, épouse de Claude de la Guiche, fils du Maréchal de Saint-Géran et gouverneur du Bourbonnais, souhaite en vain d'être mère depuis plus de vingt ans, lorsque, sur la fin du mois de novembre 1640, elle a des symptômes de grossesse. Une funeste intrigue va tromper les vœux et l'attente du père, de la mère, de l'aïeule. La marquise de Bouillé, héritière présomptive de Claude de la Guiche, et son amant, le marquis de Saint-Maixant, conçoivent le dessein de supprimer l'enfant. Ils gagnent, à force de présents, Beaulieu, maître d'hôtel, Louise Goillard, sage-femme, et des femmes de chambre, les sœurs Quinet, dites Dada. Le jour venu (15 août 1641), la marquise

1. Elle est anonyme, mais la première édition (Paris, 1783) et celle de 1785 (Toulouse, Desclassan, 1785) portent le nom de l'auteur : *Besdel*. Piètre renseignement, le seul que fournissent Barbier (*Dictionnaire des Ouvrages anonymes*), et Quérard (*Supercheries littéraires dévoilées*, et *France littéraire*). Quérard est plus éloquent sur François Gayot de Pitaval (Lyon, 1673, † 1743). Ce compilateur a écrit l'*Histoire des combats d'Almenar et de Pennalva, des batailles de Saragosse*, etc. (1712), la *Bibliothèque des gens de cour* (1722), l'*Art d'orner l'esprit en l'amusant* (1728), des lettres critiques sur le *Dictionnaire Néologique* de Desfontaines (1733), etc. De ses *Heures perdues du Chevalier de* ***, Quérard dit : « Ce serait, en effet, des heures perdues que celles que l'on consacrerait à la lecture de ce livre. » Il définit ses *Causes célèbres* : « Un recueil qu'a fait oublier celui de Richer, et qui a donné naissance aux *Faits des Causes célèbres*, de Garsault. » Richer (*Biographie universelle*) lui reproche sa suffisance outrecuidante : « Il se croyait le plus ingénieux des écrivains et ne s'en cachait pas. » On connaît deux éditions des *Causes célèbres*, en vingt volumes : Paris, veuve Delaulne, 1734-1743, et nouvelle éd. rev. corr. et augm., Le Gras, 1739-1757. C'est à une troisième que Besdel fait allusion, puisqu'il parle de vingt-deux volumes.

parvient à éloigner le mari et la grand-mère ; la sage-femme donne un narcotique à la patiente ; elle va ôter la vie à l'enfant, mais Beaulieu l'emporte, monte un cheval de prix, fait allaiter l'enfant par quelque nourrice à chaque étape, et gagne une terre de la marquise, dans les montagnes proches de Thiers. Huit jours plus tard, on emmènera le bébé kidnappé vers la Bourgogne.

Au réveil, la comtesse, persuadée qu'elle est accouchée, ne se laisse pas aisément convaincre par la sage-femme. Selon celle-ci, le travail n'a pas abouti, l'enfant est attaché aux reins, il faut une secousse violente pour le détacher ! Elle cède pourtant, subit une course meurtrière en carrosse dans des champs labourés. Elle survit à ce traitement, contre l'attente des criminels, et chacun feint de croire, avec le temps, à une grossesse nerveuse.

Beaulieu confie l'enfant à sa belle-sœur, née Marie Pigoreau. A Paris, elle le fait baptiser sans éclat, à Saint-Jean-en-Grève, le met en nourrice, puis elle donne au petit comte le nom et l'état civil de son second fils à elle, qui est mort. Quand il a deux ans et demi, Beaulieu s'en charge. Le marquis de Saint-Maixant et la marquise de Bouillé font empoisonner ce Beaulieu, qui leur paraît suspect, en 1648. Ils gardent son prétendu neveu, en qualité de page.

Mais les langues se délient ; le père et la femme enquêtent ; le vicesénéchal de Moulins fait arrêter la Goillard ; elle couvre le marquis et sa maîtresse, qui meurent sans avoir été inquiétés ; mais elle avoue avoir supprimé l'enfant ; condamnée à la pendaison, elle fait appel, et mourra avant l'exécution de la sentence.

Le comte et la comtesse « font jouir l'enfant de son état et l'appellent comte de la Palice ». Mais la fille de la marquise de Bouillé (comtesse du Lude), et une fille du second lit de la maréchale de Saint Géran (duchesse de Ventadour), entrent en lice, et complotent avec la Pigoreau, décrétée « d'ajournement personnel ». Après divers arrêts (août 1657, août 1658), la Pigoreau s'enfuit à l'étranger ; le comte de la Guiche meurt à Moulins, le 31 janvier 1659, après avoir fait, dans un testament, une nouvelle reconnaissance de son fils. Ce n'est que le 5 juin 1666, qu'un arrêt intervient, qui déclare l'enfant fils du comte et de la comtesse, et condamne la Pigoreau, par contumace, à être pendue.

Tel était le récit qui fixa l'attention d'Élémir Bourges. Il évoquait à la fois le « climat » des Élizabéthains et celui des « Terribles ». La marquise de Bouillé ne le cédait pas, pour la ruse, la cupidité, l'absence de scrupules, à Bianca Capello, héroïne de *Women beware women*, de Middleton ; en 1574, elle simule une grossesse, présente au Grand-Duc de Toscane, comme son propre fils, un enfant né d'une femme du peuple, puis fait assassiner les complices de cette substitution. Quant aux « Terribles », le secrétaire de Paul Féval, Émile Gaboriau, avait publié en 1866, dans *Le Pays*, son roman judiciaire et policier : *L'Affaire Lerouge*, qui le rendit célèbre avant *Monsieur Lecoq*. Il en tira, avec Hostein, un mélodrame, en 1872. Les démêlés de Noël, bâtard de Rhéteau de Commarin, avec Albert, le fils légitime, durent frapper Bourges, qui s'en souviendra pour les querelles entre Floris et Giano. Et son juif Chus ressemble au M. Clergeot, de Gaboriau, qui n'a pas de magasin et vend pourtant « de toutes choses vendables et quelques autres encore » ; au reste, pas plus usurier « que le père de M. Jourdain n'était marchand ; seulement, comme il a beaucoup d'argent et qu'il est fort obligeant, il en prête à ses amis, et, en récompense de ce ser-

vice, il consent à recevoir des intérêts qui peuvent varier entre quinze et cinq cents pour cent ».

Le texte de *L'Abrégé*, le précédent de *L'Affaire Lerouge*, autant d'excitants intellectuels pour le futur académicien Goncourt qui saluera le *Koenigsmarck* de Pierre Benoit, en 1918, par ces mots : « Enfin, un roman d'imagination ! » Il se met aussitôt, *L'Abrégé* sur sa table, à rédiger le prologue des *Oiseaux* : le Mémoire d'Ivan Manès, trouvé dans les papiers de M. Thiers.

Le Grand-Duc Fédor, frère puîné du tsar Nicolas, épouse, en 1843, à quarante-cinq ans, la princesse Maria-Pia, dix-sept ans, fille de dom Pedro Ier d'Alcantara, duc de Bragance, protecteur perpétuel du Brésil en 1822, et sœur de dona Maria II da Gloria (1819-1853), reine de Portugal. Il a une maîtresse, la princesse Sacha Gourguin, qui le tient sous son joug et l'a comme ensorcelé [1]. Le mari de cette femme « dangereuse, artificieuse » était mort brusquement, « et l'on en avait mal parlé ». Le Grand-Duc a l'adresse de lier sa maîtresse et sa femme, et de les rendre inséparables, sans éveiller aucun soupçon chez la naïve Grande-Duchesse.

A partir de là, page 12, le roman et *L'Abrégé* se recoupent à chaque instant ; nous citons l'édition Stock, 1942.

Deux ou trois mois après les noces, Mme Maria-Pia crut ressentir tous les symptômes d'une grossesse.

Quantité de dames de noblesse visitèrent la Grande-Duchesse, et lui firent leur cour en lui pronostiquant qu'elle accoucherait d'un garçon.

Plus de vingt dames de qualité qui accourent pour témoigner combien elles s'intéressent à cette grossesse, sentent en appliquant leurs mains, remuer l'enfant. (*Abrégé*, p. 24.)

Le Grand Duc se montre chagrin de l'événement ; vers la fin d'octobre, il emmène sa femme, avec la Gourguin, dans sa terre de Biélo.

Le 13 Janvier 1844, madame Maria-Pia, entendant la messe en son oratoire, car elle était demeurée catholique, par permission spéciale du tsar, ressentit de violentes douleurs. On l'emporta dans son appartement ; sa dame d'atour portugaise lui arrangea les cheveux (...) ; le médecin fut averti ; on prépara les langes et le berceau, et l'on coucha promptement la malade. (P. 13.)

Le 15 du mois d'août 1641, la dame de Saint-Géran est surprise des douleurs de l'enfantement dans la chapelle du château où elle entend la messe. On la porte dans sa chambre avant que la messe soit achevée ; la maréchale la coëffe, on apporte les langes de l'enfant, la nourrice et les servantes sont averties, on couche la comtesse promptement. (P. 26.)

1. Cette Gourguin, « un vrai chat noir, qui n'avait que la peau et les os » ressemble à la Juliette de Gaboriau, qui, à douze ans, était « maigre comme un clou, verte comme une pomme en juin, et plus dépravée que Saint-Lazare ». L'avocat Noël, qu'elle rendra criminel, l'aime « follement, sans réflexion, sans mesure, les yeux fermés » ; et pourtant, il est, comme le Grand-Duc Fédor, « dur, emporté, capricieux ».

Le Grand-Duc renonce avec dépit à une chasse au loup, monte avec la Gourguin chez la parturiente. Il y a là le chapelain, la dame d'atour, « deux femmes de chambre qui étaient sœurs, et les favorites de leur maîtresse ».

Mais, sitôt qu'elle les aperçut, Sacha Gourguin se récria, dit hautement que tant de monde réuni incommoderait la malade ; enfin, prenant le ton d'autorité comme par un tendre intérêt, elle ordonna que tous se retirassent, à l'exception du peu de gens indispensables ; et pour ne laisser de prétexte à personne, elle exhorta le Grand-Duc à donner l'exemple. Monseigneur sortit donc de la chambre et tout le monde le suivit. Il ne demeura auprès de Maria-Pia que la Gourguin, Platon Boubnoff le médecin, et une fille de service qui se nommait Agraféna. En effet, les femmes de chambre eussent été de peu de secours, la plus âgée ayant seize ans à peine, et toutes deux ne faisant rien que pleurer. (P. 14.)

La marquise représente que tous ceux qui sont présents incommodent la comtesse (...) ; et prenant un air d'empire, autorisé par une tendresse feinte, elle dit qu'il faut que tout le monde se retire, et qu'il ne reste auprès de la comtesse que les personnes absolument nécessaires, et qu'afin que personne ne puisse s'en défendre, il faut que la maréchale donne l'exemple. Tout le monde sort après la maréchale, le comte même les suit. Il ne reste dans la chambre que la marquise et les deux Quinet ; on n'y souffre pas même les deux filles de la comtesse, on leur donne des commissions qui les éloignent. (P. 27.)

Les douleurs de Maria-Pia furent si longues et si excessives que l'on craignit qu'elle ne pût y résister. (*Ibid.*)

Les douleurs sont si longues et si aiguës, que l'on craint qu'elle ne puisse y résister. (P. 26.)

(...) Vers le soir, au milieu d'un violent accès, Platon Boubnoff dit brusquement que la patiente ne pourrait jamais soutenir le travail, si elle ne prenait un peu de repos, et avec son impétuosité, il lui présenta à boire. A peine Maria-Pia eut-elle avalé le breuvage, qu'elle tomba dans un sommeil léthargique, qui dura jusqu'au lendemain.

Sur les sept heures du soir, comme ses douleurs durent encore deux heures (...) la sage-femme dit qu'elle ne pourra point résister, si on ne lui procure du repos. Elle lui donne un breuvage qui la plonge dans un sommeil profond. L'assoupissement de la comtesse dure jusqu'au lendemain. (P. 27.)

La Grande-Duchesse s'éveilla enfin. Elle se crut environnée de tous les symptômes assurés d'un accouchement, et aussitôt demanda son enfant. Boubnoff lui répondit, d'un air étonné, qu'elle ne l'avait pas encore mis au monde. La Grande-Duchesse se prit à pleurer et soutint vivement le contraire, en sorte que, pour apaiser l'extrême inquiétude qu'elle témoigna, le médecin finit par l'assurer que la journée ne se passerait point qu'elle n'accouchât, et même sûrement d'un fils, à en juger par les opérations que la nature avait faites pendant

La comtesse se réveille à la pointe du jour. Elle se trouve baignée dans son sang, ses forces sont épuisées, elle ne sent plus le fardeau qui l'accablait ; l'état où elle est lui annonce qu'elle est accouchée. Elle demande où est son enfant ; on lui dit qu'elle n'est point accouchée ; elle soutient vivement le contraire ; et comme elle paroît extrêmement inquiète, la sage-femme s'efforce de la rassurer, en lui disant

la nuit. Cette promesse parut contenter le Grand-Duc, mais ne calma point madame Maria-Pia, qui protestait toujours qu'elle avait accouché. (*Ibid.*)	que le jour ne se passera pas qu'elle n'accouche, et qu'on juge par toutes les opérations que la nature a faites dans elle pendant la nuit, qu'elle mettra au monde un fils. Cette promesse calme le comte et la maréchale, mais ne tranquillise point la comtesse, qui veut absolument que l'ouvrage soit fait. (P. 29.)
Platon Boubnoff, jaloux de vaincre cette dangereuse opiniâtreté, s'avisa d'expliquer alors que l'enfant s'était présenté pour naître, mais qu'un lien l'avait retenu attaché aux reins ; et que le seul moyen de rompre l'obstacle était que la Grande-Duchesse fît quelque exercice violent. (P. 15.)	(La sage-femme) voyant qu'elle ne peut vaincre la fermeté de l'infortunée comtesse, résout de lui procurer la mort en la flattant de la fausse espérance d'accoucher. Elle lui dit que son enfant a fait les premiers efforts pour naître, et que s'il ne vient pas, c'est qu'il est attaché aux reins, et qu'il faut qu'elle fasse quelque exercice violent pour le détacher. (P. 30.)
Se croyant toujours dans l'état d'une femme nouvellement accouchée, madame Maria-Pia refusa d'abord de courir le risque de cette épreuve. Mais la Gourguin, le médecin et cette comtesse Nadasti se mirent comme de concert à la presser (...) ; de manière que, cédant enfin, elle se résigna à suivre le conseil que tous lui donnaient. (*Ibid.*)	La comtesse qui n'abandonne point son opinion, ne veut point faire cette épreuve, mais la maréchale et le comte la prient si instamment, qu'elle s'y détermine. (P. 30.)
Ce fut sur le lac de Biélo (...) que l'on promena la Grande-Duchesse (...). Après cette barbare promenade, on la reporta dans son lit. (P. 16.) Quelques semaines se passèrent. Voyant que personne, autour d'elle, ne se laissait convaincre par ses discours, la Grande-Duchesse ne sut plus que croire : elle dit qu'elle mettait en Dieu désormais son espérance, et chercha dans la religion des motifs de consolation. Enfin, l'on commença de penser qu'elle n'avait jamais été grosse : que séduite par son désir, elle avait pareillement séduit le Grand-Duc et ses familiers. (*Ibid.*)	Elle monte en carrosse, on la promène dans des champs labourés, dans des chemins difficiles. Après cette cruelle promenade, on la rapporte dans son lit, où ayant la douleur de voir que personne n'épouse son idée, elle se jette entre les bras de la providence, et se sert des motifs de la religion pour se consoler. On se persuade au bout de six semaines qu'elle n'a eu qu'une fausse grossesse et que son imagination frappée, après l'avoir séduite, a séduit toutes les personnes intéressées. (P. 30.)

Plus tard, un fils (José-Maria) naît à la Grande-Duchesse, puis une fille (Tatiana). Le Grand-Duc rompt avec Sacha Gourguin. La servante Agraféna, complice de Boubnoff, arrêtée à Novgorod pour quelque méfait de peu d'importance, déclare au juge, qu'au prix d'un complet pardon, elle fera des révélations intéressant un très grand personnage.

Le juge la pressa de questions et Agraféna, revenant sur l'événement oublié de 1844, confessa que la Grande-Duchesse avait, en effet, accouché, mais	La sage-femme est arrêtée, et subit l'interrogatoire. Elle confesse la vérité de l'accouchement, mais elle dit que la

d'une fille mort-née, et qu'elle-même avait enterrée sous une pierre, près de la grange de la basse-cour, à Biélo. (P. 17.)

comtesse a mis au monde une fille mort-née, et qu'elle l'a enterrée sous un degré près de la grange dans la basse-cour, sous une pierre. (P. 34.)

(...) Le juge se rendit à Biélo, accompagné d'un médecin. Mais on ne trouva ni la pierre, ni aucun indice que la terre eût jamais été remuée ; et c'est vainement que l'on fouilla en plusieurs endroits circonvoisins. (*Ibid.*)

Le juge, accompagné d'un médecin et d'un chirurgien, s'étant transporté sur les lieux, ne trouve ni la pierre ni rien qui puisse faire juger que la terre ait été remuée. On fouille en vain en plusieurs endroits.

Dans un second interrogatoire, Agraféna nia que la Grande-Duchesse eût accouché ; dans un troisième, elle avoua que sa maîtresse avait accouché d'une môle ; dans un quatrième, qu'elle avait mis au monde un fils, et jura ne pas en savoir plus (...). Toutefois, dans un cinquième interrogatoire, elle rétracta tout ce qu'elle avait confessé. Mais au cours de ces variations, il ne lui échappa rien qui pût incriminer aucun complice. (P. 17.)

Dans un second interrogatoire, l'accusée dit que la comtesse n'est point accouchée. Dans le troisième, qu'elle est accouchée d'une môle. Dans un quatrième, qu'elle est accouchée d'un fils que Beaulieu a enlevé et mis dans une corbeille. Dans un cinquième, où elle répond sur la sellette, elle soutient qu'elle a dit par force et par violence, que la comtesse étoit accouchée. Dans toutes ses réponses, elle ne charge jamais [ses complices]. (P. 35.)

Agraféna meurt en prison, et Sacha Gourguin dans le superbe hôtel qu'elle s'était bâti des libéralités du Grand-Duc. « La nuit se refit, après ces lueurs incertaines » (*Abrégé*, p. 33 : « En recueillant toutes les lueurs qu'ils pourront trouver »). Seize ans plus tard, étant à l'agonie, Platon Boubnoff fait sa confession complète à la Grande-Duchesse, en présence de Philarète, métropolitain de Moscou. « Voici donc la déclaration de Boubnoff » :

Il avoua que le 13 janvier 1844, vers minuit, la Grande-Duchesse avait mis au monde un enfant mâle. Dès qu'il fut sorti du sein de sa mère, Agraféna lui lia le nombril ; mais la Gourguin, violemment, l'arracha des mains de la servante ; et déjà elle lui enfonçait le crâne, lorsque Boubnoff intervint : et l'enfant a toujours porté, depuis, la marque des doigts de Sacha Gourguin[1]. (P. 19.)

Dès que cet enfant infortuné voit le jour, il tombe entre les mains de ses ennemis. On introduit dans la chambre le maître-d'hôtel, qui arrive dans le temps que la sage-femme reçoit l'enfant ; d'abord elle lui lie le nombril ; mais un moment après, elle va lui ôter la vie, et déjà elle lui enfonce le crâne, lorsqu'on le lui arrache des mains. (P. 27.)

On l'emmaillota dans une pelisse ; le médecin le cacha sous son manteau et se glissa sans bruit hors de la chambre. (*Ibid.*)

Beaulieu met cet enfant emmailloté dans une petite corbeille qu'il cache sous son manteau ; il sort de la chambre avec sa proie.

1. Bourges tire parti de ce détail pour faire reconnaître Floris, pendant les combats de la Commune, au Père-Lachaise, par Ivan Manès agonisant : « L'inconnu lui plongea les doigts dans la chevelure : La marque ! la marque ! s'écria-t-il.... La marque de Sacha Gourguin ! » (p. 46). Dans l'Histoire de Mademoiselle de Choiseul (*Abrégé*, II, p. 58), l'accoucheur a mis une marque à l'enfant sous le jarret gauche et un peu plus bas, avec trois légères scarifications saupoudrées de poudre à canon ; ces marques sont ineffaçables. Mademoiselle de Choiseul dit au procès qu'elle les a.

Il passa par une poterne aboutissant au fossé du château, et traversa le parc couvert de neige. Un traîneau l'attendait conduit par un moujik, qui était le galant de la servante Agraféna. (*Ibid.*)	(...) Il passe par une porte qui aboutit au fossé du château, et de là sur une terrasse (...) ; mais avant que d'entrer dans le parc, il monte un cheval de prix qu'il a fait préparer. (P. 28.)
(...) Boubnoff s'arrêta au petit village de Kourovo, chez la femme d'un nommé Juriev (...). Cette femme fit boire l'enfant (...). Boubnoff paya un mois d'avance, mais la Juriev ne garda l'enfant que sept à huit jours, parce que le médecin refusa de lui nommer le père et la mère et de lui indiquer un lieu où elle pût donner des nouvelles de son nourrisson. Boubnoff se détermina donc à le confier à son beau-frère. (P. 19.)	Il passe dans le village des Escherolles, où il s'arrête chez une nourrice qui donne sa mamelle à l'enfant. (Il traverse l'Allier) et ayant mis pied à terre dans le logis d'un nommé Boucaud, il fait allaiter l'enfant par la maîtresse de maison. (Au village de Descoutoux, l'enfant) est nourri par une nourrice à qui Beaulieu paye un mois d'avance. Elle ne le garde que sept ou huit jours, parce qu'on refuse de lui nommer le père et la mère, et de lui indiquer un lieu où elle puisse s'adresser pour donner des nouvelles de son nourrisson. On se détermine à l'ôter de ce village. (P. 29.)
(...) Cet homme le prit volontiers, parce qu'on lui consigna d'abord deux mille roubles, à valoir pour les premiers frais, et force promesses dans l'avenir.	(Sa belle-sœur) s'en charge volontiers, parce qu'on consigne pour le faire élever, deux mille livres entre les mains de Raguenet, épicier à Paris. (P. 31.)

A Saint-Pétersbourg, le beau-frère, — un Flamand de Bruges, du nom de Van Oost, — nomme l'enfant Floris, « qui est un ancien nom des Flandres », — comme la Pigoreau fait baptiser Bernard, à Paris. Il le donne pour son neveu, comme fera Beaulieu. Boubnoff « s'enquérait de l'enfant, chaque année », quand Van Oost l'a emmené en Flandre, — comme Beaulieu « vient souvent visiter » Bernard.

Boubnoff « n'incrimina point son ancien maître, le Grand-Duc, mais seulement la défunte Gourguin » ; de même, la sage-femme « ne charge jamais ni le marquis de Saint-Maixant, ni la marquise de Bouillé ». Il meurt « quatre jours après l'arrivée à Moscou de M^me^ Maria-Pia », comme la sage-femme meurt « avant que ces incidens soient jugés ».

Cette confrontation de textes montre, de façon irrécusable, que Bourges n'hésite pas à se servir, — sans retenue, — quand il a trouvé des documents, une matière romanesque toute donnée, immédiatement assimilable, à la fois riche et vraie, de cette vérité invraisemblable qui séduit dans les « Causes célèbres ». On ne doit pourtant pas conclure que son apport soit négligeable. Bien au contraire, le spectacle de Bourges au travail, — alors même que ce travail semble facile, — est plein d'enseignements.

D'abord, il récrit. S'il garde volontiers le vocabulaire, à la fois technique et suranné, de l'homme de loi du Premier Empire, c'est que ces mots sont les termes propres, ou qu'ils conservent cette saveur « Grand Siècle » qui ravit dans Saint-Simon. P. F. Besdel parle ailleurs d'un « sanglier familier », qui meurt pour s'être repu, sauf votre respect,

du vomi d'une femme empoisonnée par de l'arsenic. Ah ! il n'appelle pas le cochon par son nom, lui ! Et Bourges, peintre des cours princières, est toujours à l'affût d'une élocution « baroque ». D'autant qu'il n'écrit point en son nom, mais sous celui d'Ivan Manès, qui apprit le français dans les classiques. Néanmoins, Bourges allège, condense, introduit ici un détail parlant (« Il faisait un froid excessif ; le cheval courait et l'enfant vagissait », p. 19) ; là, une intervention supplémentaire destinée à atténuer l'invraisemblance apparente du récit (arguments de la comtesse Nadasti, p. 13) ; il supprime des circonstances languissantes, modifie l'ordre des paragraphes ; bref, repense en romancier le rapport d'un juriste. *L'Abrégé* donnait platement les faits et gestes des criminels pendant le sommeil léthargique de la comtesse ; Bourges note seulement les va-et-vient du Grand-Duc, qui « parlait bas, tantôt à la princesse, tantôt à Agraféna ou au médecin. Un peu après minuit, Platon Boubnoff sortit de la chambre, et il n'y rentra que le matin » (p. 14). Quand la Grande-Duchesse se réveille, l'énigme reste entière, pour le lecteur comme pour elle.

Il récrit, et il décrit. Non les principaux personnages (le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, dont les portraits seront composés à loisir dans la suite du livre), mais les comparses, la Gourguin, Agraféna, et Platon Boubnoff, peint en six lignes, p. 18 : « Un petit homme à nez effilé, demi-juif, coquin en dessous », etc.

Et surtout, il transpose. Non sans ironie, puisqu'il s'inspire d'une histoire de chez nous, il s'amuse à des précautions oratoires ; Ivan Manès demande (p. 13) de la patience à M. Thiers, « si bizarre ou même rebutant que ce récit puisse vous paraître ; mais les mœurs russes sont bien loin d'être aussi polies que vos mœurs ». Il est certain qu'à la date choisie, 1844, un tel enlèvement n'est plus plausible que dans les solitudes du lac Biélo ; habitué à jongler avec les siècles, Bourges parvient à évoquer la Russie, restée féodale, du XIX^e^ siècle, à l'aide de documents empruntés à la chronique du siècle de Louis XIII. Il obtient cette crédibilité et ce dépaysement à la fois, par quelques noms propres, quelques allusions, — aux traîneaux, à la chasse au loup, au poêle sur lequel couche le moujik, — en substituant le mot *poterne* au mot *porte*, le mot *pelisse* à *manteau*. En somme, toutes les petites touches qui d'une pâle esquisse font une toile de maître.

Il commente. Et ce n'est pas l'apport le moins heureux. Quatre succulentes « notes de M. Thiers », pastiche fort réussi de l'historien du *Consulat*, préparent le lecteur à l'admirable portrait-charge du Chef de l'Exécutif qui ouvre le livre second des *Oiseaux*. Dans la troisième note, M. Thiers pose un problème et lui apporte une possible réponse :

> Il est bien vrai que j'ai de la peine à comprendre comment Madame la Grande-Duchesse ne put pas faire partager sa conviction qu'elle était accouchée. Car enfin, il en est des marques naturelles, les mêmes pour la pauvreté et pour l'opulence, qui fournissent à l'enfance son aliment, et qu'il est impossible de récuser ou de ne point apercevoir. Peut-être aussi Platon Boubnoff avait-il donné un violent remède à Madame la Grande-Duchesse, pour lui faire passer le lait. (Note de M. Thiers, p. 16.)

L'Abrégé ne parlait pas de cette question ; il est habile d'avoir prévu l'objection et de l'avoir en partie résolue ; la vraisemblance y gagne ; et, du même coup, M. Thiers nous est déjà présent, avec de telles périphrases ampoulées pour dire que l'accouchée devait avoir du lait !

Il amplifie enfin. Il hausse l'anecdote de Saint-Géran au niveau d'une affaire d'État, puisqu'il ne s'agit dans son roman de rien de

moins que le propre neveu du tzar Nicolas. En quelques pages, il nous introduit dans les tragiques ténèbres de l'autocratie de l'Orient froid. Il recrée l'atmosphère qui séduisait dans le *Boris Godounov* de Pouchkine, dans *Les Faux Démétrius* de Mérimée. On voit, page 20, la princesse Maria-Pia se jeter aux pieds de son neveu Alexandre II et lui demander justice. De *L'Abrégé*, le roman sait tirer vraiment un *Prologue*, avec la rigueur d'exposition que montraient les Tragiques Grecs dans la protase. Le destin de Floris est préfiguré par l'aventure de son enfance, son hérédité chargée ; dans le roman, — au contraire de l'affaire Saint-Géran, — c'est le père même qui fait, ou laisse, disparaître son fils. On prévoit ses luttes futures avec ce père, l'insatisfaction et l'impossibilité d'être heureux, après une adolescence si malheureuse. Et l'attachante figure de la mère s'anime déjà ; on aime sa douceur et sa piété, sa civilité de Portugaise. Quant au Grand-Duc Fédor, on pressent la violence, l'égoïsme, les vices, la dureté de cet intraitable boyard, — une des créations les plus saisissantes du romancier, — à le voir seulement qui, « le nez contre la vitre, demeurait sans souffler mot », pendant que l'on complote la mort de sa jeune femme.

Refonte de la forme, distribution nouvelle des faits, addition de portraits et de détails vivants, transposition dans le temps et dans l'espace, commentaires, transfiguration par grossissement épique, — tels sont les procédés par lesquels Bourges traite cette matière que lui fournissait la petite histoire, pour en faire un prologue digne de son vaste ouvrage. Malgré bien des passages où il serre de près son « modèle », — à la fin de cette transmutation, *L'Abrégé* n'apparaît que comme un prétexte. Ou si l'on veut la charpente grossière sur laquelle on a coulé le bronze. Et ce bronze a pris sa patine. La couleur verdâtre du style de Bourges, avec de ci, de là, des tons de vieil or. Il est toujours très difficile de définir en quoi consiste l'originalité, la voix, la tonalité propres à un grand écrivain. Ce qui fait qu'une page, refaite par lui, cesse d'appartenir au malheureux pillé, et que l'on dit : « Ce meurtre justifie ce vol. » Ici, je la vois dans cette vie intense qui court dans les pages déjà frénétiques du Prologue, dans le mystère soigneusement préservé, dans la mise en place des comparses, dont pas un n'est inutile. Pendant les douleurs de Maria-Pia, par exemple, « le chapelain fit une exposition du saint sacrement dans l'oratoire, où les Portugaises passèrent le jour à prier et à se lamenter » : deux lignes, et nous y sommes, au milieu de cette petite « maison portugaise » exilée au fond de la Russie ; nous devinons leur « saudade », l'incompatibilité fatale entre des natures aussi différentes que le Grand-Duc et sa femme ; les drames qui se joueront en Floris, selon que l'emportera la nostalgie occidentale ou le nihilisme. Suggérer, au lieu de dire. Bourges est passé maître dans cet art, comme Mallarmé. On mesurera tout ce que l'imagination poétique et le sens de la musique ajoutent à la platitude d'un compte rendu de procès, si l'on songe que, partant de cette simple ligne : « On la promène dans des champs labourés, dans des chemins difficiles », — Bourges a tiré l'inoubliable vision suivante :

> Madame Maria-Pia se fit habiller, couvrir de fourrures, et sortit. C'était un de ces crépuscules à cirrus rouges et à bise glacée ; il y avait, ce soir-là, vingt degrés de froid. Platon Boubnoff monta avec elle dans un traîneau ; le Grand-Duc les suivit dans un autre. Ce fut sur le lac Biélo, tout raboteux, tout hérissé de glaces, que l'on promena la Grande-Duchesse, avec des cahots si violents qu'ils menaçaient, à chaque moment, de la précipiter de son siège (p. 16).

Encore la netteté des coloris, l'harmonie imitative des syllabes, les rythmes heurtés, une sorte de rugosité expressive de la phrase ne suffisent-ils pas à expliquer la magie suggestive de ce passage : il y faut un battement de cœur ; Bourges *est* vraiment auprès de cette malheureuse qu'on espère mener à la mort ; il ressent, comme l'aurait fait Flaubert, tous les cahots de cette promenade barbare ; l'auteur d'*Angélique Pitié* partage les angoisses de cette mère torturée. Et l'on comprend mieux, — après avoir évalué le chemin parcouru, de la lecture de *L'Abrégé* à l'achèvement du *Prologue*, le cri lucide et désespéré de l'écrivain : « Si l'émotion était le génie, il me semble que j'en aurais ! »

André Lebois.

COMPTES RENDUS

Mélanges d'Histoire littéraire et de Bibliographie offerts à Jean Bonnerot par ses amis et ses collègues. Paris, Nizet, 1954. Un vol. in-8° de 552 pages.

Les amis, les anciens collaborateurs de M. Jean Bonnerot lui ont, au début de cette année, fait l'hommage d'un volume de Mélanges. Dans une introduction pleine de sympathie, M. Julien Cain a excellemment montré la double figure du bibliothécaire et de l'érudit. Mlle L. N. Malclès a précisé, avec la science du spécialiste, le visage du bibliographe. Mais la bio-bibliographie de M. Jean Bonnerot (ce terme original convient admirablement à un homme pour qui vivre signifie travailler) révèle un autre aspect de lui-même : une insatiable curiosité, jointe à une rare et scrupuleuse probité intellectuelle, explique l'infinité variété de sa carrière littéraire. M. Jean Bonnerot est un lecteur impénitent : jeune homme, pas plus que maintenant, le format ni le nombre de tomes d'un ouvrage ne l'ont jamais rebuté. Malgré leur diversité, ses travaux forment une chaîne dont les maillons se soudent les uns aux autres étroitement. Ce caractère apparaîtrait plus nettement peut-être si la bibliographie de M. Jean Bonnerot n'était pas, comme on nous en avertit, une bibliographie choisie et si les ouvrages imprimés ne représentaient pas qu'une partie de ses travaux, au regard des trésors de notes conservées dans ses cartons où ceux qui, de tous temps, sont venus vers M. Jean Bonnerot en quête de renseignements, savent trouver le dossier qui les intéressera et qui leur sera généreusement communiqué.

Pas de sujets dont on puisse entretenir M. Jean Bonnerot sans éveiller son intérêt, sans déclencher — si j'ose m'exprimer ainsi — tout un mécanisme de connaissances précises, de détails ouvrant des horizons nouveaux. Toute étude, pour lui, en engendre cent autres ; sa faculté d'enthousiasme l'a fait se passionner pour les sujets que ses maîtres lui ont proposés (je pense à Victor Bérard l'invitant à s'occuper des routes de France, à Saint-Saëns lui ouvrant le monde de la musique et du théâtre) ; une mémoire prodigieusement organisée lui permet de percevoir des rapprochements aussi heureux qu'inattendus, entre des sujets *a priori* fort éloignés les uns des autres.

Si la carrière de bibliothécaire de M. Jean Bonnerot a commencé en 1903 — il est alors stagiaire dans cette Sorbonne qu'il quittera Conservateur en Chef le 1er octobre 1952, — sa carrière d'écrivain débuta en 1905 par des vers. L'année suivante sa première prose est imprimée dans la *Revue des Bibliothèques*. Cette expression poétique de la pensée, M. Jean Bonnerot n'y a jamais renoncé, pas plus qu'à son attachement passionné à sa profession : « *De l'éminente poésie des Bibliothèques* », écrivait-il, en 1908 : n'est-ce pas là tout un programme ?

Ses articles sur les bibliothèques françaises et étrangères, les plus anciennes comme les plus récentes, s'accompagnent de notices sur les bibliothécaires qui ont été ses chefs ou ses collègues.

Ayant vécu presque cinquante ans dans la Sorbonne — sauf un bref séjour de 1936 à 1938 à Sainte-Geneviève — M. Jean Bonnerot est devenu tout naturellement un historien de cette maison et le biographe de plus d'un professeur.

Jeune homme, il s'était passionné pour les écrivains dont les noms ont rempli les quarante premières années de ce siècle : Proust, Régnier, Romain Rolland en particulier, Péguy, les Tharaud.

Puis le théâtre et la musique le réclament : si la bio-bibliographie ne mentionne pas les comptes rendus donnés aux revues spécialisées, du moins énumère-t-elle de nombreux articles consacrés aux musiciens contemporains : Saint-Saëns (dont il fut le secrétaire), Lecoq, Massenet.

La guerre de 1914 fait pénétrer M. Jean Bonnerot dans les Archives du Service de Santé qu'il est chargé de classer et qui lui inspirent plusieurs articles.

De 1920 à 1933, secrétaire général de *La Vie des Peuples*, le bibliographe et l'historien passent en revue les problèmes d'actualité, sans négliger à l'occasion, d'étudier un chroniqueur, les fêtes du Moyen-Age ou les sièges de Constantinople.

M. Jean Bonnerot n'oublie pas qu'il est de vieille souche bourguignonne : il célèbre les hauts lieux du Morvan, organise le Musée de Saulieu, puis part sur les routes de France à la suite de Charles Estienne.

Mais, surtout, pour la plus grande utilité des travailleurs, M. Jean Bonnerot a groupé et publié les sources de ses travaux : *Bibliographie théâtrale de 1895 à 1920*, *Bibliographie de la poésie* pour la même période, bibliographie de la littérature clandestine de 1940 à 1944, et je ne parle pas ici de la bibliographie de Sainte-Beuve.

Histoire (c'est vers elle qu'il s'était dirigé dès son entrée en Faculté, ébauchant une thèse sur *L'Opposition littéraire sous la Régence*), littérature, théâtre, musique, linguistique, bibliographie, expositions universelles (son rôle de bibliothécaire du Comité français des expositions à l'étranger l'a conduit vers des recherches sur les arts et les industries anciens, orfèvrerie, modes, dentelles, ferronnerie, ameublement, etc.), bibliothèques, littérature enfantine (pour ses enfants, il a conté avec malice les aventures du chien Ralph), M. Jean Bonnerot confie volontiers qu'il ignore souvent le matin le sujet de l'article qu'il écrira le soir. Et cependant quelle érudition dépensée dans le moindre de ses travaux, quel scrupule dans la documentation !

Un nom toutefois l'accompagne au long de sa carrière : Sainte-Beuve. Sainte-Beuve dont il a fait la connaissance à l'âge de quinze ans grâce à une édition que son père, alors jeune professeur à Auxerre, avait reçu de ses élèves. Ce fut le coup de foudre. Il se plonge dans cette lecture, prend des notes sur des fiches qui vont constituer un index. Premières fiches de sa carrière, les plus significatives peut-être, car elles marquent une vocation. Ce fichier est la première ébauche des notes qui enrichissent si étonnamment la « Correspondance » de Sainte-Beuve et en font une encyclopédie de notre littérature du XIX^e^ siècle dont tous les noms se retrouvent d'ailleurs sujets d'articles nombreux. Et puis les « Lundis » ont été l'occasion d'études sur les écrivains des siècles précédents, depuis Montaigne jusqu'à Voltaire.

Pour la *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, elle est la meilleure illustration des leçons qu'en 1949, M. Jean Bonnerot fit à Middlebury College sur les méthodes de recherche en érudition littéraire et la critique en France au XIX^e^ siècle.

Nous attendons de M. Jean Bonnerot une biographie de Sainte-Beuve. Qui mieux que lui connaît le grand critique dont il a relevé les lectures de chaque jour, scruté les lettres et les billets qu'il rédigeait, le suivant pas à pas dans ce qui révèle le mieux un homme moralement et intellectuellement ? Nous souhaitons bien vivement voir M. Jean Bonnerot ajouter cette étude aux 331 articles de la bio-bibliographie... qui n'est déjà plus complète à ce jour.

FRANÇOISE GASTINEL.

Musique et Poésie au XVI^e siècle (Colloques internationaux du C. N. R. S., Sciences humaines, V). Un vol. in-4° de 384 pages. Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1954.

Dans ce beau volume, bien imprimé [1], on a réuni, en y ajoutant notes et bibliographies, les communications et discussions qui eurent lieu, à Paris, du 30 juin au 4 juillet 1953. Ayant décidé une rencontre entre historiens littéraires et musicologues, les organisateurs avaient choisi le XVI^e siècle, « période où l'union de la musique et de la poésie atteint son apogée » (p. 353). La matière était si vaste que l'on écarta, non sans regret, la poésie religieuse chantée, qu'illustrèrent, en France, Clément Marot, le protestant Bèze, le catholique Baïf, et qui tint une si grande place dans la vie spirituelle de l'époque. Mais les membres du Colloque signalèrent en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre le travestissement de chansons profanes en poésies pieuses, que l'on chantait sur le même air [2].

Les lettrés du XVI^e siècle constataient le pouvoir de la musique sur l'âme des auditeurs ; ils rapportaient des observations récentes, et ils ressassaient l'histoire d'Alexandre et du musicien Timothée [3]. Aussi les poètes cherchèrent-ils à utiliser ce pouvoir à leur profit, en écrivant des pièces à mettre en musique.

La première communication, faite par D. P. Walker sur le chant orphique de Marsile Ficin, avait une large portée ; car la doctrine platonicienne-ficinienne des quatre fureurs fut souvent alléguée en France au XVI^e siècle, en particulier par Ronsard et par Pontus de Tyard [4]. Comme miss Yates, M. Walker insiste sur les rapports entre la musique et l'incantation magique. D'autre part, il remarque avec raison que les musiciens qui ont tiré des poésies de Ronsard des chants polyphoniques, ne respectaient pas ses intentions : de même que Ficin et les humanistes, ce poète souhaitait un accompagnement musical qui fût strictement subordonné au texte [5].

Voici les communications qui se rapportaient plus ou moins à notre littérature. A propos de l'*Edipo tiranno*, joué à Vicence en 1585, on a abordé le problème des chœurs chantés dans les tragédies de la Renaissance. Si cette traduction de Sophocle fournit, pour le théâtre italien, de précieux renseignements, nous ne disposons, sur la tragédie française, que du témoignage de J. Grévin (1561) et des *Cantiques* de la trilogie de Des Masures, publiés avec accompagnement musical.

F. Lesure s'est attaqué au difficile problème de la chanson populaire (ou semi-populaire), qu'il étudie en France au début du XVI^e siècle ; il passe en revue le « vaudeville » [6], la « chanson rustique », la chanson à trois voix, la « fricassée », et signale les rapports étroits entre ces chansons, souvent licencieuses, et les farces.

G. Thibault s'est occupée de la poésie lyrique savante de la première moitié du XVI^e siècle. Elle a rappelé qu'un Molinet, un Mellin de Saint-Gelais étaient à la fois poètes et compositeurs de musique, et elle a mentionné les adaptations musicales de pièces de Villon, Lemaire de Belges, Baude, Danche, J. Marot. Quant à M^re Clément, ses chansons, ses épigrammes, ses rondeaux (nous ne parlons pas de ses psaumes) ont été souvent mis en musique. Les musiciens ont utilisé aussi les vers de Saint-Gelais, de Salel,

1. P. 258, n. 50, lire *beluter* ou *belucter* plutôt que *blucter*.
2. Cf. p. 113-114, 118, 265-273.
3. Cf. p. 12, 108, 196, 243, 249.
4. Cf. A. Chastel, *Marsile Ficin et l'art*, p. 175-176 ; H. Franchet, *Le poète d'après Ronsard*.
5. Cf. p. 18, 24, 194.
6. Le premier exemple connu de ce mot est de 1507.

d'Héroët. La conclusion de G. Thibault est à retenir : l'union de la musique et de la poésie était réalisée avant la Pléiade ; l'alternance des rimes masculines et féminines était souvent pratiquée ; avant de fournir des airs aux sonnets pour Cassandre, un Janequin, un Certon mirent en musique des poèmes marotiques. Ce que Du Bellay blâmait dans les pièces chantées des poètes marotiques, c'était le ton simple, l'absence d' « élaborée érudition ».

V. L. Saulnier évoque les relations amicales de Scève avec le musicologue Tyard, et établit la liste de ses pièces qui furent mises en musique ; deux d'entre elles, qui devaient figurer en 1544 parmi les dizains de la *Délie*, ont paru, dès 1540 et 1542, avec musique, mais sous forme de huitains.

J'ai essayé de préciser les connaissances et les conceptions musicales de Ronsard, et j'ai signalé le thème de l'harmonie céleste, de la musique des sphères, que, d'après les Platoniciens, il se plaît à traiter. Après avoir noté ses recherches d'harmonie [1] et de rythme, et énuméré les genres poétiques qu'il destinait à un accompagnement musical, j'ai indiqué ses variations pour l'alternance des rimes dans les sonnets : respect quasi-total de la règle en 1552, fréquentes violations de 1553 à 1559, retour à la stricte observance en 1578. Depuis Laumonier, on continue de répéter que Ronsard, sur les rapports de la musique et de la poésie, ne fait que prolonger la tradition marotique et médiévale ; c'est là une grossière exagération : comme l'auteur de la *Défense* et des *Vers lyriques*, il plaçait bien au-dessus des « chansons vulgaires » les odes pindariques et horatiennes, les sonnets pétrarquistes, les hymnes en strophes, qu'il vouait à un accompagnement musical.

Les historiens de la littérature ont Baïf en médiocre estime, et tiennent pour une erreur son essai de poésie à l'antique ; d'ailleurs, cette tentative a avorté. Au contraire, les musicologues attachent une grande importance non seulement à son *Académie de musique et de poésie*, mais aux vers mesurés qu'il a proposés aux musiciens de son temps tels que Claude Lejeune ; aussi fut-il souvent mentionné au cours de ce Colloque.

Kenneth Levy examine les rapports du vaudeville et des vers mesurés avec l'air de Cour, et signale les tendances de la musique huguenote (p. 192).

Miss Yates montre l'influence de Baïf et de son Académie dans les fêtes du mariage de Joyeuse en 1581, et y décèle des intentions astrologiques ; le *Ballet comique de la Reine*, qui y fut joué, sera imité de près, encore en 1631, à la Cour d'Angleterre.

A. Verchaly a pris la suite, en traitant de l'air de Cour jusqu'en 1620. Il a dépouillé les recueils, fort peu connus, de poésies mises en musique au début du XVII^e siècle. On retiendra ses observations sur les strophes régulières ou libres qui ont servi aux musiciens [2]. Les liens entre la poésie française et la musique devaient se relâcher vers le milieu du XVII^e siècle.

A la fin du Colloque, Ét. Souriau, G. Jamati et d'autres ont discuté sur les rapports de la poésie et de la musique, et sur l'aptitude de tel ou tel vers à être mis en musique.

Le succès de ce Colloque fait souhaiter que d'autres soient consacrés aux rapports de la musique et de la poésie au Moyen-Age ou à l'époque symboliste.

RAYMOND LEBÈGUE.

FRANÇOIS RUCHON, **Essai sur la vie et l'œuvre de Jean de la Ceppède, poète chrétien et magistrat (1548-1623)**. Un vol. in-4° de 131 p., Genève, Droz, 1953 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, tome VIII).

1. Comparer au passage de la *Franciade*, cité p. 108, les *Prose* de Bembo (p. 71).
2. Cf. le début du récent ouvrage de Renée Winegarten, *French lyric poetry in the age of Malherbe.*

Des « naufragés de la gloire » : ainsi François Ruchon nomme-t-il ces poètes de la fin du XVI^e siècle ou du début du XVII^e, — un Sponde, un La Ceppède, un Chassignet, — qui si longtemps furent sacrifiés à l'école de Malherbe. Du moins le flot les porte encore, qui a fait échouer sur les rives de l'oubli maints rimeurs plus sages. On réédite, on commente ces « baroques » : et François Ruchon lui-même, avant d'être enlevé, prématurément, au service de la poésie et des poètes, a fait sonner pour La Ceppède — découvert par l'abbé Bremond, mais confiné depuis lors dans de trop sommaires anthologies — l'heure de la vérité. Un substantiel essai biographique et critique ; puis un florilège abondant et varié (165 sonnets des *Théorèmes*, l' « argument » des divers livres du recueil, le « sommaire » des sonnets reproduits, treize paraphrases de *Psaumes* et d'hymnes, avec les prières en prose qui les accompagnent) : voilà de quoi ouvrir largement aux curieux l'univers spirituel et poétique du pieux magistrat.

C'est à faire connaître celui-ci, dans sa vie et dans ses humeurs, que s'attache d'abord l'Introduction. Elle apporte, sur son *cursus honorum* aixois et sur son amitié avec un Du Vair, un Malherbe ou un Galaup de Chasteuil, plusieurs précisions inédites. Elle rattache naturellement La Ceppède à ce cénacle lettré d'Henri d'Angoulême dont l'importance, bien connue des malherbisants, a été encore soulignée, très heureusement, par René Fromilhague. A juste titre, elle met l'accent sur la modération de son caractère, qui le signala, pendant les troubles civils, à l'animosité des Ligueurs. Corrigeant une tradition peu sûre, elle fixe sa mort en juillet 1623. D'autres découvertes compléteront-elles cette esquisse ? Saura-t-on si dans les veines de La Ceppède coulait bien, comme dans celles de sainte Thérèse, le sang des Cepeda ? Tirera-t-on de la connaissance de ses attaches avignonnaises, autant d'indications suggestives qu'a pu en fournir, à propos de Deimier, M. Colotte ? Déjà, en tout cas, on ajoutera au récit volontairement dépouillé de F. Ruchon cette note de pittoresque et de naïve emphase qu'appelle assez naturellement la biographie d'un poète « baroque » : à la suite de César de Nostredame (et de M. Fromilhague) on évoquera la scène du 17 novembre 1611, cette entrée de Marie de Médicis à Aix, à l'occasion de laquelle, après Du Vair, après Malherbe, « Monsieur de la Ceppede, l'ornement des Muses, le miroir de galanterie, d'honneur et de splendide liberalité », distilla « la rosée et le nectar de ses paroles » [1].

L'étude des *Théorèmes* a retenu plus longtemps François Ruchon. Il ne l'a pas assaisonnée de cette malice provençale qui incitait Henri Bremond à déceler, jusque dans les plus religieuses méditations de La Ceppède, « l'insatiable curiosité des simples » et même quelques innocentes manies de magistrat. Il a préféré insister sur le sérieux de l'œuvre : science théologique, abondance des allégories scripturaires et cosmologiques, attention ardente à évoquer dans ses diverses scènes le drame de la Passion et en même temps à l'interpréter. Imagerie concrète et réflexion s'unissent en effet très étroitement dans les *Théorèmes*, au point qu'un doute est permis sur la signification même du titre. Avec les lexiques modernes F. Ruchon traduit : « Proposition qui énonce et démontre une vérité » ; et il voit les « théorèmes spirituels » de La Ceppède s'enchaîner les uns aux autres, « comme en mathématique », pour constituer « la somme des vérités chrétiennes » (p. 20). « Visions » et « tableaux », expliquait au contraire l'abbé Bremond, qui se référait à l'étymologie, non sans raison peut-être : car dans le latin médiéval, *theorare*, c'est, selon Du Cange, « contempler, considérer divines choses » ; Cotgrave donnait *contemplation* parmi les équivalents anglais de *theorie* ;

1. Une menue rectification, d'autre part : le dizain de Malherbe en l'honneur des *Théorèmes* n'a pas « échappé » (p. 10) aux éditeurs du poète : recueilli par Martinon, il a été reproduit également par M. Jacques Lavaud.

longtemps aussi l'on appela *théorique* la vie contemplative. Mais pourquoi les deux sens, le scientifique et le mystique, seraient-ils incompatibles ? Un « humaniste dévot » pouvait les confondre au moment de définir dans leur plénitude ses ambitions : contempler pour comprendre, et comprendre pour adorer.

F. Ruchon analyse de façon pertinente le style de La Ceppède, son réalisme, son coloris éclatant. Faut-il cependant faire résider dans la richesse de ses métaphores le « caractère essentiel » (p. 28) de son talent ? Elles naissent, ces métaphores, moins de l'essor de son imagination que de son application minutieuse au commentaire allégorique. Moins développées en général que celles de beaucoup de ses contemporains, elles demeurent aussi relativement prudentes, tout comme ses antithèses (p. 29). La marque propre de La Ceppède ne serait-elle pas plutôt la vivacité du mouvement, qui entasse sans lourdeur les interrogations, exclamations et allitérations expressives, qui précipite l'assaut des anaphores, qui parfois bouscule l'assiette de l'alexandrin et ailleurs soutient une étonnante montée de la strophe ? Rhétorique véhémente qui, s'unissant à la fraîcheur du sentiment, suscite en maints endroits le pathétique. Rhétorique qui, d'ailleurs, reste par certains côtés traditionnelle : on relèvera dans les *Théorèmes* diverses traces de fidélité aux usages de la Pléiade ; on notera aussi comment la réaction contre l'inspiration païenne s'accommode, chez La Ceppède comme chez plusieurs de ses contemporains, du recours à la mythologie : il admire dans le Christ le « véritable et divin Prométhée » ; à moins qu'il ne le voie, « nouvel Orphée », triompher de l'Érèbe et des « flots Acherontides ».

Il n'entrait pas dans les intentions de l'éditeur d'annoter les sonnets et les paraphrases qu'il nous livrait : il eût pu tirer cependant, du commentaire de La Ceppède lui-même, riche de références à l'Écriture, aux historiens ecclésiastiques, aux philosophes païens, aux poètes, de quoi élucider tels mots énigmatiques (*reaux*, par exemple, p. 85). Pour le texte, il a voulu reproduire l'original, jusque dans ses singularités orthographiques et sa ponctuation capricieuse : scrupule honorable, mais parfois un peu gênant. Le lecteur bronchera peut-être sur un membre de phrase obscur (p. 42, sonnet 49). Il devra corriger quelques coquilles des imprimeurs de 1613 et de 1622 : *progez* (p. 27) pour *progrez*, *halienées* (p. 75) pour *haleinées*. Il devra aussi refaire pour son compte la liste d'*errata* déjà dressée par La Ceppède, et ici oubliée : rétablir, pour la versification, *encor* (p. 41, sonnet 43) et *donque* (p. 74, sonnet 70) ; préférer *vénérable* à *favorable* (p. 94) ; éviter un non-sens en substituant *infime* à *infinie* (p. 91). Heureusement le typographe du xx^{e} siècle n'a ajouté que peu de fautes nouvelles à celles de ses confrères d'il y a trois cents ans : p. 28-29, quatre vers sont incorrectement répartis et ponctués ; ailleurs, il faut lire *prenent* pour *prennat* (p. 51), *eslargir* pour *espargir* (p. 52), *attendre* pour *atteindre* (p. 57). Notons, pour en finir avec ces vétilles, que le sommaire attribué au sonnet 88 résume en réalité le sonnet 89, qui ne figure pas dans l'anthologie.

Même exactement amendé, le texte des *Théorèmes* reste parfois difficile. On n'en sera pas moins attentif aux enseignements que fournit, sur les tendances du goût, du style et de la sensibilité religieuse aux alentours de 1600, un recueil judicieusement composé. On goûtera aussi pour elle-même — et l'on en sera reconnaissant à la mémoire de François Ruchon — une poésie qui s'est voulue « humble », mais qui, à travers le pittoresque, la familiarité, l'abus d'une science naïve, les gaucheries d'un « rude style », atteint plus d'une fois à la grandeur.

> « De miracles divers l'éternelle Intendance
> A lambrissé les murs de ce vaste Univers »,

écrit quelque part La Ceppède. Contemplateur de ces hauts spectacles,

interprète laborieux mais enthousiaste aussi, des deux livres de la révélation et du monde, le magistrat provençal a su faire jaillir, de la confrontation de l'un avec l'autre, de vives étincelles de beauté.

René Pintard.

Fr. Albert-Buisson, **Le Cardinal de Retz. Portrait.** Paris, Plon [1954]. Pet. in-8° de 241 pages.

Si l'on s'interroge sur les raisons d'un succès qui ne s'est pas démenti pendant deux siècles et demi ou presque et qui fit admettre Retz, l'un des premiers, dans la collection des « Grands Écrivains de la France », il faudra bien avouer que ce n'est pas pour être en droit de chercher dans ses *Mémoires* les secrets d'une brillante carrière : on y découvrirait plutôt les raisons d'un brillant échec, et que Retz perdit par les chatoîments de son intelligence ce qu'une autre, plus terne, eût conservé. Qui conçoit trop vite et trop fortement ne peut s'attacher, avec beaucoup de patience, à tous les détails qu'implique une réalisation. Peut-être, aussi, trop d'atermoiements et de finasseries ont-ils desservi Retz. En Mazarin, il a trouvé son maître en machiavélisme, — un maître autrement pratique. Et l'on ne ruse ni avec Louis XIV, ni avec Port-Royal [1]. Mais si Retz n'a pas gagné la partie sur l'échiquier politique, il est victorieusement sorti de sa confrontation avec la littérature. Au fond, c'est un poète, — le poète de sa vie, — et ses *Mémoires* sont l'éclatante revanche du rêve sur l'action.

Les érudits ne gouvernent que leurs papiers ; il est bon que quelqu'un qui a été aux « affaires » vienne dire son mot sur Retz. M. Albert-Buisson, qui serait assez sévère pour l'homme de gouvernement, n'a pas voulu le juger seulement en politique ; il nous a donné un portrait psychologique que Sainte-Beuve aurait fort apprécié. Comme par l'emploi d'un « révélateur » plus fin, de nouveaux traits apparaissent que l'on ne pouvait que deviner. Et la preuve même que M. Albert-Buisson a su redonner vie à son personnage, c'est que ces traits sont contradictoires. Voici (p. 90-93) un Retz doué de redoutables ambitions, mais brouillon au possible, — incapable de « service inutile » (je ne sais si M. Albert-Buisson donne à cette expression son sens montherlanien), mais ressentant vivement la volupté de l'action gratuite (p. 164), — libéral et démagogue, mais se faisant du héros une « conception aristocratique et déjà nietzschéenne » (p. 172), — enfant prodigue de l'Église et même sous la pourpre cardinalice, mais prononçant les plus beaux sermons de son temps. On multiplierait à loisir ces oppositions. Le mérite du portraitiste que Retz a eu la chance de rencontrer a été de savoir les organiser, sans nier leur valeur antinomique, en un tout cohérent, et de ne pas séparer ce que la vie avait uni [2].

Claude Pichois.

1. Peu avant sa mort, Sainte-Beuve écrivait à Chantelauze qui préparait l'édition des Œuvres du Cardinal de Retz : « Il [Retz] eut toujours de grands égards pour Port-Royal. Mais les vrais solitaires n'étaient pas dupes de lui. Lorsqu'il fut question de sa prétendue pénitence et de son renvoi du chapeau à Rome M. de Pontchâteau alla le trouver à Commercy, je crois, pour l'y engager. Mais en arrivant il vit que la velléité, si elle avait été sincère, était déjà évanouie... ». (*Bulletin d'Autographes*, Charavay, n° 690, mai 1954, pièce 25229.)

2. Peut-être y aurait-il çà et là matière à quelques vérifications. Par exemple, il est malaisé de comprendre, p. 60, comment le jeune Gondi s'est exalté au récit des innombrables aventures du *Francion* de Ch. Sorel, œuvre picaresque bien plus qu' « héroïque » et qu'il est difficile de rapprocher du *Polexandre* de Gomberville. Et, p. 108, Chapelain qualifié l'un des « chefs de file de libertinage parisien » semble bien devoir céder cette place périlleuse à Chapelle.

LENNART BREITHOLTZ, **Le Théâtre historique en France jusqu'à la Révolution** (Acta Universitatis Upsaliensis, 1952), Upsal, Lundequist et Wiesbaden, Harrassowitz, 1952. Un vol. in-8° de 394 pages.

Par théâtre historique, l'auteur de cet ouvrage nous avertit qu'il entend les pièces dont le sujet est emprunté à l'histoire européenne postérieure à l'Antiquité. Les principales œuvres théâtrales qu'il étudie sont : *Le Cid* de Corneille ; *Zaïre*, *Adélaïde du Guesclin*, *Tancrède* et *Charlot* de Voltaire ; *Coligni* et *Fayel* de Baculard d'Arnaud ; *Le Siège de Calais*, *Gaston et Bayard* et *Gabrielle de Vergy* de de Belloy ; *Maillard ou Paris sauvé* de Sedaine, quelques pièces de Louis-Sébastien Mercier et toute la série des pièces sur Henri IV, dont la plus connue est *La Partie de chasse de Henri IV* de Collé. M. Breitholtz est bien informé et souligne plusieurs aspects intéressants de ce théâtre. Il fait preuve d'esprit critique lorsqu'il discute et réfute de façon convaincante, par exemple, les idées de Russell, Fenger et Lundeberg, respectivement au sujet de l'influence de Dryden sur Voltaire, d'un aspect de la mise en scène de Voltaire et des sources de Collé (p. 92, 107 et 310). Mais le plus souvent son but semble être uniquement documentaire, et il ne se pose pas de problèmes propres au théâtre historique. Il voit surtout dans les œuvres du XVIII^e siècle qu'il étudie la recherche du spectacle et celle de l'émotion : il est évident que ces caractères se trouvent aussi dans le théâtre non historique. Quand les textes le lui permettent, il relève de curieuses indications d'ordre économique (p. 54) ou politique (p. 181, 196, 207, 252, 304) ; mais il n'a point cherché à ordonner son sujet en fonction de ces réalités. Son livre sera surtout utile comme un recueil de faits sur un aspect de notre théâtre peut-être encore trop négligé jusqu'ici.

JACQUES SCHERER.

JEAN POMMIER, **Aspects de Racine**, suivi de **L'Histoire littéraire d'un couple tragique.** Paris, Nizet, 1954. Un vol. in-8° de 465 pages.

Ce n'est pas une fois, c'est vingt fois que l'on a écrit *Autour d'un Racine ignoré* ; et il nous restait toujours ignoré. Aussi bien ne faut-il pas dire « un Racine » : le titre de ce livre nous le fait pressentir, qui est au pluriel, et qui se garde des mots trop précis pour leur préférer le plus prudent et le plus fuyant : *aspects*. Sa composition même, que des circonstances ou des tentations successives ont commandée, concourt à ce jeu de pénombres et d'éclairages indirects, qui nous montre et nous cache le plus secret des hommes. Cette suite d'essais, cependant, s'est ordonnée. Elle se présente avec une apparente liberté d'allure qui n'exclut pas la soigneuse mise au point [1]. Les « aspects » de Racine sont ceux que nous proposent ses portraits, incertains de dates, d'authenticité parfois, d'expression, — ceux que l'on discerne « de l'aube au midi » dans les premières amitiés port-royalistes, les premières rencontres avec le théâtre et avec la Duparc, — ceux que nous croyons deviner dans le « silence » qui s'étend de *Phèdre* à *Esther*. Ce sont aussi ceux du temps de la cour ; et ici, M. Jean Pommier, familier de l'auteur des *Portraits de femmes*, oublie ou feint d'oublier un moment son héros, et suit, dans sa vie de cour, M^me de Gramont, pour le plaisir de considérer le vide d'une âme mondaine, et aussi ses abîmes ; pour cet autre plaisir

1. Peu de lapsus, nous semble-t-il. Posons seulement quelques questions : p. 126, ne faut-il pas, dans la citation de M^me de Maintenon, reporter après *commun* les guillemets qui se trouvent après *singulière* ? — P. 209, ligne 20 : Elmire n'est pas la mère de Marianne, mais sa belle-mère : ce qui laisse plus de marge à la différence des âges ; — peut-être faut-il lire, p. 294, *impiteux* au deuxième vers ; p. 328, *Festugière* à la ligne 16, comme le porte d'ailleurs l'Index ; — p. 398 : lire au deuxième vers de Gilbert : « Ne m'accusez *donc* » au lieu de *tous*.

encore de retrouver Racine au détour d'une allée. « Sur les deux rives du silence », *Phèdre* et *Esther* se font face, comme pour dire d'autres mots de l'énigme racinienne. D'autres mots encore se découvrent dans les *mots* eux-mêmes : je veux dire dans le vocabulaire, le style, le vers. Autant d' « aspects de Racine ». Si, dans une seconde partie, l'auteur semble abandonner son sujet, pour suivre, à travers les siècles, d'Euripide à Gilbert et à Bidar, ce « couple tragique » qui désormais appartient à Racine : Phèdre et Hippolyte, — ce n'est pas pour reprendre un curieux chapitre de *Stoffgeschichte* ; c'est pour chercher, sur le long chemin des temps païens et chrétiens, d'autres aspects de Racine que l'on pourrait appeler : Racine avant Racine.

Sous ses apparences discontinues, ce livre nous offre une vue nouvelle de Racine et du XVII^e^ siècle. Depuis quelques années, l'ancien « grand siècle » a fort changé de figure, et Nisard ne le reconnaîtrait plus. L'ouvrage de M. Jean Pommier aidera à cette mue de l'histoire littéraire, à cette chasse aux lieux communs et à cet époussetage de légendes. C'est une déclaration de guerre aux poncifs ; aux attendrissements sur M. Hamon, qui n'est plus le médecin affectueux de la famille port-royaliste ; aux imageries consacrées où s'est fixé le visage de Racine entre *Phèdre* et *Esther* ; à des interprétations et identifications que personne ne songeait à mettre en doute : telle « déhanchée » dont il est question dans telle lettre n'est plus M^lle^ de Beauchâteau, mais M^lle^ Duparc (p. 43) ; *la Thébaïde* dont parle telle autre lettre n'est plus celle de Racine (p. 39) ; telle allusion doit être transférée de la ligue des Seigneurs à la ligue d'Augsbourg (p. 281) ; tel « Mgr le Prince » n'est plus le prince d'Orange, mais le prince de Condé (p. 404). Habile à « restituer les opérations mentales » par lesquelles on passe d'un point à un autre, à suivre des allers et retours d'âmes, M. Jean Pommier met aux analyses de psychologie, et surtout de psychologie religieuse, un demi-sourire, un respect nuancé, qui nous rappellent qu'avant d'entrer fort avant dans les sentiers de Baudelaire, il était un habitué des charmilles de Renan. Il voit les signes de désaffection, d'ingratitude, de calcul, d'oubli, tout ce qui trahit de quelle argile est pétrie notre nature (p. 109, note) ; il n'est pas sûr qu'un mouvement désintéressé puisse durer très longtemps, du moins sans se modérer de sages réflexions (p. 167). Aux explications dramatiques que l'on donne du « silence » de Racine, il préfère les petites causes voltairiennes, qui se trouvent dans une nomination de cour et une exigence de carrière.

A la vérité, je ne sais si les unes excluent les autres. Les explications qui paraissent concurrentes s'enchaînent et tournent en cercle. Racine a cessé d'être poète tragique, parce qu'il est devenu historiographe, sans doute ; mais il est devenu historiographe, parce qu'il était devenu de plus en plus courtisan ; il l'était devenu, parce que sa carrière de poète tragique répondait de moins en moins à sa véritable ambition ; parce que, dans son cœur, — à quelques projets que dût encore le faire glisser l'entraînement, la vitesse acquise, — il avait cessé d'être poète tragique ; parce que telle ou telle raison secrète, tel ou tel impondérable avait déjà brisé un élan ou fait reculer un *moi* devant un autre *moi*. Ce rapport des causes et des effets est si serré, si réversible, que l'on peut adopter cette nouvelle version d'un *Démon de midi* poétique en conservant presque toutes les conjectures antérieures. En somme, la féroce hypothèse, machiavélique ou stendhalienne, de Masson-Forestier, n'est que l'envers clandestin d'une seule et même explication dont le livre de M. Pommier nous présente l'endroit honnête et incontestable. Cet endroit peut suffire à rendre compte de l'abdication d'un Boileau, d'un Pellisson ; il n'y a point là de difficulté ; ils répondent, le jour venu, à leurs vocations de fonctionnaires. De la part de Racine, une abdication nous fera toujours songer à une pénitence, ou à un alibi, ou à un calcul. Il n'est pas le seul personnage de notre littérature dont le charme soit fait, pour une part, de la défiance qu'il nous inspire.

Chaque fois qu'il est question d'imbroglios à débrouiller, de partis à déceler à travers les relations mondaines, d'intentions à lire entre les lignes, l'attention de M. Pommier est en éveil. Elle se porte dans tous les sens et dans tous les temps : distinguant des leçons pour Agrippine dans une tirade de Sénèque (p. 349) et fouillant dans les ténèbres de l'Escorial pour mieux comprendre une tragédie de Garnier (p. 364). Le dirai-je ? Je craindrais que ces exemples n'induisissent la jeune école historique à quelques excès, n'eût été la mise en garde qu'elle pourrait trouver précisément à cet égard dans un chapitre du livre de M. Pommier. Elle a besoin, je crois, de résister sur ce point à son penchant. En particulier, ses interprétations par l'actualité interdite me paraissent exposées à un fatal cercle vicieux : les allusions ne sont possibles que si elles sont inaperçues ; et, si elles sont inaperçues, comment seraient-elles efficaces ? Que Racine compose une pièce biblique avec sa nature d'enfant de Port-Royal, rien de plus admissible, de plus inévitable ; qu'il laisse même entendre à ces messieurs, en quelque clin d'œil, qu'il pense à eux, rien de plus compatible avec ses ruses coutumières. Mais qu'il comptât sur un sujet que M^me^ de Maintenon lui avait inspiré, pour faire le jeu de la mère Agnès ou d'un lointain pensionnat de province, ne serait-ce pas d'une extrême naïveté chez le moins naïf des hommes ? J'éprouverai toujours quelque hésitation, — une hésitation charmée, j'en conviens, — devant ces mines et contremines qui ne produisent leur effet que du jour où elles atteignent Michelet, M. Charlier ou M. Orcibal. Elles ont couru sous terre pendant des siècles ; et leurs actions à distance sont une joie pour l'esprit [1].

Ce livre n'importe pas seulement à l'intelligence de Racine ; il servira celle de son œuvre. C'est toute une histoire à écrire, — M. Jean Pommier le fait observer, — que celle de Racine devant la critique. Elle aurait à faire état des sacrilèges de Dreyfus-Brisac. Depuis un demi-siècle, ils ont été proliférant. Ils ont même perdu la saveur du sacrilège. Aujourd'hui, ce n'est plus que méthode, critique génétique, d'où il est entendu que Racine doit sortir grandi. L'auteur des *Aspects de Racine* aurait pu, plus aisément que personne, trouver des hémistiches de son poète chez Benserade, chez Quinault, chez ce Gilbert qui fait rimer *vue* avec *vue* (p. 397). Il ne se refuse pas aux rapprochements, à la prospection des sources, — ou pour mieux dire des suggestions. Nous saurons désormais d'où est sortie Aricie ; d'où sont sortis les « pâles humains » de *Phèdre* : le plomb vil peut se changer en or pur, et le mot d' « alchimie » employé par d'autres poètes ne leur convient pas mieux qu'à celui-ci. Mais M. Jean Pommier n'ignore pas non plus que Racine a seul le pouvoir de faire du Racine (p. 185) : il connaît cette poésie de trop longue date, et il nous fait confidence de tout ce qui en flotte dans ses plus lointains et chers souvenirs (p. xxxvi-xxxviii). Il en saisit la vibration particulière. Il est tenté d'en dégager une sorte de romantisme (p. 252, 265, 277).

Non pas qu'il renonce à l'esprit critique, sans lequel il n'est pas d'étude technique. C'est ainsi qu'il « minute » soigneusement, sévèrement, la marche de la tragédie, pour constater les désaccords métronomiques entre ce qui se passe dans la coulisse et ce qu'on entend sur la scène (p. 200). Les classiques se sont exposés à ces contrôles et à ces exigences par leur respect affiché pour les unités. Cependant ne peut-on admettre qu'il existe un *temps* tragique dont la relativité permettrait des mesures différentes à ce qui est mis sous nos yeux et à ce qui leur reste caché ? Pure convention ; convention

1. Donnons un exemple de nos hésitations qui sont aussi des tentations : M. Pommier (p. 232) et M. Orcibal observent que, dans la tragédie de Racine, on appelle Esther « la reine » : « Conseil à l'Assuérus français ? » Mais comment s'y prendre pour ne pas appeler reine une reine ?

légitime, nous semble-t-il : il est difficile de faire du vers une unité de temps, comme de la minute ou d'un mouvement de balancier. Seul M. Thierry Maulnier, dans *La Maison de la nuit*, s'est avisé de placer une horloge face au public pour lui permettre de vérifier qu'il n'y avait pas tricherie.

Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que de nous inviter à la discussion. On ne résiste pas à l'envie d'opposer, ici ou là, jugement à jugement, interprétation à interprétation. Par exemple, sur la pâleur ou la couleur relative d'un passage de Thomas Corneille et d'un mouvement de *Phèdre*, M. Pommier a bien voulu se souvenir d'une de nos impressions, qu'il ne partage pas (p. 400-401) ; il est malaisé d'entreprendre une controverse sur une impression ; cependant, quand je mets face à face les termes : « Ah ciel ! » de Thomas Corneille, « ah ! mortelle pensée » de Racine ; « il rit » de l'un, « ils bravent » de l'autre ; « des vains projets où mon cœur se ravale » que je trouve chez le premier, et « la fureur d'une amante insensée » que je lis chez le second ; « ma rivale », chez l'un, et, chez l'autre, ce simple *ils* qui associe les deux complices dans une même transe de jalousie, dans une même curiosité frémissante de la réalité de leur amour [1], — je ne peux abandonner la cause, la détestable cause de cette fille de Minos et de Pasiphaé au bénéfice de sa sœur infortunée. Et, dans cette dernière scène de l'acte IV de *Phèdre*, il est un autre moment dramatique au sujet duquel je résisterais aux *Aspects de Racine.*

Il s'agit des vers de la nourrice :

> Οὐ γὰρ περισσὸν οὐδὲν, οὐδ' ἔξω λόγου
> πέπονθας...

qui sont, chez Euripide, au début de la tragédie, mais qui ne pouvaient rester à cette place dans une œuvre chrétienne [2], ou, si l'on préfère, dans une œuvre moderne. Ils ont été, par découpage, nous dit M. Pommier (p. 204), mis à part et utilisés tant bien que mal, comme un surplus d'étoffe, aux vers 1295-1306. Racine, ajoute-t-il, « a cru que cette pièce rapportée ne se verrait pas ». Je ne sens, je l'avoue, ni pièce rapportée, ni couture invisible : ces vers 1295-1306 ne résonnent pas à mes oreilles comme des considérations générales sur les tourments de l'amour, mais comme une première insinuation sur la manière de s'en accommoder : « Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ? » Non ; témoin Pasiphaé. On sait quels accommodements le ciel a trouvés avec lui-même ; témoin l'histoire amoureuse des dieux, « de l'Olympe habitants » : ils ont beau jeu d'épouvanter les crimes « d'un bruit si terrible » ! Œnone sait bien qu'il faudra quelque patience avant de consommer ce nouveau crime : Hippolyte part pour l'exil, « supplice léger » d'où l'on revient : un père, en punissant, est toujours père (v. 900-902) [3]. Phèdre a fort bien compris ce qui lui a été murmuré, et deviné ce qui ne saurait manquer de suivre : ce ne sont pas bavardages sans dessein ; ce n'est même pas *le* conseil de se résigner ; ce sont *des* conseils (v. 1307)... Mais arrêtons-nous ! Il faut toujours s'excuser de traduire Racine en prose. Et il faut presque toujours s'excuser de parler de Racine.

Du moins quand on ne parle pas de lui avec le savoir et la sensibilité intellectuelle de M. Jean Pommier. Il a mis en jeu, dans son livre, toute sa

1. On perçoit cette nuance équivoque quelques vers plus haut : « Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher ? »

2. Il nous semble que M. Pommier ne repousserait pas l'interprétation de Racine selon le *Génie du Christianisme*. Il convient que le poète a « christianisé » Phèdre (p. 364). Au surplus, il semble bien que, par définition, l'héroïne d'une tragédie française soit, à ses yeux, une chrétienne (p. 378).

3. Peu de temps après, La Fontaine parlait comme Œnone, à propos de Jupiter : Tout père frappe à côté. » (*Fables*, VII, 20, vers 41.)

personnalité, et jusqu'à son imagination, lui qui n'aime pas trop les historiens qui disent : « Imaginons... » (p. 89). Il y a mis maints échos de sa mémoire. Il lui suffit de l'appel d'une idée pour amener vingt rapprochements, toute une liste d' « accidents de l'humaine nature » qui aurait enchanté Montaigne (p. 156-157) ; il lui suffit de prononcer : « Brûlé de plus de feux... » pour que s'éveillent autour de lui les voix innombrables d'une forêt magique. On aimera l'accent personnel de ce livre. La typographie même, avec ses points de suspension et autres points, ses petites capitales aux moments où l'auteur ne peut retenir son émotion, ses parenthèses où l'association des idées force l'entrée de la phrase ou du paragraphe, trahit la présence du peintre en face de son modèle. Admirons que le portrait n'en soit pas moins ressemblant : la nervosité de la main, parfois un peu crispée, n'a rien enlevé à la sûreté du pinceau, ni à la fermeté du trait.

PIERRE MOREAU.

MARCEL BOUTERON, **Études balzaciennes.** Un vol. in-8° de XV-272 p. Paris, Jouve, 1954.

Comment parler de ce livre autrement qu'avec mon cœur ? Il y a trente ans très exactement que Marcel Bouteron, à qui mon maître Paul Hazard m'avait adressé comme au « balzacien des balzaciens » (on ne disait pas encore « le Pape » en ces temps lointains...), daigna m'accorder d'entrée de jeu le beau titre de « filleul ». Depuis, je n'ai cessé de vivre près de lui, de profiter davantage d'année en année de son incomparable science qu'il me communiquait dans de longs et libres entretiens, soit dans les recoins obscurs de la bibliothèque de l'Institut, soit dans ce haut lieu du culte balzacien qu'est le « cénacle » de la rue de Seine, soit dans l'étonnante « librairie » de la Collection Lovenjoul à Chantilly où semble errer l'âme du Vicomte et où de hautes verrières diffusent une lumière étrangement irréelle... Ces « études balzaciennes » presque toutes je les ai vu naître. Plusieurs, très étroitement mêlées à mes travaux, m'apparaissent comme des fragments de ma propre vie. En les voyant soudain réunies en un si riche bouquet, dans ce livre quasi testamentaire, qui s'ouvre par une saisissante photo où se lisent à la fois les ravages de la vieillesse et l'ardeur invaincue du chercheur, je suis envahi par une grande émotion. Qu'on me pardonne si je ne puis exprimer ici d'autres sentiments que ceux de la reconnaissance, du respect, de l'admiration affectueuse [1].

Ce livre est important. Il n'apporte rien d'inédit et pourtant, par la concentration en un seul volume d'un nombre important des meilleurs articles consacrés par Marcel Bouteron au père de la *Comédie humaine*, c'est lui qui fera enfin comprendre aux non spécialistes la place absolument hors de pair occupée par notre maître dans la critique balzacienne. Il a été soigneusement composé par Marcel Bouteron lui-même qui, choisissant les plus importants ou les plus significatifs parmi la centaine d'articles balzaciens qui jalonnent sa longue vie littéraire, a cherché à nous donner ainsi la plus exacte et la plus riche image possible de lui-même.

Cette image — qui s'en étonnerait puisqu'il s'agit d'un chartiste ? — est d'abord celle d'un érudit dont la méthode est à la fois souple et sévère. Mémoire précise, exigence critique, — sans défaillance, — vaste information, curiosité toujours en éveil, sens des comparaisons fécondes, telles sont les qualités les plus immédiatement apparentes de cet historien dont les « études » offrent au travailleur balzacien le point de départ le plus sûr

1. Pour qu'on ne pense pas toutefois que mon esprit critique fut absolument aveuglé, je signalerai quelques coquilles : p. 223, il faut *Jaquerie* et non *Jacquerie* ; p. 268, *Lettre sur Kiew* et non *Lettre* ; p. 207, *oublis* et non *oubli*.

pour de nouvelles recherches. Mais, comme chez tous les grands historiens, ces qualités de l'esprit s'accompagnent chez lui de celles de l'âme. Vous cherchiez un érudit. Et vous l'aviez trouvé. Mais, par surcroît, il vous est donné de découvrir un homme. Soit qu'il laisse éclater sa joie de déchiffreur victorieux des arcanes de Bédouck ou de l'inscription orientale de la *Peau de Chagrin*, soit que donnant, un peu à contre-cœur, à son héros une leçon de raffinement psychologique, il explique subtilement les sentiments de la Marquise de Castries, soit qu'il chante le los de ses maîtres ou amis défunts, toujours cet homme nous apparaît débordant de vitalité, de générosité, de délicatesse. Mais nulle part peut-être il n'est allé aussi loin dans la confidence que dans la conclusion de sa première étude lorsqu'il nous parle de ce « culte sentimental que les hommes vouent à ces frères surhumains qui leur font sentir mieux que d'autres, de manière plus saisissante, la grandeur et la misère de la condition humaine, et chez lesquels, comme dans une Bible, ils ont trouvé les mots qui calment les douleurs » (p. 24).

Enfin — faut-il le dire ? — Marcel Bouteron appartient à cette génération d'historiens et de critiques qui non seulement savaient, mais aimaient *écrire*. Un souci d'élégance, de distinction, parfois même de coquetterie dans le style, voilà ce qui doit frapper d'abord le lecteur de ces pages. Jean Pommier, dans son bel « Hommage » liminaire, a bien mis en lumière les vertus essentielles de ce style. Il a parlé à juste titre d' « aisance » et de « clarté » ; à ces deux mots j'ajouterais volontiers celui de « sensibilité ». Une sensibilité très discrète certes, parce que soigneusement maîtrisée par un souci de pudeur, mais qui transparaît pourtant en certaines phrases et, derrière l'érudit ou le critique, laisse deviner le poète ; ainsi dans ces « buissons de plumes » où, à Varsovie, Marcel Bouteron a vu « se mouvoir avec tant de grâce » un officier polonais (p. 263) et plus encore peut-être dans ces « deux grandes flammes à fumées noires tourbillonnant au-dessus d'un brasier qui se meurt » qui évoquent admirablement les deux ultimes chefs-d'œuvre : *Bette* et *Pons* (p. 212).

Ce souci de beauté si apparent dans le style ne l'est pas moins dans l'ordonnance. Celle de chaque article d'abord : on notera, à ce sujet, l'effet magnifique de grandeur et de surprise (il eût ravi Marcel Proust), que produit à la fin de l'article sur Vidocq et Sanson, la citation de *Splendeurs* sur le quartier des « tantes » à la Conciergerie. Plus encore peut-être celle du livre. On sait que rien n'est plus difficile à « organiser » qu'un recueil d'articles composés à des dates différentes et sur les sujets les plus variés. Marcel Bouteron a résolu ce délicat problème avec beaucoup d'habileté. Après un salut confraternel — obligé mais non insincère — au Vicomte de Lovenjoul, éloge auquel fait écho à la fin de l'ouvrage celui de Georges Vicaire, premier conservateur de cette Collection à laquelle il devait consacrer lui-même trente années de sa vie, Marcel Bouteron a ouvert son livre par une présentation générale de Balzac et de son œuvre, écrite en 1939 pour *Les Grandes Figures* chez Larousse, la seule « synthèse » hélas et combien insuffisante pour notre appétit, qu'il nous ait donnée sur Balzac. Puis, viennent les études analytiques, chacune consacrée à un sujet très précis généralement traité d'une manière exhaustive. Quelle variété dans ces textes ! Et notons-le, celle-ci ne tient pas tant à la diversité des sujets qu'à celle des « manières » ou des « styles » de l'artiste. L'histoire de Bédouck est un conte fantastique, celle du dîner Vidocq une nouvelle, celle de la Marquise de Castries un petit roman de la vie privée, l'étude sur les trois premiers éditeurs est une monographie de chartiste et celle où nous sont expliqués les multiples avatars des *Contes bruns* un exercice de haute voltige de bibliographe virtuose !

Or cette variété risquait de paraître un peu papillotante et aurait pu, en fin de compte, nuire à la beauté du livre ; mais elle est fortement com-

pensée par une unité profonde qui tient à ce que le héros de l'histoire est toujours Balzac. Ainsi, comme dans ces jeux d'enfants où, par la simple juxtaposition de taches colorées, on finit par obtenir un tableau harmonieux, un dessin significatif, de même lorsque nous fermons ce livre, nous avons l'illusion d'avoir lu une véritable « *Vie* » de Balzac. Il faut avoir soi-même travaillé de près sur les mystères de la biographie balzacienne pour comprendre ce qui se cache de science sûre et d'exactes recherches sous les pages élégantes et agréables qui portent modestement ce titre : *Une année de la Vie de Balzac : 1835*. On les lit avec ferveur et puis, on se met à rêver : 1820-1850... Il aurait suffi qu'une trentaine de fois fût renouvelé cet effort pour que nous fût donnée cette grande *Vie de Balzac* que seul Marcel Bouteron était en mesure d'écrire. Bien souvent elle lui fut demandée. Bien souvent ses amis lui ont fait l'affectueux reproche de ne pas s'atteler à cette grande tâche. Ce reproche, oserons-nous le formuler une dernière fois ? N'est-il pas temps encore ?...

Mais je ne veux pas terminer ces lignes sur une note de mélancolie. A tout prendre, lorsque je me penche sur les dernières pages de ce livre, lorsque je contemple la liste impressionnante des « travaux littéraires de Marcel Bouteron » et particulièrement lorsque je lis les titres de ces quatre-vingt-cinq articles consacrés à Balzac, alors je pense que mon cher Parrain balzacien a le droit d'être fier. Il peut goûter la joie profonde que donne à l'ouvrier l' « ouvrage bien faite ». Il peut prendre à son compte ce mot que Gide a placé dans la bouche de son Thésée : « J'ai fait mon œuvre. J'ai vécu ».

BERNARD GUYON.

JACQUES SUFFEL, **Anatole France par lui-même**. Paris, Le Seuil, 1954. Un vol. in-18 de 192 pages. Coll. « Écrivains de toujours ».

Les ouvrages consacrés à Anatole France sont assez rares pour qu'on soit reconnaissant, d'emblée, à M. Suffel, vice-président de la *Société Anatole France*, d'avoir publié, dans l'élégante collection des *Écrivains de Toujours*, une étude bien documentée sur l'auteur de l'*Ile des Pingouins*. Voici 125 pages denses de faits, suivies d'un choix de textes, d'une bibliographie succincte, d'une chronologie qui rendra des services, et qu'illustrent, avec une centaine de photographies, des reproductions de dessins à la plume de France, *marginalia* d'un écrivain qui préférait, aux joies de la couleur, la vie plus secrète des lignes, à la Prud'hon. En remerciant M. Suffel d'avoir reproduit aussi le *Satan* de Wiertz (102), dont s'est inspiré l'écrivain dans *La Révolte des Anges*, on songe que des images des quais de la Seine, des paysages florentins, des gravures tirées des *Vies des Pères du Désert*, quelques estampes révolutionnaires auraient efficacement complété ce musée symbolique de la nature et de l'art qui compose la partie la plus sûre d'un univers intérieur. Mais on peut rêver sur ces portraits, qui ont été choisis par M. Suffel de façon à jalonner la « durée » d'une vie — ainsi ceux de Mme Arman, qu'on voit d'abord jeune femme à l'ironie séduisante (31), puis voyageuse alourdie, comme absente, à Florence (90), et enfin modèle voilé, à la bouche amère, aux formes tassées, d'un dernier croquis de France (85). D'autres séries se forment d'elles-mêmes ; celle-ci, qui frappe le regard : la mère de l'écrivain (9), France lui-même, et sa fille Suzanne (27) ; mêmes yeux sensibles, mêmes lèvres inquiètes. Proust se demandait, devant « les petites Brancovan » aux multiples ressemblances, ce qui faisait le génie d'Anna plutôt que de sa sœur. Ce livre nous apprend-il ce qui fait le génie de France ?

Il nous apprend d'abord ce que fut sa vie. En apparence, une carrière. M. Suffel suit avec précision l'ascension du jeune homme, qui sut plaire à

beaucoup « sans porter ombrage à personne » (14) ; chemin faisant, il fait justice des accusations de jalousie mesquine, d'ambition oblique si souvent prononcées par les adversaires de France ; il regrette que France se soit opposé, en 1875, à l'entrée de Verlaine et de Mallarmé dans le recueil du *Parnasse contemporain* (18) ; mais il rappelle que le critique de *La Vie Littéraire* rendit ensuite justice aux deux poètes (27) ; M. Suffel souligne sa fantaisie (125), sa « sensibilité aiguë » (125), son exigeant besoin d'indépendance, affirmé avec éclat aux époques de crise (42-43). Des chapitres brefs et bien articulés marquent les étapes de cette carrière comblée, jusqu'aux années glorieuses de la fin, emportées dans le tourbillon des voyages et des succès : 1913, l'Italie, puis l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, et l'Italie encore, l'Angleterre, la Belgique (182) ; 1914, 60 000 exemplaires de *La Révolte des Anges* enlevés en quelques semaines (101) ; 1924, la cérémonie d'apothéose au Trocadéro. Des fragments de lettres, des dédicaces qui ne sont pas toutes de pure forme attestent, ce qu'on a trop facilement oublié, que vers 1920 les plus jeunes écrivains restaient sensibles au charme francien, Apollinaire aussi bien qu'Eluard, Jean Giono, Roger Peyrefitte ou Armand Salacrou (114-120). — Mais M. Suffel a su voir l'envers de ce tableau brillant. Appétit de jouissance ? Soit, mais, plus sourdement, amer plaisir de tout obtenir pour mieux sentir la vanité de toutes choses : tel est l'accent le plus authentique d'une vie demeurée longtemps secrète. Grâce aux lettres « non-feintes » à Mme Arman, dont M. Suffel publie ici de riches extraits inédits (33-36), on voit dans quel fiévreux climat est née la seule passion de France, qui ne connut, tant qu'elle dura, que les tourments divers d'une conscience trop lucide. Songeant à l'influence de Mme Arman, dont il nuance certains aspects avec subtilité, M. Suffel déclare qu' « elle insuffla à France l'enthousiasme » (38). Le mot est peut-être un peu fort. Du moins ajouterions-nous l'inquiétude, celle qui ravage Paphnuce devant l'inaccessible Thaïs, et Dechartre, dans *Le Lys rouge*, devant Thérèse, dont l'être authentique lui échappera toujours, malgré lui, et malgré elle. La crise, irrémédiable, provoquée en 1910 par la mort de « Madame » est bien étudiée, même dans ses contradictions (86), d'après des lettres inédites et d'émouvantes notes secrètes, déjà présentées en 1946 par Léon Carias, et publiées ici, par fragments, d'après les manuscrits (88-92) [1]. D'autres inédits nous font connaître, pour la première fois, l'aventure fatale d'une fragile Floridienne, un peu exaltée, qui tenta de distraire l'écrivain désespéré (94-95). Trois ans plus tard, en octobre 1914, bouleversé par la guerre, triste jusqu'à la mort, il fut lui-même tenté de disparaître (107). Tel est le cortège d'ombres et de désillusions qui accompagne les années glorieuses de France, apparemment distrait par une activité politique qu'il n'abandonna jamais, affectueux et tendre avec ceux qu'il aimait, et, au fond de son cœur, mûré dans sa « froide solitude » (93). M. Suffel a su rectifier ou établir, avec discrétion et rigueur, un certain nombre de faits qui justifieraient une interprétation nouvelle du « personnage » d'Anatole France.

Mais la courbe intellectuelle de cette vie ? Car une existence d'écrivain échappe par bien des côtés au monde linéaire de la vie quotidienne. Dans cette perspective, le livre de M. Suffel nous laisse un peu sur notre faim. M. Suffel soupçonne que le jeune France ne fut pas « renvoyé » du Collège Stanislas, comme le prétendait une légende aussi inconsistante que tenace (12) ; il a bien raison ; mais la fréquentation de ce collège demeura-t-elle sans influence sur l'auteur de *Thaïs* ? Influence complexe, d'ailleurs, et

1. Un lapsus, p. 89. A la date du 26 mars 1910, M. Suffel a lu : « Je la regrette, non pour le bonheur que je me promettais avec elle : son caractère, mes faiblesses, les circonstances ne nous en *permettaient* plus guère... » — le manuscrit porte : « ne nous en *promettaient* .... »

qui n'alla pas seulement à rebours, comme beaucoup ont pu le croire ; pourquoi n'en rien dire ? La grande admiration de France pour Flaubert s'exprime dans une lettre inédite, découverte par Claude Digeon, et opportunément citée ici (22) ; mais Dickens, les Goncourt, Taine, Jules Soury, méritaient pour le moins une mention, sans oublier Renan, dont on aperçoit le nom (25), mais que l'on aimerait revoir plus souvent. Bien sûr, dans ce raccourci, M. Suffel n'avait pas toute liberté pour ouvrir de plus larges perspectives, qui auraient débordé le cadre fixé par la collection ; néanmoins, on regrette qu'il n'ait pas plus précisément relié l'activité intellectuelle de France, qu'il dit si réceptif, au mouvement des idées dans les dernières années du siècle. Quelques mots encore, pour clore ce chapitre. Ne pourrait-on rendre compte du « tournant » politique de France, aux environs de 1892, par de plus profonds et peut-être plus réels motifs que « le flot (...) des rancunes qui s'accumulent en lui » (43) ? Les dates interdisent, d'autre part, de présenter *L'Ile des Pingouins* comme une « vengeance » de l'écrivain (79), « très froissé » par les réserves des historiens devant *La Vie de Jeanne d'Arc* : sans doute, celle-ci a paru le 3 janvier 1908, et celle-là onze mois plus tard ; mais la plupart des chapitres de *L'Ile des Pingouins* avaient été publiés dans *The New York Herald* de 1905 à 1907, et les placards d'imprimerie sont timbrés de septembre et octobre 1907 ; les additions postérieures visent l'affaire Dreyfus, bien plutôt que les historiens. Suffit-il, enfin, d'opposer le pessimisme de cette même *Ile des Pingouins* (80) et de *La Révolte des Anges* (103) aux opinions sociales que France professait à la même époque, pour y voir le signe d'une essentielle contradiction ? « Tout le monde connaît le France de ce temps-là », écrit M. Suffel (70). Le problème n'est peut-être pas si simple. — Mais cessons, car cette étude, qu'on lit avec plaisir, abonde en détails biographiques précis et souvent neufs, en vifs instantanés qui, parfois, éclairent jusqu'à l'âme.

JEAN LEVAILLANT.

PER G. EKSTRÖM, **Évasions et désespérances de Pierre Loti**. Gumperts Förlag, Göteborg (Librairie Nizet, 3 *bis*, place de la Sorbonne, Paris). Un vol. in-8° de 136 pages.

Professeur d'espagnol et de portugais, connaissant l'anglais, ex-étudiant en Sorbonne et familier de l'œuvre de Loti depuis trente ans, ce Suédois, docteur de l'Université de Göteborg, a pu explorer, mieux qu'à l'aide de traductions — ces « belles infidèles » — les sommets et les vallons de la littérature universelle. Qu'il ait consacré plusieurs années de son activité créatrice à l'étude approfondie de l'œuvre de Pierre Loti, il y a là un choix qui, une fois de plus, prouve la grandeur de l'écrivain français. « Plus je lis les autres, plus j'aime Loti », a-t-il noté dans les *Cahiers Pierre Loti* de mai 1952. Et d'expliquer, invoquant le jugement de l'écrivain danois Jorgensen, la prétendue désaffection de la génération présente pour Loti : « L'homme de nos jours est trop superficiel pour comprendre un auteur aussi profond que Loti. »

Évasions et désespérances de Pierre Loti est une thèse de doctorat présentée en octobre 1953 devant la Faculté des Lettres de Göteborg. Fait remarquable : rédigée en français, elle a été soutenue en notre langue. C'est un insigne hommage rendu à la France et à la mémoire de Pierre Loti. Je le souligne avec déférence, en signalant ce regret de Per G. Ekström de n'avoir pu, faute de la guerre, présenter son travail en Sorbonne.

S'il est vrai que le génie est une longue patience, l'élaboration d'une thèse implique cette manière de « génie », soutenue d'une constante ferveur. Les nécessités du genre exigent que cette dernière qualité, si exaltante,

soit pourtant maîtrisée. J'aime à croire que l'auteur de la présente thèse eût aimé témoigner de sa chaude dilection en sacrifiant parfois à certain lyrisme — que porte en soi un tel sujet. Or, prenant conscience que l'emploi de superlatifs n'avance guère la cause de Loti auprès d'esprits... peu propres à l'enthousiasme, il s'est volontairement gardé de toute épithète laudative, de toute appréciation personnelle, pour ne laisser parler que les faits et les textes et présenter un jeu de citations émanant de critiques autorisés.

Convaincu que la recherche de la foi a été pour Loti une expérience pathétique et que son expression dans son œuvre est un des thèmes les plus saisissants de toutes les littératures, Per G. Ekström avait d'abord songé à ce titre, emprunté à Miguel de Unamuno : *El Sentimiento tragico de la Vida* — le Sentiment tragique de la Vie... Il a opté en faveur d'une formule plus pascalienne.

Le dessein général de l'œuvre est indiqué dans cette phrase de l'Avant-Propos :

> Curieux de la seule personnalité de Loti, j'ai tenté, dans la mesure où une telle gageure peut être tenue, de découvrir, sous la diversité des masques qui le dissimulent, le vrai visage de l'homme... transfiguré par une grande noblesse et une soif ardente de pureté....

C'est pourquoi, négligeant dans ce livre toute analyse de style, Per G. Ekström étudie successivement *Le Marin, l'Athlète et le Voyageur* ; *Pierre Loti et l'Amour* ; *La Tristesse de Loti* ; *Loti et la Religion* (je cite les titres de chapitres). Ces deux dernières parties sont les plus développées : environ la moitié de l'ouvrage. En une remarquable synthèse de quatre pages, l'auteur évoque en justes formules la personnalité de Loti :

> Livré au doute, écartelé entre sa nature riche et sensible, avide d'accomplissement total, d'évasions hors de l'humaine condition, et son éducation morale et religieuse qui proscrit tout « divertissement » ennemi du salut de son âme, Loti ne connaîtra plus qu'une continuelle alternance d'élans et de désespérances.

« Une alternance d'élans et de désespérances.... » Ainsi se justifie, au terme de cette minutieuse étude, le titre choisi. Ainsi est souligné, après avoir été commenté et étayé de textes significatifs, ce trait essentiel de la psychologie de Loti.

On est frappé, en cours de lecture, de la multiplicité des rapprochements entre textes français et étrangers, anglais surtout. Il y a là l'amorce d'une méthode particulièrement suggestive et enrichissante. A l'occasion d'une même note dominante, d'une semblable tonalité, perçues dans divers textes, Per G. Ekström donne en épigraphe, ou cite dans son développement, telle phrase de Shakespeare, de Conrad, de Katherine Mansfield — de la Bible — de Michelet, de Baudelaire, de Rimbaud, de Maupassant, de Gide... C'est reconnaître, dans la littérature universelle, la constance de certains thèmes majeurs, magnifiquement orchestrés par Loti et les grands créateurs. C'est encore être sensible, en humaniste remarquablement éclairé, à des accords, à des « harmoniques » subtils liant fraternellement des poètes inspirés. Tel est le mérite marquant de cette œuvre de conscience et d'amour.

André Moulis.

Karl Maurer, **Interpretationen zur späteren Lyrik Paul Valérys.** München, Leo Lehnen Verlag, 1954. Un vol. in-8° de 252 pages.

On ne peut pas reprocher à M. Karl Maurer d'être superficiel. Il ne consacre pas moins de 252 pages d'une typographie assez dense à l'interprétation des quelques octosyllabes de Valéry qui constituent l'*Ode secrète* et le

sonnet du *Vin perdu*. Il a d'ailleurs la coquetterie de donner seulement dans sa post-face les vraies raisons d'un choix qui ne laisse pas de sembler d'abord un peu étrange : ces deux poèmes lui ont paru d'une importance particulière pour définir l'attitude de Valéry à l'égard de l'antiquité gréco-latine.

C'est pourquoi il ne se contente pas de les élucider en les mettant en rapports, comme il croit, non sans raison, qu'on doit le faire pour tous les poèmes de *Charmes*, avec l'univers psychologique et poétique de *La Jeune Parque*, mais en les replaçant, pour mieux caractériser l'originalité de Valéry, poète français moderne, dans l'ensemble de la tradition littéraire française et latine. Il procède ainsi à une explication en profondeur des deux poèmes, dont la substance intellectuelle de haute qualité est la meilleure justification de son propos.

Pour l'*Ode secrète*, M. Maurer part d'un fragment du Prologue de l'*Hercules Oetaeus* de Sénèque le Tragique, où le vainqueur de l'Hydre, tout comme le héros de l'*Ode secrète*, voit ses exploits magnifiés dans le ciel par la présence des constellations : cette coïncidence hante et féconde l'esprit du critique, qui sait d'ailleurs la ramener à son juste rôle et conclure qu'il n'y a pas eu influence de Sénèque sur Valéry. Mais le mythe d'Hercule, dont le nom même paraît dans l'*Ode*, n'est pas écarté pour autant et par une série d'analyses extrêmement précises et parfois subtiles, portant sur le sens littéral du texte, sur le vocabulaire dans ses rapports avec la culture latine de Valéry, sur les théories valéryennes concernant la danse, l'action et la poésie, aussi bien que la contemplation du ciel étoilé, sur le sens allégorique du poème qui fait apparaître Valéry lui-même comme créateur de mythes, et sur l'influence du *Coup de dés* mallarméen sur Valéry, l'auteur aboutit à cette très intéressante hypothèse explicative que l'*Ode secrète* est née de l'union mystérieuse, dans l'esprit d'un poète, de mythes très anciens et d'idées poétiques très modernes touchant la notion de « constellation ». Mais M. Maurer ne s'en tient pas là : se consolant difficilement de ce que Valéry n'ait pu utiliser l'*Hercules Oetaeus* et ne négligeant nullement le côté formel de l'explication, il essaie de retrouver dans Horace l'origine du groupement de strophes employé par Valéry. S'appuyant sur une comparaison personnelle très poussée, et discutant chemin faisant les curieuses théories de Hohwald [1] sur la question de la poésie absolue dans la littérature latine, il montre qu'on peut au moins voir dans cette parenté entre Horace et Valéry une « continuité du sentiment latin de la forme ». Il essaie enfin de déterminer la part exacte des circonstances biographiques relatives à la fin de la guerre de 1914-1918 dans la genèse du poème, montrant comment elles expliquent peut-être une certaine émulation de Valéry avec le Victor Hugo des *Étoiles filantes*, mais s'effacent finalement devant le souci de la « composition ».

La pensée critique de M. Maurer suit une démarche analogue pour l'explication du *Vin perdu*. Il part cette fois du poème de Leconte de Lisle : *Les Libations*, et, sans parvenir à démontrer tout à fait que le sonnet de Valéry doit être considéré comme une réponse aux vers de Leconte de Lisle, il utilise cependant ce texte comme un point de repère très utile pour caractériser l'usage que différents poètes modernes ont fait de mythes antiques. Il commence, là encore, par une analyse personnelle très serrée du sens littéral, dans ses rapports avec la forme du « sonnet libre » adoptée par Valéry. Après avoir montré, à la suite de F. Rauhut [2], la parenté qui existe

1. E. Hohwald, *Das Wesen der lateinischen Dichtung*, Erlenbach-Zürich, 1948.
2. F. Rauhut, *Paul Valéry, Geist und Mythos*, München, Hueber, 1930.

entre le *Vin perdu* et certains vers de *La Jeune Parque* (385-405), il aboutit à cette première constatation capitale que le sonnet de Valéry n'est ni une fable, ni une ballade, ni un conte, mais un « Traumgedicht », c'est-à-dire un poème qui s'identifie à un rêve. Comparant alors, de ce point de vue, Valéry à Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé, et plus généralement à toute la tradition romantique de la *poésie de rêve*, il dégage fort bien l'originalité de Valéry en tant que poète du rêve qui met fin à la tradition romantique, et la renouvelle par application de ses observations psychologiques. Il retrouve ainsi à l'arrière-plan du sonnet la théorie valéryenne de la poésie conçue comme le domaine des « choses les plus précieuses et les plus inutiles », et par là comparable aux *rites* dont l'invention serait impossible aux modernes. C'est une autre série de considérations des plus intéressantes que celles que M. Maurer est amené à énoncer ensuite touchant l'influence de Racine sur Valéry : il écrit des pages excellentes, pleines de remarques précises et de nuances délicates, sur la différence entre Anatole France et Valéry disciples de Racine, sur la psychologie de la « préciosité » valéryenne, sur l'origine racinienne possible du monologue « physiologique » de *La Jeune Parque*, où il retrouve le même « complexe » que dans le *Vin Perdu*, sur la différence enfin qui sépare Valéry de Racine. Il aborde alors la question de l'utilisation des éléments antiques dans le *Vin perdu*, et là encore il s'efforce de préciser l'originalité de Valéry sur la base de comparaisons minutieuses avec A. Chénier, Leconte de Lisle, Hérédia, Mallarmé, ou entre le jeune Valéry (*Orphée*) et le Valéry de la maturité. Il essaie de montrer comment on trouve chez Valéry, pour qui l'érudition ne devait intervenir qu' « en-dessous », une forme très particulière, très discrète et très vivante de l'influence antique : Valéry fait fi de toute couleur locale et de toute reconstitution archéologique, mais son sentiment profond, et profondément juste, de la vie antique permet, là aussi, comme dans l'*Ode secrète*, la rencontre féconde de symboles religieux très anciens et d'idées très modernes sur la poésie. Car c'est là qu'en arrive M. Maurer pour dégager finalement le sens allégorique du sonnet, qu'il croit découvrir dans les théories de Valéry sur l'état poétique, sur les rapports du poète avec son œuvre et avec son lecteur.

Il conclut en montrant que Valéry a fait œuvre véritablement créatrice en renouvelant des mythes qu'il était dans l'obligation d'emprunter à l'antiquité.

Cette analyse du livre de M. Maurer ne peut donner qu'une idée incomplète de sa richesse et de son intérêt. Il faut ajouter que par l'étendue de l'information, la variété des points de vue, l'ingéniosité des rapprochements et des hypothèses, la logique surprenante qui se retrouve dans les variations et les digressions les plus inattendues, il sollicite et exerce constamment l'esprit de la façon la plus active. M. Maurer montre aussi un sentiment pénétrant de la poésie et la poétique valéryenne, qui lui permet d'éviter bien des écueils : s'il ne renonce pas, en dépit de certains avertissements de Valéry, à vouloir découvrir à tout prix *le* sens précis des poèmes qu'il étudie, il sait du moins que la pensée du poète Valéry est différente de celle du prosateur, à la fois par excès et par défaut. Valéry exprime parfois dans ses vers des idées si étrangement personnelles qu'il n'aurait pas osé les formuler en prose, mais inversement il y introduit des lieux communs que sa prose ne tolérerait pas. Mais ce qui frappe peut-être le plus dans l'étude de M. Maurer, c'est une volonté de précision et de rigueur d'une rare qualité. Il ne se lasse pas de rechercher les arguments les plus convaincants, il discute pied à pied avec les autres commentateurs de Valéry, il cherche à vous enserrer dans un réseau si serré de preuves, de citations, d'analyses, d'hypothèses, de comparaisons, qu'on se sent entraîné parfois presque irrésistiblement vers ses conclusions. Pourtant, quand on se réveille de ce rêve,

et qu'on revient à la réalité du poème, on la perçoit différente, avec des énigmes intactes... Il y a encore de beaux jours pour l'exégèse valéryenne [1].

MAURICE BÉMOL.

JEAN ONIMUS, **Introduction aux « Quatrains » de Péguy.** Un vol. in-8° de 102 pages. Collection des « Cahiers de l'Amitié Charles Péguy », n° 9. 4, rue Aug.-Bartholdi, Paris (15e), 1954.

L'*Introduction aux « Quatrains »* que M. Jean Onimus vient de publier aux *Cahiers de l'Amitié Charles Péguy* et qui est le neuvième volume de cette collection dirigée avec tant d'obstination courageuse par M. Auguste Martin, n'est pas un gros livre, mais certainement la plus importante étude publiée sur l'œuvre de Péguy depuis celle d'A. Béguin sur *Ève*. Plus importante même que les travaux du même auteur [2], pourtant si riches de substance, mais auxquels on pouvait reprocher une méthode d'exposition et même de recherche trop peu soucieuse des exigences de la critique historique. Ici, soit parce que l'objet de son étude était plus limité, soit parce qu'il s'est imposé une plus stricte discipline, Jean Onimus a évité ces défauts. Son tempérament reste entier : nerveux, intuitif, ardent, passionné ; mais la riche matière est rigoureusement ordonnée et ce petit livre, élégamment écrit, clair, précis, emporte notre conviction.

Pourtant la tâche était difficile. Aucun des précédents exégètes de Péguy — et moi pas plus que les autres ! — n'avait osé s'engager dans une telle aventure. Jean Onimus l'a tentée et en est revenu chargé de trésors. Servi par sa culture — celle d'un professeur de Première supérieure, donc très proche de celle de Péguy — il a pu relever d'une manière non exhaustive certes, mais précise et sûre les très nombreuses allusions ou résonances littéraires que contient cette œuvre très librement écrite, où Péguy s'est par moments littéralement déchaîné. En particulier, M. Onimus apporte un riche chapitre à la future, inévitable et passionnante thèse sur Péguy et Hugo.

Cependant — cela va de soi — l'auteur de ce livre doit ses plus importantes explications à une connaissance intime de la vie et de l'œuvre du poète. Il a pu en fixer la date de composition, en reconnaître, en préciser les « thèmes » essentiels, en dégager la signification spirituelle d'une manière tout à fait convaincante. Ce qu'il dit en particulier sur la place occupée dans ce poème désespéré, par le thème des Théologales et le recours à l'Espérance, m'a paru très neuf et très juste. On goûtera aussi beaucoup les pages où il s'efforce d'apprécier exactement la « forme » de ce poème (développement monstrueux d'une primitive « ballade »). Pourtant j'aurais aimé sur ce point des analyses plus poussées. Je crois volontiers que les *Quatrains* sont un premier pas du poète dans la voie du vers régulier ; il ne faut pourtant pas oublier les premiers vers très « réguliers » de la *Jeanne d'Arc* de 1897. D'autre part, si j'ai bien compris, Jean Onimus voit dans la contrainte

1. Je n'en veux pour preuve que les interprétations sensiblement différentes, beaucoup moins approfondies d'ailleurs, comme il est naturel dans un ouvrage d'ensemble, données par M. P.-O. Walzer dans le livre, dont nous avons rendu compte, sur *La Poésie de Valéry*. En ce qui me concerne, je me bornerai à indiquer que les points les plus litigieux, dans l'*Ode secrète* et le *Vin perdu*, semblent, pour l'une, l'identification d'Hercule et du danseur initial (p. 25) ; pour l'autre, l'identification du vin et du sang (p. 200). Quant aux « figures les plus profondes », peut-on les concevoir autrement qu'en rêve ?

2. *Incarnation. Essai sur la pensée de Péguy.* Même collection n° 6, 1952, 272 p., et l'*Image dans l' « Ève » de Péguy, essai sur le symbolique et l'art de Péguy.* Cahier n° 7, 1952, 152 p.

rigoureuse que Péguy s'est imposée en choisissant le mètre des *Quatrains*, une réaction contre les « facilités de la prose ». Soit. Mais alors, comment interpréter le passage de l'*Entretien sur Ève* où Péguy proclame que c'est à un long exercice de la « probité de la prose » qu'il doit d'avoir inséré dans ses vers d'impeccables formules théologiques ? Par ailleurs, Jean Onimus paraît admettre qu'il y a eu passage insensible de la *prose* à la *poésie* par la *prose poétique*. Je n'en suis pas si certain. Il me semble au contraire qu'il y a eu prise de conscience croissante des différences essentielles qui séparent la poésie de la prose. Mais ceci nous entraînerait dans de longs débats. Je m'arrête sur ce point en exprimant le vœu de voir enfin bientôt paraître le grand travail sur Péguy-poète que nous espérons depuis si longtemps.

Et j'en viens enfin à ce qui donne à cet ouvrage son caractère « sensationnel ». Dans le nº 26 des *Cahiers de l'Amitié Charles Péguy*, en juin 1952, sous le titre modeste de *Document pour une étude des « Quatrains »*, Auguste Martin avait publié une séquence de cinq quatrains manuscrits datés du 1er janvier 1912 et signés par Péguy à l'intention d'un amateur d'autographes. Il avait noté que ces quatrains qui figurent, sans aucune variante, à la page 496 de l'édition de la Pléiade, s'y succèdent « dans un ordre strictement inverse de celui du manuscrit ». Partant de là, et comparant de plus près les deux textes, Jean Onimus constata que celui du manuscrit *avait un sens*, tandis que celui de la Pléiade n'en avait pas. Son esprit ainsi alerté, il reprit d'un œil critique la lecture du texte de la Pléiade et ne tarda pas à découvrir une série de passages dont la lecture « régressive » permettait d'obtenir un sens non pas « raisonnable » — il est entendu que la « rime » ne s'accorde pas avec la « raison » ! — mais *un sens*, tout simplement. Je ne citerai ici qu'un exemple : On peut lire dans l'édition de la Pléiade, en tête de la page 530, les deux strophes suivantes :

Qui rame des deux mains
Sa large faux,
Et se fait un chemin
De blés nouveaux.

Tu marches dans ta peine,
O cœur jaloux,
Comme un faucheur en plaine,
O jeune époux.

O mauvais débiteur, etc...

Le « qui » initial de la première strophe ne se raccroche à rien. Les deux strophes précédentes commencent elles-mêmes par un « qui » ; et, si l'on veut remonter plus haut, on ne peut rattacher tous ces relatifs qu'à « l'Espérance au court manteau », ce qui ne donne aucun sens valable. D'autre part, à la fin de la deuxième strophe, le « jeune époux » rejoint fort mal le « mauvais débiteur » de la strophe suivante. Nous sommes dans l'incohérence la plus parfaite ! Et il serait vraiment trop facile de parler de « poésie pure » et d' « écriture automatique » ! Reprenons donc notre lecture (à partir de « Tu marches... ») et nous obtenons une magnifique image un peu longuement « filée », selon la manière chère à Péguy, mais parfaitement claire et cohérente.

Le texte *tout entier* a-t-il donc été publié à l'envers ? La tentation était grande de l'affirmer ! Mais pour y succomber, audace et courage ne suffisaient pas ; un examen sérieux du *manuscrit* s'imposait. Or, la famille du poète a fait à Jean Onimus la très rare faveur d'ouvrir devant lui la fameuse boîte où sont pieusement conservées les nombreuses fiches qui constituent le manuscrit des *Quatrains*. Il a pu les examiner avec soin, et très vite, il a constaté que certaines fiches plus jaunies que d'autres, étaient évidemment

restées plus longtemps exposées à la lumière. De cette observation il a tiré les deux conclusions suivantes :

1° *Il y a eu plusieurs étapes dans la composition.* On peut donc, à l'aide des feuilles plus jaunies, distinguer un certain nombre de paquets formant des « blocs » distincts ;

2° A l'intérieur de chaque bloc ; *c'est la première fiche — la fiche jaunie — qui a été rédigée la dernière.* Par conséquent, les fiches de chaque bloc doivent être lues — donc publiées — en commençant par la dernière.

A partir de là, dans un chapitre qui est sans aucun doute le plus précieux du livre et auquel, s'inspirant d'une expression du poète lui-même, il a donné le beau titre de « Collier aux cent gemmes », Jean Onimus nous propose un *nouvel ordre de lecture* du texte. Certes il s'y montre prudent. Très honnêtement, il signale que, dans une séquence au moins (page 487, str. 6 et 7), l'ordre de l'édition de la Pléiade s'impose ; il rappelle, d'autre part, le mot de Péguy à Lotte (3 avril 1912) : « Je mets *les Quatrains* sur fiches, ensuite je les classerai, les organiserai » ; il en infère, sagement sans doute, que « l'ordre original des *Quatrains* est irrémédiablement perdu » et il conclut enfin avec modestie que celui qu'il propose « n'est qu'hypothèse ». Cette prudence, cette modestie, ne sont pas de pure forme ; elles s'imposent de toute évidence en une affaire aussi obscure. Pourtant, les cas où la lecture « régressive » projette sur un texte jusqu'ici très obscur une très satisfaisante lumière, sont trop nombreux pour ne pas nous autoriser à conclure que Jean Onimus s'est engagé dans la bonne voie et qu'il lui faut maintenant pousser jusqu'au bout sa recherche. Car son livre nous laisse un peu sur notre soif ! Ce qu'il nous faut maintenant, c'est une nouvelle édition des *Quatrains*. Non point une de ces éditions « savantes » que Péguy n'aimait guère parce qu'elles pratiquent trop volontiers la « méthode de la grande ceinture », mais une de ces éditions *probes*, que le directeur des *Cahiers* aimait tant et dont l'exégète hugolien de *Clio* savait mieux que personne combien elles sont rares. Cette édition, nul n'est plus qualifié que Jean Onimus pour nous la donner.

BERNARD GUYON.

PAUL GINESTIER, **Le Poète et la machine.** Paris, Librairie Nizet, 1954. Un vol. in-16 de IV+192 pages.

Ce livre commence fort mal et les premiers chapitres en sont pénibles, abondent en formules creuses et faussement décisives ; puis il s'améliore progressivement pour aboutir à une conclusion qui m'a paru tout à fait pertinente. L'auteur, d'une masse de lectures mal digérées et confusément rapportées, a dégagé peu à peu une idée cohérente.

M. Ginestier s'est proposé d'étudier l'influence de la machine sur l'univers imaginaire des poètes modernes. Pour ce faire, il examine un certain nombre de thèmes : la cité moderne, la conquête de l'espace terrestre, celle de l'espace fluide et de l'air. Il montre comment les poètes du XX^e^ siècle ont réagi à ces grandes expériences collectives, par l'acceptation (rare) ou par le dégoût. Et, pour l'examen de chaque thème, il procède par analyse d'exemples. Quelques-uns des poètes cités sont français ; la plupart sont anglais ou américains : de ceux-ci, M. Ginestier a présenté des textes qui paraissent bien choisis et il a donné des traductions souvent très bonnes (signalons seulement une faute d'étourderie : p. 107, *unhabitable* traduit par *habitables*).

Le reproche que je ferais à ces analyses de thèmes, c'est qu'elles sont décousues ; ce sont les « membra disjecta » de poètes très différents que M. Ginestier examine. Prise à part, chacune de ses analyses peut être bonne et paraître justifiée. Mais le lecteur garde un doute quant à l'ensemble de la

démonstration : les textes n'ont-ils pas été arbitrairement choisis pour les besoins de la cause ? D'autres textes, non cités, n'amèneraient-ils pas d'autres réponses ? — Ce que, par exemple, M. Ginestier écrit sur le vol, les aérodromes, les bombardements est significatif et frappant : est-ce la seule vérité ?

Cette hésitation du lecteur provient de la méthode suivie par l'auteur. M. Ginestier se réclame de l'exemple de M. Bachelard : cette méthode a prouvé sa valeur par sa belle fécondité et j'en suis personnellement grand admirateur. Mais dans une étude comme celle de M. Ginestier, qui porte sur plus d'un demi-siècle, je crois dangereux de faire complètement abstraction de la chronologie et, d'une façon générale, du contexte historique. Le fait essentiel, lorsque l'on étudie l'influence de la machine, de la civilisation moderne sur la vision des poètes, n'est-ce pas la constante et affolante accélération du progrès technique ? On a pu croire, au début du XX^e^ siècle, que l'on atteignait un « âge moderne » où l'homme jouirait des connaissances accumulées par lui dans les différents domaines qu'étudie précisément M. Ginestier, l'habitat et la locomotion. Nous sommes davantage frappés aujourd'hui par le changement perpétuel, par l'accélération croissante du mouvement : d'où la nécessité, je crois, de poser des repères, de ne pas considérer globalement les réactions poétiques devant ces phénomènes. Il y a évolution.

La conclusion de M. Ginestier est que, « par la poésie de l'effort industriel..., l'homme pourra guérir de cette psychopathologie de l'échec caractérisant notre époque » et se délivrer de son très antique complexe d'impuissance en face de la nature.

Claude Digeon.

RÉPERTOIRE
DES MANUSCRITS LITTÉRAIRES FRANÇAIS
vendus de 1945 à 1954

La *Revue d'Histoire littéraire de la France* a déjà publié, entre les deux guerres, des dépouillements de catalogues de ventes d'autographes, *effectués par le regretté Pierre Gastinel.* Le présent travail, réalisé *par M. Roger Pierrot,* grâce à une subvention du C. N. R. S. et au concours de la Direction des Arts et Lettres, reprend ces dépouillements, sous une forme différente. — N. D. L. R.

AVERTISSEMENT

On trouvera ici le signalement des manuscrits littéraires vendus pendant les dix années qui ont suivies la seconde guerre mondiale.

Les dépouillements ont portés : 1° *sur les catalogues de ventes publiques françaises ainsi que sur un nombre assez considérable de ventes à Bruxelles, Genève, Berne, Zürich, Londres et New York* ; 2° *sur les catalogues à prix marqués publiés par les principaux libraires et marchands d'autographes français.*

Il a semblé utile d'y joindre également les manuscrits appartenant à des particuliers ou à des libraires qui, pendant la même période, ont figuré à des expositions littéraires.

Les catalogues dépouillés se trouvent dans les collections de la Bibliothèque nationale où les chercheurs peuvent y trouver les renseignements complémentaires désirables.

En effet, il a été impossible de reproduire les notices détaillées ou les extraits plus ou moins longs qui figurent sur les catalogues. Cela aurait démesurément allongé les travaux de dépouillement et rendu extrêmement difficile une publication même partielle. On s'est contenté pour chaque pièce d'un signalement bref, mais aussi précis que le permet le catalogue où elle est mentionnée.

Un problème délicat était posé par les lettres missives. Devait-on recenser les innombrables lettres des écrivains des XIX^e^ et XX^e^ siècles qui figurent sur les catalogues d'autographes ? Le travail a été entrepris, mais devant la prolifération des fiches, on a dû y renoncer. Une solution qui n'est pas entièrement satisfaisante, mais commode a été adoptée : jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle on a recensé les lettres isolées ; pour les XIX^e^ et XX^e^ siècles, sauf cas exceptionnels, on n'a relevé que les correspondances groupant au moins cinq lettres adressées au même destinataire.

Nous commençons la publication par les écrivains des XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles pour lesquels on a relevé tous les manuscrits littéraires, même les lettres isolées. Une publication partielle suivra pour les écrivains du XIX^e^ siècle.

ROGER PIERROT.

INDEX DES LIBRAIRES

A. = Andrieux (Georges), 154, boulevard Malesherbes, Paris (17e).
Arg. = Argonautes (Les), 74, rue de Seine, Paris (6e).
Ar. = Arnna (Jacques) et Janvier (M.-D.), 48, rue Jacob, Paris (6e).
Ba. = Bazy (Maurice), 10, rue Saint-Sulpice, Paris (6e).
Be. = Berès (Pierre), 14, avenue de Friedland, Paris (8e).
Bl. = Blaizot (Georges), 164, faubourg Saint-Honoré, Paris (8e).
Bo. = Librairie Bosse, 16-18, rue de L'Ancienne-Comédie, Paris (6e).
C. = Librairie C. Coulet et A. Faure, 5, rue Drouot, Paris (9e).
Ca. = Carteret (Léopold), 5, rue Drouot, Paris (9e).
Ch. = Maison Charavay, Michel Castaing suc^r^, 3, rue de Furstenberg, Paris (6e).
Cn. = Chrétien (Pierre), 178, faubourg Saint-Honoré, Paris (8e).
Co = Cornuau (Pierre), 2, rue Laffitte, Paris (9e).
D. = Degrange (Victor), 10, rue Pergolèse, Paris (16e).
Du. = Dussarp (Marcel), 36, rue du Mont-Thabor, Paris (2e).
Fa. = Fabius (Emmanuel), 55, rue de Châteaudun, Paris (9e).
G.-B. = Giraud-Badin, 128, boulevard Saint-Germain, Paris (6e).
G.-K. = Gutekunst et Klipstein, Lampenstrusse, 49, Berne, Suisse.
Ga. = Librairie Gallimard, 15, boulevard Raspail, Paris (7e).
H. = Heilbrun (Georges), 76, rue de Seine, Paris (6e).
J. = Jacquenet (Louis), 10, rue de l'Odéon, Paris (7e).
K. = Kundig (W. S.), 2, place du Port, Genève, Suisse.
L. = Loliée (Marc), 40, rue des Saints-Pères, Paris (7e).
La. = Lardanchet (Henri), 100, faubourg Saint-Honoré, Paris (8e).
L.-G. = Legueltel-Gaillandre, 21, quai Malaquais, Paris (6e).
Le. = Legueltel (Robert), 17, rue Drouet, Paris (9e).
Lo. = Loewy (Édouard), 184, boulevard Haussmann, Paris (8e).
M. = Matarasso (H.), 72, rue de Seine, Paris (6e).
M.-P. = Mounastre-Picamilh, 45, rue Porte-Dijeaux, Bordeaux.
Mo. = Morgand, 14, rue de Seine, Paris (6e).
P.-B. = Parke-Bernet galleries, 180, Madison Avenue, New York.
Pr. = Privat (Georges), 180, boulevard Haussmann, Paris (8e).
R. = Raoust (Émile), 11, rue Neuve, Lille.
R.-D. = Roux-Devillas, 12, rue Bonaparte, Paris (6e).
Ra. = Rauch (Nicolas), Mies, canton de Vaud (Suisse).
S. = Sotheby and C^o^, 34-35, New Bond Sreet, Londres W. 1.
Sa. = Saffroy, 3, quai Malaquais, Paris (6e).
T. = Tausky, 3, rue Tronchet, Paris (8e).

V.-M. = Librairie Georges Andrieux, Mme J. Vidal-Mégret, sucr, 154, boulevard Malesherbes, Paris (17e).
V.-P. = Van der Perre (Paul), 21, rue de la Régence, Bruxelles.

Pour les catalogues de ventes publiques, on a fait précéder les sigles du libraire-expert (ci-dessus) de la lettre V. Le lieu de la vente est précisé, sauf pour Paris. La date exacte de la vente est toujours indiquée (ex. : 2-VI-48), elle précède le numéro de la pièce dans le catalogue analysé.

Pour les catalogues à prix marqués, les sigles des libraires sont suivis de l'abréviation cat., du numéro du catalogue, de sa date abrégée de publication (ex. : '50) et du numéro de la pièce.

XVe SIÈCLE

Charles d'Orléans. — Lettre au chancelier et trésorier d'Orléans [entre 1415 et 1421]. 1 p. — V., Genève, Ra., 25-XI-53, no 64.

Chastelain (Georges). — Miroir exemplaire ou Gouvernement du duc de Bourgogne surnommé plus tard Téméraire. Ms. du XVe siècle. 38 p. in-4o (miniatures et initiales). — V., Genève, K., 28-X-46, no 10.

Commynes. — Lettre (minute) au cardinal La Balue, Paris, mars 1484. 1 p. in-fol. obl. — Ch. cat., 678 (oct. 49), no 22926.

La Sale (Antoine de). — Le Réconfort de Madame de Fresne. — La Journée d'honneur et de prouesse. Ms. du XVe siècle, 44 p. in-4o. — V., Genève, K., 27-III-50, no 74.

Saint-Gelais (Octavien de). — Recueil de poèmes : *Enssuyvent les trois buccines, cest assavoir Foy, Charité et Esperance.* Ms. du début du XVIe s. 21 p. in-4o. — Be., cat. 49, no 228.

XVIe SIÈCLE

Amyot (Jacques). — Lettre à M. de Bissy, Auxerre, 12 sept. 1577. 3 p. in-fol. — V., Co., 23-II-54, no 2.

Anthologie manuscrite de la 1re moitié du XVIe s. 103 p. in-4o, pièces de vers et de prose de différentes mains (le ms. commencé au début du XVIe siècle comprend des morceaux plus récents). Envoi : « Donné au marquis d'Asserac ce 8 mars 1547 par le très illustre Monsieur le Prieur de Matras. » — V., Genève, K., 29-X-46, no 40.

Calvin. — Lettre à Fidolo Duncombe, 20 oct. 1551, 1 p. — V., New York, P.-B., 16-IV-45, no 76.

Chrestien (Florent). — Lettre à M. Daniel, avocat à la Cour de Paris. Paris, 12 janv. 1574, 1 p. in fol. [En français et en latin]. — Be., cat. 50 ('51), no 26.

Duplessis-Mornay (Philippe). — Lettre à sa belle-fille Mme de Villarnoul, Saumur, 10 déc. 1610, 1 p. in fol. — V., Co., 31-V-49, no 26.
— Lettre à sa femme, Châtellerault, 13 fév. 1598, 1 p. in-4o. — V., Co., 28-VI-49, no 26.

Du Vair (Guillaume). — Lettre à M. de Villeroy, 1603, 3 p. in-fol. — V., V.-M., 22-XII-49, no 18.

Marguerite de Navarre. — Lettre au Cardinal du Bellay, Paris, 2 mai, 1 p. in-fol. — V., Co., 31-V-49, no 63.
— Lettre à Charles-Quint, s. d. [sur libération de François Ier]. 1 p. in-fol. — V., Bruxelles, V.-P., 18-I-52, n° 699.

— Lettre à la duchesse de Ferrare, s. l. n. d., 1 p. in-fol. (Coll Fillon, 222). — V., Ac., 18-III-48, nº 154. — Bo., cat. 50 ('51), nº 74.

Montaigne. — Annotations en marge de Quinte-Curce (Bâle, 1545). — Bl., cat. 300 ('50), nº 927.

Pontus de Tyard. — Lettre (en partie aut.) à Pyot, greffier de Charnay, Bragny, 26 janv. 1602, 1 p. in-8º obl. — Be., cat. 50 ('51), nº 93.

Ronsard. — Lettre à Jean de Morel, Maréchal des Logis de la reine, Paris, 1552. 1 p. in-4º. — V., Genève, Ra., 25-XI-53, nº 65.

XVII^e SIÈCLE

Académie française. — Album in-4º contenant des pièces aut. de 445 membres de l'Académie française parmi lesquels : Boileau, Chapelain, Conrart, Maynard, Racan, Guez de Balzac, Voiture, Furetière, Bossuet, Racine, Fléchier, La Fontaine, etc. — V., Co., 10-XII-54.

Arnauld (Angélique). — Pièce signée, Port-Royal, 28 nov. 1661, 8 lignes (note sur une pièce envoyée à la mère Agnès). — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 23986.

Arnauld (Antoine). — Lettre, 23 août, 1 p. in-4º. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 23986.

Arnauld d'Andilly. — Lettres (2) à Chapelain (avec 3 lettres de Chapelain à Arnauld), 1654, 25 p. in-4º (relatives à *La Pucelle*). — Bl., cat. 29, ('49), nº 495.

— Lettre à une dame, 1663. 2 p. in-8º. — Mo., nov. 54, nº 5.

— Lettre à M. de Poyanne, Saint-Germain-en-Laye, 16 oct. 1624, 1 p. in-fol. — Sa., cat. 27 ('53), nº 10202.

— Mémoires de Monsieur Arnaud d'Andilly, copie ancienne datée à la fin : « Fait à Pomponne, le 25^e jour de juin 1664 », 379 p. pet. in-4º. — V., V.-M., 8-III-50, nº 75.

Aumale (M^lle d'). — Mémoires de M^lle d'Aumale et Souvenirs de M^me de Caylus pour servir à l'histoire de M^me de Maintenon. Ms. du XVIII^e siècle remanié au début du XIX^e, 800 p. env. in-4º. — V., V.-M., 29-III-49, nº 19.

Balzac (Jean-Louis Guez de). — Lettre à Monseigneur, Balzac, 4 août 1630. 15 p. in-4º (Dans un ex. du *Prince*, de la coll. Morrisson). — V., Ar., 9-VI-49, nº 4.

— Voir aussi Chapelain (Jean) et Maynard (François).

Bayle (Pierre). — Lettre à Ménage, Rotterdam, 4 avr. 1689, 4 p. in-4º. — V., Ar., 17-III-48, nº 17. — R.-D., cat. 21 ('48), nº 6328.

— Lettre à Ménage, Rotterdam, 30 mai 1689, 4 p. in-4º. — V., Ar., 17-III-48, nº 18.

— Lettre à Ménage, Rotterdam, 22 mars 1691. — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23785.

Boileau. — Deux épigrammes : Épigramme sur la manière de réciter du Poète P***, 8 vers ; Épigramme imitée de celle de Martial qui commence par *Nuper erat Medicus*, 4 vers, 2 p. — Bo., cat. 892 ('54), nº 115.

— Satire sur les femmes, supplément, 4 vers ne figurant pas dans les éd. (Dans un album sur l'Académie française). — V., Co., 10-XII-54.

— Lettre au Révérend Père Boubours, 2 p. in-8º. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, nº 79.

— Voir aussi Brossette (Claude).

Boisrobert. — Lettre à d'Hozier, Rome, 19 février, 3 p. in-4º. — V., Ch., 9-XII-54, nº 18.

Bossuet. — Corrections et réflexions en marge d'un devoir d'écolier sur le règne de Louis XI, 18 p. in-4°. — V. Co., 31-v-49, n° 9.

— Devoir du Grand Dauphin avec corr. aut., 2 p. in-4°. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19004. — Sa., cat. 5 ('46), n° 1949.

— Devoir du Grand Dauphin (sur la 3e croisade) avec des corr. aut., 4 p. in-4°. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21648.

— Devoir du Grand Dauphin (version latine extraite de l'*Énéide*, Turnus), avec corr. aut., 4 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 507.

— Exposition de la doctrine catholique. Fragment, 4 p. in-8°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25277.

— Fragm. de ms. en latin. 2 p. ch. 31-32 sur 1 f. in-4°. — V., V.-M., 29-IV-53, n° 210.

— Histoire des variations des églises protestantes, fragm., 2 p. [avec éd. 1688]. — La., cat. 48 ('54), n° 2639.

— *De Institutione Ludovici Delphini* (8 mars 1679), 26 p. in-4° [note de l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet : c'est ici l'original corrigé de la main même de l'auteur, sur lequel ont été faites les autres copies]. — V., Co., 23-II-54, n° 18.

— Lettre à Mme d'Albert de Luynes, Chalons, 22 sept. 1694, 2 p. in-8° — L., cat. 75 ('50), n° 312.

— Lettre à Mme d'Albert de Luynes, Germigny, 14 mai 1695, 4 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 7.

— Lettre à Mme d'Albert de Luynes, 22 août 1695, 4 p. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 16.

— Lettre à Mme d'Albert de Luynes, s. d., 3 p. in-8°. — Bl., cat. 300, ('51), n° 1185.

— Lettre à Mme de Beringhem, 5 juin 1685, 2 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 40.

— Lettre au curé de Bonnost, 4 oct. 1694, 1 p. in-12. — Bl., cat. 299 ('49), n° 508.

— Lettre à son neveu l'abbé Bossuet, Paris, 17 août 1697, 4 p. in-4°. — V., Co., 23-XI-54, n° 14.

— Lettre à l'abbé Bossuet, Paris, 23 juin 1698, 8 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 39.

— Lettre à l'abbé Bossuet, Meaux, 20 juil. 1698, 4 p. in-4° (incomplet). — V., Co., 5-II-46, n° 9.

— Lettre à l'évêque Dumay, Saint-Germain, 13 avr. 1673, 1 p. in-8°. — L., cat. 75 ('50), n° 313.

— Lettre à Pierre Nicole, Meaux, 7 déc. 1691, 4 p. in-4°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 74.

— Lettre au cardinal de Noailles, Meaux, 30 oct. 1702, 8 p. in-8°. — Be., cat. 50 ('51), n° 15.

— Lettre à M. de Pompone, Saint-Germain, 26 nov. 1679, 2 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 40.

— Lettre à l'abbé Renaudot, s. d., 1 p. in-8°. — Sa., cat. 22 ('51), n° 8319. — T., été 52, n° 20022.

— Lettre, s. d. — V., Co., 24-II-49, n° 7.

— Lettre, 13 mai 1699, 2 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 5.

— Lettre, Saint-Germain, 14 déc. 1671, 1 p. in-8°. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1000.

— Lettre, Germigny, 7 août 1693, 4 p. in-8°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22657.

— Lettre, 31 août 1698. 9 p. in-8° (sur les Jésuites italiens). — V., Londres, S., 6-XI-51, n° 375.

— Notes prises au cours d'une lecture de Calvin destinées à la *Réfutation du catéchisme du sieur Paul Ferry* (Metz, 1655), 8 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 13.

— Notes de lectures dans les *Mémoires* de Commynes sur la campagne d'Italie de Charles VIII, pour l'instruction du Dauphin, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19243.

— Notes de lectures sur la théologie, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24785.

— Notes sur l'histoire du XVI^e siècle, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21395.

— Sermon pour la Conception de la Sainte Vierge (Saint-Germain-en-Laye, 9 décembre 1669). Premier exorde, 2 p. in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 17.

— Traité de l'amour de Dieu (notes), 1 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 314. — T., été 52, n° 20023.

— Lettre à lui adressée par son neveu l'abbé Bossuet. Plusieurs passages chiffrés mis au clair par Bossuet, Rome, 2 sept. 1698, 24 p. in-4°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24417.

— Voir aussi Fénelon, Ledieu (abbé) et Mabillon.

Brossette (Claude). — Mémoire concernant la vie et les ouvrages de Despréaux. Ms. en partie aut., 612 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 23.

Bussy-Rabutin. — Lettre au P. Bouhours, 18 juil. 1677, 2 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 45.

— Lettre à M. de Sainte-Moré, Nevers, 5 février 1652, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19526.

— Lettres (3) en partie aut. — V., Co., 24-II-49, n° 13.

— Lettre, 1^er janv. 1662, 1 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 45.

Caylus (M^me de). — Lettre à M^lle d'Aumale, secrétaire de M^me de Maintenon, 2 p. in-12. — L., cat. 75 ('50), n° 321. — V., Ch., 9-XII-54, n° 25.

— Lettre à M. de Glapion, 5 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22911.

— Voir aussi Aumale (M^lle d').

Chapelain (Jean). — A Monsieur de Balzac sur sa cholique. — « Balzac, mon noble amour, que la Romaine lyre ». Poésie copiée par Balzac. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22649.

— Lettre à M. d'Ablancourt (en prose et en vers), Charleville, 17 nov. 1660, 3 p., in-8°. — V., Ar., 30-XI-50, n° 11.

— Lettres (17) à Carlo Dati, 38 p. — V., Ar., 17-III-48, n° 52.

— Lettre à Carlo Dati, Paris, 25 mars 1668, 2 p. in-12. — R.-D., cat. 21 ('48), n° 6332.

— Lettre à Carlo Dati, avr. 1669, 3 p. in-12. — D., cat. 54 ('52), n° 1778.

— Lettre à Carlo Dati, 16 mai 1669. — D., cat. 56 ('53), n° 2954.

— Lettre à Carlo Dati, Paris, août 1669, 2 p. in-8°. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 31.

— Lettre à Carlo Dati, Paris, ce 10 août 1669, 2 p. in-3°. — T., cat. Hiver 51-52, n° 19031.

— Lettre à M. Heuclins, Paris, 5 janv. 1668, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20915.

— Lettres (3) à Daniel Huet, Paris, 2 mars 1660, 3 p. in-4° ; Paris, 27 mars 1661 et 15 avril 1663, ensemble, 3 p. in-12. — V., Co., 28-II-50, n^os 16-17.

— Lettre à M^lle de Scudéry, Paris, 29 janv. 1645, 3 p. in-4°. — V., Berne, G.-K., 15-XI-50, n° 141.

— Lettre à M^lle de Scudéry, Paris, 17 juil. 1647. — V., Ar., 17-III-48, n° 51.

— Lettre à M^lle de Scudéry, s. d., 2 p. in-4°. — V., Ar., 20-III-48, n° 28.

— Lettre (en italien), Parigi, 23. V. 1664, 2 p. in-4°. — D., cat. 52 ('50), n° 466.

— Lettre, Paris, 28 mars 1670, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 24943.
— Lettre, Paris, 14 mai 1670, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25286.
— Lettre (sur l'astronomie) [Dans un album consacré à l'Académie française]. — V., Co., 10-XII-54.
— Lettres (2). — V., Co., 24-II-49, n° 15.
— Voir aussi Arnauld d'Andilly.

Chardin (**Jean**), Le voyageur. — Lettre à Daniel Chardin, Londres, 21 avr. 1686, 3 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 24.

Conrart (**Valentin**). — Lettre (15) à M. de La Faisse, pasteur à Montélimar, 1644-1674, 40 p. in-8°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22929.
— Lettre à M. de La Faisse, Atys, 18 sept. 1665, 3 p. in-8°. — V., Ch., 9-XII-54, n° 32.
— Lettre à M. de La Faisse, s. d., 2 p. in-8°. — Mo., nov. 54, n° 25.
— Lettre à un ami de Hollande, 18 mars 1661, 3 p. in-12. — V., Bruxelles, V.-P., 6-XI-54, n° 281.
— Lettres (6). — V., Co., 24-II-49, n° 26.

Corneille. — Fragm. de lettre à Jacques Goujon, 1er juil. 1641, 4 lignes. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19032.

Coulanges (M^ise^ **de**). — Lettre à M^me^ de Sévigné, 23 décembre [1695], 7 p. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 33.

Descartes. — Lettre à M. de Zuylichem, Stockholm, 4 déc. 1649, 2 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 72.

Faydit (**P.-V.**). — Lettre à la marquise d'Aligre, à la cure Saint-Séverin, 3 mars 1700, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20094.

Fénelon. — Lettre à un ami de Maubeuge, Cambray, 29 juil., 1 p. in-8°. — V., Co., 21-XI-50, n° 57.
— Lettre à l'abbé de Beaumont, Haurincour, 16 mai 1703, 3 p. in-8°. — V., Londres, S., 6-XI-51, n° 387.
— Lettre à M. de Bernières, 3 p. in-8°. — V., Co., 31-V-49, n° 29.
— Lettre à M. de Bernières, Cambray, 9 janv. 1703, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22689.
— Lettre à M. de Bernières, 4 janv. 1706, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24655.
— Lettre au cardinal de Bissy, 20 janv. 1711, 2 p. in-4°. — V., Co., 23-XI-54, n° 47.
— Lettre à Bossuet, 14 juillet [1694], 2 p. in-4°. — V., Co., 11-VI-48, n° 59.
— Lettre à l'abbé Dubos, Cambray, 4 janv. 1714. — V., Ar., 17-III-48, n° 93.
— Lettre à l'évêque de Saint-Omer, Cambray, 14 mars 1704, 3 p. in-4°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3015.
— Lettre au chevalier de Fénelon, Versailles, ce 5 nov. [1694], 2 p. in-8°. — T., cat., Hiver 51-52, n° 19078.
— Lettre au M^is^ de Fénelon, Cambray, 11 sept. 1713, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24049.
— Lettre à la Marquise de Laval, Versailles, 12 sept. 1692, 1 p. in-12. — L., cat. 75 ('50), n° 534.
— Lettre au P. Le Tellier, Cambray, 28 mars 1706, 7 p. in-8°. — V., Ar., 17-III-48, n° 92. — D., cat. 52 ('50), n° 555. — Bl., cat. 304 ('54), n° 1306.

— Lettres (2) au maréchal de Villars, Cambray, 23 mars 1714, 3 p. in-4° et Cambray, 25 sept. 1711, 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), nos 36 et 37.

— Lettre, Cambray, 6 juin 1699, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24458.

— Lettre, 11 janvier 1702, 2 p. in-12. — Bl., cat. 299 ('49), n° 539.

— Lettre, Cambray, 22 nov. 1702, 2 p. in-8°. — V., V.-M., 16-XII-46. n° 74. — V., Ch., 8-VI-49, n° 65. — V., Co., 28-II-50, n° 60.

— Lettre, Cambray, 14 fév. 1704, 2 p. in-4°. — V., Ch., 8-VI-49, n° 60. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22952. — L., cat. 75 ('50), n° 376.

— Letre, Cambray, 19 oct. 1711, 4 p. in-4°. — V., Ar., 6-VI-46, n° 23.

— Lettre, Cambray, 29 juin 1714, 2 p. in-4°. — V., Co., 5-II-46, n° 24.

— Lettre, s. d., 2 p. — V., Co., 1-VII-48, n° 11.

— Ms. relatif aux précautions à prendre contre le Jansénisme, 20 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 91.

— Notes de lecture (Guillaume Perrault, *Somme des vertus et des vices*), 1 p. in-4°. — Sa., cat. 5 ('46), n° 1985.

Fléchier. — Lettre au P. Bouhours, Versailles, 9 sept. — V., Ar., 17-III-48, n° 94. — L., cat. 75 ('50), n° 381.

— Lettre (minute) au chancelier Boucherat (entre 1687 et 1699), 1 p., in-8°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25152.

— Lettre (minute) au Chancelier de France, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 684, (juil. 51), n° 24051.

— Lettre à son frère, Montpellier, 22 janv. 1700, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19845.

— Lettre à M. de Margon, Nîmes, 18 juin 1705, 1 p. in-8°. — V., Ar., 10-I-46, n° 20.

— Lettre à Mme de Pichony sa nièce, Nîmes, 16 avr. 1708, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22955.

— Lettre à l'abbé Quiqueran de Beaujeu, Nîmes, 20 nov. 1703, 3 p. in-8°. — D., cat. 52 ('50), n° 559.

— Lettre, 24 sept. 1702, 1 p. in-12. — V., Co., 23-XI-54, n° 48.

— Lettre, Nîmes, 16 avr. [avec éd. d'*Histoire du Cardinal Ximénès*]. — La., cat. 47 ('53), n° 2174.

François de Sales (Saint). — Lettre à Mme l'Abbesse de Port-Royal [Marie-Angélique Arnauld], 1 p. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 69.

— Lettre à M. Milletot, Annecy, 13 mai 1602. — V., Ar., 18-III-48, n° 204.

— Lettre à M. de Sainte-Catherine, 17 déc. 1610, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25157.

Galland (Antoine). — Lettres (5) à un érudit (1677-1681), 21 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 548.

Grignan (comtesse de). — Lettre, 2 p. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 69.

Huet (Pierre-Daniel). — Lettre (minute) à Samuel Bochart, 21 sept. 1666, 6 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 79 (2).

— Lettre (minute) à Samuel Bochart, Paris, 21 oct. 1666, 10 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n° 82 (1).

— Lettres (8) à M. de Charsigné et à son intendant, 1702-1715, 31 p. in-12 et in-8°. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1709.

— Lettres (7) à André Graindorge, 26 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, nos 80-81.

— Lettre (minute) à Justel, 4 p. in-12. — Bl. cat. 301 ('51), n° 1707.

— Lettre (minute) au père Martin [fév. 1703], 2 p. in-12. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1933.

— Lettres (38) à Ménage, 1661-1691, 85 p. in-4° et in-8°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 80.

— Lettres (3) à Ménage, 7 p. in-12. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1704.

— Lettre à M^me^ de Montespan, déc. 1681 (?), 4 p. in-4° ; lettre à Saumaize (en latin), 1653 ; lettre à Vossius, mars 1659, 4 p. in-4° ; notes de philosophie, etc. (non aut.). — Bl., cat. 302 ('52), n° 1934.

— Lettre à M. Perrault sur Le Parallèle des Poètes anciens et modernes, 17 oct. 1692, 21 p. in-4°. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1702.

— Lettre à M. Toinard, Avranches, 5 août 1698, 1 p. in-8°. — V., Co., 28-II-50, n° 79.

— Lettre, 14 oct. 1696, 3 p. in-4°. — D., cat., 55 ('53), n° 2129.

— Lettre, 25 juil. 1697, 4 p. in-12. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1705.

— Lettre, 8 oct. 1702, 5 p. in-12. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1708.

— De la Nature de la rosée, dissertation adressée à André Graindorge, datée 1^er^ juil. 1666, 3 p. in-8°. — V., Co., 28-II-50, n^os^ 82 (2).

— 3 pièces de vers, 3 ff. — Bl., cat. 301 (51), n° 1703.

— Préface à un recueil de pièces diverses, memento adressé à l'abbé de Tilladet, 12 p. in-8°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1932.

— Remarques sur le livre du P. Rapin intitulé : *Réflexions sur la philosophie*. datées 4 avr. 1678, 4 p. in-12. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1706.

— Voir aussi Chapelain, Ménage et Morin.

Jansénisme. — Recueil du XVIII^e^ siècle intitulé : Mélange sur le *Jansénisme*, 405 p. (hostile au J.). — R.-D., cat. 34 ('54), n° 2 224.

La Fontaine. — Lettre à la duchesse de Bouillon, Château-Thierry, 2 sept. 1680, 2 p. in-8°. — Be., cat. 50 (51), n° 60.

— Lettre à M. Jannart [oncle de la femme de La Fontaine], 31 juillet [1661 ou 1662], 2 p. in-8°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 24994.

— Lettre au Chevalier de Sillery [28 août 1692], 3 p. in-4°. (Cette lettre est un brouillon d'une lettre destinée au duc de Bourbon.) — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 75.

— Madrigal pour le mariage de M^lle^ d'Aumont avec M. de Mézière, 1 p. in-4° (au v°, note de Pellisson). — V., Co., 31-V-49, n° 44.

— Remarques sur la traduction des *Homélies* d'Astérius par François de Maucroix, 6 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 127.

Lancelot (dom Claude). — Lettre, Paris, 22 sept. 1614. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24492.

La Rochefoucauld. — Lettre à un protecteur, 1 p. in-8°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 71.

— Lettre au maréchal de Brézé, 26 oct. 1648, p 2., in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 61.

La Sablière (Antoine Rambouillet de). — Lettre à Pellisson, 3 p. in-4° (avec trois madrigaux), — V., Co., 21-XI-50, n° 87.

Ledieu (Abbé). — Mémoires sur la vie de Bossuet... par l'abbé Le Dieu, chanoine de Meaux, secrétaire de Bossuet. Copie exécutée vers 1840 par A. Floquet, d'après le ms. B. N., fr. 12985 et un autographe aujourd'hui perdu, 194 p. in-fol. — Be., cat. 36 (1945), n° 124.

Lemaistre (Antoine). — Lettre à la duchesse de Luynes, Port-Royal, 19 août 1651, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24685.

Lenclos (Ninon de). — Lettre à M. de Bonrepos, 3 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 587.

— Lettre à la M^ise de Villette, 16 août, 3 p. in-4°. — V., Co., 5-II-46, n° 36.
— Lettre, s. d., 3 p. in-8°. — V., Co., 5-II-46, n° 37.

Mabillon. — Lettre à Bossuet, 2 p. in-4°. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 86. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21504.
— Lettre à un évêque, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24512.

Malebranche. — « Extrait de la Recherche de la vérité par Malbranche prêtre de l'Oratoire. » Copie ms. du XVIII^e s., 610 p., in-4°. — Be., cat. 44, n° 179. — V., Genève, K., 28-III-50, n° 251.

Malherbe (François de). — Lettre (minute) à la vicomtesse d'Aulchy, 27 juin 1626, 1 p. in-fol. — V., Co., 5-II-46, n° 43.
— Lettre à M. de Bouillon, Conseiller du Roi et Trésorier au bureau des finances à Caen, Paris, 13 mars 1623, 2 p. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 70.
— Lettre écrite au nom d'Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence au Dey d'Alger, Riez, 25 janvier 1581, 1 p. in-fol. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 501. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25197.
— Lettre à Racan, 18 oct. 1625 (contenant quelques vers), 3 p. in-fol. — V., Ar., 18-III-48, n° 151.

Maynard (François). — Ode à Alcippe, calligraphiée par Guez de Balzac, 6 p. in-4°. — V., V.-M., 2-VI-48, n° 4.
— Sonnet dédié à Mazarin (Dans un Album consacré à l'Académie française). — V., Co., 10-XII-54.

Ménage (Gilles). — Fragm. concernant Gassendi et Peiresc, 1 p. in-16 obl. — Be., cat. 50 ('51), n° 80.
— Hic est, quem legis et Stupe legendo. Poème de vingt vers (dont 8, rayés) en latin. — Mo., nov. 54, n° 57.
— Lettres (11) à Daniel Huet, 1660-1661, 13 p. in-4°. — V., Co., 28-II-50, n^os 99-101 et 103.
— Lettre à Huet, Paris, 20 nov. 1660, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23901. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 25024.
— Lettre à Huet (?), Paris, 21 août 1685, 3 p. in-8°. — V., Ar., 18-III-48, n° 160. — Be., cat. 50 ('51), n° 81.
— Voir aussi Bayle, Huet, Mézeray, Nublé, Sévigné.

Mézeray. — Recherches étymologiques, 2 p. in-4° (avec 3 lignes aut. de Ménage). — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24185.

Montausier (Julie d'Angennes, duchesse de). — Lettre au cardinal de Lavalette, 4 p. gr. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 99.

Montpensier (duchesse de). — Lettre à la maréchale de Bellefond, Eu, 1^er août, 2 p. in-4°. — V., Co., 31-V-49, n° 74.

Morin (Étienne). — Lettre à Huet, Caen, 23 fév. 1679, 4 p. in-4°. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1725.

Nadaillan (de). — Portrait du gouvernement politique. Ms. du XVII^e siècle, dédié à Louis XIV orné de bandeaux et culs-de-lampe. — V., V.-M., 29-III 49, n° 25.

Nublé (Louis). — Lettres (80) à Ménage, 1645-1685, 120 p. in-4° et in-8°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 139.

Pastorale auvergnate Thiernoise, signée Antoine Cohanoux et datée 1er septembre 1684 ; 75 ff. in-4°. — Bo., cat. 892 ('54), n° 161.

Pellisson. — Voir La Fontaine, La Sablière.

Perrault (Charles). — Contes de ma mère l'Oye, 1695. Copie ms. contenant 5 contes, 118 p. (reliure aux armes d'Orléans). — Vendu en 1953, à la Pierpont-Morgan Library (Voir P. Delarue, *Arts et traditions populaires*, n° 1, janvier-mars 1954).

— Lettre à M. de La Planche, 3 mars 1672, 1/2 p. in-12. — L., cat. 79 ('52), n° 452.

— Lettre à M. de La Planche, 5 juil. 1672, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 679, juil. 49, n° 22788.

— Lettre à M. de La Planche, août 1675, 1 p. in-8°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 149.

— Lettre, 17 juin 1675, 1 p. in-8°. — V., Co., 10-V-49, n° 24.

— Lettre. — V., Co., 1-VII-48, n° 29.

— Lettre. — V., Co., 24-II-49, n° 54.

Petit (Louis). — Lettre, Paris, 1666, 3 p., in-fol. — V., V.-M., 25-III-52, n° 131.

Racan. — Voir Malherbe.

Racine (Agnès). — Lettre à Mlle Gaier, 23 fév. 1695, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 680 (avr. 52), n° 24551.

Racine (Jean). — Annotations (Quinte-Curce, Paris, 1664). — Bl., cat. 302 ('52), n° 2064.

— Lettres (3) au Maréchal de Luxembourg, 2, 3 et 4 août 1693, 9 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, nos 185-186 et V., Ar., 21-IV-48, n° 157.

— Lettre à sa sœur, Marie Rivière, Paris, 10 sept. 1681, 2 p. in-8°. — V. Genève, Ra., 25-XI-52, n° 72.

Rambouillet (Catherine de Vivonne, Mise de). — Lettre à M. du Mont, Paris, ce 13 mars, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19958.

Recueil manuscrit de chansons galantes, politiques, satyriques, bachiques de l'époque de la Fronde, 340 p. — V., V.-M., 29-III-49, n° 33.

Régnier-Desmarais. — Lettre à Mlle de Scudéry, 17 août 1683, 1 p. in-4°. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1732.

Retz (Cardinal de). — Lettre à un cardinal, Saint-Cascian, 23 juil. [1675], 2 p. in-fol. — V., Co., 31-V-49, n° 84.

— Lettre à l'abbé de Charrier, Commercy, 24 décembre 1667, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24361. — T., Hiver 52-53, n° 21140.

— Lettre (en italien) au pape, Paris, 2 mars 1652, 2 p. in-fol. — V., Ar., 18-III-48, n° 189.

— Lettre à un prince, Saint-Mihiel, 30 sept. 1675, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24881.

— Lettre, fév. 1665. — V., V.-M., 1-III-54, n° 4.

Saint-Évremond. — Lettres (26) dont 7 à l'abbé de Hautefeuille et 19 à la Mise de Gouville, écrites de Londres, 62 p. in-4°. — V., V.-M., 19-VI-47, n° 130.

— Lettre à la marquise de Gouville, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23065.

— Lettre à la marquise de Gouville, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21579 (2).

— Lettre à la marquise de Gouville, Londres, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21827.

— Lettre à la marquise de Gouville, 3 p. in-8°. — V., Co, 24-II-49, n° 157,

— Lettre à la marquise de Gouville, Londres, s. d., 2 p. in-4°. — V., Ch.. 8-VI-49, n° 155.

— Lettre (en partie aut.) à l'abbé d'Hautefeuille, 25 fév., 2 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 165.

— Lettre à l'abbé de Hautefeuille, ce 29 octobre, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21579 (1).

Scudéry (Madeleine de). — Lettres (22) de l'abbé Genest à M. de S., 1679-1699, 68 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 633.

— Voir aussi : Chapelain, Régnier-Desmarais et Sévigné.

Segrais. — Lettre à M^me^ de Tilly, Caen, 23 juin 1692, 2 p. in-8° obl. — R.-D., cat. 29 ('51), n° 303. — R.-D., cat. 34 ('54), n° 2250.

Sévigné (M^me^ de). — Lettre à M^me^ de Grignan, mercredi matin [1678 ?], 2 p. in-8° adresse. — V., Ar., 18-III-48, n° 207.

— Lettre à M^me^ de Grignan (fragm.), 4 fév. 1685, 2 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 117.

— Lettre à M^me^ de Grignan, 27 sept. (moitié de page). — V., Co., 10-V-49, n° 29.

— Lettre, Paris, 20 déc., 1/2 p. (P.-S. à une lettre du M^is^ de Grignan). — V., Co., 11-VI-48, n° 132.

— Lettre au comte de Guitaud, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24756.

— Lettre à M. d'Herigoyen, 4 janv. 1687, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22829.

— Lettre à Ménage, 22 oct. [1661], 3 p. in-8°. — V., Co., 5-II-46, n° 62. — Be., cat. 50 ('51), n° 116.

— Lettre au Président de Moulceau, Paris, 3 avril [1686], 11 p. in-8°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 73.

— Lettre au président de Moulceau, Grignan, 5 juin 1695, 5 p. in-8°. — V., Co., 31-V-49, n° 94.

— Lettre à Mademoiselle de Scudéry, 11 sept. 1684, 3 p. in-8°. — V., Co., 23-II-54, n° 145.

— Voir aussi : Coulanges, Grignan.

Valincour. — Lettre à Hérault, Versailles, 12 mars 1724, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24184.

Voiture. — Lettre à Fouquet (?), fragm., 2 p. in-fol. — Be., cat. 50 ('51), n° 122.

XVIII^e^ SIÈCLE

Aissé (M^lle^). — Projet de donation de Charles de Ferriol en sa faveur, 1716, 4 p. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 452.

Alembert (d'). — Appendice contenant quelques remarques relatives au VII^e^ volume [Notes scientifiques], 44 ff. in-8°. — V., Co., 6-V-52, n° 4.

— Aux mânes de M^lle^ de Lespinasse, ms. daté 22 juillet 1776. Sur la tombe de M^lle^ de Lespinasse, ms. daté 2 septembre 1776. En tout, 45 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 7. — Be., cat. 299 ('49), n° 494.

— Compte rendu de l'examen d'un mémoire de M. Ancelot sur la quadrature du cercle, Paris, 18 août 1742, 1 p. in-8°. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 453. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24189.

— Encyclopédie. Deux articles : Collège et Dictionnaire. Copies de la main d'un secrétaire avec corrections et additions autographes, 87 ff., in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 6.

— Lettre à l'Académie des Sciences de Padoue, Paris, 7 avr. 1782, 2 p. in-4°. — T., cat. Eté 52, n° 20003.

— Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, 2 p. in-12. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1690.

— Lettres (17) à Cramer, M^me^ du Deffand, D^r^ Tronchin, abbé Grosier, Charles de Vimeu, Bernardin de Saint-Pierre, 1750-1783, 46 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 10.

— Lettre à Cramer, 9 janv. 1750, 3 p. in-4°. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3002.

— Lettre à Cramer, Paris, 23 décembre 1750, 3 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 1. — Bl., cat. 299 ('49), n° 487. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 22773.

— Lettres (20) à la marquise de Créqui, 38 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 493. — Bl., cat. 304 ('54), n° 3003.

— Lettre à Madame Duclos, Paris, 21 nov. [1768], 2 p. in-4°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25263.

— Lettres (11) à Madame Du Deffand, 1751-1753 et 1763, 40 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 492.

— Lettre à M. Durival, Paris, 1^er^ janv. 1758, 3 p. in-4° [Sur l'*Encyclopédie*]. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24772.

— Lettres (2) à l'évêque du Puy, 3 ff. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 489.

— Lettre à l'abbé Franaut, Paris, 17 nov. 1779, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22642.

— Lettre à M. Gladbled, 5 juin 1779, 1 p. in-4°. — V., V.-M., 25-III-52, n° 39. — D., cat. 55 ('53), n° 2248.

— Lettre à l'abbé Grosier, 22 nov. 1776, 3 p. in-4°. — Bl., cat. 301 ('51), n° 1689.

— Lettre au Président Hénault (minute, vers 1760), 2 p., in-12. — Bl., cat. 299 ('49), n° 486.

— Lettre à l'imprimeur Le Breton, 3 p. (sur l'article Boussole). — V., Ar., 6-VI-46, n° 1.

— Lettre à M^lle^ de Lemeri, s. d., 3 p. in-4°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1745.

— Lettres (3) au chevalier de Saint-Pierre, Paris, samedi midi, 3 p. in-4° ; 21 avr. 1773, 2 p. in-4° ; à l'abbé Morellet, Paris, 2 oct., 2 p., in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n^os^ 16-18.

— Lettre à M. de Servan, Paris, 4 mai 1765, 3 p., in-4°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20879.

— Lettre, Paris, 13 mars, 3 p. in-12 (rel. à correction des épreuves de sa réponse à Bourgelat). — V., Co., 10-V-49, n° 1.

— Lettre, avr. 1759, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 1.

— Lettre, Paris, 13 mars [1761], 3 p. in-8°. — V., Zurich, l'Art ancien, 10-III-50, n° 675.

— Lettre, Paris, 3 nov. 1774, 1 p. in-4° [Il recommande Fontanes]. — V., Co., 23-XI-54, n° 1.

— Lettre, Paris, 19 sept. 1777, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19217.

— Lettre, 10 mars 1779, 2 p. in-4°. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 454.

— Lettre, 1^er^ janv. 1783, 1 p. in-4°. — Bl., cat. 302 ('52), n° 1744.

— Lettre, 2 fév. 1783, 3 p. in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1031.

— Lettres (2). — V., Co., 24-II-49, n° 2.

— Ms. relatif à ses travaux, 28 demi-p. in-4°. — Deux pièces autogr., compliments prononcés par Lekain au théâtre français (1752-1753), 6 p. in-4°. — État de mon revenu, mai 1781, 1 p. — V., Ar., 20-IV-48, n° 9. — Les Deux compliments seuls. — Bl., cat. 299 ('49), n° 488.

— [Mémoire sur lui-même]. Supplément au Mémoire précédent,

28 p. in-8° [Œuvres posthumes, 1799.] — Bl., cat. 299 ('49), n° 491.
— 55e Mémoire, recherches sur différents sujets [de mécanique]. — V., Co., 6-v-52, n° 3.
— Lettres (2) de David Hume à d'A., copies de d'A., 15 juil. et 25 juil. 1766, 24 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 560.
— Voir aussi : Lespinasse (Julie de).

Antraigues (Emmanuel de Launay, comte d').). — Mes soliloques, ms. rédigé à partir du 27 juin 1782 jusqu'au 15 août 1810, 294 p. in-4°. — V., Ar., 30-xi-50, n° 3.

Argenson (Louis-René, marquis d'). — Lettre à Voltaire, Paris, 13 mai 1739, 4 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 2.

Baculard d'Arnaud. — Lettre à Garrick, 1 p. — V., Co., 17-iv-45, n° 24.

Beaumarchais. — Engagement autographe de se présenter devant le Comité de surveillance, Paris, 28 août 1792, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23786 (1).
— Lettre à Airain, procureur à Tours, Paris, 1er déc. 1767, 3 p., in-4°. — V., Co., 10-v-49, n° 3.
— Lettre à Airain, Paris, 23 déc. 1771, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20022.
— Lettre à Airain, Paris, 11 janv. 1774, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19230.
— Lettre aux Comédiens français, Paris, 9 juin 1777, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 6.
— Lettre aux Comédiens français, Paris, 4 juil. 1785, 1 p. in-4°. — V., Ar., 30-x-50, n° 6.
— Lettre à M. Dumas, 23 avr. 1796, 1 p. in-8°. — V., V.-M., 1-iii-54, n° 15.
— Lettre au citoyen Grétré, 21 Pluviôse an VII [9 fév. 1799], 2 p., in-8°. — V., Co., 5-ii-46, n° 7.
— Lettre à Mme Janot, 17 sept. 1784, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 665 (fév. 54), n° 1897.
— Lettre à M. de Mars, Paris, 3 août 1779, 1 p. in-4°. — T., Hiver 52-53, n° 21006.
— Lettre au Ministre des finances, 23 Floréal an VI, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24400.
— Lettre au Ministre des Relations extérieures, Paris, 16 Floréal an V [5 mai 1797], 1 p. in-4°. — V., Ch., 8-vi-49, n° 10. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23786 (2). — V., Ch., 26-ii-53, n° 5.
— Lettre au comte de Montmorin, Paris, 9 août 1790, 2 p. in-4°. — V., Co., 23-xi-54, n° 7.
— Lettre à Panckoucke, Paris, 20 fév. 1780, 2 p. in-4°. — V., V.-M., 6-v-52, n° 16.
— Lettre à Mme Panckouke, Londres, 25 janv. 92 [*sic* pour 93], 3 p. in-4°. — V., Co., 11-vi-48, n° 12.
— Lettre à Perrégaux, 10 juin 1796, 1 p. in-4°. — V., Co.,, 11-vi-48 n° 11.
— Lettre à M. Rocques, 21 juin 1776, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24202. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25101.
— Lettres (3) à Rouget de l'Isle, 11 Thermidor [an IV], 24 Thermidor an IV et s. d., 3 p. — V., V.-M., 1-iii-54, n° 16.
— Lettre à M. Sonnet, 11 avril 1769, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24201.
— Lettre au citoyen Toustain, 11 Fructidor An IV, 2 p. in-8°. — V., Ar., 10-i-46, n° 4.

— Lettre à Mme Vestris, 19 Prairial an V, 2 p. in-8°. — V., Co., 28-II-50, n° 4.

— Lettre, 29 août 1771, 3 p. in-8°. — V., Bl., 4-VI-45, n° 77.

— Lettre, 10 avr. 1792, 1 p. in-4°. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 459.

— Lettre, 19 avr. 1792, 1 p. in-4°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 16.

— Lettre mêlée de vers [il se plaint des rigueurs d'une belle s. d.], 4 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 5.

— Pièce signée, 1 p., in-8° (souscription à un ex. de l'éd. complète des œuvres de Voltaire). — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22650 *bis*.

Bernardin de Saint-Pierre. — « Expériences nautiques et observations diététiques.... » Ms. daté : 15 Vendémiaire an IX, 5 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 201. — V., Ar., 30-XI-50, n° 90.

— Les Harmonies de la nature, fragm., 2 p. in-4°. — V., A., 11-VII-45, n° 300.

— [Harmonies de la nature.] Classification d'histoire naturelle, 1 p. — V., Co., 21-III-50, n° 3 (2).

— [Harmonies de la nature.] Tableau du globe en décembre, 2 p. in-4°. — L., cat. 75 ('50), n° 498. — L., cat. 76 ('50), n° 378. — V., Ch., 9-XII-54, n° 14.

— Lettre à M. Danin, 17 oct. 1810, 1 p. in-4°. — D., cat. 56 ('53), n° 1955.

— Lettre à sa femme, Paris, 6 juil. 1809, 3 p. in-4°. — V., Co., 23-XI-54, n° 116.

— Lettre à M. Layer, Paris, 22 Messidor an XIII [11 juil. 1805], 2 p. in-8°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23789.

— Lettre à l'astronome Lefranc, Paris, 23 fév. 1791, 4 p. in-4°. — V., Co., 28-VI-49, n° 109.

— Lettre à Mme Necker, 26 janv. 1780, 11 p. in-fol. — V., Co., 23-II-54, n° 135.

— Lettre à Mme Panckouke, Paris, 24 sept. 1789, 1 p. in-4°. — Clavreuil, cat. 247 ('54), n° 2983.

— Lettre à Mme Panckoucke, Paris, 1er déc. 1789, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24614.

— Lettre à Mme Panckoucke, déc. 1789, 1 p. in-12. — V., Co., 6-V-52, n° 163.

— Lettre à Saint-Ange, 3 déc. 1789, 2 p. in-8°. — V., Ar., 18-IV-48, n° 202. — Be., cat. 50 ('51), n° 107.

— Lettre, Paris, 10 février 1762, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 24923.

— Lettre, Paris, 28 oct. 1779, 3 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 202. — Be., cat. 50 ('51), 3 p. in-4°.

— Lettre, Paris, 5 août 1786, 3 p. in-4°. — V., Co., 28-VI-49, n° 110.

— Lettre, Paris, 23 avr. 1790, 1 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 98.

— Lettre, 19 juil. 1793, 2 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 28.

— Lettre, Paris, 17 Pluviôse, an II, 1 p. in-8°. — V., Ar., 10-I-46, n° 56.

— Notes dans lesquelles il est question de Mme de La Tour et de Virginie. — V., Co., 21-III-50, n° 3 (1).

— Voyage en Hollande, à Lubeck, à Pétersbourg, et à Moscou, en 1762, 2 p. in-fol. — Des puissances de la nature, fragm., 1 p. in-fol. — Courte pensée sur la mort. — 3 mss. — V., Co., 31-V-49, n° 7.

— Voir aussi : Cottin (Mme), Ducis (J.-F.), Genlis (Mme de), Krüdener (Mme de), Lespinasse (Mlle de) et Rulhière.

Boufflers (Chevalier de). — Lettre, Paris, 17 déc. 1774, 1 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 32.

— Lettre, 13 mai 1813. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 18980.

Boufflers (Comtesse de). — Lettre à un duc, 1er mars 1762, 1 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 16.

— Lettres (2) à Walpole, 4 mai et 6 sept. 1766, 1 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 31.

Boufflers (M^is de). — Lettre à la duchesse de Choiseul, 21 avr. 1771, 4 p. — V., V.-M., 1-XI-50, n° 51.

Bouhier (Jean). — Sur le mariage de Mademoiselle Rondeau, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24004.

Boursault (Dom Chrysostôme). — Lettre à un prélat romain, Paris, 28 fév. 1729, 4 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 17.

Boursault (J.-F.). — Lettre au président ***, 11 janv. 1793, 1 p. in-fol. — D., cat. 56 ('53), n° 2717.

Brienne (Henri-Auguste de Loménie). — Mémoires, copie exécutée vers 1750 rel. aux armes de M^me de Pompadour, 4 vol. in-4°. — Bo., cat. 891 ('53), n° 73.

Brosses (Charles de). — Lettre, 1759, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 17.

Buffon. — Lettre à un artiste [invitation à dîner chez Trudaine], 1 p., in-4°. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1001. — V., V.-M., 1-III-54, n° 22.

— Lettre à une dame, 26 avr. 1776, 1 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 44.

— Lettre à Faujas de Saint-Fond, Montbard, 19 août 1784, 1 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 60. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24009 (1).

— Lettre à son fils, Montbard, 16 juil. 1777, 2 p. in-4°. — V., V.-M., 18-III-48, n° 155.

— Lettre à Grignon, mars 1780, 2 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 10.

— Lettres (2) à Guéneau de Montbéliard, Montbard, 19 mai 1769, 1 p. in-12 et s. d., 2 p. in-12. — L., cat. 75 ('50), n° 318-319.

— Lettre à Guéneau de Montbéliard, Montbard, 23 août 1775. — R.-D., cat. 27 ('50), n° 8062.

— Lettre à Guéneau de Montbéliard, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24421.

— Lettre à Lacépède, Montbard, 3 janv. 1780, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 18.

— Lettre à La Condamine, Montbard, 4 déc. 1752, 1 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 8.

— Lettre à M^me Necker, 22 juil. 1781, 2 p. in-4°. — V., Ch., 8-VI-49, n° 19.

— Lettre à Repas, 13 fév. 1784, 2 p. in-4°. — R.-D., cat. 27 ('50), n° 8061.

— Lettre au président de Ruffey, Paris, 25 janvier 1743, 2 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 35. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 27. — D., cat. 55 ('53), n° 2303.

— Lettre à M. de Ruffey, 4 mars 1753, 1 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 44.

— Lettre à Thouin, 1 p. in-8° obl. — V., Bl., 4-VI-45, n° 112.

— Lettres (3), 20 juil., 4 et 15 nov. 1737, 5 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 33.

— Lettre, Montbard, 4 nov. 1738, 2 p. in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1123.

— Lettre, 29 nov. 1754, 1 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 6.

— Lettre, Montbard, 25 déc. 1758, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24009 (2).

— Lettre, 1783, 2 p. in-fol. — Q., Co., 6-V-52, n° 19 (1).

— Lettre, 17 mars 1784, 1 p. in-fol. — V. Berne, G.-K., 15-XI-50.

— Lettres (3). — V., Co., 24-II-49, n^os 11-12.

Carmontelle. — Les Accapareuses, comédie en un acte en prose, Ms. prévenant de Campenon, 25 p. in-fol. — V. Ch., 8-VI-49, n° 24.

— Le Chat perdu, pièce en un acte, prose mêlée de vers, 23 p. in-fol. — V., Ch., 9-XII-54, nº 24.

Caylus (Comte de). — Les Trois Voluptés, 20 p. — V., V.-M., 1-XII-50, nº 29.

Cazotte (Jacques). — Lettre à Bertin, Paris, 6 mai 1775, 2 p. in-4º. — Be., cat. 50 ('51), nº 21.

Chamfort — Lettre à une dame, Paris, 21 août, 2 p. in-8º. — L., cat. 75 ('50), nº 325. — Voir aussi Mirabeau.

Chénier (André). — Élégie adressée à M. Le Brun [Élégie XXXIV. Corrections de la main de Lebrun]. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, nº 88.

— Lettre à Barthélemy, Paris, 8 sept. 1790, 2 p. in-4º. — V., Co., 5-II-46, nº 15.

Chénier (Marie-Joseph). — Lettre à une amie qui lui avait promis du vin de Lunel, 1 p. in-12. — Ch., cat. 665 (fév. 45), nº 19021.

— Lettre au chevalier de Ferrier, 3 octobre 1786, 3 p. in-4º. — V., Co., 11-VI-48, nº 27.

— Page aut. contenant indications de divers changements à apporter à l'impression de ses œuvres. — Cahier de 48 p., copie de diverses œuvres de M.-J. Chénier. — V., V.-M., 2-VI-48, nº 2.

— La Raison, discours en vers, 4 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), nº 514.

Choix de vers. Ms. du XVIIIe s., poètes du XVIIe et XVIIIe s., 995 p. in-4º. — Be., cat. 36 ('45), nº 130.

Colardeau. — Lettres (2) à son oncle Regnard, curé de Pithiviers, Paris, 18 oct. 1755 et 26 nov. 1768. — V., Co., 17-IV-45, nº 37.

Collé (Charles). — Lettre à son fils, 3 fév. 1776, 4 p. in-12. — Ch., cat. 667 (juil. 45), nº 19552.

Condorcet. — Attestation devant l'Académie des Sciences, 19 fév. 1772, 2 p. in-8º. — T., cat. Hiver 52-53, nº 21029.

— Éloge de M. Duhamel [du Monceau]. Copie avec corr. aut., 4 p. in-fol. — Sa., cat. 20 ('51), nº 7584. — T., cat. Hiver 51-52, nº 19041.

— Éloge de M. Tronchin. Ms. avec corrections et 21 lignes aut., 17 p. in-4º. — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23809. — R.-D., cat. 31 ('52), nº 727. — R.-D., cat. 34 ('54), nº 2214.

— Éloge de M. Bucquet, 1780, 18 p. in-fol. — Ch., cat. 684 (juil. 51), nº 24028.

— [Étude sur l'utilité des Académies], 12 p. in-fol. — V., Co., 6-V-52, nº 29.

— Lettre à Guyton de Morveau, 24 déc. 1772, 2 p. in-12. — V., Co., 5-II-46, nº 17. — Bl., cat. 299 ('49), nº 522.

— Lettre à Malesherbes [1788], 1 p. in-8º. — Bl., cat. 299 ('49), nº 521.

— Lettres (143) à Turgot, 1770-1776. Avec lettres (28) de Turgot à Condorcet, 1770-1776. — V., Ar., 20-IV-48, nº 35.

— Les mêmes, les lettres à Turgot seulement. — Bl., cat. 299 ('49), nº 524.

— Lettres (11) à Voltaire, 1773-1777 et lettres (6) à divers, 1770-1775. — V., Ar., 20-IV-48, nº 36.

— Les mêmes, les 11 lettres à Voltaire, seulement. — Bl., cat. 299 ('49), nº 523.

— Lettres (3) à Voltaire, 25 oct. 1775, 11 fév. 1776, 5 mars 1777, 5 p. in-4º. — V., Ar., 17-III-48, nº 65.

— Lettre à Voltaire, La Roche-Guion, 6 oct. 1776, 3 p. in-4º. — T., cat. Hiver 52-53, nº 21030.

— Lettre, 1776, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24027.
— Lettre, 16 oct. 1776, 1 p. in-12. — V., Bruxelles, V. P., 23-XI-46, n° 359.
— Lettre, 2 sept. 1790, 1 p. in-4°. — V. Ar., 30-XI-50, n° 17.
— Lettre, 12 avril, 1 p. in-6°. — V., Co., 11-VI-48, n° 32.
— Lettre, s. d. [Il parle du livre d'Euler, de d'Alembert et de l'abbé Bossut], 4 p. in-4°. — T., Eté 52, n° 20038.
— Lettres (4), 12 p. — V., Co., 17-IV-45, n^os 39-40.
— Mémoire « sur la détermination des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales... » (1772), 57 p. in-4°. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 469.
— Mémoire sur le canal de Picardie [vers 1777], 30 p. in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 13.
— Principes généraux sur la manière de constater l'état des finances d'une nation, 16 p. in-4°. — T., Eté 52, n° 20039.
— De la Propriété foncière comme fondement des droits politiques, 8 p. in-4°. — Limites naturelles des droits des citoyens, 3 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 65.
— Voir aussi : Frédéric II, Laclos et Turgot.

Cottin (M^me^). — Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, 2 p., in-4°. — Lettres (9) à M^me^ de Pastoret, 1806-1807, 30 p. — V., Ar., 10-I-46, n° 16.
— Lettre à Madame Bigaud, Paris, 3 prairial [vers 1800], 1 p., in-4°. — Ch., cat. 589 (déc. 53), n° 24952.
— Lettre (signée l'auteur de Malvina), au citoyen Maradan, 24 Vendemairie an IX, 2 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 44.

Dacier (**André**). — Lettre [sur *Œdipe* de Voltaire]. — V., Co., 24-II-49, n° 28.

Delille (**Jacques**). — Lettre à M. Darnand, s. d., 1 p. in-8°. — Mo., nov. 54, n° 30.
— Lettre à M. de Fonbrune, 3 p. in-12. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19568.
— Lettre [1785 ?] et 28 pièces le concernant. — V., Co., 21-I-47, n° 153.

Deshoulières (**Antoinette-Thérèse**). — « Diverses pièces de poésie recueillies et écrites par M^lle^ des Houillières. » [30 pièces de vers de M^lle^ Deshouillières et 45 de divers] de la main de M^lle^ Deshoulières, 109 ff. in-4°. — Be., cat. 41, n° 363.

Destouches. — Lettre à Crébillon, 5 fév. 1750, 2 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 49.
— Lettre à M^me^ de Graffigny, Fortoiseau, 18 fév. 1754, 3 p. in-fol. — R.-D., cat. 27 ('50), n° 8071.
— Lettre à M^me^ de Graffigny, 1754, 3 p. in-4°. — Mo., nov. 54, n° 32.

Diderot. — Abdication, pièce de vers, 4 p. in-8°. Ms. provenant de la coll. Morel de Vindé avec une lettre d'envoi de V. Campenon. — V., Co., 5-II-46, n° 22. — Bl., cat. 299 ('49), n° 531.
— Épreuves de différentes feuilles des t. VIII-XVII de l'Encyclopédie censurées à l'insu de Diderot par le libraire Le Breton. — Baltimore, coll. Douglas H. Gordon. — Exposition Diderot et l'Encyclopédie, B. N., 1951, n° 336.
— Lettre au Président de Brosses., janv. 1755, 2 p., in-4°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 24963.
— Lettre à un comte russe, s. d., 3 p. in-4° [avec la trad. du sonnet de Crudeli, 1 p. in-8°]. — V., Ch., 8-VI-49, n° 50.
— Letre à Grimm [1767], 6 p. in-12. — V., Co., 23-II-54, n° 29.
— Lettre à Guéneau de Montbéliard, 7 X^bre^ [1765], 3 p. — V., Co., 21-XI-50, n° 41. — Exposition Diderot et l'Encyclopédie, B. N., 1951, n° 200.

— Lettre à Guéneau de Montbéliard, Paris, 5 fév. 1767, 1 p. in-8°. — V., Ar., 30-XI-50, n° 21 (Acquise depuis par la Bibliothèque de l'Université de Wisconsin).

— Lettre à Guéneau de Montbéliard, Paris, 8 avr. 1767, 3 p. in-8°. — R.-D., cat. 21 ('48), n° 6338.

— Lettre à Guéneau de Montbéliard, 6 novembre 1769, 2 p. in-12. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1191.

— Lettre à Guéneau de Montbéliard, ce samedi, je ne sais quel jour du mois, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22944.

— Lettres à M^lle Jodin. — Exposition Diderot et l'Encyclopédie, B. N., 1951, n° 130 (Coll. Alfred Dupont).

— Lettre à Le Brun, 1 p. in-12 [Sur l'*Encyclopédie*]. — V., Co., 10-V-49, n° 11.

— Lettre à l'abbé Lemonier, s. d., 1 p., in-8° [sur Sedaine qui est souffrant]. — V., Ar., 17-III-48, n° 77.

— Lettre, premier dimanche de juin [1760], 1 p. in-4° [Sur la *Préface* de *La Comédie des philosophes*]. — V., Ar., 17-III-48, n° 79.

— Lui et moi, 3 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 40. — Bl., cat. 299 ('49), n° 532.

— Page aut. in-8°, 20 lignes [Examen d'une théorie sur la composition de l'atmosphère]. — V., V.-M., 9-V-49, n° 17.

— Fragment du Sallon de 1769. *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, 4 p. in-8° [6 lettres de M. et M^me de Vandeul jointes]. — V., A., 12-XII-45, n° 224. (Acquis par la B. N., N. a. fr. 13004.)

— Salon de 1761, 44 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 77.

— Sur l'Éloge du Dauphin, par Thomas [art. aut. pour la *Correspondance littéraire*, 1766], 6 p. in-8°. — V., Ar., 17-III-48, n° 78. — Bl., cat. 299 ('49), n° 533.

— Voir aussi : Dupont de Nemours, Fréron.

Dorat (Claude-Joseph). — Le Célibataire, fragm., 3 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21433.

— Lettre à l'abbé de Cubières. — V., Co., 11-VI-48, n° 46.

— Le Temple de Lucine, 34 p. in-4° ; La Méprise ou les Indiscrétions, 23 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 52.

Du Chatelet (M^ise). — Lettre (au marquis d'Argenson ?), 13 avr. 1743, 4 p. in-4° [consacrée à Voltaire]. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 43. — V., V.-M., 18-III-48, n° 162.

— Lettres (73) au comte d'Argental, 1736-1748, 330 p. in-8° ou in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 25. (Acquises par la Pierpont Morgan Library.)

— Lettre à d'Argental, Cirey, 13 janv. 1735, 2 p. in-8°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 49.

— Lettre à d'Argental, écrite de Cirey vers 1744, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21673.

— Lettre à M. de Forcalquier, 14 sept., 4 p. in-4°. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19547.

— Lettres (4) à Thiériot, 26 déc. 1738-5 janv. 1739, 13 p. in-8°. — V., Co., 17-IV-45, n° 36.

— Lettres (16) à Thiériot, Cirey, 1738-1740, 62 p. — Bl., cat. 300 ('50), n° 1187.

Ducis (Jean-François). — Épître à Gérard et épître à Vien. Ms. daté 15 Vendémiaire an VII, 11 p. in-4°. — Un autre Ms., 19 p. in-4°. — V., Co., 6-V-52, n° 43 (1-2).

— Épître à Mademoiselle Julie Andrieux, 9 p. in-fol. — V., Ch., 9-XII-54, n° 45.

— Lettre à Auger [Andrieux lui a suggéré des corrections pour ses vers], 1 p. in-4°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19297.

— Lettres (19) à Bernardin de Saint-Pierre, 22 déc. 1799-6 juil. 1806, 1 vol. relié contenant également une lettre de Ducis à sa nièce et un ms. de M^me^ Ducis. — V., Co., 28-II-50, n° 42.

— Lettre à une dame, Lyon, 23 sept. 1785, 4 p. — V., Co., 17-IV-45, n° 53.

— Lettre à sa femme, Versailles, 28 Fructidor an III, 3 p. in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1193.

— Lettre au comte de Girardin, Versailles, 7 août 1778, 4 p. in-4° [Relative à la mort de J.-J. Rousseau]. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25401.

— Lettre à Talma, 13 nov. 1815, 2 p. — D., cat. 52 ('50), n° 534.

— Lettre, Paris, 27 Pluviôse an VI, 1 p. in-fol. — Sa., cat. 20 ('50), n° 7598.

Du Deffand ((M^ise^). — Lettre (aut.) à la marquise d'Aulan, Paris, 1^er^ avr. 1737, 3 p. in-4°. — Sa., cat. 27 ('53), n° 10110.

— Lettre au baron de Bernstorff, 21 juil. [1750], 2 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 48. — V., V.-M., 2-VI-40, n° 18.

— Lettres (3 dictées) à la duchesse de Choiseul, 1^er^ mai 1769 et 27 août 1776, 2 et 2 p. ; à l'abbé Barthélemy, août 1779, 2 p. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 47.

— Lettre (dictée) à la duchesse de Choiseul, Paris, 16 oct. 1669, 3 p. in-4°. — Lettre de la duchesse de Choiseul à M^me^ D. D., Fontainebleau, 16 oct. 1769, 2 p. in-8°. — Sa., cat. 17 ('50), n° 6407.

— Lettre (dictée) au comte A. de Schouvalof (?), Paris, 28 9^bre^ 1771, 3 p. in-4°. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 44.

— Lettre (dictée), 27 9^bre^ 1775, 2 p. in-4°. — V., V.-M., 9-V-49, n° 19.

Dumarsais (**César Chesneau**). — Lettre à M.., 10 mai 1731, 3 p., in-4°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20954.

Dupin (**Louise-Marie de Fontaine**, M^me^). — 6 manuscrits, 150 p. environ — V., Co., 17-V-51, n° 6 (1-6).

— Voir aussi : Montesquieu, Rousseau (J.-J.), Saint-Pierre (abbé de) et Voltaire.

Dupont de Nemours. — Salons de 1773, 1777, 1779 [rédigés à la place de Diderot]. — Exposition l'Encyclopédie, New York, 1950-1951, n° 69 (Coll. G. Chinard).

Épinay (M^me^ **d'**). — Lettre à son mari, s. d., 1 p. in-12 [elle s'inquiète de sa santé]. — Be., cat. 50 ('51), n° 35.

— Lettres (3, dictées) à Grimm, 1759, 3 p. V. Co., 17-IV-45, n° 56.

— Lettres (3, dictées) 23 fév., 19 mars, 28 mai 1759. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19841.

— Pièce sur les privations que l'usage exige, 1 p. in-4°. — V., Co., 23-XI-54, n° 43.

— Voir aussi : Grimm. et Rousseau (J.-J.).

Fabre d'Églantine. — Lettre, Sedan, 6 novembre 1777, 8 p. in-4°. — V., Co., 11-VI-48, n° 55.

— Lettre à un directeur de théâtre, 26 oct. 1787 [sur sa tragédie *Augusta*], 1 p. in-4°. — T., 1954, n° 22150.

— Lettre à sa femme, 15 août 1789, 5 p. in-12. — Lettre, 12 août 1791, 1 p. in-fol. — V., Co., 23-II-54, n° 45.

Fenouillot de Falbaire. — Lettres (2), 19 août 1768, 4 p. in-fol. et 23 Messidor an IV, 4 p. in-fol. — V., Co., 17-IV-45, n° 59.

Florian. — Le Baiser, pastorale, fragm., 2 p. in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24052.

— Dialogue entre Arlequin et Germon, fragm. d'une comédie, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21704.

— Fables nouvelles appartenantes à S. A. S. M^me^ la duchesse d'Orléans, Ms. aut., 18 p. in-12 (12 fables : La Fauvette, Les Poissons et l'inondation. Les Deux chauves, etc. Ms. exécuté pour la fille du duc de Penthièvre, provenant des bibliothèques de Louis-Philippe et du duc d'Orléans). — Be., cat. 50 ('51), n° 38.

— Lettre au musicien Champein (s. d.), 3 p. in-8°. — V., Ar., 6-VI-46, n° 25. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25153.

— Lettre à M. de Pelet, 2 p. in-8°. — L., cat. 75 ('50), n° 382.

— Lettre à sa tante, Sceaux, 20 floréal an II [9 mai 1794], 3 p. in-8°. — V., Ar., 17-III-48, n° 95.

— Lettres (2) à Ch. de Vimeux, Sannois, 18 juin 1789, Chateauneuf-sur-Loire, 14 nov. 1789, 7 p. — V., Ar., 17-III-48, n° 95.

— Lettre à M^me^ de Vimeux, 1 p. — V., A., 25-VI-45, n° 44.

— Lettre, Paris, 20 déc. 1787, 1 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 22.

— Lettre, Chateauneuf-sur-Loire, 22 oct. 1789, 2 p. in-8°. — R.-D., cat. 21 ('48), n° 6345.

— Lettre, Paris, 31 juillet 1790, 4 p. in-8°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22691.

— Lettre, s. d., 2 p. in-8°. — V., Co., 29-IV-47, n° 56.

— Lettre et billet, s. d. — Bl., cat. 299 ('49), n° 544.

— Lettre. — V., Co., 24-II-49, n° 37.

— La Pie et la Colombe, fable, 2 p. in-8°. — V., Ar., 30-XI-50, n° 29.

— Les Quatre jumelles, comédie, fragm., 17 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 61.

— Remarques sur mes lectures. Ms. en partie aut., 16 p. in-8°. — V., Ch., 26-II-53, n° 27.

— Le Rossignol et le paon, fable, 2 p. in-8°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25154.

— La Tourterelle et la fauvette, fable, 2 p. in-8°. — V., Co., 23-XI-54, n° 49.

— Les Trois Argentines, comédie. Acte 1^er^, fragment. — L., cat. 75 ('50), n° 383.

— Voir aussi : Voltaire.

Fontenelle. — Lettre à M. de Hautefeuille, Paris, 6 nov., 3 p. — V., Co., 17-IV-45, n° 63.

— Lettre, lundi, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19846.

— Pièce de vers adressée à la maréchale de Villars : « Vous dites donc, gens de village », 2 p. gr. in-8°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 52.

Formey. — Lettre à une dame, Berlin, 1^er^ août 1787, 2 p., in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1222.

— Lettre, Berlin, 30 oct. 1756, 1 p. in-4°. — Sa., cat. 12 ('48), n° 4579.

— Lettre, Berlin, 3 mai 1760, 4 p. in-4°. — D., cat. 54 ('52), n° 1848.

Francain. — Le Retour d'Astrée, divertissement à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne (1751), 76 p. in-4° (rel. aux armes du duc de Richelieu). — V., Pr., 28-VI-50, n° 200.

Frédéric II. — Devoir de français, 7 lignes, 1 p. in-4° obl. — V., V.-M., 2-V-50, n° 17.

Épître en vers à Voltaire, 26 nov. 1737, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25159.

— Lettre à Condorcet, Berlin, 7 janv. 1785, 1 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 56.

— Lettre à une dame, Potsdam, 24 sept. 1740, 1 p. in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 56.

— Lettre à une dame, ce 12 de janv. 1741, 1 p. in-4°. — V., Berne, G.-K., 15-XI-50, n° 14.

— Lettre à une dame, 14 sept. 178. 1 p. in-4°. — V., Co., 10-V-49, n° 79.

— Lettre à un duc, 19 fév. 1756, 1 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 56.

— Lettre à sa femme, 27 juil. 1785, 1 p. in-4°. — Sa., cat. 32 ('54), n° 11747.

— Lettre à Frédéric de Brunswig, Postdam, 25 mai 1764, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24254.

— Lettre au professeur Guillaume, Berlin, 13 janv. 1778, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 20976.

— Lettre au professeur Guillaume, 8 octobre 1773, 2 p. — R.-D., cat. 23 ('49), n° 7007.

— Lettre à son frère Henri de Prusse, Sutendorf, 9 [juillet 1762], 1 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24056 (1). — V., Ch., 26-II-53, n° 30.

— Lettre à son frère Henri de Prusse, 12 sept. 1784, 1 p. in-4°. — Ch. cat. 690 (mai 54), n° 25158.

— Lettre [à son frère Henri de Prusse ?], 1 p. in-4°. — V., V.-M., 1-III-54, n° 70.

— Lettre à Osterwald, Berlin, 14 janv. 1780, 1 p. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 479.

— Lettre à Osterwald [1780], 1 p. in-fol. — V., V.-M., 1-III-54, n° 69.

— Lettre à sa sœur [ou à sa cousine], ce 12 may 1784, 1 p. in-4°. — T., cat. Hiver 51-52, n° 19085.

— Lettre à la sœur du duc Louis de Brunswick, 23 oct. 1781, 1 p. in-4°. — R.-D., cat. 24 ('49), n° 7339.

— Lettres (12) à Thiériot (dictées), 3 déc. 1736-19 juin 1739, 13 p. in-4°. — V., Ar., 20-IV-48, n° 57.

— Lettre à Thiériot, 17 fév. 1739, 1 p. in-4°, [sign. et P.-S. aut., relative à Voltaire]. — Be., cat. 50 ('51), n° 41.

— Lettre à Voltaire (avec des vers), Remusberg, 27 fév. 1738, 2 p. in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 55.

— Lettre à Voltaire, « à Amalté, ce 17 juin 1738 », 4 p. in-4°. — T., cat. Hiver 51-52, n° 19219 (2).

— Lettre à Voltaire, 26 oct. [1762], 1 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 547.

— Lettre, Potsdam, 10 août 1773, 1 p. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 66.

— Lettre, Potsdam, 17 avr. 1782, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24056 (2).

— Poème à d'Arnaud : « Darnaud par votre beau génie », 2 p. in-4° avec 3 lettres à divers. — V., Ar., 20-IV-48, n° 56.

Fréron. — Lettre à l'imprimeur Pierres, 11 nov. 1775, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24816.

— Lettre à M. de Vaudésir, A Fantaisie, Plaine de Montrouge, 4 déc. 1772, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19067.

— Lettre, Paris, 21 mars 1757, 9 p. in-4° [sur Diderot]. — V., Ar., 20-IV-48, n° 58.

— Lettre, 14 fév. 1776. — Sa., cat. 13 ('48), n° 4919.

Genlis (M^me^ de). — Fables tirées de l'Herbier moral, 6 p. in-4° (avec 4 lettres). — V., Co., 28-VI-49, n° 36.

— Instructions pour l'éducation des deux princes d'Orléans, 1782-1785, 10 p. in-8°. — V., Ch., 9-XII-54, n° 56.

— Journal intime [23 janv.-1er fév. 1788], 19 p. in-12. — Be., cat. 50 ('51), nº 44.
— Lettre à Briffaut, 20 août 1812, 2 p. — V., Co., 17-IV-45, nº 67.
— Lettre à Briffaut, 2 nov. 1813. — Ch., cat. 667 (juil. 45), nº 19602.
— Lettre au marquis de Chesnel, 20 janv. 1826, 1 p. in-4º. — D., cat. 57 ('54), nº 3206.
— Lettre à M. Collard, 1 p. in-4º. — Ch., cat. 666 (avr. 45), nº 19328.
— Lettre à Ducrest, son frère, 8 nov. 1819, 8 p. in-4º. — Sa., cat. 5 ('46), nº 1995. — Sa., cat. 18 ('50), nº 6853.
— Lettres (11) à Ducrest Sillery et Lettres (21) à Bernardin de Saint-Pierre, 1786-1791, 56 p. in-8º ou in-4º. — V., Ar., 20-IV-48, nº 60.
— Lettre à M. de Monvel, 1 p. in-4º. — Ch., cat. 668 (oct. 45), nº 19861.
— Le Lys, air sur la r staurati n des Bourbons. Monique de Podani. Ms. musical, 23 p. gr. in-4º (rel. aux armes de la duchesse d'Angoulême), — V., Cn., 6-VI-50, nº 131.
— Mélanges, 1er janv. 1791-14 juin 1792. Carnet oval de 42 p. (citations, charades, poèmes, etc.). — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, nº 527.

Geoffrin (Mme). — Autobiographie [de 1699 à 1750], 1 p. in-8º. — Be., cat. 50 ('51), nº 43.
— Lettre à Gabriel Cramer, 26 avr. 1748, 4 p. in-4º. — R.-D., cat. 24 ('49), nº 7303.
— Lettre à M. de La Chalotais, 3 p. in-4º. — Sa., cat. 18 ('50), nº 6854.
— Lettre à l'abbé de Véry, 24 mars 1768, 5 p. in-4º. — V., Co., 17-IV-45, nº 68.

Graffigny (Mme de). — Lettre à Panpan [M. Devaux], lundi 5 mars [1735], 6 p. in-4º. — V., Co., 5-II-46, nº 27. — V. Ch., 8-VI-49, nº 82.
— Manuscrit, 2 p. in-4º. — R.-D., cat. 19 ('47), nº 5747.

Gresset. — Lettre (minute) à M. d'Hargicourt, s. d., 4 p. in-4º. — R.-D., cat. 21 ('48), nº 6407.
— Lettre, 28 mai 1747, 1 p — V., Co., 17-IV-45, nº 70.

Grimm (**Frédéric-Melchior**), — Lettre à une dame, Hambourg, 24 mai 1797, 1 p. in-16. — Ch., cat. 665 (fév. 45), nº 19078.
— Lettre à la princesse Galitzine, Peterhof, 4 juil. 1777, 4 p. in-4º. — V., Ar., 20-IV-48, nº 66 (3). — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23851 (1).
— Lettre au duc de Saxe-Cobourg-Gotha, Paris, 14 mai 1778, 7 p. in-8º. — V., Ar., 16-VI-46, nº 30.
— Lettre à Voltaire, 8 déc. 1770, 4 p. in-4º. — V., Ar., 18-IV-48, nº 187. — Bl., cat. 299 ('49), nº 552.
— Lettre à J.-L. Wagnière, 11 auguste 1778, 4 p. in-4º. — V., Ar., 18-IV-48, nº 187. — Bl., cat. 299 ('49), nº 551. — Ch., cat. 683 (fév. 51), nº 23851(2). — T., Été 52, nº 20182.
— Lettres (2) à J.-L. Wagnière, Spa, 3 août 1780, 2 p. in-8º ; Paris, 21 janv. 1782. — V., Ar., 20-IV-48, nº 66.
— Lettre, 18 avril 1783 [sur la mort de Mme d'Épinay], 4 p. in-4º. — V., Co., 17-IV-45, nº 71.
— Lettre, vendredi 27. — V., Ar., 20-IV-48, nº 66.
— Voir aussi : Épinay (Mme d') et Mirabeau.

Grimod de la Reynière. — Brouillard de vers, 1791. Recueil de pièces de vers adr. à diverses personnes, 36 p. pet. in-4º. — V., Ar., 20-IV-48, nº 67.
— Lettre à sa tante de Béziers, Mme de Bausset, Paris, 16 fév. 1806, 3 p. in-4º. — Ch., cat. 672 (avr. 47), nº 20991.

— Lettre à une comtesse, 15 avr. 1792, 3 p. in-4°. — Sa., cat. 6 ('46), n° 2288.

— Lettre au marquis de Cussy, Villers-sur-Orge, 26 nov. 1822, 3 p. in-4°. — V., Co., 24-II-49, n° 114.

— Lettre à Durant, Villers-sur-Orge, 28 janv. 1820, 2 p. in-4°. — Sa., cat. 18 ('50), n° 6864.

— Lettre à sa femme, Villers-sur-Orge, 1822. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 68.

— Lettre à M^me^ Girodet, 27 nov. 1819, 2 p. in-4°. — D., cat. 54 ('52), n° 1865.

— Lettre à M^me^ Girodet, 25 sept. 1825, 3 p. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 22-X-48, n° 571.

— Lettre à M. Hennin, Paris, 24 Nivôse an VIII, 1 p. in-8°. — V., Co., 23-II-54, n° 63.

— Lettres (2) à M^me^ Jombert [1780] et au libraire Agasse [an II], 2 p. avec plusieurs pièces ms. le concernant. — V., V.-M., 9-V-49, n° 22.

— Lettre à Lerat de Magnitor, Villers-sur-Orge, 14 juin 1827, 2 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 63.

— Lettre à Maradan, Villers-sur-Orge, 1^er^ mars 1822, 2 p. in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 68.

— Lettre, Abbaye de Domèvre, 26 mai 1787, 2 p. in-4°. — V., V.-M., 1-XII-50, n° 67.

Guibert (Jacques-Antoine, comte de). — Formation des Troupes, 28 p. in-4°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24820.

— Sur la mort d'Éliza [Julie de Lespinasse]. Ms. cor. par l'auteur, 23 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 72.

Helvétius. — Lettre à la marquise de Créquy, 1751 (Il annonce son mariage), 3 p. in-4°. — V., Ar., 17-III-48, n° 110. — Bl., cat. 299 ('49), n° 554.

Histoire de la maison des dames de Saint-Louis, à Saint-Cyr. Ms. du XVIII^e^ siècle, 317 p. in-4°. (L'auteur appartenait à l'entourage de M^me^ de Maintenon. Les derniers faits rapportés sont de 1750.) — V., G.-B., 7-XI- 50, n° 102.

Holbach (Paul Thiry, baron d'). — Mémoires des pensées et des sentiments de J. M[eslier] Pré[tre] c[uré] d'Estrep[igny]. Copie exécutée vers 1745. 724 p. in-4°. — V., V.-M., 18-III-47, n° 269.

Houdetot (comtesse de). — Lettre à une amie, 17 nov. 1805, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20115.

— Lettre à une de ses amies, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19343.

— Lettre à Bréguet, horloger (s. d.), 1 p. in-8°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 22981 (1).

— Lettre à la citoyenne Chéron, au Marais, 28 août, 3 p. in-12. — V., Co. 29-IV-47, n° 73.

— Lettre à M^me^ Chéron, 3 p. in-8°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 2298 (2).

— Lettre à l'impératrice, s. d., 1 p. in-fol. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21731.

— Lettres (3) à Alexandre de Laborde, M. de Somma et Suard, 7 p. in-12. V., V.-M., 9-VI-47, n° 70.

— Lettre à Amédée de Pastoret, Arpajon, 3 sept. 18. — Sa., cat. 18 ('50), n° 6876.

Jaucourt (Chevalier de). — Lettre au marquis de Marigny [Condoléances pour la mort de M^me^ de Pompadour], 1 p. in-4°. — Sa., cat, 21 ('51), n° 8011.

— Lettre, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19880.

Joubert (Joseph). — Carnets, 16 vol. in-12. — Exposition Chateaubriand, B. N., 1948, n° 152. — Exposition Joubert, B. N., 1954, n° 133.

— Manuscrits, lettres, livres annotés, etc. — Exposition Joubert, B. N., 1954.

— Lettre à Mme de Pastoret, 1806, 3 p. in-12. — Mo., nov. 54, nº 44.

— Lettre à Mme de Pastoret, 17 sept. 1806, 3 p. in-16. — L., cat. 76 ('50), nº 348.

— Lettre à Poullet, de Lille, 22 janv. 1812, 2 p. in-8º. — Ch., cat. 690 (mai 54), nº 25176.

Krüdener (Mme de). — Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, Montpellier, 20 janv. 1790, 4 p. in-4º. — V., Ar., 20-IV-48, nº 86.

— Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, Copenhague, 10 novembre 1791, 4 p. — V., Ar., 20-IV-48, nº 87. — L., cat. 75 ('50), nº 410. — L., cat. 76 ('50), nº 396.

— Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, 1 p. in-4º. — V., Co., 17-IV-45, nº 76.

Laborde (Benjamin de). — Lettre, 1 p. in-8º. — V., Co., 11-VI-48, nº 82.

Laclos. — Lettre à Condorcet, Paris, 16 juin 1793, 2 p. in-4º. — V., Ar., 17-III-48, nº 61.

— Lettre à un général, Chalons [sur Marne], 19 sept. 1792, 1 p. in-fol. — V., V.-M., 2-VII-54, nº 5.

La Condamine. — Lettre (à de Quenfontaine ?), Paris, 18 juin 1772, 4 p. in-8º [sur Voltaire]. — V., Berne, G.-K., 15-XI-50, nº 105.

— Lettre à l'abbé Trublet, 17 avr. 1766-4 p. in-4º. — D., cat. 54 ('52), nº 1908.

— Lettre à l'abbé Trublet, 30 déc. 1766, 1er janv. 1767, 4 p. in-4º. — V., Co., 29-IV-47, nº 83. — V., V.-M., 1-XII-50, nº 80.

— Lettre à Voltaire, Paris, 15 avr. 1752, 4 p. in-4º (Relative au *Siècle de Louis XIV*). — V., Ar., 20-IV-48, nº 88.— D., cat. 53 ('51), nº 1316.

— Lettre, Rome, 4 mars 1756, 2 p. in-4º. — V., Co., 21-XI-50, nº 74.

— Lettre, 23 mars 1759, 1 p. in-8º. — Sa., cat. 6 ('46), nº 2314.

— Lettres (2). — V., Co., 24-II-49, nº 41.

— Lettre [sur Voltaire]. — V., Co., 24-II-49, nº 42.

La Fare (Mis de). — Mémoires et réflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV. Copie du début du XVIIIe siècle, 231 p. in-4º (provient de la Bibl. de Malesherbes). — V., V.-M., 29-III-49, nº 14.

La Ferté-Imbault (Marie-Thérèse Geoffrin, marquise de). — Extraits des philosophes anciens grecs et romains, fait pour Madame Clotilde et Madame Élizabeth, 1773, in-4º. — Exposition Diderot et l'Encyclopédie, B. N., 1951, nº 367.

— Lettres (3) à M. Desfranches, 1775 (?). — V., Co., 17-IV-45, nº 78.

Lagrange-Chancel. — Les Philippiques en 5 odes. Ms. du XVIIIe s., in-8º, strophe aut. de Mirabeau (provient de la vente Mirabeau et de Saint-Cloud). — V., Pr., 28-VI-50, nº 267.

La Harpe (Jean-François). — Étude sur Helvétius, 122 p. in-fol. — V., Co., 6-V-52, nº 110.

— Lettre à un directeur de journal, minute aut., 5 p. in-4º. — Ch., cat. 668 (oct. 45), nº 19891.

— Lettre au général La Fayette, 31 juil. 1828, 3 p. in-4º. — Bl., cat. 301 ('51), nº 1715.

— Lettre, 16 mai 1782, 1 p. in-6º (envoi d'un ouvrage sur Voltaire). — V., Co., 17-IV-45, nº 79.

— Lettre, Vendredi 26 janv., 1 p. in-8º. — V., Zurich, l'Art ancien, 10-III-50, nº 730.

La Marre (de). — Mon délire philosophique. Ms. fin XVIII^e s., 291 p. in-16, dédié à M^me L. B., contenant 6 nouvelles. — V., G.-B., 19-VI-51, n° 82.

Lambert (M^ise de). — Lettres (2) à M^me de Fonleni (?), Royat (?), 4 déc., 3 p. in-8° et lettre dictée 24 janv. 1704, 4 p. in-8°. — V., Co., 17-IV-45, n° 84.

Lebrun (P.-D. Ecouchard). — Dixain à Vénus, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 665 (fév. 45), n° 19111.

— Ode sur les rois, 12 p. in-4°. — V., C., 17-VI-54, n° 689.

Le Franc de Pompignan. — Lettre, Pompignan, 20 nov. 1756, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24184.

— Lettre à M. de la Beaumelle, 2 p. in-8°. — V., Co., 17-IV-45, n° 84.

— Traduction des *Géorgiques* précédée du Discours sur la traduction des *Géorgiques*, 132 p. in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 95.

— Les Travaux et les Jours. Traduction en vers français du poème d'Hésiode, 20 p. in-fol. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20136.

Lespinasse (Julie de). — Lettre à Bernardin de Saint-Pierre [entre 1774 et 1776], 2 p. in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 53.

— Lettre au chevalier de Saint-Pierre, ce jeudi au soir, 2 p. in-4°. — V., Co., 28-VI-49, n° 56.

— Lettre à Suard [1772], 1 p., in-4° [sur candidature de S. à l'Académie]. — V., Ch., 9-XII-54, n° 77.

— Lettre à Suard, s. d., 1 p. in-8° [sur son amour pour Mora]. — Be., cat. 50 ('51), n° 68.

— Lettres (2) à Suard, vendredi, 1 p. in-4°, et jeudi, 2 p. in-4°. — V., Co., 31-V-49, n^os 49 et 50.

— « Manuscrits légués par M^lle de Lespinasse », 4 vol. ms. contenant des aut. de Julie de Lespinasse, d'Alembert, Turgot, etc. — V., Ar., 20-IV-48, n° 100.

— Le Seigneur de château, Voyage sentimental. Ms. corrigé par d'Alembert, 29 p. in-4° dont 2 de d'Alembert. — Ch., cat. 690 (mai 54), n° 25175.

— Voyage sentimental [publié en 1820 dans les *Nouvelles Lettres*], 29 p. in-4°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 588.

— Voir aussi : Guibert et Alembert (d').

Lettres spirituelles. Ms. du début du XVIII^e s., 178 p. in-4° (cachet : Bibliothèque du roi, Palais-Royal). — V., Pr., 28-VI-50, n° 285.

Ligne (Charles-Joseph, prince de). — Lettre à Voltaire, Bruxelles, 1^er juin, 4 p. in-8°. — V., Co., 23-II-54, n° 80.

— Lettre à Wilmaers, receveur de Rumprt, 1 p. in-4°. — V., Bruxelles, V.-P., 6-XI-54, n° 317.

— Lettre, Vienne, 27 oct. 1812, 4 p. — V., Co., 17-IV-45, n° 86.

— Lettre s. d., 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 312.

Linguet (Simon-Nicolas-Henri). — Préparation à la confession publique de Simon-Nicolas-Henri Linguet, ouvrage écrit par lui-même après sa sortie de la Bastille. — Be., cat. 43, n° 672.

Louvet de Couvray. — Fragm. de ms. relatif à la Révolution. — V., Ar., 9-VI-49, n° 74.

— Lettre (en partie aut.) au citoyen Dupin, 28 Ventôse an III, 1 p. in-12. — V., Co., 17-V-51, n° 94.

— Lettre à Rouzet, 1 p. in-12. — V., Co., 11-VI-48, n° 89.

— Page aut. sur les crimes terroristes pendant la réaction Thermidorienne, 40 lignes. — V., V.-M., 9-V-49, n° 38.

— Réponse à une brochure de Cadroy tendant à justifier les massacres

ordonnés par les Compagnons de Jéhu, 1795, 4 p. in-4°. — V., Ch., 26-II-53, n° 65. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 25008.

Mably. — Lettres (8) à M^me^ Dupin, Marly, 1759-1777, 11 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 7.

— Lettre à M. de La Chalottais, Paris, 17 déc. 1774, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21505.

Marivaux. — Billet [à Baculard d'Arnaud ?], 1 p. in-8°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 83.

Marmontel. — Bélisaire (Paris, Merlin, 1767). Ex. corrigé et annoté par l'auteur. — V., V.-M., 18-19-V-54, n° 160.

— Lettres (3) à la M^ise^ de Créqui vers 1767 et 1 lettre à une dame, 3 avril 1776, 2 p. — V., Ar., 21-IV-48, n° 119.

— Lettre au directeur de l'Opéra, 22 mars 1779, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 674, (déc. 47). n° 21516. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 25016.

— Lettre à M^me^ Louis, mercredi, 2 p., in-4°. — V., Co., 29-IV-47, n° 104.

— Lettre à Suard, 2 p. in-4° [sur les *Incas*]. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 90.

— Lettre à M. Target, 23 juil. 1787, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 669 (janv. 46), n° 20162. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22743.

— Lettres (4), 22 juin 1761, 2 p. ; samedi 4 sept., 1 p. ; à Target, 23 juil. 1787, 3 p. ; 16 avr. 1789, 1 p. — V., Co., 17-IV-45, n^os^ 92-93.

— Lettre, 13 juin 1736, 1 p. in-4° [Envoi de *Bélisaire*]. — L., cat. 75 ('50), n° 449.

— Lettre [1761 ?], 1 p. in-4° [Il parle de son projet de mariage]. — R. D., cat. 32 ('53), n° 1064. — V., V.-M., 1-III-54, n° 125.

— Lettre, Paris, 22 juin 1761, 2 p. in-4°. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1065.

— Lettre, 4 fév. 1779, 1 p. in-4°. — Sa., cat. 8 ('47), n° 3143.

— Lettre, 16 avril 1789, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19660.

— Lettre, 30 déc. 1792, 4 p. gr. in-8°. — V., Co., 11-VI-48, n° 94.

Massillon. — Lettre à un abbé, 12 janvier, 3 p. in-4°. — R.-D., cat. 21 ('48), n° 6370.

— Lettres à un abbé, 29 mars, 2 p. in-4°. — Sa., cat. 10 ('47), n° 4103.

— Lettre à Danchet, Clermont, 16 janv. 1741, 2 p. in-4°. — V., Ar., 10-I-46, n° 49.

— Lettre à l'abbé Gaillande, Clermont, 7 juin 1738, 1 p. in-4°. — V., Co., 5-II-46, n° 44. — Ch., cat. 675 (avr. 48), n° 21768. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23898. — V., Ch., 26-II-53, n° 73. — Ch., cat., 689 (déc. 53) n° 25019.

— Lettre à l'abbé de La Valette, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24110.

— Lettre, Clermont, le 16 janv. 1741, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 672 (avr. 47), n° 21047.

Mérard de Saint-Just. — Couplets, fariboles rimées, 261 p. in-12. — V., Pr., 28-VI-50, n° 407.

— Fables en vers, 3^e^ éd. 1799. Ex. interfolié, corrigé pour une nouv. éd. — V., Co., 21-I-47, n° 178.

— Mélanges de vers et de prose. Ms. in-4°, 301 p.. dont 80 env. aut. — V., G.-B., 2-III-45, n° 107.

Mes récréations ou Mélange de pièces fugitives en vers, suivies de Virginie ou le Decemvirat, tragédie par M. S*** D***. Recueil de pièces ms., 1782 à la suite de l'imprimé (La Haye, 1777) attribué à Simon Despréaux. — V., A., 11-VII-45, n° 281.

Millot (Cl.-Fr.-X.). — Extraits de l'Encyclopédie, 44 p. — V., Co., 6-V-52, n° 68 (2).

Mirabeau. — Discours sur l'abolition de l'esclavage (Copie, corr. aut.), 12 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 78.

— Essai sur le despotisme. — Londres, 1775, in-8°. Ex. corrigé et annoté pour une nouvelle édition. — Lettre à Michaud, 24 janv. 1776 jointe. — V., V.-M., 17-XII-54, n° 7.

— Fragment de la Vie en Angleterre, 2 p. in-4°. — T., cat. Hiver 52-53, n° 21095.

— Lettres à Boucher, La Fayette, Moltzen, notes aut. et pièces le concernant, 14 pièces. — V., Ar., 21-IV-48, n° 125.

— Lettre à Boucher, 5 mai 1779. — V., Co., 5-II-46, n° 48.

— Lettre à Boucher, 30 août 1779. (Dans ex. de Tibulle). — V., V.-M., 17-XII-54, n° 9.

— Lettre à Boucher, 10 oct. 1779, 2 p. in-8°. — V., Ch., 9-XII-54, n° 182.

— Lettre à Boucher, Vincennes, 29 mars 1780, 1 p. in-8°. — V., Ar., 10-I-46, n° 51.

— Lettre à Boucher [1790]. — V., V.-M., 2-V-50, n° 35.

— Lettre à Chamfort (?) [pendant la Révolution], 1 p. in-8°. — V., Ch., 8-VI-49, n° 138.

— Lettre à l'imprimeur Cuchet, 2 p. in-4°. — R.-D., cat. 31 ('52), n° 789.

— Lettre à sir Gilbert Elliot [1784], 1 p. in-8°. — T., cat. Été 52, n° 20122.

— Lettre à Pierre Dumont [janv. ou fév. 1790], 1 p. in-4°. — T., cat., Hiver 52-53, n° 21096.

— Lettres (6) à sa femme, (2) à Michaud, à Chamfort, à Grimm et au marquis de Marignagne, 1774-1788. — V., Co., 17-IV-45, n^{os} 98-103.

— Lettre à sa femme, Vincennes, 28 mai 1760, 2 p. in-4°. — D., cat. 53 ('51), n° 1395.

— Lettre à l'abbé de La Chau, 16 août 1790, 2 p. in-8°. — D., cat. 55 ('53), n° 2505.

— Lettre à Lieutaud, 6 avr. 1780, 1 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 106.

— Lettre au marquis de Marignagne, 16 juil. 1780, 1 p. in-4°. — R.-D. cat. 24 ('49), n° 7316. — R.-D., cat. 30 ('51), n° 505.

— Lettre à Marron, jeudi [1788], 2 p. in-8°. — V., Co., 29-IV-47, n° 110.

— Lettre à l'abbé Mercier de Saint-Léger, Paris, fév. 1788, 1 p. in-4°. — V., V.-M., 25-III-52, n° 111.

— Lettre à Pellenc, Aix, 9 oct. 1783, 3 p. in-8°. — V. Co., 28-II-50, n° 109. — Arg. ('54), n° 34.

— Lettre à M. de Vitry, mars 1782. — V., V.-M., 2-V-50, n° 35.

— Lettre, Vincennes, 30 mai 1779. — V., Co., 21-I-47, n° 109.

— Lettre, Berlin, 21 mars 1786, 2 p. in-4°. — V., Ar., 9-V,-49, n° 77.

— Lettre, 1790. — V., Co., 29-VI-51.

— Lettre. — V., Co., 27-VI-49, n° 18.

— Mémoire au D^{r} Lassagne sur sa maladie de reins [1779 ?], 4 p. in-4°. — V., Co., 21-XI-50, n° 107.

Moncrif. — Lettre, 25 juin 1734, 3 p. in-4°. — D., cat. 54 ('52), n° 1979.

— Lettres (2) dont une à Malesherbes, 14 septembre et 17 décembre 1758, 2 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 126.

— Voir aussi Voltaire.

Montesquieu. — Lettre à la marquise du Deffand, La Brède, 13 sept. 1754, 3 p. in-4°. — V., Co., 18-III-49, n° 76.

— Lettres (3) à M^{me} Dupin, 1744-1745, 5 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n^{os} 8-10.

— Lettre [à M^{me} Dupin], 4 janv. 1744, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. '51), n° 24335.

— Lettre à M. de La Beaumelle [fév. 1753], 1 p. in-8°. — V., Co., 21-XI-50, n° 108.

— Lettre à M. Prideaux, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 683 (fév. 51), n° 23910. — D., cat. 54 ('52), n° 1982.

Morellet (abbé). — Lettre à Briffaut, vendredi, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19403.

— Lettre (pendant la Révolution), 2 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24185.

— Ms. aut., 17 p. in-4° (matériaux pour le Dictionnaire du Commerce). — V., Co., 6-v-52, n° 135.

Olivet (abbé d'). — Observations sur le Mémoire de Monsieur de..., 2 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21540.

Palissot de Montenoy. — Lettre à M. Barbier, ce 3 déc., 1 p. in-4°. — Sa., cat. 11 ('48), n° 4320.

— Lettres (3) à Le Brun, Argenteuil, 27 déc., 3 p., à Champerin, jeudi 25 nov., 1 p. ; à Ximenet, 15 Pluviôse an VI et 1 pièce aut. — V., Co., 17-IV-45, n° 108.

— Lettre, 20 juin, 1 p. in-8°. — D., cat. 54 ('52), n° 2001.

Parny. — Les Agrémens du culte. Poème, an III, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 688 (mai 53), n° 24870.

— Lettre à M^me^ de Lisle, s. d., 3 p. in-4°. — D., cat. 54 ('52), n° 2003.

— Lettre à M. Nigaux, Paris, 1 p. in-16. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21547.

— Notice autobiographique, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23044.

Pastorale représentée par MM. les écoliers du collège de Meaux, le 12 aoust 1784. Ms. orné de dessins à la plume, in-12. — V., Bo., 24-I-50, n° 29.

Piron. — Épître à Mademoiselle Chéré, Saint-Ouen, 1732, 8 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23048 *bis* (2).

— Fernand Cortès, tragédie en 5 actes représentée à la Comédie française en 1744, 96 p. in-fol. — V., Ch., 26-I-53, n° 94. — Ba. [cat. avril-mai 54], n° 1.

— Lettre à un médecin, Paris, 18 janv. 1770. — V., Ar., 18-III-48, n° 180. — M., cat. 49, n° 57.

— Lettre, s. l. n. d., 1 p. in-4°. — Ch., cat. 678 (oct. 49), n° 23048 *bis* (1).

— Le Père Bamaba. Chanson. — 2 épigrammes, 2 p. in-16. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19697.

Poésies libres du XVIII^e^ siècle, 152 p. en 1 vol. — V., Bl., 20-III-51, n° 29.

Prévost (l'abbé). — Lettre à une dame, Amiens, 3 nov. 1742, 4 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 184.

— Lettre à un protecteur. Francfort, 19 oct. 1714, 3 p. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 80.

Quetant (Antoine-François). — Recherches sur les spectacles. Ms. du XVIII^e^ siècle, préface-dédicace et p. 53 à 242 (mq. p. 1-52), in-4°. — V., V.-M., 8-III-50, n° 269.

Racine (Louis). — Copie aut. de deux lettres à lui adressées sur sa poésie *La Religion*, 4 p. in-fol. — D., cat. 53 ('51), n° 1467.

— Lettres (2) à son imprimeur Coignard (v. 1759), 4 p. in-8° (Lettres de Coignard (1) et de Valincour à Coignard jointes). — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24141.

— Lettre à Titon du Tillet, 29 mai 1756, 1 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 109.

Raynal (abbé). — Histoire... des deux Indes, fragm. relatif à l'établissement des français dans les Indes, 4 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21561.

Recueil de petits airs notés. Ms. du XVIIIe siècle, 194 p. in-8°. — V., Bo., 6-V-47, n° 168.

Rétif de La Bretonne. — Lettre à M. Nougaret, 16 juil. 1767, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22800.

Richelieu (Maréchal duc de). — Lettre à Voltaire, Paris, 8 avril 1752, 32 p., in-4° [sur le *Siècle de Louis XIV*]. — V., V.-M., 9-VI-47, n° 122.

Rosalie, 1774, roman d'auteur inconnu dédié à la vicomtesse de Damas. Ms. du XVIIIe siècle, 146 p. in-8°. — V., G.-B., 19-X-49, n° 89.

Rousseau (J.-B.). — Lettre à l'abbé Basdon, précepteur du prince d'Aremberg, Bruxelles, le 15 avr. 1735, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19441.

— Lettre à Boutet, Soleure, le 8 avr, 1715, 4 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22811.

— Lettre à une dame, Vienne, 12 mai 1716, 4 p. in-4°. — Sa., cat. 18 ('50), n° 6974.

— Lettre (7) à MM. Mahuet et Boutet, avocats, 1712-1738, 29 p. in-4° avec lettre de la Mise de Flamenville à J.-B. Rousseau. — V., Ar., 21-IV-48, n° 162.

— Lettres (7) dont 3 l'abbé d'Olivet, 1712-1738, 29 p. in-4°. — Ch., cat. 489 (déc. 53), n° 25057.

— Lettre à l'abbé d'Olivet, 23 janv. 1731 (?), 3 p. — V., Co., 17-IV-45, n° 118. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19963.

— Lettre à Titon du Tillet, Bruxelles, 29 mars 1740, 2 p. in-4°. — V., Zurich, l'Art ancien, 10-III-50, n° 772.

— Lettre à Mme de Villette, Vienne, 8 janv. 1717, 4 p. in-4°. — Sa., cat. 20 ('50), n° 7731. — V., Co., 21-XI-50, n° 151.

— Ms. relatif à une préface pour une éd. de Corneille, 4 p. in-4°. — Notes en latin, 50 p. in-4°. — Ms. sur Cicéron en latin, 4 p. — Tablettes, ms. de 20 p. — Lettre à un abbé, 20 fév. 1725, 1 p. in-4°. — Lettre à un maréchal, minute, Bruxelles, 27 juin 1724. — V., Ar., 9-VI-49, n° 95.

— Le Triomphe poétique, poème, 4 p. in-fol. — Ch., cat. 667 (juil. 45), n° 19716.

— Chanson. Musique et paroles, 3 p. in-fol. (Les paroles sont écrites une ligne sur deux en écriture rétroversée, lisible dans un miroir). — Ch., cat. 687 (nov. 52), n° 24747.

Rousseau (Jean-Jacques). — « Douze anciennes chansons sur de nouveaux airs. » Ms. musical, paroles et musique, 24 p. gr. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 164.

— Chanson. Ms. musical chiffré, 2 p. in-fol. sur 2 doubles ff. — V., Genève, Ra., 25-XI-53, n° 54.

— Copie musicale de la main de Rousseau : Piccini, Galuppi, Sacchini, Pergolese, 5 cahiers de 80 p., 72 p. de musique. — Mémoire aut. concernant les frais de copie joint. — V., Genève, Ra., 25-XI-53, n° 53.

— Feuillet de son herbier avec notes explicatives, 2 p. in-fol. — Ch., cat. 674 (déc. 47), n° 21574.

— Idée de la méthode dans la composition d'un livre, 16 p. in-4° [annoté par Mme Dupin]. — V., Co., 17-V-51, n° 25. — Be., cat. 50 ('51), n° 100.

— Lettre à d'Alembert, 27 déc. [1755]. — V., Ar., 18-III-48, n° 196.

— Lettre à A. Audoyer, Motiers, 18 mai 1763, 3 p. in-8°. — V., Ar., 18-III-48, n° 198.

— Lettres (2) à la marquise de Créquy, 25 fév. 1761, 1 p. in-4° et s. d., 1 p. — V., Ar., 18-III-48, n° 197.

— Lettre à la marquise de Créquy, ce mardi 26, 2 p. in-4°. — V., Co., 31-V-49, n° 90. — V., Zurich, l'Art ancien, 10-III-50, n° 773.

— Lettre à M. Dangirard fils, Montmorency, fév. 1761, 3 p. in-4°. — V., Ar., 9-VI-49, n° 96.

— Lettre (minute) à Richard Davenport, 7 fév. 1767, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 691 (nov. 54), n° 25400.

— Lettre à Richard Davenport, 11 mai 1767, 2 p. in-4°. — V., Co., 17-IV-45, n° 116.

— Lettre à Mme de Lessert, née Boy de la Tour, 8 mars 1776, 1 p. in-4°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 86.

— Lettre à Deluc père, 3 p. in-8°. — Bl., cat. 298 ('48), n° 393.

— Lettre à Deluc père, mardi 1754, 1 p. in-12. — V., Co., 6-V-52, n° 161.

— Lettre à Deluc à Londres, Paris, 13 déc. 1754, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24148 *bis*.

— Lettre à Deluc père, 29 mars 1758, 3 p. in-8°. — Bl., cat. 299 ('49), n° 630.

— Lettre aux frères Deluc, Motiers, 16 oct. 1762, 2 p. in-8°. — V., Ar., 18-III-48, n° 198.

— Lettre à Deluc père, Motiers, 26 sept. 1763, 3 p. — V., Co., 17-IV-45, n° 115.

— Lettre à Duchesne, Motiers, 20 janv. 1763, 3 p. in-4°. — V., Co., 23-XI-54, n° 113.

— Lettre à Duchesne, 18 sept. 1764, 2 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 102.

— Lettre à Duchesne, Motiers, 3 mars 1765, 2 p. in-4°. — Ch., cat. 685 (oct. 51), n° 24367.

— Lettre à Mme Veuve Duchesne, 16 mai 1768, 1 p. in-12 obl. — V., Co., 23-XI-54, n° 114.

— Lettre à M. Duclos, Genève, 1er sept. 1754, 3 p. in-4°. — V., V.-M., 2-V-50, n° 44.

— Lettres (20) à Mme Dupin, 1743-1770, 37 p. in-8° et in-4°. — V., Co., 17-V-51, nos 11-23 et 27.

— Lettres (5) à Mme Dupin, 1749-1760. — Bl., cat. 302 ('52), nos 2093-2096.

— Lettre à Mme Dupin, mardi 30 [août 1758 ?], 1 p. in-4°. — T., cat. Hiver 51-52, n° 19187.

— Lettre à Mmo Dupin, Montmorency, 30 août 1760, 2 p. in-8°. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1094.

— Lettre à Mme Dupin, Montmorency, ce mercredi 24 [1762], 1 p. in-4°. — R.-D., cat. 32 ('53), n° 1095. — V., V.-M., 1-III-54, n° 158.

— Lettre à M. Dupin, 10 avr. 1743, 4 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 12.

— Lettre à Du Saux, 4 janv. 1771, 1 p. in-8°. — V., Co., 17-IV-45, n° 117.

— Lettre à Du Saulx, 1771, 1 p. in-4°. — Be., cat. 50 ('51), n° 103.

— Lettres (61) à Mme d'Épinay, 1757, 102 p. — V., Ar., 18-III-48, n° 195.

— Lettre à Mme d'Épinay, dimanche matin, 1 p. in-8°. — V., Co., 10-V-49, n° 130.

— Lettre à M. Guy [le successeur de Duchesne], Monquin, 19-I-1770, 1 p. in-4°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 85.

— Lettre à Mademoiselle Isabelle d'Ivernois, Motiers, 1763, 1 p. in-4°. — Ch., cat. 679 (juil. 49), n° 22812.

— Lettre à M. Le Roy, Montmorency, 4 nov. 1758, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 684 (juil. 51), n° 24148.

— Lettre à Marteau, Montmorenci [5 mars 1761], 3 p. in-4°. — V., A., 28-V-46, n° 280.

— Lettre à Maydieu, Monquin, 14 mars 1770, 3 p. in-4°. — V., Co., 11-VI-48, n° 126.

— Lettre au marquis de Mirabeau, 15 juin 1767, 2 p. in-8°. — V., Londres, S., 6-XI-51, n° 415.

— Lettre à Sabbatier, secrétaire de l'Ambassade de France à Turin,

Motiers-Travers, 3 juin 1764, 1 p. in-4°. — V., Co., 23-II-54, n° 130.
— Lettre à Saint-Lambert, à l'hermitage, le 28 8bre 1757, 4 p. in-8°. — V., Genève, Ra., 25-XI-52, n° 84.
— Letires (5) au baron Sauttern de Sauttersheim (Motiers, 1763-1764), 13 p. in-8° et in-4°. — V., Co., 23-II-54, n^os 125-129.
— Lettre, Paris, 5 mai 1755, 1 p. in-4°. — V., Ar., 18-III-48, n° 199.
— Lettre, Wooton, 2 déc. 1766, 1 p. in-8°. — Ch., cat. 686 (avr. 52), n° 24561.
— Lettre [signée Renou, 2 fév. 1768], 1 p. — V., V.-M., 1-III-54, n° 159.
— Lettre, Motiers, 15 avr., 2 p. in-4°. — V., Ar., 30-XI-50, n° 88.
— Mémoire présenté à M. Du Pin sur l'Éducation de M. son fils, 37 p. in-fol. — V., Co., 17-V-51, n° 24. — Be., cat. 50 ('51), n° 101.
— [Notes de R. et de M^me Dupin pour un ouvrage sur les femmes]. — V., Co., 17-V-51, n^os 29-38.
— Panégyrique de Saint-Louis. Texte publié dans les œuvres de Voltaire. Ms. de la main de Rousseau, 54 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 51 (4).
— Projet de paix perpétuelle par feu M. l'abbé de S^t-Pierre, 57 p. in-4°. — V., Co., 17-V-51, n° 26.
— Réflexions diverses, de la main de J.-J. R. et de M^me Dupin, 5 p. in-8°. — V., Co., 17-V-51, n° 28.
— Rousseau juge de Jean-Jacques, 228 p. in-4°. — V., Ar., 21-IV-48, n° 163.
— Manuscrit avec corrections aut. de David Hume sur sa querelle avec J.-J. R. (en anglais et français), 85 p. in-fol. — Bl., cat. 299 ('49), n° 361.
— Voir aussi : Ducis (J.-F.), Dupin (M^me), Voltaire.

Rulhière (Cl. de). — Lettre à Bernardin de Saint-Pierre, Paris, 8 fév. 1768, 3 p. in-4°. — Ch., cat. 689 (déc. 53), n° 25058.
— Lettre à Pierre Hennin [1785], 1 p. in-4°. — Ch., cat. 666 (avr. 45), n° 19443.
— Lettre à M. Sabatier, Paris, 4 juil. 1772, 4 p. in-8°. — Ch., cat. 668 (oct. 45), n° 19965.

(A suivre).

DIVERS

Le Congrès Montesquieu. — Du 23 au 26 mai, s'est tenu à Bordeaux un Congrès Montesquieu. Organisé sous les auspices de la ville, de l'Université et de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bordeaux, ce colloque a réuni les principaux spécialistes de Montesquieu, venus de France, d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Italie, des Pays-Bas et de Suisse.

Au cours de ces quatre journées d'études, des contacts utiles ont été établis entre tous ceux qui s'intéressent au philosophe de La Brède et à sa pensée. Trois thèmes peuvent se dégager de ces travaux : une part importante a été réservée à l'influence de Montesquieu en matière de droit public et constitutionnel aussi bien en France qu'aux Pays-Bas, aux Etats-Unis ou en Angleterre. La pensée religieuse de Montesquieu et ses rapports avec les Jésuites ont fait l'objet d'études approfondies et parfois contradictoires. Enfin quelques documents inédits susceptibles d'éclairer d'un jour nouveau l'œuvre de Montesquieu ont été apportés : présentation d'un Carnet de notes, les Bigarrures, qui semble bien avoir appartenu à Montesquieu, présentation de l'inventaire, après décès, de son domicile parisien de la rue Saint-Dominique, estimation des actes conservés dans les minutes notariales de La Brède.

Une exposition consacrée à la vie et à l'œuvre de Montesquieu avait été organisée à la Bibliothèque Municipale avec le concours de la Bibliothèque Nationale et des Musées Nationaux.

Le Congrès s'est terminé par une visite du Château de La Brède où la comtesse de Chabannes, descendante de Montesquieu, reçut les congressistes qui apprécièrent l'attachante conférence de M. Brèthe de La Gressaye sur la vie de Montesquieu à La Brède.

Deux idées essentielles peuvent être dégagées : tout d'abord, la nécessité de maintenir les liens ainsi créés entre les congressistes et tous ceux qui s'intéressent à Montesquieu, afin d'arriver à une connaissance plus approfondie de sa pensée ; nécessité ensuite d'une biographie de Montesquieu mettant en relief l'aspect humain de l'auteur de *L'Esprit des Lois*, sa vie de tous les jours à La Brède et à Paris au milieu de ses contemporains.

L. Desgraves.

La Revue se doit d'ajouter que le souvenir de l'Exposition sera heureusement conservé par un *Catalogue* (Bordeaux, 1955, 150 pages), dû précisément à M. Desgraves, bibliothécaire en chef de la Ville de Bordeaux. Ce catalogue, illustré de planches et contenant une importante bibliographie, éclaire les périodes successives de la vie de Montesquieu par d'intéressantes et précises descriptions des documents, livres, tableaux et autres objets exposés.

On aura remarqué, d'autre part, l'allusion faite par M. Desgraves à la conférence de M. Brèthe de la Gressaye qui a bien voulu nous en adresser l'extrait que voici (nous l'en remercions très vivement) :

Une journée de Montesquieu a La Brède.

Nulle part mieux qu'ici, à La Brède, on ne peut saisir Montesquieu. Il y est né, il y a passé son enfance. Jeune conseiller, puis président au Parlement de Bordeaux, il était retenu en ville, mais franchissait souvent les quelques lieues le séparant du manoir familial. Il n'est resté éloigné de La Brède qu'une seule fois, pendant les trois années que durèrent ses voyages à l'étranger. Et de son retour jusqu'à sa mort, durant plus de vingt ans, il a vécu et travaillé surtout à La Brède. Sans doute, allait-il assez souvent à Paris pour y avoir un appartement vaste et bien installé, où la mort est venue le surprendre. Cependant, il n'était vraiment chez lui qu'à La Brède, source de ses revenus, demeure de sa famille, centre de ses travaux. Nous essaierons de l'y voir vivre, une journée de l'année 1744 qu'il a passée tout entière dans son château, travaillant avec acharnement à *L'Esprit des Lois*.

Après avoir employé les premières heures de la matinée à surveiller son vignoble dont il vend les produits à ses amis de Londres et de Paris, et dicté à son secrétaire des lettres pour ses nombreux correspondants de France et de l'étranger, Montesquieu se consacre à sa famille.

On sait peu de chose sur sa vie conjugale. Il laissait souvent sa femme seule à La Brède, elle ne l'a pas accompagné dans ses voyages, elle ne le suivait pas à Paris. Durant ses absences, il lui confiait la gestion du domaine. S'intéressait-elle à ses travaux intellectuels ? Rien ne nous éclaire à ce sujet. S'aimaient-ils ? C'est encore un mystère. La correspondance ne contient pas une seule lettre, un seul billet de Montesquieu à sa femme. Il y a une lettre unique de M^me^ de Montesquieu à son mari, qui est émouvante et bien significative. Elle aime et admire son mari, et paraît quelque peu sceptique sur la réciprocité de ses sentiments. Mais elle ne formule aucun reproche, et, au contraire, exprime une satisfaction empreinte de sagesse un peu ironique, celle d'avoir reçu de son mari ce qu'elle pouvait raisonnablement attendre de lui.

Son cœur, Montesquieu paraît l'avoir donné plutôt à sa plus jeune fille, Denise, pour qui il a manifesté une prédilection. Avant son mariage, alors qu'elle est au couvent, il lui écrit de charmantes lettres, il badine avec elle sur des enfantillages qui intéressent cette très jeune fille, il l'appelle « mon petit secrétaire », car elle lui fait la lecture, soit à Paris, les jours de sortie, soit à La Brède, pendant les vacances. Et cette affection a dû être bien profonde pour que, cinquante ans après, Denise, apprenant que le libraire parisien Plassan se propose d'éditer les œuvres complètes de Montesquieu, lui écrive une lettre débordant de chers souvenirs, et racontant qu'il lui dictait *L'Esprit des Lois* au retour des longues promenades qu'ils avaient faites ensemble à travers les bois de La Brède.

... En 1744, Montesquieu travaillait d'arrache-pied à *L'Esprit des Lois*. Il était en train de reviser une première rédaction d'ensemble, qui n'est autre que le manuscrit, le seul que nous possédons, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Avec ses ratures, ses surcharges, ses notes marginales, ses essais de phrases ou de titres finalement abandonnés, il est le témoignage de l'admirable labeur de l'écrivain. Et dans cette grande salle du château, qui fut sa bibliothèque, où la plupart de ses livres demeurent encore sur les rayons, nous pouvons aisément l'imaginer, dictant à son secrétaire, s'interrompant pour vérifier une référence dans un ouvrage, prolongeant un grand moment sa méditation afin de trouver une formule lapidaire.

... La journée s'achève. Le soleil a disparu derrière la ligne noire des bois, le tapis vert des pelouses s'assombrit, l'eau frissonne dans les fossés autour du château. Le maître de maison se retire dans sa chambre du rez-de-chaussée, pour veiller seul un instant. Autrefois, il prenait avec lui le registre des

Pensées, afin d'y inscrire les réflexions qu'il avait faites au cours de la journée. Maintenant ce serait inutile, puisqu'il est presque aveugle. Mais il va réfléchir et demain il dictera ses pensées à son secrétaire.

Ce soir, la préparation de *L'Esprit des Lois* a tout naturellement ramené ses idées vers le grand sujet qui l'obsède depuis vingt ans, le gouvernement des sociétés politiques. Il pense aux devoirs du bon citoyen, et mêlant ses propres sentiments à ce que la méditation de l'histoire lui a appris, il se dit à lui-même :

« J'ai naturellement eu de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie, et peu pour ce qu'on en appelle la gloire ; j'ai toujours senti une joie secrète lorsque l'on a fait quelque règlement qui allât au bien commun. »

« Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre : j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. »

« Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fut préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma partie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe, et préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime. »

La nuit est tout à fait tombée maintenant, et Montesquieu, qui aime tant à voir la lumière du jour, est enclin à penser à la nuit de la mort. Il n'a que cinquante-cinq ans, mais il se sent accablé par la grandeur de la tâche qu'il a entreprise, et il craint de n'avoir pas le temps de l'achever. Il compose alors un morceau magnifique, qui sera recueilli dans les *Pensées*, et qui aurait pu servir de préface à *L'Esprit des Lois*.

« Dans l'état déplorable où je me trouve, il ne m'a pas été possible de mettre à cet ouvrage la dernière main, et je l'aurais brûlé mille fois, si je n'avais pensé qu'il était beau de se rendre utile aux hommes jusqu'aux derniers soupirs mêmes....

« Dieu immortel ! le genre humain est notre plus digne ouvrage. L'aimer, c'est vous aimer, et, en finissant ma vie, je vous consacre cet amour. »

. . . . . .

L'anniversaire de la naissance de Malherbe. — Tandis qu'en 1928, le tricentenaire de la mort de Malherbe n'avait été l'objet d'aucune commémoration officielle, en revanche, l'anniversaire de sa naissance aura été largement célébré, cette année, à Paris, à Aix et à Caen. Le 17 mai, à la Sorbonne, des hommages ont été lus par le ministre de l'Éducation Nationale et par les représentants des associations littéraires ; des poèmes de Malherbe et de ses disciples furent récités, d'autres chantés sur la musique de l'époque ou d'auteurs récents. En novembre et décembre, une exposition se tient à la Bibliothèque Nationale, et un cycle de conférences se déroule, le jeudi, à la Sorbonne.

A Aix, les 10, 11 et 12 juin, des conférences furent consacrées au « cas Malherbe » par M. Raymond, J. Rousset et R. Lebègue, et au milieu provençal par R. Fromilhague, A. Brun, P. Clarac et P. Colotte. Une exposition, dont le catalogue, rédigé par P. Colotte, demeurera un utile instrument de travail, rassemblait une dizaine de livres de la bibliothèque de Malherbe, des pièces d'archives, les œuvres manuscrites et imprimées de ses amis et émules provençaux, etc.

A Caen, les 28 et 29 octobre, R. Garapon, R. Fromilhague et R. Lebègue traitèrent des influences que Malherbe a subies et exercées en Normandie. Une exposition ut ouverte au public, et, au cours d'un concert, on entendit chanter *Enfin cette Beauté*, dans la transcription qu'un compositeur caennais en avait donnée du vivant de Malherbe.

Thèses d'U. R. S. S. — M. Jacques Proust a bien voulu établir pour la Revue cette liste des Thèses soutenues en U. R. S. S. entre 1948 et 1954 sur la littértaure française.

Thèses de doctorat.

Section des sciences philosophiques.

Kh. N. Momdjian (Institut de philosophie de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.). La philosophie d'Helvétius, son importance dans la préparation idéologique de la révolution bourgeoise française de 1789-1794, du socialisme utopique et du communisme du XIXe siècle [1].

Section des sciences philologiques.

T. L. Motyleva (Institut de littérature mondiale de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.). Léon Tolstoï dans la littérature et la critique françaises.

Thèses de candidature.

Section des sciences philosophiques.

G. S. Imaïlov (Académie des Sciences sociales près le C. C. du P. C. U. S.). L'athéisme des matérialistes français du XVIIIe siècle.

Section des sciences philologiques.

K. A. Zoubareva (Institut pédagogique d'État Lénine de Moscou). Émile Zola dans la critique russe de la fin des années 70 et du début des années 80.

P. F. Diatchkov (Institut pédagogique d'État Lénine de Moscou). Le roman de Stendhal : *Le Rouge et le Noir*.

N. I. Kondratiev (Université d'État de Leningrad). Maupassant comme critique de la société bourgeoise française de la IIIe République.

O. V. Timofeieva (Université d'État de Lvov). Tourgueniev et Mérimée, contribution à l'histoire de l'influence russe sur la littérature française.

T. S. Krylova (Institut pédagogique d'État Lénine de Moscou). Alphonse Daudet. La trilogie de Tartarin.

D. D. Oblomievski (Institut de littérature mondiale de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.). Le romantisme français et les théories littéraires des socialistes utopiques.

E. P. Kovaltchouk (Université d'État de Kiev). La dramaturgie de Marie-Joseph Chénier.

N. N. Kouroiedova (Université d'État de Kharkov). Guy de Maupassant et Ivan Sergueievitch Tourgueniev.

O. M. Karlovitch (Institut pédagogique Potemkine de la ville de Moscou). Le vocabulaire des œuvres de Balzac : *Gobseck*, *La Peau de Chagrin*, *Eugénie Grandet*, *Le père Goriot*, *Les Illusions perdues*, et particularités de l'emploi des mots dans ces œuvres.

O. V. Lovstvova (Institut pédagogique d'État Lénine de Moscou). Les études de Balzac.

D. A. Startseva (Institut de littérature mondiale de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.). La littérature de la Résistance française.

E. F. Trouchtchenko (Académie des Sciences sociales près le C. C. du P. C. U. S.). La littérature française progressiste dans la lutte pour la paix et la démocratie (après la seconde guerre mondiale).

A. I. Zassimov (Institut pédagogique régional de Moscou). Contribution à l'étude du caractère populaire de l'œuvre de Balzac (d'après les matériaux des études sociales et politiques des années 1830).

1. Thèse publiée par l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. en 1954.

M. N. Vaksmakher (Institut pédagogique Potemkine de la ville de Moscou). Le thème de la Résistance dans la prose littéraire de la France contemporaine. Les nouvelles de Georges Cogniot et les romans de Paul Tillard.

L. V. Kobzareva (Institut pédagogique d'État Lénine de Moscou). La dénonciation de la société bourgeoise de la fin du XIXe siècle dans l'œuvre de Maupassant.

L. G. Andreiev (Un. d'État de Moscou). La lutte pour le réalisme socialiste dans la critique littéraire progressiste franç., dans la période d'après-guerre.

O. M. Solovieva (Institut pédagogique régional de Moscou). La littérature française contemporaine vue par Gorki.

V. I. Pachtchenko (Université d'État de Kiev). Le type du communiste dans les romans des écrivains progressistes français (1940-1950).

V. M. Podtychkov (Institut pédagogique d'Etat Lénine de Moscou). La peinture de la période de la Restauration dans le roman de Balzac : *Les Illusions perdues.*

N. A. Kozlov (Institut pédagogique d'État de Leningrad). Anatole France comme publiciste et homme public.

E. M. Schwartzman (Université d'État de Lvov). La formation des idées et les problèmes des romans sociaux de George Sand dans les années 1840.

E. M. Gorfein (Université d'État de Leningrad). L'œuvre de jeunesse de Guy de Maupassant et les étapes de la formation de ses idées sociales, politiques, et littéraires.

O. P. Gouria (Université d'État de Kiev). La dénonciation de la morale et de la culture bourgeoises dans les œuvres de Romain Rolland (1880-1919).

V. V. Makarov (Institut pédagogique Potemkine de la ville de Moscou). Le vocabulaire des métiers et de la production dans les romans de Zola : *Germinal*, *La Bête humaine* et *Travail* (contribution à l'étude du développement du vocabulaire français en liaison avec le développement de la production au XIXe siècle.)

A. D. Boguinskaia (Institut pédagogique régional de Moscou). La dramaturgie de Mérimée.

E. P. Pogorelaia (Institut pédagogique d'État de Leningrad). Le roman de Victor Hugo : *Les Misérables*, comme épopée sociale.

T. D. Boulakhovskaia (Institut pédagogique régional de Moscou). La prose de Louis Aragon, contribution littéraire à la lutte pour la paix.

E. I. Pritsker (Université d'État de Kiev). Paul Vaillant-Couturier, écrivain communiste.

R. I. Ousviatsova (Un. d'État de Leningrad). L'œuvre de Jules Renard.

Section des sciences pédagogiques.

O. I. Livchits-Ezrahi (Premier Institut Pédagogique d'État des langues étrangères de Leningrad). Les idées pédagogiques de Denis Diderot.

E. G. Dementiev (Leningrad, Institut pédagogique d'État A. I. Herzen). Le réalisme de Diderot dans ses contes et dans ses romans philosophiques.

Appendice[1].

Professeur R. Samarine et I. Vipper. Cours d'histoire des littératures étrangères du XVIIe siècle. Éditions de l'Université de Moscou [Récent. Grande place au classicisme français. Un article pour Corneille, un pour Molière, un pour La Fontaine, un pour Racine, un pour La Bruyère. Cours généraux sur les conditions historiques de la création des œuvres classiques, sur les luttes de tendances en littérature au XVIIe siècle, sur les grands classiques français vus par les grands écrivains russes].

1. Bien que n'étant pas des thèses, les deux ouvrages suivants méritent d'être signalés, comme contributions récentes à l'histoire de la littérature française.

Professeur V. Ivacheva. Histoire des littératures étrangères du XIXe siècle. Éditions de l'Université de Moscou, 1955, tome I [1789-1830].

Dans les Bibliothèques parisiennes. — D'un important rapport de M. Julien Cain [1], nous extrayons quelques renseignements qui peuvent intéresser les spécialistes de l'histoire littéraire.

Bibliothèque Nationale. C'est surtout par la publication de catalogues et par l'enrichissement des collections que ce grand organisme apporte au travail intellectuel et à la recherche une collaboration très étendue. Sans quitter le secteur de nos études, relevons parmi les fonds entrés par don ou acquisition depuis 1945 : les collections H. de Rothschild, Sibilat (p. 110) ; des incunables (p. 115) ; des éditions rares des XVI-XIXe siècles (p. 116) ; la collection J. Lion consacrée à A. France ; de nombreux manuscrits (p. 165-167 : archives de Mme Récamier, papiers G. Sand, lettres de M. Proust, autographes de Max Jacob, etc.).

Bibli thèque de l'Arsenal Pendant la même période, la bibliothèque de l'Arsenal a reçu un lot important d'archives saint-simoniennes provenant de G. d'Eichtal et la collection Rondel s'est enrichie des papiers et manuscrits laissés par G. de Porto-Riche et Saint-Georges de Bouhélier, etc.

Correspondance. — *Nous avons reçu la lettre suivante de* M. CHARLES DÉDÉYAN. *Nous la publions non sous sa forme première, mais, suivant son désir, elle qu'il l'a remaniée après lecture de notre réponse. Ce qui nous a forcé à abréger cellec-i :*

En réponse au 2e §, p. 230 du compte rendu sur l'édition du *Journal de Voyage* de Montaigne, publiée par M. S. de Sacy (*RHL*, avril-juin 1955), qui pourrait faire penser que non seulement j'ai reproduit les fautes de Prunis-Bartoli-Querlon, mais que j'en ai ajouté d'autres, je me permets d'apporter ces quelques précisions :

1° J'ai voulu donner une reproduction fidèle de l'édition originale, de 1774, ou plutôt des éditions originales, car il est impossible de déterminer si l'édition in-4° est antérieure à l'édition in-12 en 3 ou 2 volumes [2]. Je dis textuellement dans mon édition, p. 453 : « Nous avons repris volontairement l'édition Meunier de Querlon avec le Discours préliminaire, et la traduction donnée pour la première fois de la partie rédigée en italien. Nous avons ainsi maintenu, dans la mesure du possible, le premier état du journal.

Nous avons suivi le texte de l'édition in-4° de 1774, en l'amendant au besoin grâce aux corrections de Lautrey (dont j'ai cité le nom toutes les fois où je l'ai utilisé) ou de d'Ancona. [Ces deux éditions critiques, non citées dans le compte rendu, sont en effet les meilleures.] Pour les variantes, nous avons adopté la nomenclature suivante et les signes suivants :

* désigne une variante de l'éd. orig. in-12.

* *var. des autres éditions* désigne les variantes des autres éditions du XVIIIe siècle.

éd. orig. indique que nous nous écartons du premier texte suivi. »

2° En ce qui concerne les passages incriminés (§§ 3 et 4 de la p. 230 du Compte rendu), ils ne sont pas mon œuvre, mais se retrouvent tous dans les éditions originales in-4° et in-12. Ces éditions ne présentent que deux leçons

1. *La Bibliothèque Nationale pendant les années 1945 à 1951* (Paris, 1954, VI-295 p.).

2. Il semble même que l'édition in-12 ait, sinon précédé l'édition in-4°, du moins reproduit le premier état du manuscrit préparé pour la publication. Les deux divergences dans les leçons que nous indiquons plus bas le prouveraient, puisque la traduction a été améliorée dans l'édition in-4°. Ayant en ma possession l'éd. in-12 et ayant travaillé d'abord sur elle, sans doute mon contrôle n'a pas été assez rigoureux, puisque, comme on le verra ci-dessous, j'ai laissé passer des leçons moins satisfaisantes.

différentes, au 3) et au 5). Je reconnais bien volontiers qu'en laissant le texte de l'éd. in-12 dans ces deux passages, j'ai été négligent. Voici ces passages avec les références exactes. J'ai consulté pour cela l'exempl. de l'éd. in-4°, ayant appartenu à Maupeou (B. N., Rés. G 1071), et mon exempl. en 2 vol. de l'éd. in-12 :

1) P. 235, milieu 2e §, éd. in-4° : « et je fus bien aise de faire cette galanterie au commencement de l'année » (e volsi dare il principio di questo anno). Même leçon p. 208-209, t. II, de l'éd. in-12.

2) P. 249. milieu 1er §, éd. in-4° : « de ne point observer encore une certaine durée de tems pendant que les autres boivent dix jours tout au plus. et se baignent au moins pendant vingt-cinq, de la main à la main, ou de main en main [1] » (e bagnano 25 gionni al manco di mano in mano).

Même leçon et même note p. 240-241 du t. II de l'éd. in-12.

3) Les éditions originales diffèrent.

1er §, p. 269, éd. in-12 en 2 vol., t. II : « Cette boisson m'émut le corps et me lava bien les oreilles. »

Mais, p. 263, 1er §, éd. in-4° : « Cette boisson m'émut le corps et me lava bien les intestins » (Mi mosse il corpo, e lavò gagliardamente le budella).

4) P. 267, début, éd. in-4°. « Cette idée, dont jusqu'à présent j'ai été frappé, pourroit bien avoir mis en mouvement ces humeurs, dont avec le tems j'aurois été délivré ». (E quel sentimento ch'io si ho fin adesso, par [2] essere, c'ho mosso gli umori, i quali col tempo si fussero scacciati, e purgati).

Même leçon et même note, p. 276-277, t. II de l'éd. in-12.

5) Les éditions originales diffèrent.

1er §, p. 383, éd. in-12 en 2 vol., t. II : « les hommes polis le rendent les autres ».

Mais p. 313, dern. l., éd. in-4° : « les hommes polis communiquent leur politesse aux autres » (Ma in ogni modo chi è cortese ne fa altri).

6) P. 315, 1re l., éd. in-4°. « On trouve abondamment ici des logements, des noisettes et des champignons » (Ella è fra le altre cose abbondantussima di piggioni [3], e nocciuole, e funghi).

Même leçon, p. 382 et 833, 2e §, t. II, éd. in-12.

7) P. 395 (fin), éd. in-4° : « Cet édifice, par la beauté des corridors, des dortoirs, des différentes usines et d'autres pièces, me paroit le plus somptueux et le plus magnifique batiment pour le service d'une Église. » (P. 394. Questo edificio mi parc in corridori, dormitori, cantine, ed altra faccenda, il più suntuoso e magnifico che io abhia visto in niun altro loco, se ben mi ricordo, per servizio di Chiesa.)

Même leçon, p. 557-559, t. II de l'éd. in-12.

CHARLES DÉDÉYAN.

Que cette Lettre soit ou non destinée, dans la pensée de son auteur, à « noyer le poisson », sa confusion nous oblige à éclaircir le point du débat.

Il s'agit non du Voyage *écrit par Montaigne en français et en italien, mais uniquement de la version française de cet italien. Si le texte de Montaigne veut être respecté, nous avons tous les droits sur la traduction, afin de la rendre la plus exacte possible.*

Cette distinction essentielle semble n'avoir pas été aperçue de M. Dédéyan. Il a traité la traduction comme le texte, malgré les nombreuses fautes qui ont donné lieu, depuis 1774, à tant de corrections. Il a donc, en 1946, adopté scru-

1. « C'est littéralement le texte, *di mano in mano* ; mais nous ignorons ce que cela veut dire. »

2. Questa parola non è ben chiara nel Manoscritto. Forse si dee leggere *può*, e supplire al principio del periodo così : *e per quel sentimento* ec.

3. « *Pigioni*, perchè spopolata. » Cf. *Journal*, éd. C. Dédeyan, 1er §, p. 405 : « la tiene a pigione » (qui tient cette maison à loyer à Plaisance).

puleusement les erreurs dont la version française avait été purgée, et qui défigurent la pensée de Montaigne. Cependant je ne sache pas que la Société Les Belles Lettres lui ait confié le lancement d'une collection des Belles Infidèles ; que dis-je ? qu'elle l'ait chargé de remettre en circulation de vieilles sottises, justement répudiées dans les éditions antérieures de chez Conard ou de chez Garnier, pour ne citer que celles-ci.

Quant au texte du XVIII^e siècle adopté par lui, sa lettre, qui mêle tout, nous force à rappeler le soin que nous avions pris, dans notre compte rendu, de distinguer deux groupes de fautes. Les unes remontent à l'édition de 1774 que M. D. prétendait avoir suivie (notre premier §) ; les autres (notre second §) ne se trouvent pas dans cette édition, mais on les lit chez M. D. Tous les passages cités par celui-ci dans sa Lettre ci-dessus, sauf le 3^e et le 5^e, appartiennent à la première catégorie : ils sont donc étrangers au débat, et ne font qu'encombrer (je ne leur ai donné place que pour n'encourir aucun reproche). Seuls sont objet de litige ces deux exemples 3 et 5.

M. D. a dit dans son édition, et il répète aujourd'hui, qu'il a « suivi le texte de l'édition in-4° de 1774, en l'amendant au besoin, etc. ». Ce n'est pas vrai. L'in-4° de 1774 donnait « les intestins » et non « les oreilles ». Il donnait « les hommes polis communiquent leur politesse aux autres », et non « les hommes polis le rendent les autres ». Il faut donc chercher ailleurs la responsabilité de ces fautes, et ce que nous avons avancé dans notre compte rendu est rigoureusement exact.

D'où viennent-elles donc, ces fautes ? Il n'est pas difficile de répondre. On les rencontre dans la mauvaise édition in-12 en 2 vol. de 1774 ; édition si défectueuse qu'elle a probablement été corrigée dès 1774 dans l'in-4°, et dans une belle édition in-12 en 3 vol., qui parut la même année. Le malheur a voulu que M. D. l'eût en sa possession, cette édition en 2 vol. ; et qu'il ait trouvé plus expéditif de la reproduire. N'était-ce pas assez pourtant de s'asservir aux traducteurs si peu sûrs du XVIII^e siècle ? Fallait-il encore laisser de côté ce qu'ils avaient fait de moins mal, et prendre le pire ?

Aujourd'hui, alerté par notre compte rendu, M. D. cite dans sa Lettre l'édition in-4° ; et même il a consulté un exemplaire de choix, pensant peut-être que le lecteur en serait impressionné. Cela ne valorise malheureusement pas son travail de 1946.

Au reste, que l'on relise ce que M. D. nous dit au § 1 de sa Lettre ; ou, dans son édition, le passage d'Introduction (p. 26-27) relatif aux éditions de 1774 et à leurs rapports. On aura une idée de la façon dont il traite ces problèmes. Rien d'étonnant s'il nous reproche de n'avoir pas dit assez de bien de la vieille édition Lautrey (1906, 1909) : il lui doit le plus clair de ses indications, si tant est qu'on puisse parler de « clair » en l'occurrence. Cependant nous voyons avec plaisir, par la 1^re note de sa Lettre, qu'il entre dans la voie de la comparaison qui eût dû guider son choix, il y a neuf ans. Cette remarque diminue notre regret d'avoir été provoqué à étaler ici des constatations que nous aurions, sans cela, gardées pour nous. — J. Pommier.

Sur deux vers du « Moïse » de Vigny. — M. Pierre Moreau nous rappelle opportunément, à propos de la note de M. Francis Bar (*RHL*, juillet-septembre 1955, p. 346-347), qu'une autre explication de ces deux vers énigmatiques a été proposée ici-même par M. Weil en avril-juin 1938. — De son côté, M. Yves Le Hir qui a retrouvé la légende des trois branches du bois saint retiré du corps d'Adam, dans *La Vie terrestre d'Adam et d'Ève* (publiée par A. Pauphilet à la suite de la *Queste del Saint Graal*), se demande comment Vigny a pu connaître cet épisode. C'était également la question que posait M. Bar à propos du texte latin de la même légende et qui est restée jusqu'à présent sans réponse.

Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES. — *Le Bulletin analytique.*

Le Centre de Documentation du C. N. R. S. publie un « Bulletin analytique » dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières les travaux scientifiques, techniques et philosophiques, publiés dans le monde.

Il fournit aussi la reproduction sur microfilm ou sur papier des articles signalés dans le « Bulletin analytique » ou des articles dont la référence bibliographique précise lui est fournie.

3e partie (trimestrielle) :

Philosophie : FRANCE, 2 500 F ; ÉTRANGER, 3 000 F.

Sociologie : FRANCE, 1 000 F ; ÉTRANGER, 1 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, 5e. — C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANTON 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de Recherches et d'Histoire des textes. Paraît une fois par an et est vendu au numéro. N° 1 : 300 F ; n° 2 : 400 F.

II. — PUBLICATIONS NON PÉRIODIQUES.

COHEN (M.) et MEILLET (A.) : *Les langues du Monde*, 6 400 F (2e édition).

Cet ouvrage est mis en vente au Service des publications du C. N. R. S. et à la Librairie ancienne H. CHAMPION. Les libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie CHAMPION.

LEFEBVRE (G.) ET TERROINE (A.) : *Recueil de documents relatifs aux Séances des Etats généraux de 1789*, 2 500 F.

MANTOUX (P.) : *Les Délibérations du Conseil des Quatre (mars-juin 1919).*

Tome I (relié pleine toile bleue) : 1 800 F ; tome II (relié pleine toile bleue) : 1 800 F.

Ces deux tomes sont vendus en souscription au prix de 3 200 F.

MASSE HENON et GUILBAUD : *Stratégies et décisions économiques*, 2 500 F.

Mlle PELLEGRIN : *La Bibliothèque des Visconti Sforza* (relié pleine toile crème), 2 500 F.

RICHARD : *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, 700 F.

RICHARD : *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, 900 F.

TOURAINE (A.) : *L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault* (relié pleine toile grise), 1 200 F.

VAJDA : *Répertoire des catal. et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

VAJDA : *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 400 F.

La Musique instrumentale de la Renaissance, 1 800 F.

COLLOQUES INTERNATIONAUX :

I. — *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XVe et XVIe s.*, 1 800 F.

II. — *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle*, 1 500 F. (Le colloque Léonard de Vinci est en vente aux PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE.)

IV. — *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe siècle*, 660 F.

V. — *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 1 600 F.

VI. — *L'unification interne du droit privé*, 800 F.

VII. — *Sociologie comparée de la famille contemporaine*, 1 000 F.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, quai Anatole-France, Paris, 7e. — C. C. P. PARIS 9061-11. Tél. INV. 45-95.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE.

Articles.

	Pages
Léon Petit. Sur un trésor de lettres perdues de Racine et de La Fontaine..	1
Paulette Piron. Deux lettres retrouvées de Racine.....	15
Jacques Vier. Lamennais et la comtesse d'Agoult de 1848 à 1854.....	18
P. Reboul. Un roman détruit de George Sand : à la recherche d'*Engelwald*.	23
Frédéric Ségu. Un exemplaire unique des *Esquisses poétiques* de Turquéty...	36
Michel Mansuy. Bourget en Irlande d'après le journal de son hôte (1881)....	43
S. Jeune. Molière, le Pédant et le Pouvoir.....	145
Georges May. L'Histoire a-t-elle engendré le Roman ?.....	155
M.-Fr. Guyard. Études lamartiniennes.....	177
Cl. Pichois. A propos d'un poème de Baudelaire : du nouveau sur Jeanne Duval	191
J. Vanuxem. Racine et le Carnaval de 1683 : la comédie des *Apartemens*.....	289
Marjorie Shaw. A propos du *Fantasio* de Musset.....	319
André Parreaux. Le Tombeau de Beckford par Mallarmé.....	329
Du Périer et Malherbe. Harangue pour le prince de Joinville.....	433
Raymond Lebègue. Malherbe et l'éloquence d'apparat.....	442
Jean Levaillant. Aspects de la création littéraire chez A. France.....	469

Notes et Documents.

Jean Mesnard. La maison où Pascal écrivit le *Mémorial*.....	51
A. M. Wilson. Un billet inédit de Diderot (1751).....	56
Albert Kies. Une lettre inédite de Flaubert à L. Bouilhet (1863).....	57
Jean Richer. Une collaboration Gautier-Gérard.....	206
Jean Senelier. Trois apocryphes de Gérard de Nerval.....	209
Jean Richer. Compléments à la *Correspondance* de Nerval.....	221
J. Poirier. Une lettre inédite de Marie Pleyel.....	224
Gisèle Marie. Une lettre inédite de Liszt à Nerval.....	225
J. Pommier. Sur deux lettres de Gérard de Nerval.....	227
P. Vernière. Diderot et M. de Bignicourt.....	339
Léon Guichard. Beaumarchais et Mozart.....	341
Auguste Viatte. Un correspondant canadien de Chateaubriand.....	344
Francis Bar. Sur deux vers du *Moïse* de Vigny.....	346
Roger Pierrot. Hetzel et l'Avant-propos de *La Comédie humaine*.....	348
Jean Richer. De *Contantinople* au *Roman de la Momie*.....	351
René Pintard. L'autre Tristan L'Hermite.....	492
Paul Vernière. A propos de deux lettres inédites de d'Holbach.....	495
Marcel Crouzet. Flaubert a-t-il démarqué Balzac ?.....	499
André Lebois. Bourges, Gaboriau et l'*Abrégé des Causes célèbres*.....	500

Comptes rendus.

J. Dagens. *Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources (1501-1610)* [J. Orcibal].....	62
F. Remigereau. *J. du Fouilloux et son Traité de la Vénerie* (J. Frappier)..	63
D. Delacourcelle. Ed. de *La Bergerie* de Belleau (R. Lebègue).....	64
M. I. Gerhardt. *La Pastorale, essai d'analyse littéraire* (R. Lebègue).....	65
G. Couton. *Réalisme de Corneille* (J. Scherer).....	67
L. Herland. *Horace, ou Naissance de l'Homme* (J. Scherer).....	69
R. Bray. *Molière homme de théâtre* (J. Scherer).....	69
L. Chancerel. *Molière* (J. Scherer).....	73
M. Dréano. *La Renommée de Montaigne en France au 18e siècle* (Ch. Dédéyan).	73
L. G. Crocker. *Two Diderot Studies. Ethics and esthetics* (P. Vernière).....	75
Y. Belaval. Éd. de *Jacques le Fataliste et son maître* (P. Vernière).....	78
De Beer, Bonnard, Junod. *Miscellanea Gibboniana* (Ch. Guyot).....	78
H. Carrington Lancaster. *French Tragedy in the Reign of Louis XVI and the early years of the French Revolution* (J. Scherer).....	80
L. Cellier. *Fabre d'Olivet* (A. Viatte).....	81
B. Guyon. *La Vocation poétique de V. Hugo* (J. Pommier).....	84
J. Olivier. *Paris en 1830. Journal* éd. par A. Delattre et M. Denkinger (P.-G. Castex).....	86
Bibliothèque Nationale. *Catalogue de l'Exposition Mérimée* (Fr. Michel).	87

Pages

J. Crépet (et Pichois). *Correspondance générale* de Baudelaire (W. T. Bandy). 91
M. Turnell. *Baudelaire : a study of his Poetry* (Cl. Pichois). 93
J. Crépet et Cl. Pichois. *Baudelaire et Asselineau* (J. Pommier). 94
F. W. J. Hemmings. *Émile Zola* (M. Girard). 96
O. Ruggiero. Ed. du *Cyrano de Bergerac* de Rostand (A. Pizzorusso). 96
H. Mondor. *Alain* (M. Bémol). 97
J. Nathan. *La Morale de Proust* (H. Bonnet). 99
H. Sörensen. *Le Théâtre de Jean Giraudoux* (Ph. van Tieghem). 104
H. Bonnet. *Roman et Poésie* (Ph. van Tieghem). 105
G. Matoré. *La Méthode en lexicologie* (R.-L. Wagner). 105
S. de Sacy. Ed. du *Journal de Voyage* de Montaigne (J. Pommier). 229
H. Herland. *Corneille par lui-même* (A. Stegmann). 232
M. C. Gotaas. *Bossuet and Vieira* (J. Truchet). 233
E. Malcovati. *Mme Dacier una gentildonna filologa del gran secolo* (A. Pizzorusso). 234
G. May. *Diderot et « La Religieuse »* (J. Proust). 235
M. Parturier. *Correspondance générale* de Mérimée (Cl. Pichois). 238
Enid Starkie. *Petrus Borel, the Lycanthrope. His life and time* (J. Richer). 241
Auda Prucher. *La Rapprezentazione dell'Egitto nelle tre redazioni della « Tentation de saint Antoine »* (J. Seznec). 242
G. Davies. *Vers une explication rationnelle du « Coup de Dés »* (L. J. Austin). 243
I. M. Frandon. *« Assassins » et « Danseurs mystiques » dans « Une enquête aux pays du Levant » de M. Barrès* (P. Moreau). 247
J. Hytier. *La Poétique de Valéry* (M. Bémol). 249
J. Kopal. *Dèjiny francouzské Literatury* (A. Zatloukal). 356
R. Lebègue. *La Tragédie française de la Renaissance*, 2e éd. (R. Garapon). 357
A. Boase. Ed. des *Méditations* de Sponde (R. Lebègue). 358
Dictionnaire des Lettres françaises, XVIIe siècle (A. Stegmann). 360
J. Demorest. *Dans Pascal* (J. Mesnard). 361
M.-L. Hubert. *Pascal's unfinished Apology* (J. Mesnard). 363
L. Lafuma. *Controverses pascaliennes* (J. Mesnard). 364
H. F. Stewart. Ed. des *Pensées* de Pascal (J. Mesnard). 366
H. Hastings. Ed. d'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes* de G.-H. Bougeant (R. Mercier). 367
J. Donvez. *De quoi vivait Voltaire* (R. Pomeau). 367
Ch. Beaumont Wicks. *The Parisian Stage (1800-1830)* (L. Chancerel). 368
B. Halda. *Joseph Joubert, ou de la Perfection* (A. Moulis). 369
Ph. Bertault. *Introduction à Balzac* (M. Regard). 370
H. Guillemin. *Victor Hugo par lui-même* (J. Sergent). 371
J. Sergent. *Catalogue de l'Exposition « Maturité de V. Hugo »* (J. Truchet). 373
G. Roger. *Situation du roman régionaliste français* (P. Moreau). 374
G. Roger. *« Les Maîtres sonneurs » de George Sand* (P. Moreau). 374
Colin Smith. Ed. de *Caliban* de Renan (J. Seznec). 375
C. Cordié. Ed. des *Fleurs du Mal* (Cl. Pichois). 375
R. Dumesnil, J. Pommier, Cl. Digeon. *Supplément* de la *Correspondance* de Flaubert (Cl. Pichois). 376
A. Vandegans. *Anatole France, les années de formation* (J. Suffel). 381
E. Starkie. *Arthur Rimbaud [1854-1954]* (H. de Bouillane de Lacoste). 383
P.-O. Walzer. *La Poésie de Valéry* (M. Bémol). 385
P. Guiraud. *Langage et versification d'après l'œuvre de P. Valéry* (M. Bémol). 390
P. Barrière. *L'Académie de Bordeaux, centre de culture internationale au XVIIIe siècle* (P. Flottes). 396
J. Fourcassié. *Une ville à l'époque romantique : Toulouse* (M. Crouzet). 397
J. Cousin. *L'Acad. des Sciences, Belles-lettres et Arts de Besançon* (P. Moreau). 399
Mélanges d'Hist. littér. et de Bibliographie offerts à J. Bonnerot (Fr. Gastinel). 511
Musique et Poésie au XVIe siècle [C. N. R. S.] (R. Lebègue). 513
Fr. Ruchon. *Essai sur la vie et l'œuvre de Jean de la Ceppède* (R. Pintard). 514
Albert-Buisson. *Le Cardinal de Retz. Portrait* (Cl. Pichois). 517
L. Breitholtz. *Le Théâtre hist. en France jusqu'à la Révolution* (J. Scherer). 518
J. Pommier. *Aspects de Racine* (P. Moreau). 518
M. Bouteron. *Études balzaciennes* (B. Guyon). 522
J. Suffel. *Anatole France par lui-même* (J. Levaillant). 524
P. G. Ekström. *Evasions et désespérances de Pierre Loti* (A. Moulis). 526
K. Maurer. *Interpretationen zur späteren Lyrik Paul Valérys* (M. Bémol). 527
J. Onimus. *Introduction aux « Quatrains » de Péguy* (B. Guyon). 530
P. Ginestier. *Le Poète et la machine* (Cl. Digeon). 533
Répertoire des manuscrits litt. français vendus de 1945 à 1954 par Roger Pierrot. 534
Correspondances et divers. 111, 566
Assemblée générale de la Société d'Histoire littéraire de la France. 254
Bibliographie, par René Rancœur. 113, 257, 401, 577.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1955.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée*

BIBLIOGRAPHIE

— * Principaux travaux des professeurs d'Universités françaises spécialistes de langue et littérature françaises [répertoire indiquant les titres des thèses de doctorat, des ouvrages parus, indications sur l'orientation générale des travaux en cours ; liste des professeurs à la date de novembre 1953]. — Publication du Centre national de documentation pédagogique (hors commerce), 1954.

— Carrière (Joseph M.), Mc Dermott (John F.). — Franco-American studies. A current bibliography [for 1953]. — *Bulletin de l'Institut français de Washington*, décembre 1954.

— Richter (Bodo L. O.). — 1954. American Bibliography... French language and literature (including provençal). — *PMLA*, April.

— C. V. E. — Bibliographie. Les catalogues de collections particulières [manuscrits et livres]. A : jusqu'en 1810. — *Le Livre et l'Estampe* (Bruxelles), 1er mars.

— *Bulletin du Centre d'information de la recherche d'histoire de France* (Archives nationales), nº 3, 1954. [Section X : histoire intellectuelle ; vie intellectuelle et histoire des idées ; littérature et théâtre ; histoire des sciences et de la médecine ; histoire de l'enseignement ; bibliothèques ; histoire du livre, presse et musées.]

DIVERS

— * Bonno (Gabriel). — Les relations intellectuelles de Locke avec la France (University of California Publications in modern philology, vol. 38, nº 2, p. 37-264). — Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1955.

— * Henriot (Émile). — Courrier littéraire. XIXe-XXe siècles. Maîtres d'hier et contemporains. — A. Michel, 1955

— * Kemp (Robert). — La Vie des livres. — A. Michel, 1955.

— * Shipley (J. T.), ed. — Dictionary of world literary terms. — London Allen and Unwin, 1955.

— Fraenkel (Ernest). — La psychanalyse au service de la science de la littérature. — *CAIEF*, nº 7, juin.

— Green (F.-C.). — La littérature française devant l'opinion anglaise. — *CAIEF*, nº 7, juin.

— Moreau (Pierre). — Itinéraire et analyse des idées en vue d'une dissertation d'agrégation. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1954, janvier-avril 1955.

— Ollivier (Jacques). — Une exposition française à New York. L'esprit de liberté dans l'histoire des Universités françaises. — *Bulletin d'information de la Mission laïque française*, nº 14, mai.

— Rateni (Benito). — Luci ed ombre del naturalismo libertino. — *Il Mulino*, nº 40, febbraio.

— Roe (F.-C.). — L'image que se font les Anglais de la littérature française. — *CAEIF*, nº 7, juin.

— Rosso (Corrado). — La littérature française devant l'opinion italienne. — *CAIEF*, nº 7, juin.

— Siciliano (Italo). — Il Tasso e la Francia. — *Lettere Italiane*, gennaio-marzo.

— Liste des universitaires des États-Unis qui se consacrent aux études françaises. — *CAIEF*, nº 7, juin.

Baroque. — * Rousset (Jean). — La Littérature de l'âge baroque en France. Circé et le paon. Nouvelle édition. — J. Corti, 1954.

Droit d'auteur. — Rosenthal (Me Gérard). — Les secrets de famille. — *Les Lettres nouvelles*, mai.

Enseignement. — Chatelain (Abel). — Pour une histoire sociale de l'enseignement technique au XIXe siècle [bibliographie]. — *Revue de l'enseignement technique. Technique, art, science*, mai.

— Rigal (L.). — Écoles secondaires à la fin de la Révolution et sous l'Empire [à Entraygues et dans l'arrt d'Espalion]. — *Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, 1949-1953.

Langue. — * Deneckere (Marcel). — Romanica Gandensia, II-III. Histoire de la langue française dans les Flandres. (Rijksuniversiteit te Gent. Faculteit der Wijsbegeerte en letteren. Werken uitgegeven door de sectie voor romaanse philologie.) — Gand, « Romanica Gandensia », 1954.

— * Gourmont (R. de). — Esthétique de la langue française. Précédé d'une étude de R.-L. Wagner et d'une note de M. Saillet. Nouvelle édition. — Mercure de France, 1955.

— * Robert (Paul). — Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Tome I : A-C. — Tome II : D-Fem. — Casablanca, Société du Nouveau Littré ; Paris, Presses Universitaires, 1953-1955.

— Gougenheim (G.). — *Pékin* est-il un mot de soldat ? — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

— Savard (Mgr F.-A.). — L'écrivain canadien et la langue française. — *Vie et langage*, avril.

— Wagner (R.-L.). — Le langage des poètes. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

Littérature enfantine. — Bridaine (Jean-Jacques). — Naissance et destins de la littérature enfantine. — *IL*, mars-avril.

Littératures régionales. — Fourcassié (Jean). — Toulon est-il en Gascogne ? [sur l'histoire littéraire de Toulouse]. — *Médecine de France*, nº 64.

Mélanges. — * Mélanges de linguistique française offerts à M. Ch. Bruneau, professeur à la Sorbonne. (Société de publications romanes et françaises, XLV.) — Genève, E. Droz, 1954.

— * Mélanges offerts à P. Dimoff par ses collègues de la Faculté des Lettres. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1954, nos 1-2.

— * Deutschland-Frankreich. Ludwigburger Beiträge zum Problem der Deutsch-Französischen Beziehungen. — Stuttgart, Verlag des Deutsch-Französischen Instituts in Ludwigsburg, 1954.

Nécrologies. — Boisdeffre (P. de). — Marcel Abraham, critique et poète. — *Synthèses*, mars.

— J. B. — Marcel Abraham. — *CS*, nº 328, avril.

— Jourda (Pierre). — M. Abraham, 17 juin 1898-17 février 1955. — *Revue Universitaire*, mars-avril.

Poésie. — * Mönch (Walter). — Das Sonett. Gestalt und Geschichte. — Heidelberg, F. H. Kerle Verlag, 1955.

— Belaval (Yvon). — Poésie et psychanalyse. — *CAIEF*, nº 7, juin.

— Bizos (M.). — La poésie et la culture dans l'enseignement du second degré [résumé d'une causerie faite à un stage de Sèvres]. — *IL*, janvier-février.

— Bouquet (Georges). — Propos sur l'enseignement et la poésie. — *Lectures culturelles*, mai-juin 1954.

— Cohen (G.). — Musique et poésie. — [In] * Mélanges d'histoire et d'esthétique musicales offerts à P.-M. Masson (Bibliothèque d'études musicales). Tome I. — Richard-Masse, 1955.

— Schuwer (Philippe). — De l'image poétique. — *CS*, nº 328, avril.

Roman. — Daix (Pierre). — Réflexions sur le roman noir. — *E*, avril-mai.

Style. — Brun (A.). — Aux origines de la prose dramatique : le style haletant. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

Théâtre. — * Herrick (Marvin T.). — Tragicomedy. Its origin and development in Italy, France and England (Illinois Studies in language and literature. 39). — Urbana, The University of Illinois Press, 1955.

— * Veinstein (A.). — La mise en scène théâtrale et sa condition esthétique. (Bibliothèque d'esthétique.) — Flammarion, 1955.

— Ancely (R.). — Histoire du théâtre et du spectacle à Pau sous l'Ancien régime (*suite et fin*). — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1954 [1955].

— Attinger (Gustave). — L'évolution d'un type en France : Arlequin. — *Rivista di studi teatrali*, nos 9-10, gennaio-junio 1954.

— Piatier (J.). — Thèses en Sorbonne. De Pathelin à Prévert [soutenance des thèses de Robert Garapon, « La Fantaisie et le comique dans le théâtre français du Moyen Age à la fin du XVIIe s. » ; th. compl., *L'Illusion comique*, éd. critique]. — *Le Monde*, 26 mai.

— Sadron (Pierre). — Les plus anciens comédiens français connus. — *RHT*, fasc. 1.

XVe SIÈCLE

Divers. — * Ferrier (Janet M.). — Forerunners of the French novel. An essay on the development of the nouvelle in the late Middle Ages. —

Manchester, University Press, 1954. [C. R. de Jean Rychner, in *BHR*, fasc. 2.]

— Pasquier (Chanoine E.). — Deux auteurs angevins du XVe siècle [Nicolas d'Orvaux. — Pierre d'Orvaux]. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1953-1954.

— Rémond (André). — Quelques aspects de la vie sociale dans le théâtre, à Langres, vers la fin du Moyen Age. — *Revue d'histoire économique et sociale*, nº 1.

Gerson (J.). — Combes (André). — Influence du pseudo-Denys en Occident... G. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. 18-19, col. 365-375. — Beauchesne, 1954.

Villon (Fr.). — * F. V. — Œuvres. Préface et notes de M. Fombeure (Classiques Delmas). — Delmas, 1955.

— Voir : *Rabelais*.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Lecler (Joseph), S. J. — Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme (Coll. « Théologie »). — Aubier, 1955, 2 vol.

— Speziali (Pierre). — Aspects de la cryptographie au XVIe s. — *BHR*, fasc. 2.

— Walker (D. P.). — Ways of dealing with atheists : a background to Pamela's refutation of Cecropia. — *BHR*, fasc. 2.

Calvin (J.). — * C. — Theological treatises. Translated with introductions and notes by J. K. S. Reid (The Library of Christian classics. XXII). — London, S. C. M. Press, 1954. [C. R. par F. Wendel, in *The Journal of ecclesiastical history*, April.]

— Gagnebin (Bernard). — Faux autographes de C. — *Les Musées de Genève*, juin.

— Lonchamp (F.). — L'édition Stoer, 1609, de l'*Institution de la religion chrétienne*. — *Stultifera Navis*, April.

Castellion (S.). — Cantimori (Delio). — Castellioniana (et Servetiana). — *Rivista storica italiana*, fasc. 1.

Des Périers (B.). — Perrat (Ch.). — Le titre des deux premières éditions du *Cymbalum mundi* de B. Des P. [communication à la Société nationale des Antiquaires de France]. — *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1952-1953 [1955].

Du Bellay (J.). — Mayer (C. A.). — Une plaquette contenant une ode de J. Du B. [acquise par le British Museum ; fac-similé]. — *BHR*, fasc. 2.

Érasme. — Mesnard (Pierre). — Chronique érasmienne [I. E. dans la lumière de Socrate et de Montaigne : Peter M. Schon. — II. Une reprise érudite et passionnée des thèses anti-érasmiennes : Emile V. Telle]. — *BHR*, fasc. 2.

— Stevens (Linton C.). — The actuality of E.'s pedagogy. — *Kentucky foreign language quarterly* (Lexington), Ist quarter.

L'Estoile (P. de). — Trinquet (Roger). — La méthode de travail de P. de l'E. — *BHR*, fasc. 2.

Marot (Cl.). — Pelletier (A.). — Sur une épître attribuée à M. — *N*, April.

— Saulnier (V.-L.). — Sur la querelle de M. et de Sagon. — *Le français moderne*, avril.

Moët de Pommesson (G.). — Saulnier (V.-L.). — L'auteur du *Florimont* en prose imprimé. Girard M. de P. — *BHR*, fasc. 2.

Montaigne. — * Frame (Donald M.). — M's discovery of man. The humanization of a humanist. — New York, Columbia University Press, 1955.
— Pommier (J.). — C. R. de : *Journal de voyage de M. en Italie...*, présenté par S. de Sacy (Club français du livre, 1954). — *RHLF*, avril-juin.
— Ritter. — M. entre Henri III et Henri de Navarre. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1951-1954 [1955].

Rabelais. — E. D. [Droz] — A propos du *Tiers Livre* de 1546 [un ex. de 1546]. — *BHR*, fasc. 2.
— Foucault (J.-A. de). — R. et les ultra-sons. — *BGB*, juin.
— Grève (Marcel de). — R. au pays de Brueghel. Réflexions sur la popularité de R. dans les Pays-Bas du XVI^e s. — *BHR*, fasc. 2.
— Imbs (Paul). — Le diable dans l'œuvre de R. Étude de vocabulaire. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.
— Marichal (Robert). — Villon dans R. [communication à la Société nationale des Antiquaires de France]. — *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1952-1953 [1955].
— Ruch (M.). — Les prologues de R. — *Les Humanités* (Classes de lettres), mai-juillet.
— Scheler (Lucien). — A R. discovery. — *The Book Collector* (London), Spring 1954.

Ramus (P.). — Ong (Walter J.), S. I. — Père Cossart, Du Monstier and R' protestantism in the light of a new manuscript [A. N., Ms. M. 837, n° 3]. — *Archivum historicum Societatis Iesu*, janvier-juin.

Rigaud (B.). — Davis (Natalie Zemon). — On the protestantism of B. R. — *BHR*, fasc. 2.

Ronsard (P. de). — Besnier (Ch.). — De l'institution des fils de rois. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 janvier.
— Goosse (André). — Un nouveau R. — *RLV*, n° 3.
— Muller (A.). — La religion de R. — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

Scève (M.). — Saulnier (V.-L.). — Objets et images dans la *Délie* de M. S. — *Médecine de France*, n° 63.

Servet (M.). — Leibowitz (Joshua O.). — Annotations on the biblical aspects of Fulton's *Servetus*. — *Journal of the history of medicine*, April.
— Voir : *Castellion* (S.).

Vigenère (B. de). — Secret (F.). — Un traité oublié de Blaise de V. — [« Traicté de la Pénitence et de ses parties », 1587.] — *BHR*, fasc. 2.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — * Brody (Jules), Delakas (Daniel L.), Eustis (A. A.), Gravit (Francis W.) et Grobe (Edwin P.). — Bibliography of French 17th century studies [travaux publiés du 25 novembre 1953 au 25 novembre 1954]. Published for the French III Committee of the Modern language association of America, 1954, n° 2.
— * Sayce (R. A.). — The French biblical epic in the 17th century. — Oxford, The Clarendon Press, 1955.

— Benot (Yves). — Lumières nouvelles sur le XVII^e siècle. — *La Nouvelle critique*, mai.

— May (Georges). — L'histoire a-t-elle engendré le roman ? Aspects français de la question au seuil du siècle des lumières. — *RHLF*, avril-juin.

Bibliophilie. Livre. — Desgraves (Louis). — Les imprimeurs bordelais François Budier et Arnaud du Breil (1601-1619). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, décembre 1954.

— Desgraves (Louis). — Les Vernoy, imprimeurs à Bergerac. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, juin 1954.

Jansénisme. — * Cristiani (Chanoine). — L'hérésie de Port-Royal (Bibliothèque « Ecclesia »). — A. Fayard, 1955.

Langue. — Deloffre (Fr.). — Notes sur les *Agréables conférences* en patois parisien, 1649-1651 [attribution à un certain L. Richer ?]. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

Spiritualité. — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Études sur le courant stoïcien en France dans la première moitié du XVII^e siècle : *L'Épictète chrétien* de Jean-Marie de Bordeaux, tertiaire régulier de saint François (1658). — *Revue d'ascétique et de mystique*, avril-juin.

— Noye (Irénée). — Sur la prière « *O Jesu vivens in Maria* » (fin). — *Compagnie de Saint-Sulpice. Bulletin du comité des études*, janvier-mars.

— Rayez (André). — Influence du pseudo-Denys en Occident... De Bérulle à Fénelon. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. 18-19, col. 422-429. — Beauchesne, 1954.

Théâtre. — Loiselet (J.-L.). — La vie d'un théâtre à Paris au temps de Molière. — *La Revue française*, mai.

— Lough (J.). — French actors in Paris from 1612 to 1614. — *FS*, July.

Aulnoy (M^me d'). — Hoge (Henry W.). — The comtesse d'A. and her *Voyage d'Espagne*. — *Hispania*, May.

Bossuet (J.-B.). — Blet (Pierre). — C. R. de : R. Schmittlein, *L'aspect politique du différend B.-Fénelon* (Baden-Baden, Paris, 1954). — *Recherches de science religieuse*, juillet-septembre.

— Cognet (Louis). — Les manuscrits de B. conservés en nos archives. — *Chroniques de Juilly*, n° 20, février.

— Mazauric (R.). — B. et Paul Ferry. I. A propos du Catéchisme de la Réformation. — II. Pourparlers de rapprochement. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, avril-juin.

— Voir : *Racine (J.)*.

Bouhours (le P.). — Rat (M.). — Grammairiens et amateurs de beau langage : B. — *Vie et langage*, avril.

Corneille (P.). — Aden (John M.). — Dryden, C. and the *Essay of dramatic poesy*. — *The Review of English studies*, April.

— François (Carlo R.). — En relisant *Horace* ou les objections de la conscience. — *FR*, May.

— Michaud (Guy). — Structure et signification d'*Horace*. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, n^os 1-2. [Mélanges Dimoff.]

— Ricard (Robert). — C. et Bernardim Ribeiro. — *LR*, mai.

Descartes. — * Guéroult (M.). — Nouvelles réflexions sur la preuve ontologique de D. (« Problèmes et controverses »). — J. Vrin, 1955.

— L'immatriculation de D. à l'Université de Leyde, 27 juin 1629 [fac-similé]. — *Annales de l'Université de Poitiers*, 1952-1954.

Fénelon. — * Daniélou (Madeleine). — F. et le duc de Bourgogne. Étude d'une éducation. — Bloud et Gay, 1955.

— Chérel (Albert). — L'actualité de F. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1951-1954 [1955].

— Voir : *Bossuet* (*J.-B.*), *Rousseau* (*J.-J.*).

Gassendi (P.). — Rochot (B.). — Les sentiments de G. sur l'éclipse du 12 août 1654 (pour le 3e centenaire de la mort de P. G.). — *XVIIe siècle*, nº 27, avril.

Herryard (Aug.). — Sneyders de Vogel (K.). — Une lettre de H., joaillier du Grand Mogol [brouillon d'une lettre de Peiresc à H., 18 juillet 1630]. — *N*, Januari, April.

La Bruyère. — Goyet (Thérèse). — La composition d'ensemble du livre de La B. — *IL*, janvier-février.

La Fontaine. — Brereton (Geoffrey). — La F. in English [C. R. de : Selected Fables of La F. Translated by Marianne Moore, Faber, 1955]. — *The New Statesman and Nation*, 28th May.

— Rosen (Charles Welles). — Style and morality in La F. [thèse Princeton University, 1951]. — *Dissertation Abstracts*, nº 3, 1955.

Malherbe. — * M. et la Provence, 1555-1955. Exposition. [Aix-en-Provence. Bibliothèque Méjanes-Musée Arbaud. 10 juin-31 juillet. Préface de Pierre Colotte.] — Gap, impr. Louis Jean, 1955.

— Gerhardt (Mia I.). — Une poésie de M., *Pour Alcandre*. — *Levende Talen* (Groningen), nº 178.

— Rat (Maurice). — Le dernier amour de M. — *FL*, 25 juin.

Molière. — * Œuvres complètes de M. Édition établie, présentée et annotée par René Bray, précédée d'une étude sur Molière à la scène par Dussane. Avant-propos de Samuel Silvestre de Sacy. — Tomes I et II. (Coll. Le Nombre d'or). — Club du meilleur livre, 1954-1955.

— Astre (George-Albert). — Magies d'*Amphitryon*. — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 10.

— Bailly (René). — M. « enrichisseur » de la langue française. — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 10.

— Busson (Henri). — Notes sur Tartuffe. — *Revue de la Méditerranée*, mars-avril.

— Jeune (S.). — M., le Pédant et le Pouvoir. Note pour le commentaire des *Femmes savantes*. — *RHLF*, avril-juin.

— Lindsay (Frank W.). — Alceste and the Sonnet. — *FR*, April.

— Most (Woodrow L.). — Les traditions populaires dans l'œuvre de M. — *La Revue de l'Université Laval*, mars.

— Most (Woodrow L.). — Proverbes et blasons populaires dans les comédies de M. — *La Revue de l'Université Laval*, avril.

Pascal (B.). — * B. P. — Œuvres complètes. Nouvelle édition (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1954.

— Denux (Roger). — Pascal et le *Discours sur les passions de l'amour*. — *EN*, 12 mai.

— Gullace (Giovanni). — P. and Leopardi : some relationships. — *Italica*, March.

— Hazelton (Roger). — P. and J. C. : Reflections on the *Mystère de Jésus*. — *The Review of religion*, April.

— Hillig (Franz), S. J. — Beiträge zu einem neuen P. — Bild. — *Stimmen der Zeit*, Juni.

— Mesnard (Jean). — Introduction à l'étude de P. mondain. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 1-2 [Mélanges Dimoff].

— Müller (Christa). — Vom Gewissen bei P. und Kierkegaard. — *Evangelische Theologie*, März.

— Simonetti (Maria). — Possibili influenze di Hobbes sul pensiero pascaliano. — *Humanitas* (Brescia), aprile.

— Taton (René). — L'*Essay pour les coniques* de P. [suivi du texte rectifié]. — *Revue d'histoire des sciences*, janvier-mars.

Peiresc. — P. — Pages exotiques, publiées par J.-P. Blanchi. — *CS*, no 329, juin.

— Voir : *Herryard* (*Aug.*).

Perrault (**Ch.**). — * Cristini (Giovanni). — Ch. P. — Brescia, la Scuola, 1955.

Racine (**J.**). — Goyet (Thérèse). — R. dans la dépendance de Bossuet. L'interprétation providentielle de l'histoire dans *Esther* et *Athalie*. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1954.

— Monaco (Marion). — R. and the problem of suicide. — *PMLA*, June.

— Noske (Fritz). — Une partition hollandaise d'*Athalie* (1697). — [In] * Mélanges d'histoire et d'esthétique musicales offerts à P.-M. Masson (Bibliothèque d'études musicales). Tome II. — Richard-Masse, 1955.

— Piatier (J.). — R., cet inconnu [soutenance des thèses de Raymond Picard : La carrière de J. R. ; État présent des études raciniennes]. — *Le Monde*, 5 mai.

— Rat (Maurice). — Comment R. « fit carrière ». — *FL*, 7 mai.

— Rat (Maurice). — Quatre Bérénice. — *L'Illustre Théâtre*, no 2, printemps.

— Stylus. — R. psychiatre. — *Vie et langage*, mai.

— Villiers (André). — R. et la mise en scène à l'hôtel de Bourgogne. — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, no 10.

— Virolle (Roland). — Explication de texte : R., *Mithridate* (acte III, scènes 5 et 6). — *L'École*, 28 mai.

— Voir : *Sainte-Beuve*.

Regnard (**J.**). — Marcel-Hubert (F.). — Jean R. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Tournai), avril.

— Voir : *Vigny* (*A. de*).

Saint-Evremond. — Potts (Denys C.). — Some un collected authors. IV : S.-E. [Checklist of editions prior to 1800]. — *The Book Collector* (London), Winter 1954.

Saint-Simon. — Audiat (Pierre). — S.-S. témoin passionné. — *Les Cahiers de l'Ouest*, avril.

— Salem (Adriana R.). — An unpublished letter of S.-S. to cardinal Gualterio [30 septembre 1725, Harvard College Library]. — *Harvard Library Bulletin*, Spring.

— Vaux de Foletier (F. de). — Les S.-S. au pays d'Ouest. — *Les Cahiers de l'Ouest*, avril.

Sévigné (**Mme de**). — * Mme de S. — Lettres. Tome II. 1676-1684. Édition nouvelle, comprenant de nombreux fragments inédits et restitutions de textes, établie avec une introduction, des notes et un index par Gérard-Gailly (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1955.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Barter (W. H.). — Leibniz in France, from Arnauld to Voltaire. A study in French reactions to leibnizianism, 1670-1760. — Oxford, Clarendon Press, 1955.

— * Giarizzo (Giuseppe). — Edward Gibbon e la cultura europea del settecento. — Napoli, Istituto istorico per gli studi storici ; Torino, Finaudi, 1954.

— * Havens (George R.). — From reaction to revolution. The age of ideas in 18th century France. — New York, H. Holt, 1955.

Théâtre. — Hervier (M.). — Le théâtre au XVIII^e s. — *L'Année propédeutique*, avril, mai-juin.

Bernardin de Saint-Pierre. — Un inédit de B. de St-P. [lettre du 6 déc. 1768, communiquée par Maxime Vallotton, de Lausanne]. — *Carreau* (Lausanne), n° 3, février 1950.

Boulainvilliers (H. de). — Torrey (Norman L.). — B. : the man and the mask. — [In] * Travaux sur Voltaire... — Genève, 1955.

Breteuil (B^on de). — Réflexions sur la manière de rendre utiles les gens de lettres et d'arrêter la licence des écrits, by Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de B. Edited by P. M. Conlon [le Ms. est aux A. N., n° 2184.] — [In] * Travaux sur Voltaire... — Genève, 1955.

Châtelet (M^me du). — Cluzel (Étienne). — La *Dissertation sur la nature du feu*, de la marquise du C. — *BB*, n° 1.

Chénier (A.). — * Fabre (Jean). — A. C. (« Connaissance des lettres »). — Hatier-Boivin, 1955.

— Le Hir (Y.). — L'expression du sentiment religieux dans l'œuvre d'A. C. — *LR*, mai.

Condorcet. — Voir : *Voltaire.*

Diderot. — * D. — *Supplément au voyage de Bougainville*, publié par Herbert Dieckmann (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— * D. — Textes choisis. Tome IV. Les *Salons*. 1759-81 (extraits). Introduction, commentaires et notes explicatives, par Roland Desné. — Ed. sociales, 1955.

— * Crocker (Leslie G.). — The embattled philosopher : a biography of D. D. — East Lansing, Michigan State College Press, 1954.

— Proust (J.). — C. R. de : G. May : *D. et « La Religieuse »* (Paris, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

Du Deffand (M^me). — Voir : *Voltaire.*

Encyclopédie. — Joly (Agnès). — Le Dauphin et les Encyclopédistes. — *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1954.

— Watts (George B.). — The Swiss editions of the *E.* — *Harvard Library Bulletin*, Spring.

Florian (J.-P. de). — Larcena (Jean). — Le bon F., célèbre et oublié. — *RGB*, 15 juin.

Fontenelle. — * F. — *Entretiens sur la pluralité des mondes.* Digression sur les anciens et les modernes. Ed. by Robert Shackleton. — Oxford, Clarendon Press, 1955.

Lamy (Le P.). — Juilly d'autrefois : le P. Bernard L. — *Chroniques de Juilly*, n° 18, février 1954.

Marivaux. — * M. — *Le Petit-maître corrigé.* Texte publié avec introduction et commentaire par Frédéric Deloffre (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— * Meister (Anna). — Zur Entwicklung M.' (Studiorum Romanicorum collectio Turicensis. 8). — Bern, Francke (1955).

— Courville (X. de). — La commedia francisée de M. : un renouveau de la scène française au feu de la rampe italienne. — *Rivista di studi teatrali*, nº 10, gennaio-junio 1954.

— Deloffre (F.). — Sources romanesques et création dramatique chez M. [in *Arlequin poli par l'amour, Le Legs, Le Triomphe de l'amour*]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 1-2 [Mélanges Dimoff].

Montesquieu. — * Ville de Bordeaux. M. (1689-1755). Exposition organisée à la Bibliothèque municipale pour commémorer le deuxième centenaire de la mort de M.-Bordeaux, mai-juin 1955. Catalogue rédigé par Louis Desgraves. Préface de J. Cain. [Les ms. de M. conservés à la Bibl. municipale de B., par Louis D.] — Bordeaux, Impr. Clèdes et fils, 1955.

— Bérard (Léon). — Le IIe centenaire de M. — *RDM*, 1er mai.

— Boudot (F.). — « J'ai d'abord examiné les hommes », a dit M. — *EN*, 9 juin.

— Caillois (Roger). — Réflexions pour préciser l'attitude de M. à l'égard de la religion. — *TR*, juin.

— Reverdin (Olivier). — Une nouvelle et admirable édition des Œuvres de M. — *JG*, 29-31 mai.

— Sipriot (Pierre). — En lisant M. — *TR*, juin.

— Soriano (Marc). — M. à Bordeaux [les fourmis et le Président]. — *LF*, 2-9 juin.

— Zioutos (G. D.). — M. et la diplomatie. — *Le Monde diplomatique*, juin.

Olivet (l'abbé d'). — Beaulieux (Charles). — L'abbé d'O. et le *Dictionnaire de l'Académie Française.* — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1er semestre 1954.

Pinot-Duclos (Ch.). — * Loos (E.). — Ch. P.-D. als Moralist des 18. Jahrhunderts (Kölner Romanistiche Arbeiten. Neue Folge. H. 5). — Köln, Romanisches Seminar der Universität Köln, 1954.

Prévost (l'abbé). — Roddier (H.). — L'abbé P. (« Connaissance des lettres »). — Hatier-Boivin, 1955.

— Beaumont (Ernest). — Abbé P. and the art of ambiguity. — *The Dublin Review*, 2d quarter.

— Rutherford (Marie-Rose). — Un inédit sur l'abbé P. [B. N., Rés. Q. 987, brochure : « Extraits de plusieurs lettres de l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité publiés par Étienne Neaulme pour se justifier de ce que la continuation du Philosophe anglois ou l'Histoire de N. Cleveland ne paraît pas encore », chez Neaulme, libraire à Utrecht, 1732]. — *FS*, July.

Rousseau (J.-J.). — R., conseiller familial : deux lettres de John Albert Bentinck à J.-J. R., publiées par Th. Besterman. — [In] * Travaux sur Voltaire... — Genève, 1955.

— Ayrault (Roger). — Schiller et R. Sur la genèse des *Brigands.* — *Études germaniques*, avril-juin.

— Bauer (J.). — Julie et Julien ou le problème du bonheur chez J.-J. R. et Stendhal. — *Romanische Forschungen*, 1954, nos 3-4.

— Beer (Sir Gavin de). — Quelques considérations sur le séjour de R. en Angleterre [avec deux portraits inédits de R.]. — *Genava*, mars.

— Parrish (Stephen Maxwell). — Newman on R. : revisions in the essay on poetry. — *Notes and Queries*, September 1954.

— Pastore (Annibale). — La rivendicazione dell' « humanitas » in R. — *Humanitas* (Brescia), febbraio.

— Pire (G.). — Fénelon et R. Du *Télémaque* à l'*Émile*. — *Les Études classiques*, juillet.

Rousseau (P.). — * Musée Ducal. Bouillon (Belgique). *Le Journal Encyclopédique* et la Société typographique. Exposition en hommage à P. R. (1716-1785) et Ch. Auguste de Weissenbruch (1744-1826). [Préface de Julien Cain. Catalogue rédigé par Georges Haumont et Roger Pierrot. La vie et l'œuvre de P. R. — Fernand Clément : la Société typographique. — Bibliographie des livres imprimés par la Société typographique ou sur les presses des journaux.] — Bruxelles, Imp. M. Weissenbruch, 1955.

— Clément (Fernand). — Quand Bouillon imprimait Diderot, Voltaire, Mirabeau... et La Fontaine. La Société typographique, 1768-1788 (documents inédits). — *La Grive*, mai.

— Froidcourt (Georges de). — P. R. et le *Journal Encyclopédique* à Liège. — *La Grive*, mai.

Suard (M. et M^me^). — Voir : *Voltaire*.

Voltaire. — * V. — *L'Ingénu*, suivi des *Anecdotes sur Bélisaire*. Introduction, commentaires et notes explicatives de Jean Varloot (« Les classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1955.

— * V. par lui-même. Images et textes présentés par R. Pomeau. (« Écrivains de toujours ». 28.) — Éd. du Seuil, 1955.

— * Travaux sur V. et le XVIII^e^ siècle, sous la direction de Th. Besterman. Tome I. — Genève, Institut et Musée Voltaire, Les Délices, 1955.

— A letter from V. to Cav. Vansommer, edited by Joseph G. Fucilla [publié dans la *Gazzetta di Firenze*, 13 septembre 1768]. — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

— V. jugé par Flaubert, publié par Th. Besterman [A. Introduction. — B. Le texte de Flaubert. — Essai sur les mœurs, éd. de 1784]. — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

— Archie (William Councill). — An introduction to V.' *Questions sur l'Encyclopédie* [Thèse Princeton University, 1949]. — *Dissertation Abstracts*, n° 3, 1955.

— Th. B. [Besterman]. — C. R. de : A. Delattre, *Répertoire chronologique des lettres de V. non recueillies dans les éditions de sa correspondance générale* (Chapell Hill, 1952). — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

— Boiteux (L. A.). — V. et le ménage Suard [contient des lettres inédites de Condorcet]. — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

— Bottiglia (William Filbert). — The art of characterization in V.'s *Candide* [Thèse Princeton University, 1948]. — *Dissertation Abstracts*, n° 3, 1955.

— Cherpack (Clifton). — V.'s criticism of Petrarch. — *RR*, April.

— Crowley (Francis J.). — Notes on V.'s *Zulime*. — *RR*, April.

— Crowley (Fr. J.). — V. and the printer, Walther. — *MLN*, May.

— Crowley (Fr. J.). — V. at Stationers'Hall. — *The Library*, June.

— Donvez (Jacques). — Une idée voltairienne : Versoix, ville de la tolérance. — *La Revue française*, avril.

— Gagnebin (B.). — Le médiateur d'une petite querelle genevoise [documents inédits]. — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

— Guérin (Ch.). — Une apologie de V. [cf. R. Pomeau, V., « Écrivains de toujours », Paris]. — *L'École*, 30 avril.

— Knös (Börje). — V. et la Grèce. — *L'Hellénisme contemporain*, janvier-février.

— Michel (François). — La marquise et le philosophe [sur la correspon-

dance de V. et de Mme Du Deffand entre 1758 et 1775]. — *La Nouvelle critique*, juin.

— Pinatel (J.). — L'affaire des *Philosophes* en 1760. — *L'École*, 2 avril.

— Pomeau (R.). — État présent des études voltairiennes. — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

— Pomeau (R.). — Histoire d'une œuvre de V. : le *Dictionnaire philosophique portatif*. — *IL*, mars-avril.

— Renier (M.). — V. à la Bibliothèque Royale [don de la collection voltairienne du Cte de Launoit]. — *Le Livre et l'Estampe*, 1er mars.

— V.'s Correspondence : additions I, ed. by Th. Besterman. — [In] * Travaux sur V... — Genève, 1955.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Dumesnil (René). — Le Réalisme et le Naturalisme. (Histoire de la littérature française J. Calvet.) — Del Duca, J. de Gigord, 1955.

— Breillat (P.). — De Chateaubriand à Mallarmé. Versailles et les lettres françaises au XIXe siècle. — *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1954.

— Weinberg (B.). — La « méthode scientifique » et les insuffisances de la critique littéraire au XIXe siècle. — *RLM*, octobre-décembre 1954.

Langue. — Antoine (G.). — Dilettante-dilettantisme. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

— Matoré (G.). — *Cancan* et *chahut*, termes de danse (1829-1845). Étude lexicologique. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

Naturalisme. — Wais (K.). — Zur Auswirkung der französischen naturalistischen Romans auf Deutschland. [In] * Deutschland-Frankreich... — Stuttgart, 1954.

Poésie. — Graaf (Daniel-A. de). — Les premiers jugements dans la presse sur quelques-uns des « Poètes maudits » [Rimbaud, Verlaine, Corbière]. — *RLV*, no 2.

— Gros (Léon-Gabriel). — Poètes impériaux. Avertissement pour un fronton. Textes de Chênedollé, M.-J. Chénier, Fontanes, N. Lemercier, Jean Viennet, V. Campenon, J. Michaud, Baour-Lormian, Delille, Mme Dufrenoy, P. Lebrun, etc... Présentation et commentaires de René Nelli. — *CS*, no 328, avril.

— Nelli (René). — Poésie impériale. — *CS*, avril.

Romantisme. — * Engel-Janosi (Friedrich). — Four studies in French romantic historical writing [Chateaubriand, Barante, Thierry, Tocqueville]. — (The Johns Hopkins University studies in history and political science. LXX.) — Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1955.

— * Guichard (Léon). — La musique et les lettres au temps du romantisme [Balzac, Stendhal, Nerval, Sand]. — (Université de Grenoble. Publication de la Faculté des lettres. 12.) — Presses Universitaires, 1955.

— Barrière (P.). — Le romantisme français. — [In] Romanesques et romantiques. — *Bulletin du centre d'études et de discussions de littérature générale de l'Université de Bordeaux*, fasc. III, 1953-1954.

— Derby (J. Raymond), ed. — The Romantic movement : a selective and critical bibliography for the year 1954 [French, by Albert Joseph George]. — *Philological Quarterly*, April.

— Jan (Edouard von). — Dante in der französischen Romantik. — *Deutsches Dante-Jahrbuch*, 1954.

— Jasinski (René). — C. R. de : René Canat, *L'hellénisme des romantiques*, t. II (Paris, 1953). — *RR*, April.

— Vila Selma (José). — Origenes del romanticismo francés. I. Primeros datos (antes de 1715). II. La alegría de vivir (1715-1748). — *Revista de literatura*, julio-diciembre de 1954 ; enero-junio de 1955.

Symbolisme. — * Autour du symbolisme. Villiers de l'Isle-Adam. Mallarmé. Verlaine. Rimbaud. Études réunies par Pierre-Georges Castex. [Ces études constituent les fascicules janvier-mars, avril-juin 1955 de la *RSH*, sous le titre : Autour du symbolisme. — I. V. de l'I.-A., S. Mallarmé. — II. Verlaine, Rimbaud. Lendemains et rayonnement.] — J. Corti, 1955.

— Bornecque (Jacques-Henry). — Rêves et réalités du symbolisme. — *RSH*, janvier-mars.

— Décaudin (Michel). — Le symbolisme en 1885-1886 d'après la correspondance inédite d'Édouard Dujardin. — *RSH*, avril-juin.

— Décaudin (Michel). — *L'Ermitage*, 1890-1906. — *RSH*, avril-juin.

— Stremooukhoff (D.). — Échos du symbolisme français dans le symbolisme russe. — *RSH*, avril-juin.

— Wyczinski (Paul). — Perspectives du symbolisme. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-mars.

Théâtre. — Nicolle (Jacques). — L'éclairage dans les théâtres [suivi de : Rapport sur l'éclairage des théâtres, par E. Mascart, 1837-1908]. — *RHT*, fasc. I.

— Rémy (Tristan). — Notes et documents pour servir à l'histoire du Cirque d'hiver. — *RHT*, fasc. I.

— La circulation comique. I. En Picardie. 1800-1860 [par Jean Nattiez]. — II. En Bretagne [1834, d'après les Archives municipales de Nantes]. — *RHT*, fasc. I.

Allais (Alph.). — Bonnemain (H.). — A propos du centenaire d'A. A. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, mars.

— Lebois (André). — Un centenaire encore ingambe. A. A. — *Le Bayou*, n° 61, printemps.

Arnaud de l'Ariège (Fréd.). — Voir : *Hugo (V.)*.

Azaïs (P.-H.). — Voir : *Lamartine (A. de)*.

Balzac (H. de). — * Pradalié (Georges). — B. historien. La société de la Restauration. Préface de P. Jourda. — Presses Universitaires, 1955.

— Bonmariage (Sylvain). — Souvenirs de combien de souvenirs ? [Stanislas Rzewuski]. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Brasseur (Aimé). — Le monde de la finance dans la *Comédie Humaine* de B. *Suite*. [La place de l'argent et des affaires dans la vie de B. L'usine et les ouvriers dans la *C. H.* La banque et les banquiers dans la *C. H.*]. — *Revue de la Banque* (Bruxelles), 1954, n° 11 ; 1955, 1-2. [Communiqué par P.-G. Castex.]

— Dagneaud (R.). — La terminologie nautique dans la *Comédie Humaine*. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

— Ferdar (Émile). — Le martinisme dans B. — *L'Initiation*, janvier-mars.

— Fischer (Jan O.). — K otázce Balzacova světového názoru ve Ztracenych ilusích [Les opinions de B. dans les *Illusions perdues*] — avec résumé français. — *Casopis pro moderni filologii*, 1954, c. 4. [Voir aussi « B. et les *Illusions perdues* », in *La Pensée*, juillet-août].

— Henriot (Émile). — Pour bien lire B. — *Le Monde*, 27 avril.

— Luppé (M^is^ A. de). — Custine, héros de B. [C., B. et M^me^ Hanska]. — *FL* 11 juin.

— Mauriac (Claude). — B. et les fleurs japonaises. — *Preuves*, mai.
— Weber (M.). — Les « orientations » allemandes de B. — *RLC*, janvier-mars.
— Le Paris de la *Comédie Humaine* photographié par Yvan Christ. — *Le Jardin des Arts*, mai.
— Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Banville (**Th. de**). — Souffrin-Le Breton (Eileen). — Th. de B. et la musique, avec des lettres inédites. — *FS*, July.

Barante (**P. de**). — Engel-Janosi (Friedrich). — The historical and political thought of P. de B. — [In] * Four studies in French romantic historical writing. — Baltimore, 1955.

Barbey d'Aurevilly (**J.**). — * J. B. d'A. — *Les Diaboliques*. Introduction et notes de Jean-Pierre Seguin. (Le Club français du livre. Classiques, 45.) — Club français du livre, 1955.
— Le Hir (Yves). — L'expression littéraire dans *Amaïdée* de B. d'A. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

Baudelaire (**Ch.**). — * Œuvres complètes de B. Édition présentée dans l'ordre chronologique et établie sur des textes authentiques avec des variantes inédites et une annotation originale. Tome I^er^. Études de L. J. Austin, M. Nadeau, Yves Bonnefoy, P.-J. Jouve et Roland Barthes. (Club du meilleur livre. Coll. « Le Nombre d'or ».) — Club du meilleur livre, 1955.
— * Ruff (M. A.). — L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne (Coll. « Études littéraires »). — A. Colin, 1955. [Voir E. Henriot, « Le mal, l'esprit du mal et la littérature », in *Le Monde*, 6 juillet].
— Desprechins (Robert). — Quelques précisions au sujet de la couverture des *Fleurs du Mal*. — *Le Livre et l'Estampe* (Bruxelles), 1^er^ mars.
— Pichois (Claude). — A propos d'un poème de B. : du nouveau sur Jeanne Duval. — *RHLF*, avril-juin.
— Pichois (Cl.). — Le beau-père de B. Le général Aupick (d'après des documents inédits). — *MF*, juin-août.
— Pichois (Cl.). — Autour du premier Pantoum français [avec des compléments de G. Charlier]. — *MF*, juin.
— Vallery-Radot (Pierre). — B. et ses amis [d'après le récit inédit de Ch. Toubin, extrait de *Ce que j'ai vu*. Souvenirs d'un septuagénaire (1891). Ces souvenirs ont déjà été publiés par Dornier en 1925]. — *La Presse médicale*, 1^er^ juin.

Béranger. — Voir : *Hugo* (*V.*).

Bonald (**L. de**). — Burucoa (Christiane). — Le deuxième centenaire de B. — *Revue du Rouergue*, juillet-septembre 1954.
— Gritti (R. P. Jules). — B. « prophète du passé » ? [d'après la thèse de doctorat en théologie de l'auteur]. — *Revue du Rouergue*, avril-juin 1954.
— Le bicentenaire de B. à Rodez [par B. Combes de Patris, J. Guibal : M. de B. devant le siècle, d'après sept lettres de B., et le R. P. Gritti : signale deux billets inédits de B.]. — *Revue du Rouergue*, octobre-décembre 1954.

Borel (**P.**). — Richer (Jean). — C. R. de : E. Starkie, *P. Borel, the lycanthrope...* (Londres, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

Bouilhet (**L.**). — Voir : *Flaubert* (*G.*).

Bourges (**E.**). — Lebois (André). — Bilan d'E. B. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Brunetière (**F.**). — Lettres de F. B. à Georges Hérelle [sur A. Fogazzaro],

avec une lettre de F. B. à Fogazzaro, [In] Silvio F. Baridon, « G. Hérelle e alcuni scrittori italiani ». — *RLM*, luglio-dicembre 1954.

Chasles (Ph.). — Pichois (Claude). — Ph. C. découvre l'Angleterre (1817-1818). — *RLC*, janvier-mars.

Chateaubriand. — Engel-Janosi (Friedrich). — C. as an historical writer. — [In] * Four studies in French romantic historical writing. — Baltimore, 1955.

— Hamon (P.). — A propos de deux billets de C. à Hippolyte de Chateaugiron et à Champollion le jeune [B. M. de Grenoble]. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1954 [1955].

— Letessier (Fernand). — C. et ses cousins Ravenel de Boisteilleul. — *Revue Universitaire*, mars-avril.

— Voir : *Proust* (*M.*).

Constant (B.). — Gex (Samuel). — La maison natale de B. C. — *GL*, 7-8 mai.

— Perros (Georges). — L'homme ballotté. — *Monde nouveau*, mars.

Corbière (T.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers. Poésie.*

Custine (M^is de). — Voir : *Balzac* (*H. de*).

Daudet (Alph.). — Sales (Henri). — A Lamalou-les-Bains. Une amitié d'Alph. et Léon D. Lettres à Édouard Belloc. — *Revue de l'Agenais*, avril-juin 1954.

Desbordes-Valmore (M.). — * Moulin (Jeanine). — M. D.-V. Inédits, œuvres choisies, bibliographie, fac-similé, portraits, documents (« Poètes d'aujourd'hui », 46). — P. Seghers, 1955.

Deschamps (E.). — Schaffer (Aaron). — Some unpublished letters of Emile D., public functionary and private citizen. — *MLN*, April.

Dumas fils (A.). — Voir : *Maupassant* (*G. de*).

Flaubert (G.). — Haloche (M.). — V. Hugo vu par F. — *AFl*, Bulletin n° 6.

— Lépiney (Roger). — F., Guttinguer et Bouilhet. Commentaire critique de deux lettres, 1855 et 1857. — *AFl*, n° 6.

— Maranini (Lorenza). — La légende de S^t-Julien l'Hospitalier. — *AFl*, n° 6.

— Pommier (J.). — En marge de *Madame Bovary* [sur l'article de R. Herval, Bull. n° 5]. — *AFl*, n° 6.

— Correspondance de G. F. à M^me Brainne (*suite*). — *AFl*, n° 6.

— Datation des lettres de F. [lettre de A.-F. Jacob : date la lettre de F. à Chojecki, publiée in Bulletin n° 5, du 29 juin 1868]. — *AFl*, n° 6.

— Voir : *Voltaire.*

Fontanes (L. de). — Tessonneau (Rémy). — Visage politique de L. de F., Poitevin, premier grand-maître de l'Université de France (1808-1814). — *Les Cahiers de l'Ouest*, juillet.

France (A.). — Baüer (Gérard). — A. F., à San Miniato. — *FL*, 28 mai.

— Logre (D^r). — A. F. précurseur de la psychanalyse. — *Le Lys Rouge*, n^os 65-66, hiver 1954-printemps 1955.

— Suffel (J.). — A. F. et la III^e République. — *Société d'histoire de la III^e République, Bulletin*, octobre 1954.

— Vandegans (A.). — A. F. : une vie, une œuvre, une pensée. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juillet.

Fustel de Coulanges. — * Herrick (Jane). — The historical thought of

F. de C. A dissertation. — Washington, Catholic University of America Press, 1954.

Gautier (Th.). — Doyon (René-Louis). — Histoire d'un livre exemplaire. *Mademoiselle de Maupin*. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Van der Tuin (H.). — Les voyages de Th. G. en Belgique et en Hollande. — *RLC*, janvier-mars.

— Voir : *Hugo (V.)*, *Nerval (G. de)*.

Gourmont (R. de). — Voir : *Divers. Langue.*

Guérin (E. et M. de). — Cuenot (C.). — Souvenir d'E. de G., 1805-1848. — *EN*, 28 avril.

— *L'Amitié guérinienne*, janviers-mars.

Guerrier de Dumast (A.-P.). — Voir : *Lamennais (F. de)*.

Guttinguer (U.). — Voir : *Flaubert (G.)*.

Halévy (L.). — Gérard-Gailly. — *L'abbé Constantin*. Les origines augeronnes d'un roman. — *Les Normands de Paris*, janvier, avril.

Hugo (V.). — V. H. — Œuvres complètes. '29.' *Histoire d'un crime*. Préface de Michel Braspart ; illustrations de Pascali. — '30.' *Théâtre en liberté. Amy Robsart. Les Jumeaux*. Préface de M. Braspart ; illustrations de Maurice Pouzet. — Givors, A. Martel, 1954.

— * Venzac (Géraud). — Les premiers maîtres de V. H. (Travaux de l'Institut catholique de Paris. 2). — Bloud et Gay, 1955.

— * Bayet (Christiane). — V. H. s'amuse. — Ed. Atlas, 1955.

— Juliette Drouet aux Pyrénées. Journal inédit de son voyage en 1843, publié et annoté par P. de Gorsse [*suite et fin* ; la publication est limitée à la partie du texte intéressant les Pyrénées]. — *Pyrénées*, janvier-juin.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Les derniers temps de V. H. d'après les papiers de Richard Lesclide. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Duroselle (J.-B.). — V. H., Arnaud de l'Ariège et l'épisode de l' « archevêque ». — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 1-2 [Mélanges Dimoff].

— H. G. [Guillemin]. — Lettres inédites à V. H. [Musset, 25 samedi (septembre 1830 ?), 20 novembre 1851 ; Th. Gautier ; Montalembert, 13 septembre (1831 ?) ; A. Soumet (timbre : 24 juin 1820) ; une lettre de G. Sand à Mme V. H., 24 mars 1856 et une lettre de Béranger, 3 juin, après la publication des *Contemplations*]. — *JG*, 19-20 juin.

— Guillemin (H.). — V. H. « Feuilles paginées » et autres (textes inédits). — *TR*, mai.

— Guillemin (H.). — H. visionnaire. — *Témoignage chrétien*, 20 mai.

— Guillemin (H.). — Le combattant V H. — *Témoignage chrétien*, 10 juin.

— Rat (Maurice) — Un poème inédit de V. H. écrit cinq jours après *A Villequier* [communiqué par J. de La Porte et P. Bruneteau]. — *FL*, 30 avril.

— Temple-Patterson (H.). — Remarques linguistiques sur quatre poèmes de V. H. — *Le français moderne*, avril.

— Voir : *Claudel (P.)*, *Flaubert (G.)*.

Huysmans (J.-K.). — * Baldick (Robert). — The life of J.-K. H. — Oxford, Clarendon Press, 1955.

— J.-K. H. — Trois textes oubliés [« Une fête à Nogent-sur-Marne », *Musée des Deux-mondes*, 1er septembre 1875 ; « Carnet d'un voyageur à Bruxelles », 15 novembre 1876, note de H. Lefai ; « E. Mâle et la

cathédrale », *Écho de Paris*, 26 avril 1899]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 29.

— Lettre inédite de J.-K. H. [à Léopold Mayéras, Ligugé, 7 février 1900]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 29.

— Cressot (M.). — Les deux versions de *Sac au dos* [*L'Artiste*, 1877 ; les *Soirées de Médan*, 1880]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 1-2 [Mélanges Dimoff].

— Jacquinot (Jean). — Les années d'enfance : la pension Hortus [d'après un dossier des Arch. nat., F17 9037]. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 29.

— Nugues (Émile). — Quelques souvenirs sur H. (I). — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 29.

— Les derniers instants de H. vus par sa servante. Souvenirs recueillis par Andrée Bemelmans. — *Bulletin... J.-K. H.*, nº 29.

Joubert (J.). — Soreil (Arsène). — Sur un mot de J. [résumé d'une communication à la Société française d'esthétique, 18 décembre 1954]. — *Revue d'esthétique*, octobre-décembre 1954.

Lacordaire (le P. H.-D.). — * Ridel (Abbé Jean). — L., directeur d'âmes. Sa spiritualité, sa méthode de direction. — Rennes, Imprimerie bretonne, 1955.

Laforgue (J.). — Reboul (Pierre). — La genèse du ciel laforguien. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 1-2 [Mélanges Dimoff].

Lamartine (A. de). — Bouchard (Marcel). — L. à Montculot. — *Revue de l'enseignement technique. Technique, art, science*, mai, juin.

— Guyard (Marius-François). — Études lamartiniennes avec des documents inédits. [I. L. et Azaïs. — II. Marianne de L.]. — *RHLF*, avril-juin.

— Joatton (Charles). — Jocelyn à la scène et à l'écran. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1952-1953.

— Lacassie (Colonel Georges). — Poésie et pharmacie. Un correspondant bressan de L. [le pharmacien Pierre Bichel]. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1952-1953.

— Vier (Jacques). — Les *Recueillements poétiques* de L. Sommaire d'une étude. — *L'École*, 14, 28 mai, 11 juin.

Lamennais (F. de). — * Mourre (Michel). — L. ou l'hérésie des temps modernes. (Coll. « Recherches »). — Amiot-Dumont, 1955.

— * Quilty (P. Roger-Paul), c. s. c. — The influence of Hughes Felicité de L'epistemology on his theory of democracy, abstract of a dissertation. (Catholic Universaty of America. Studies in politics, government and international law. Abstract series, nº 4). — Washington, Catholic University of America Press, 1954.

— Desroches (H.-C.). — A propos de L. et du mot « communiste » [la première partie de la note a été publiée dans *Le Monde*, 26-27 décembre 1954]. — *L'Actualité de l'histoire*, nº 11, mars.

— Foreville (Raymonde). — La vocation de L. — *Annales de Bretagne*, 1954, nº 2.

— Gaulmier (Jean). — Auguste-Prosper Guerrier de Dumast et L. [lettre (présumée inédite) de L. à G. de D., 9 septembre 1831]. — *Annales de l'Est*, 1954, nº 4.

— Posch (Andreas). — L. und Metternich. — *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 1954.

— Verucci (Guido). — I moti italiani del 1831 negli ideali di politica estera del giornale cattolico *L'Avenir* (1830-1831). — *Rivista storica italiana*, fasc. 1.

— Vier (J.). — Autour d'un portrait de L. [par Renan]. — *La Pensée catholique*, nº 36.

Le Play (Fr.). — Delatouche (Raymond). — La vie de F. Le P. — *Les Études sociales*, nº 1.

— Farmer (Paul). — The social theory of F. Le P. — [In] * Essays in honour of Laurence Bradford Packard. — New York, Ithaca, 1954.

— Le Play (Dr Albert). — Souvenirs sur F. Le P. — *Les Études sociales*, nº 1.

Loti (P.). — La correspondance P. L.-Ludovic Halévy (1883-1907), annotée par le Dr R. P. Bourriau. — *Cahiers P. L.*, nº 12, mai ; nº 13, août.

— Castillon du Perron (Marguerite). — Une visite de P. L. à la princesse Mathilde [deux lettres inédites de P. L. à Maurice d'Ocagne]. — *Cahiers P. L.*, nº 12.

Maistre (J. de). — Pansini (Giuseppe). — J. de M. e la democrazia. — *Nuova Rivista storica*, ottobre-dicembre 1954.

Mallarmé (S.). — * Souriau (M.). — Le mystère de M. [conférence à l'Université populaire de Lille, 30 janvier 1955]. — Lille, *Revue des sciences humaines*, 1955.

— Austin (L. J.). — C. R. de : G. Davies, *Vers une explication rationnelle du « Coup de dés »* (Paris, 1953). — *RHLF*, avril-juin.

— Cellier (Léon). — « Sur les bois oubliés » ou M. l'humain. Exemple d'exégèse. — *RSH*, janvier-mars. [Voir les remarques de J. B. Barrère in *RSH*, octobre-décembre].

— Chassé (Charles). — Le thème de Hamlet chez M. — *RSH*, janvier-mars.

— Chisholm (A. R.). — Three difficult sonnets by M. — *FS*, July.

— Cohn (Robert Greer). — C. R. de : G. Davies, *Vers une explication rationnelle du « Coup de dés »* (Paris, 1953). — *RR*, April.

— Davies (Gardner). — The demon of analogy. — *FS*, July, October.

— Fromilhague (René). — Lueurs sur l'*Ouverture ancienne d'Hérodiade* de M. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, nº 101, mars.

— Raitt (Alan W.). — Autour d'une lettre de M. [à Villiers de l'I.-A., 24 septembre (1867) ; communiquée par H. Mondor et publiée depuis dans la nouvelle édition des *Propos sur la poésie*]. — *RSH*, janvier-mars.

— Souffrin (Eileen). — La source des *Thèmes anglais* de M. — *RLC*, janvier-mars.

Maupassant (G. de). — Bernadin (François). — Le scandale de *Bel Ami*. — *La Nouvelle critique*, mai.

— Borel (Pierre). — Les logis de G. de M. — *La Tribune de Genève*, 20 avril.

— Castex (Pierre-Georges). — Actualité de M. — *Le Bel Ami. Bulletin de l'Association des amis de G. de M.*, mars-avril, nos 3-4.

— Lettre inédite d'A. Dumas fils, à Albert Delpit, janvier 1893, coll. Ed. Maynial [sur G. de M.]. — *Le Bel Ami*, nos 3-4.

— Delaisement (G.). — C. R. de ses thèses de doctorat ès lettres, Lille, 20 mai 1954 : Genèse, originalité, destinée de *Bel Ami* ; M. chroniqueur. — *Le Bel Ami*, nos 3-4.

— Delaisement (G.). — G. de M. à la Sorbonne. Les leçons de la thèse de M. André Vial : « M. et l'art du roman ». — *Le Bel Ami*, nos 3-4.

— Fess (Gilbert Malcolm). — The murders in M.'s *En voyage*. — *Kentucky Foreign Language Quarterly* (Lexington), 1st Quarter.

— Genevoix (Maurice). — Le réalisme de G. de M. — *Le Bel Ami*, nos 3-4.

— Siboulet d'Etchessary (A.). — De quelques légendes et inexactitudes sur G. de M. — *Le Bel Ami*, nos 3-4.

Maeterlinck (M.). — Voir : *Claudel (P.)*.

Mérimée (P.). — Bataillon (Marcel). — M. et l'américanisme d'il y a cent ans [rapport autographe de M. « sur le voyage projeté par Mr l'abbé Brasseur de Bourbourg », conservé dans les archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres]. — *Bulletin hispanique*, 1954, no 4.

— Bataillon (M.). — C. R. de : P. M., *Correspondance générale*, établie et annotée par M. Parturier. 2e série. Tome 1er. 1853-1855 (Toulouse, 1953). — *Bulletin hispanique*, 1954, no 4 [voir aussi le C. R. de Claude Pichois, in *RHLF*, avril-juin].

Michelet (J.). — * Cornuz (J.). — Un aspect du sentiment religieux au XIXe siècle. M. — Genève, E. Droz, 1955.

— Desachy (Paul). — M. intime [documents inédits : lettres de Jules et Athénaïs M.]. — *Miroir de l'histoire*, juin.

— Renauld (Charlotte). — Actualité de M. — *Bulletin trimestriel de l'Association des élèves et anciennes élèves de Sèvres*, septembre 1954.

— Vialianeix (Paul). — M. en Corrèze. Pages inédites du *Journal* [1835]. — *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, janvier-juin.

— Waltz (Mme). — La leçon d'une enfance : M. — *Cahiers de l'éducateur*, 10 juin.

Mistral (Fr.). — * Mauron (Charles). — Estùde Mistralen. Études mistraliennes. — Saint-Rémy-de-Provence, chez l'auteur, 1954.

— Barjon (Louis). — Le vrai M. ? — *Études*, juin.

— Pons (Paul). — L'abbé Pascal et le Félibrige alpin [extraits de lettres de F. M., Archives des Hautes-Alpes, série F]. — *Bulletin de la Société d'études historiques, scientifiques et littéraires des Hautes-Alpes*, 1955.

— Villemot (Henri). — Le mariage de F. M. — *Marsyas*, mai.

Montalembert (Ch. de). — Voir : *Hugo (V.)*.

Murger (H.). — Boyé (Maurice-Pierre). — M. et les compagnons de la Bohême en 1840. — *Rolet*, 9 juin-15 juillet.

Musset (A. de). — * Lefebvre (Henri). — M. (Coll. « Les Grands dramaturges »). — L'Arche, 1955.

— Schnerb (Claude). — *Fantasio* ou la destruction d'un mythe. — *L'Illustre Théâtre*, no 2, printemps.

— Viroile (Roland). — Explication de texte. M. et l'art [*André del Sarto*, acte I, scène 4]. — *L'École*, 2 avril.

— Voir : *Hugo (V.)*.

Musset (P. de). — Berti Toesca (Elena). — P. de M. e l'Italia del 1843. — *Nuova Antologia*, febbraio.

Napoléon Ier. — Tomiche (Nada). — Délassements impériaux. La conversation de N. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

Nerval (G. de). — * Albérès (R. M.). — G. de N. (Classiques du XIXe siècle. 1). — Éd. Universitaires, 1955.

— G. de N. — L'âne d'or. Présentation de Jean Richer [I. Une âme sans corps. — II. Séance humanitaire]. — *MF*, mai.

— G. de N. *Poésies et poèmes* de jeunesse, présentés par Gisèle Marie. [Premier projet de l'*Enterrement de la Quotidienne.*] — *TR*, juin.

— Constans (François). — N. et l'amour platonique. *La Pandora*. — *MF*, mai.

— Graaf (D. A. de). — La fin de G. de N. — *Levende Talen* (Groningen), nº 178.

— Jean (Raymond). — De N. et quelques humoristes anglais. — *RLC*, janvier-mars.

— Luquet (G.-H.). — G. de N. et la franc-maçonnerie. — *MF*, mai.

— Marie (Gisèle). — Une lettre inédite de Liszt [à G. de N., 25 août 1852]. — *RHLF*, avril-juin.

— Onimus (Jean). — *Artémis* ou le *Ballet des heures*. Sur le titre d'un sonnet des *Chimères*. — *MF*, mai.

— Pichois (Claude). — Une lettre inédite : N. et la franc-maçonnerie [lettre de Aug. Luchet à Godefroy, 28 janvier 1855, Coll. Smith-Lesouëf]. — *Le Monde*, 27 août.

— Poirier (J.). — Une lettre inédite de Marie Pleyel [Jeudi 14 (mai 1840 ?), à J. Janin]. — *RHLF*, avril-juin.

— Pommier (J.). — Sur deux lettres de G. de N. [mal datées dans l'édition de la Pléiade]. — *RHLF*, avril-juin.

— Richard (J.-P.). — G. de N. ou la profondeur délivrée. — *Critique*, juin.

— Richer (Jean). — Compléments à la « Correspondance » de G. de N. [I. Lettres inédites. La composition des *Filles du Feu*. — II. Lettres ne figurant pas dans la « Correspondance »]. — *RHLF*, avril-juin.

— Richer (Jean). — N. devant la psychanalyse. — *CAIEF*, nº 7, juin.

— Richer (Jean). — Une collaboration Gautier-Gérard : l'étude sur H. Heine signée de N. — *RHLF*, avril-juin.

— Rouger (Gilbert). — G. de N. et Louis-Philippe. *Le Carrousel, journal de la Cour, de la ville et des départements*. [Article : « De l'aristocratie en France », mars 1836.] — *MF*, mai.

— Rousselot (Jean). — G. de N. ou « diriger le Rêve au lieu de le subir ». — *Marginales*, avril.

— Rousselot (Jean). — G. de N. sculpteur de sa chimère. — *France-Asie*, janvier-février.

— Senelier (Jean). — Trois apocryphes de G. de N. — *RHLF*, avril-juin.

— A propos de N. : correspondance [lettre de Jean Richer]. — *MF*, juin.

Nouveau (G.). — Voir : *Verlaine (P.)*.

Ozanam (Fr.). — Harcourt (Robert d'). — L'œuvre de F. O. — *Historisches Jahrbuch*, 1955.

Pouvillon (E.). — Viguié (Pierre). — Un méconnu : E. P. [résumé de conférence]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1953-1954.

Prévost-Paradol. — * Guiral (Pierre). — P. P. (1829-1870). Pensée et action d'un libéral sous le Second Empire. — Presses Universitaires, 1955.

Proudhon (P.-J.). — Gamache (P.). — [Note à propos des 13 lettres de P., publiées par G. Diard, in *L'Actualité de l'histoire*, nº 9, suivie d'un extrait du *Journal inédit* de Ch. Weiss, Bibl. de Besançon]. — *L'Actualité de l'histoire*, nº 11.

— Voir : *Saint-Simon (C.-H. de)*.

Renan (E.). — * Œuvres complètes de E. R. Tome VII. Histoire et religion. [Études d'histoire religieuse. — Le Livre de Job. — Le Cantique des Cantiques. — L'Ecclésiaste. — Conférences d'Angleterre. — Nouvelles études d'histoire religieuse]. — Édition définitive établie par Henriette Psichari. — Calmann-Lévy, 1955.

— Desse (Georges). — La goutte de R. — *L'Ouest médical*, 25 février.

Renard (J.). — Dupuy (Aimé). — Jules R. d'après sa correspondance. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 janvier.

Rictus (J.). — * J. R. — Lettres à Annie [1906-1933]. — Ed. Seghers, 1955.

Rimbaud (A.). — * A. R. — Pages choisies, avec une notice biographique et littéraire et des notes explicatives, par H. de Bouillane de Lacoste (Classiques illustrés Vaubourdolle. 56). — Hachette, 1955.

— Beausire (Pierre). — Sur la mort de R. et le mythe de l'au-delà. — *Carreau* (Lausanne), nº 32, juillet-août 1953.

— Bernard (Suzanne). — R., Proust et les impressionnistes. — *RSH*, avril-juin.

— Étiemble. — Le centenaire d'A. R. — *RLC*, janvier-mars.

— Graaf (Daniel A. de). — Une clé des *Illuminations* : l'Exposition universelle de 1878. — *RSH*, avril-juin.

— Graaf (Daniel A. de). — *Une Saison en Enfer*, plutôt un programme qu'un testament. — *Synthèses*, mai-juin.

— Hackett (C.-A.). — R. et Balzac [rapprochement entre l' « enfer » du *Père Goriot* et la *Saison en enfer*]. — *RSH*, avril-juin.

— Lhombreaud (Roger). — A. R. et l'un de ses commentateurs anglais : Arthur Symons. — *RLC*, janvier-mars.

— Petralia (Franco). — R. in Italia. — *RLM*, nº 18, ottobre-dicembre 1954.

— Pezard (André). — L'hommage de l'Italie à R. [« Omaggio a R. di poeti italiani viventi », Milano, Pesce d'oro.] — *La Grive*, mai.

— Roger (Dr Juan). — El centenario de A. R. — *Revista de literatura*, julio-dicembre de 1954.

— Spoerri (Theophil). — R. und Hölderlin in ihrer Zuwendung zur Gegenwart. — *Universitas*, Mai.

— Torre (Guillermo de). — R. : poesía y mito. — *Sur*, marzo-abril.

— Underwood (V. P.). — R. et l'Angleterre. — *RLC*, janvier-mars.

— Voir : *XIXe siècle. Divers. Poésie.*

Rodenbach (G.). — Voir : *Verhaeren (E.).*

Rostand (E.). — Dussane (Béatrix). — *Cyrano de Bergerac* d'E. R. — *Les Annales*, juin.

Saint-Simon (Cte C.-H. de). — * Gurvitch (Georges). — Les fondateurs français de la sociologie contemporaine. Fasc. I : S.-S. sociologue. — Fasc. II : P.-J. Proudhon. — Centre de documentation universitaire, 1955.

Sainte-Beuve. — * Bibliothèque nationale. S.-B. Exposition organisée pour le 150e anniversaire de sa naissance [Catalogue rédigé par Roger Pierrot. Préface de J. Cain.] — Bibliothèque nationale, 1955.

— Bémol (Maurice). — Critique, science, poésie : nouvelle contribution à l'étude de la méthode critique de S.-B. et de P. Valéry. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 3-4. [Mélanges Dimoff.]

— Bishop (George Reginald), Jr. — S.-B. and the poetic art. [Thèse Princeton University, 1952 . — *Dissertation Abstracts*, nº 3, 1955.

— Boisdeffre (Pierre de). — A la recherche de S.-B. — *Études*, juin.

— Bonnerot (Jean). — Un petit-fils de Racine : le chanoine autunois Adrien de La Roque, ses lettres à S.-B. [quatre lettres]. — *Mémoires de la Société éduenne*, 1952-1955.

— Wedkiewicz (Stanisław). — Il « Camciatca » di S.-B. — *Ricerce slavistiche* (Roma), 1954. [In memoriam Enrico Damiani.]

Sand (G.). — Une lettre inédite de G. S. à Mazzini, présentée par Lucien Scheler [22 novembre 1848]. — *LF*, 23-30 juin.

— 1835 : Pensées littéraires [Carnet de G. S., publié par G. Robert, Bibl. nat., Ms., n. acq. fr., nº 13644]. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1954.

— Paul (Georges). — G. S. en Velay. — *Bulletin historique... publié par la Société académique du Puy*, 1953 [1954].

— Robert (Guy). — Deux manuscrits de G. S. *La Petite Fadette* et *Les Maîtres sonneurs* [B. N., Ms]. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 1954.

— Retour à G. S. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 79.

Schwob (M.). — Raimondi (Giuseppe). — Piccolo ritratto di Marcel S. — — *Letteratura*, gennaio-febbraio 1954.

Sénancour. — Pizzorusso (Arnaldo). — Origine e sviluppo dei temi meditativi di *Oberman*. — *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, 1954, fasc. III-IV.

Sismondi. — * G.-C.-L. S. Epistolario. Raccolto, con introduzione, note e indice dei nomi. A cura di Carlo Pellegrini. Vol. IV. 1836-1842 e appendice. (Documenti di storia italiana. Nuova serie.) — Firenze, La Nuova Italia editrice, 1954.

Soumet (A.). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Stendhal. — * S. — Œuvres intimes. [Vie de H. Brulard. — Journal. — Souvenirs d'égotisme. — Essais d'autobiographie. — Earline. — Les Privilèges]. Texte, notes, index des noms cités, biographie de S. et bibliographie établis par H. Martineau (Bibl. de la Pléiade). — Gallimard, 1955.

— * Litto (V. del). — Bibliographie stendhalienne 1947-1952. — Arthaud, 1955.

— * Vaillant (Pierre). — Exposition de la bibliothèque de Grenoble. S. et Grenoble. — Grenoble, Impr. Allier, 1955.

— Aragon (L.). — S. en une heure et quart. — *La Nouvelle critique*, avril.

— Berges (Consuelo). — Lecciones de S. III. Los heroes novelescos y el autor en sus heroes. — IV. Julián Sorel. — *Insula*, 15 de enero, 15 de abril.

— Billy (André). — Du cachet de S. et des débuts de Gyp. — *FL*, 18 juin.

— Imbert (H.). — S. lecteur de l'*Edinburgh Review*. — *RLC*, janvier-mars.

— Monnot (René). — Encore un plagiat de S. [Nello della Pietra supplicant sa femme, in *L'Amour*, livre I, chap. XXVIII et Foscolo]. — *Les Langues néo-latines*, fasc. 2.

— Nimier (Roger). — Le gros consul. — *La Nouvelle NRF*, juin.

— Turnell (Martin). — S.'s Diaries [C. R. de : The private Diaries of S., ed. and translated by Robert Sage, Gollancz]. — *The Spectator*, 27th May.

— L'administration « juste milieu » vue par S. dans *Les Mémoires d'un Touriste*. Présentation de G. Thuillier. — *La Revue administrative*, mars-avril.

— Villelaur (Anne). — H. Beyle chez les siens. — *LF*, 2-9 juin.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de S., « Le songe d'une matinée d'été » [*Chartreuse*, ch. V]. — *L'École*, 30 avril.

— Voir : *Rousseau* (*J.-J.*).

Staël (M^me^ **de**). — Desfeuilles (Paul). — M^me^ de S. et Bernadotte d'après des lettres inédites. — *Revue de l'Institut Napoléon*, avril.

Thierry (A.). — Engel-Janosi (Friedrich). — A. T.'s road to history. — [In] * Four studies in French romantic historical writing. — Baltimore, 1955.

Tocqueville (A. de). — Engel-Janosi (F.). — New T. material from the Johns Hopkins University collections : an unknown manuscript and two unknown letters of A. de T. [Appendix : Remarks by T. on Sir H. Bulwer's book on France]. — [In] * Four studies in French romantic historical writing. — Baltimore, 1955.

Vanderbourg (Ch.). — * Mortier (Roland), — Un précurseur de Mme de Staël : Charles V. 1765-1827. Sa contribution aux échanges intellectuels à l'aube du XIXe siècle. (Études de littérature étrangère et comparée. 28.) — Paris-Bruxelles, M. Didier, 1955.

Verhaeren (E.). — * Culot (Jean-Marie). — Bibliographie de E. V. Préface de Henri Liebrecht (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des académies, 1954.

— Aragon (L.). — Pour le 100e anniversaire de la naissance de V. — *LF*, 26 mai-2 juin.

— Bay (Paul). — A propos de V. et de son centenaire. — *Le Bayou*, nº 61, printemps.

— Brütsch (Ch.). — E. V. a-t-il lutté avec Dieu ? — *Réforme*, 14 mai.

— Brütsch (Charles). — Sur un brouillon d'E. V. [une variante de *La cité*, in *Rythmes souverains*]. — *JG*, 29-31 mai.

— Denux (R.). — E. V. — *L'École libératrice*, 3 juin.

— Hellens (Franz). — L'intimité du poète. — *LF*, 26 mai, 2 juin.

— Hellens (Franz). — V. comme je l'ai vu. — *FL*, 21 mai.

— Picard (Gaston). — E. V. et G. Rodenbach anecdotiques. — *Les Annales*, mai.

— Prévot (Gérard). — V. à l'heure officielle. — *LF*, 26 mai-2 juin.

— Voir : *Gide (A.)*.

Verlaine (P.). — Bronne (Carlo). — Parallèlement : Wilde et V. en prison. — *Synthèses*, avril.

— Fongaro (Antoine). — « L'espoir luit... ». — *RSH*, avril-juin.

— Fongaro (A.). — Une énigme verlainienne [sur la ressemblance entre « Les Chercheurs » de G. Nouveau, et « Autre » (Impression fausse), de P. V.]. — *RLM*, luglio-settembre 1954.

— Graaf (Daniel A. de). — A propos de V. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 1.

— Underwood (V. P.). — Le carnet personnel de V. [1872-1886 env.]. — *RSH*, avril-juin.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. V. et le souvenir. [« Après trois ans », in *Poèmes saturniens.*] — *L'École*, 14 mai.

— Voir : *XIXe siècle. Divers. Poésie.*

Vigny (A. de). — Calame (Alexandre). — A. de V. et sa parenté avec Regnard. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1954, nos 1-2 [Mélanges Dimoff].

— Germain (François). — L'imagination colorante de V. (II.) L'arc-en-ciel. — *IL*, janvier-février.

Villiers de l'Isle-Adam. — Bollery (Joseph). — Deux pré-originales inconnues de V. de l'I.-A. [Sa collaboration au *Monde militaire* : « Sagacité d'Aspasie », 9 décembre 1883, puis à la *Vie militaire* : une scène d'*Axël*, 12 juillet 1884]. — *RSH*, janvier-mars.

— Castex (Pierre-Georges). — Histoire d'un conte cruel [« Sylvabel »), documents inédits. — *RSH*, janvier-mars.

— Castex (P.-G.) et Raitt (A. W.). — De *Morgane* au *Prétendant* (documents inédits). Suivi de : V. de l'I.-A. Scène inédite pour *Le Prétendant* [*Le Prétendant*, version nouvelle de *Morgane*]. — *RSH*, janvier-mars.

— Drougard (E.). — Fragments manuscrits d'*Axël*. — *RSH*, janvier-mars.

— Gavelle (Émile). — Une source d'*Axël*. [Le *Majorat*, d'Hoffmann.] — *RSH*, janvier-mars.

— Raison du Cleuziou (Abbé J.). — Le chanoine Yves-Maurice-Victor V. de l'I.-A. et le conte de l'*Intersigne*. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1954 [1955].

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Vinet (A.). — Une lettre inédite d'A. V. à Urbain Olivier [25 janvier 1832], publiée par Frank Olivier. — *Revue historique vaudoise*, mars.

Zola (É.). — * Frandon (Ida-M.). — Autour de *Germinal*. La mine et les mineurs (Société de publications romanes et françaises. XLIX). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1955.

— * Van Tieghem (Ph.). — Introduction à l'étude d'É. Z. *Germinal* (Documents inédits de la Bibliothèque nationale). — Centre de documentation universitaire, 1953.

— Cogny (Pierre). — Lettres et politique. Un inédit d'É. Z. : plan d'un article, « Les Esclaves ivres ». — *Les Cahiers naturalistes*, nº 1.

— Girard (Marcel). — É. Z. et la critique universitaire. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 1.

— Ledig (Gerhard). — Ein danteskes Kapitel aus Z. *Germinal*. — *Deutsches Dante Jahrbuch*, 1954.

— Spezi (Pio). — Nel salotto della contessa Lovatelli : Emilio Z. — *L'Urbe*, (Roma), novembre-dicembre 1952.

— Toudouze (Georges G.). — Quelques souvenirs. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 1.

— Le pèlerinage de Médan, 1954. Discours de J. Guehenno, Armand Lanoux, Pierre Cogny. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 1.

— *Les Cahiers naturalistes*. Bulletin officiel de la Société littéraire des amis d'É. Z. (Éditions Fasquelle). Nº 1, 1955.

XXe SIÈCLE

Divers. — Allary (Georges). — Poètes et humoristes. [vers 1900]. — *Le Crapouillot*, nº 29.

— Thérive (A.). — Écrivains et littérateurs 1900. — *Le Crapouillot*, nº 29.

— Weinberg (Bernard). — La littérature française contemporaine devant l'opinion américaine. — *CAIEF*, nº 7, juin.

— P. V. — La mort d'Adrienne Monnier. — *FL*, 2 juillet.

— Adrienne Monnier. — *Le Monde*, 29 juin.

— Où va le roman [présentation par Marcel Thiry, discours de Constant Burniaux, Mme Marie Gevers, dom H. Duesberg]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature françaises*, décembre 1954.

Journaux. Souvenirs. — * Mallet (Robert). — Une mort ambiguë. — Gallimard, 1955.

— Léautaud (Paul). — Journal littéraire, 1927 (fragments). — *La Parisienne*, mai.

— Salmon (André). — A propos de « Souvenirs sans fin ». — *La Parisienne*, juin.

Presse. — Poirier (René). — Tableau de la presse à la Belle époque. — *Le Crapouillot*, nº 29.

Théâtre. — * Veinstein (André). — Du Théâtre libre au Théâtre L. Jouvet.

Les théâtres d'art à travers leurs périodiques. Préface de Henri Gouhier. — Librairie théâtrale, Éd. Billaudot, 1955.

— Farnoux-Reynaud (Lucien). — Le théâtre 1900 et les monstres sacrés. — *Le Crapouillot*, nº 29.

— Madis (Alex). — Comédiens d'hier [Victor Boucher. Marg. Moreno. Jeanne Cheirel]. — *RDM*, 15 mai.

Alain. — Autobiographie [écrite pour une revue anglaise]. — *TR*, mai,

— A. — Vingt-et-une scènes de comédie. — *MF*, juin, juillet.

— Bardèche (Jean). — A. et l'administration. — *La Revue administrative*. mars-avril.

— Voir : *Valéry* (*P.*).

Alain-Fournier. — Isabelle Rivière raconte comment son frère A.-F. écrivit le *Grand Meaulnes*. Enquête de Gilbert Prouteau. — *Arts*, 8-14, 15-21, 22-28 juin.

Apollinaire (G.). — * Rouveyre (A.). — Amour et poésie d'A. — Éd. du Seuil, 1955.

— Cavalli (Gigi). — Nota su A. e Ungaretti. — *Letteratura*, settembre-dicembre 1953.

— Décaudin (Michel). — A propos de « A. inédit ». — *MF*, juin.

— Orecchioni (Pierre). — Le thème du Rhin dans l'inspiration de G. A. — *La Revue des lettres modernes*, mars, avril.

— Piron (Maurice). — Les wallonismes de G. A. — [In] * Mélanges Ch. Bruneau.

— Warnier (R.). — G. A. — *Romanische Forschungen*, 1954, H. 3-4.

Audoux (M.). — Reuillard (Gabriel). — Les collaborations de Marguerite A. — *Le Monde*, 21 mai.

Barrès (M.). — Gillouin (René). — Autour de quelques lettres de M. B. — *RDM*, 15 mai, 1er juin.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : Ida-M. Frandon, « *Assassins* » *et* « *penseurs mystiques* » *dans* « *Une enquête aux pays du Levant* », de M. B. (Abbeville, 1954). — *RHLF*, avril-juin.

— Putnam (G. F.). — The meaning of Barrèsisme. — *Western political quarterly* (Salt Lake City, Utah), June 1954.

Bazin (R.). — Bauchard (R.). — R. B. et l'Anjou. — *Société des lettres, sciences et arts du Saumurois*, février.

Bernanos (G.). — * G. B. — *M. Ouine*... Éd. intégrale conforme au manuscrit et comportant de nombreuses pages inédites. Texte établi par A. Béguin (Club des libraires de France. Collection Fiction. 19). — Club des libraires de France, 1955.

— * G. B. — Textes du Brésil. L'honnête homme [1944]. Déclaration au Journal *A Noite*, Rio [octobre 1938]. Interview à Juiz de Fora [février 1939]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 22, avril.

— * Urs von Balthasar (H.). — B. — Cologne-Olten, J. Hegner, 1954.

— Béguin (A.). — G. B. au Brésil. — [In] * France et Brésil. Catalogue de l'exposition organisée aux Archives nationales de France. 24 mai-27 juin 1955. — Hôtel de Rohan, 1955.

— Urs von Balthasar (H.). — Die Stellung von G. B. zur Kirche. — *Schweizer Rundschau* (Zürich), September 1953. [Voir *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 22, avril, p. 13.]

— Bibliographie. Juin 1953-mars 1955 [inédits de B. ; traductions ;

livres sur B. ; études recueillies en volumes ; articles de revues ; travaux universitaires]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 22, avril.

Bourdet (Ed.). — Abraham (Marcel). — Dix ans après. — *L'Illustre Théâtre*, nº 2, printemps.

— Achard (Marcel). — La première lecture des *Temps difficiles*. — *L'Illustre Théâtre*, nº 2, printemps.

Bousquet (J.). — * J. B. — *Les Capitales*, ou de Jean Duns Scot à Jean Paulhan. — Le Cercle du Livre, 1955.

— Correspondances. J. B. à A. Breton. — *Monde nouveau*, avril.

Chateaubriant (A. de). — * A. de C. — Cahiers : 1906-1951. — Grasset, 1955.

Claudel (P.). — * Lettres de P. C. sur la Bible, au R. P. Paroissin, 17 août 1949-11 octobre 1954. — Nouvelles Éditions Debresse, 1955.

— * Guillemin (H.). — C. et son art d'écrire. — Gallimard, 1955 [voir L. Estang, in *La Croix*, 31 juillet-1er août].

— Une lettre de P. C. [13 novembre 1945, après la mort d'A. Cingria]. — *Nova et Vetera* (Genève), avril-juin.

— Astorg (Bertrand d'). — Panorama aérien de C. — *Esprit*, juin.

— Berteloot (Pierre). — Franse standpunten tegenover C. — *Dietsche Warande en Belfort*, Juni.

— Blanchet (André). — C. à Notre-Dame. — *Études*, mai.

— Bliguet (M.-J.), O. P. — C. et Dante [C. au Saulchoir, en juin 1914, et ses propos sur Dante]. — *L'Afrique dominicaine* (*Alger*), janvier-mars.

— Bonmariage (Sylvain). — P. C. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Bouchardy (F.). — Correspondances claudéliennes. — *Nova et Vetera* (Genève), avril-juin.

— Th. B. [Briant]. — Hommage à P. C. — *Le Goéland*, janvier-mars.

— Casnati (Francesco). — Il C. minimizzato in un « incontro » di Montanelli. — *La Fiera letteraria*, 10 aprile.

— Témoignage d'un abbé sur P. C. [l'abbé Coignard, professeur au collège de Saint-Malo]. — *Le Goéland*, janvier-mars.

— Comte (J.-F.). — Notre C. — *Vin nouveau*, mai.

— Diaz-Plaja (Guillermo). — P. C. — *Insula*, 15 de marzo.

— Dumur (Guy). — Tombeau de C. — *Médecine de France*, nº 63.

— Dutoit (Ernest). — Pour une enquête symbolique à travers l'œuvre de P. C. — *Nova et Vetera* (Genève), avril-juin.

— Duval (N.). — 23 février 1955. — *Les Cahiers de Neuilly*, avril.

— Emmanuel (P.). — C. and the catholicity of the universe. — *The Listener*, 28th April.

— Guillemin (Henri). — C. avant sa « conversion ». — *RP*, mai.

— Guillemin (Henri). — C. et Hugo. — *Le Monde*, 11 mai.

— Guillemin (Henri). — Le rire de P. C. — *FL*, 25 juin.

— Guillevic. — P. C. — *La Nouvelle critique*, avril.

— Haloche (Maurice). — A propos du récent décès de P. C. — *Le Thyrse*, 1er mai.

— Hollande (Maurice). — P. C., champenois. — *La Grive*, mai.

— Jahier (Piero). — Introduzione all' *Arte Poetica* [préface de la traduction italienne de 1913]. — *La Fiera letteraria*, 10 aprile.

— Jahier (Piero). — Ricordo di C., con lettere inedite [dix lettres de P. C. à P. J., 1912-1915 ; quatre de ces lettres sont publiées aussi dans l'*Hommage à P. C.* de la *NRF*, avec la préface de J., traduite et légèrement modifiée]. — *Il Ponte*, marzo.

— Kemp (Robert). — P. C., poète de la joie. — *France-Illustration*, avril.

— Labbé (Jean). — Louis Gillet devant les mystères claudéliens. — *RDM*, 1er mai.

— Le Maître (Rme dom G.). — P. C. oblat de Ligugé [trois lettres de P. C. à dom Besse, deux lettres à dom G. Basset]. — *Lettre de Ligugé*, nº 51, mai-juin.

— Luca (Giuseppe de). — Omaggio a P. C. Nuove sono le cose vere, giovani sono le cose eterne. — *La Fiera letteraria*, 10 aprile.

— Mondrone (D.), S. I. — C. personaggio biblico. — *La Civiltà cattolica*, 19 marzo.

— Mucci (Renato). — Due incontri decisivi. — *La Fiera letteraria*, 10 aprile.

— Munier (Roger). — P. C. — *CS*, nº 328, avril.

— Naughton (A. E. A.). — C., image-maker and iconoclast. — *FR*, April.

— Pimont (Yvonne). — P. C. et le *Soulier de Satin*. — *Revue de la Méditerranée*, mars-avril.

— Rabi. — Fleurs et orties pour C. — *Bulletin de nos communautés* (organe du judaïsme d'Alsace et de Lorraine), 25 mars.

— Rideau (E.), S. J. — La conversion de P. C. Notes théologiques. — *Nouvelle Revue Théologique*, avril.

— Robert (Louis A.). — Souvenirs sur P. C. — *Le Dauphiné* (Grenoble), 5 mars.

— Ryan (Mary). — P. C. — *Studies. An Irish quaterly review*, Summer.

— Simone (Franco). — Rimpianto per P. C. — *Convivium*, marzo-aprile.

— Souvirón (José María). — P. C. — *Arbor*, abril.

— Vaillant (Jean-Paul). — Le voyage des Ardennes. — *La Grive*, mai.

— Vigorelli (Giancarlo). — Il « terzo tempo » di C. — *La Fiera letteraria*, 6 marzo.

— Volpini (Valerio). — Biglietto « cattolico » per C. — *La Fiera letteraria*, 10 aprile.

— Warnach (Walter). — P. C. — *Hochland*, April.

— J. V. H. — Une lettre de P. C. sur *Tête d'Or* [avec des extraits de lettres de M. Maeterlinck à Albert Mockel sur *Tête d'Or*]. — *Le Livre et l'Estampe* (Bruxelles), 1er mars.

— Testimonianze per il poeta [Carlo Bo, Giorgio Caproni, Raffaele Carrieri, Pier Paolo Pasolini, Primo Mazzolari, Attilio Bertolucci, Dino del Bo, Vittorio Gasman, Mario Stefanile, Elena Zareschi]. — *La Fiera letteraria*, 10 aprile.

— Le souvenir de P. C. [lettre de C. au maire de La Bresse, Vosges, 6 décembre 1945]. — *FL*, 2 juillet.

Colette. — * C. — *Belles saisons*. — Flammarion, 1955.

— * Crosland (Margaret). — C., a provincial in Paris. — New York, British Book Centre, Inc., 1954.

— * Hommage à Colette. [Textes du prince Rainier, de Pierre de Monaco, R. Dorgelès, G. Bauër, J. Chenevière, A. Billy, G. Duhamel, M. Genevoix, P. Gaxotte, P. Géraldy, J. Giono, J. Green, Fr. Hellens, E. Henriot, Ph. Hériat, A. Maurois, G. Ollivier, M. Pagnol, L. Peillard, J. Supervielle, H. Troyat, J. Roy, Colette]. — Les Éd. de l'Imprimerie nationale de Monaco, Conseil littéraire de la principauté de Monaco, 1955.

— Souvenirs inédits de F. Carco. Mon « ami » C. — *FL*, 7, 28 mai.

— Mulder (Elisabeth). — Adios a C. y saludo a Claudina. — *Insula*, 15 de diciembre de 1954.

— Hommage à C. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, nº 79.

Daudet (L.). — Voir : *Daudet (Alph.)*.

Delarue-Mardrus (L.). — Grosclaude (Pierre). — Lucie D.-M. à Honfleur.

[Suivi de deux poèmes inédits et de fragments de son journal intime.] — *LF*, 21-27 avril.

— Savigny-Vesco (Marguerite). — Le message secret de L. D.-M. — *Rolet*, 28 avril-26 mai.

Desnos (R.). — Lettres [de R. D.] à Paul Eluard [poèmes et documents inédits de R. D.]. — *LF*, 16-23 juin.

Deubel (L.). — [Deux] lettres inédites de L. D. à Roger Allard. — *Société des amis de L. D.*, nº 30, janvier.

— Chatot (Eugène). — L. D., grand-prêtre verlainien. — *Société des amis de L. D.*, nº 30, janvier.

— Paquette (Henri). — Un grand poète longtemps méconnu : L. D. (I). — *La Nouvelle Revue franc-comtoise*, avril.

— *Société des amis de L. D., Bulletin*, nº 30, janvier.

Du Bos (Ch.). — * Ch. Du B. — Journal. VI. — La Colombe, 1955.

— Ch. Du B. — Journal 1933. — *TR*, mai.

Dujardin (Ed.). — Voir : *XIXe siècle. Divers. Symbolisme.*

Dullin (Ch.). — Lettres de Ch. D. [à Mme Camille Mallarmé]. — [In] Comment Pirandello fut révélé au public parisien le 20 décembre 1922. — *RHT*, fasc. 1.

Elskamp (M.). — * Guiette (Robert). — Max E. Choix de poèmes, inédits, bibliographie, portraits, documents (« Poètes d'aujourd'hui ». 45). — P. Seghers, 1955.

— Guiette (Robert). — Références poétiques de M. E. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, décembre 1954.

Eluard (P.). — Laude (Jean). — Notes sur la poésie de P. E. — *CS*, nº 329, juin.

Gide (A.). — * A. G. — *Paludes*. Pointes sèches par André Jacquemin. — Le Livre contemporain, 1954.

— * G. et Valéry. Correspondance (1890-1942). Préface et notes de Robert Mallet. — Gallimard, 1955. [Voir E. Henriot : La correspondance G.-Valéry, in *Le Monde*, 11 mai.]

— * Mahias (Claude). — La vie d'A. G. (Coll. « Les albums photographiques »). Avant-propos et commentaires par Pierre Herbart. — Gallimard, 1955.

— * Theis (Raimund). — Untersuchungen über *Poesie* und *Kunst* bei A. G. (Kölner Romanistische Arbeiten. Neue Folge. H. 4). — Köln, Romanisches Seminar der Universität Köln, 1954.

— Barberet (Gene J.). — A. G. and Ch.-L. Philippe [extraits de lettres inédites]. — *FR*, May.

— Bastide (Roger). — Thèmes gidiens. [L'œil crevé. — Fils de père inconnu... — L'homme et le secret.] — *CS*, nº 328, avril.

— Bronne (Carlo). — G. et Verhaeren [lettres inédites de G. à V., Bibliothèque Royale de Bruxelles, Fonds V. ; lettres inédites de V. à G.]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, décembre 1954.

— Brunet (Gabriel). — A propos d'A. G. (I). — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Cruse (Roger). — Quelques réflexions sur l'œuvre d'A. G. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1951-1954 [1955].

— Miserocchi (Manlio). — G. e la musica. — *La Scala* (Milano), maggio.
— Nadeau (Maurice). — La correspondance G.-Valéry. — *France-Observateur*, 16 juin.
— Schlappner (Martin). — Du sens moraliste chez Th. Mann et A. G. — [In] * Hommage de la France à Th. Mann pour son 80e anniversaire. — Ed. Flinker, 1955.
— Tournier (Marcel). — Le dernier séjour de G. à Tunis. — *Carrefour*, 22 juin.
— Villemot (Henri). — Sur la vie et l'œuvre d'A. G. (notes d'un liseur). — *Marsyas*, mars.
— J. V. H. — Une lettre d'A. G. [brouillon de lettre de G. à A. Maurois, 26 juillet 1939, au sujet d'une préface pour les *Liaisons dangereuses*]. — *Le Livre et l'Estampe* (Bruxelles), nº 1, 1er décembre 1954.

Gillet (L.). — Voir : *Claudel (P.).*

Giraudoux (J.). — * J. G. — Pages choisies, avec une notice biographique, des notices littéraires et des notes explicatives par Pierre Pouget (Classiques illustrés Vaubourdolle. 58). — Hachette, 1955.
— J. G. — De l'urbanisme [nécessité d'une dictature de l'urbanisme]. Introduction de René Gillouin. — *La Nouvelle NRF*, mai.
— Dumas (André). — G. et la tragédie du couple. — *Esprit*, mai.
— Le Sage (Laurent). — *Fragments* by J. G. [deux textes de G. publiés dans *Athéna, revue de lettres et d'art*, janvier 1906]. — *MLN*, April.
— Müller (Franz Walter). — Die « idées obsédantes » im Werke J. G. — *Die Neueren Sprachen*, H. 3, 4.
— Murciaux (Ch.). — J. G. ou Prospero vaincu. [Suivi de : Une jeune fille nue dans une île..., préface de J. G. à l'éd. de *Suzanne et le Pacifique*, pour la Société bibliophile des *Cent-une.*] — *Médecine de France*, nº 59, 1954.
— Rat (Maurice). — G. à l'école ou *Simon le Pathétique.* — *EN*, 16 juin.
— J. G., le Limousin et *Intermezzo.* Quelques propos de J.-L. Vaudoyer, recueillis par André Frank. — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 10.

Guillaumin (E.). — Voisin (Joseph). — Les paysans et la littérature. E. G. et son œuvre. — *Lectures culturelles*, mars-avril.

Jacob (M.). — Lacôte (René). — M. J. poète de la prose [critique de l'éd. Gallimard du *Cornet à dés*, II]. — *LF*, 19-26 mai.

Jammes (Fr.). — Planes (Georges). — F. J. et Bordeaux. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1951-1954 [1955].

Jarry (A.). — A. J. — Grande procession du Chœur d'Estime. Poème inédit. — *Cahiers du collège de pataphysique*, nº 19.

Maurras (Ch.). — J. R. — Pour une nouvelle lecture de Ch. M. — *Aspects de la France*, 27 mai.
— Thérive (André). — Lectures françaises. Les *Œuvres capitales* de M. — *Écrits de Paris*, mai.

Montesquiou (R. de). — Ricaumont (Jacques de). — R. de M. à travers trois de ses lettres [octobre 1919 ; novembre 1920 ; juin 1921]. — *La Parisienne*, juin.

Mugnier (Chanoine). — * Princesse Bibesco. — La Vie d'une amitié. Ma correspondance avec l'abbé M. Tome II. 1911-1944. — Plon, 1955.

Pergaud (L.). — * L. P. — *La Guerre des boutons.* [Suivi d'une étude par Eugène Chatot et de textes inédits.] — Club du meilleur livre, 1955.

— Lafille (Pierre). — Les premières armes pédagogiques et littéraires de L. P. — *Lectures culturelles*, mai-juin 1954.

— Mandin (Louis). — L. P., écrivain bien français. — *L'École libératrice*, 22 avril.

Philippe (Ch.-L.). — Voisin (Joseph). — Ma rencontre avec Ch.-L. P. — *Lectures culturelles*, janvier-février.

— Voir : *Gide* (*A.*).

Proust (M.). — * Autret (Jean). — L'influence de Ruskin sur la vie, les idées et l'œuvre de M. P. — Genève, E. Droz, 1955.

— * Remacle (M.). — L'élément poétique dans *A la recherche du temps perdu* de M. P. — Bruxelles, Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, 1955.

— M. P.-Jacques Rivière. Choix de lettres (1914-1922), présentées par Philippe Kolb. — *TR*, juin.

— Un inédit de M. P. Prière du marquis de Clermont-Tonnerre (imité de R. de Montesquiou), présentée par Elisabeth de Gramont. — *BMP*, nº 5.

— Deux lettres inédites de M. P. à M. de Fleury, présentées par John C. Lapp. — *BMP*, nº 5.

— Un inédit de P. en marge du *Temps retrouvé*, présenté par André Ferré. — *BMP*, nº 5.

— Confrontations : pages de *La Prisonnière* dans l'édition courante et dans l'édition de la Pléiade. — *BMP*, nº 5.

— Boehlich (Walter). — M. P. in Frankreich, Deutschland und anderswo. — *Merkur*, Februar.

— Bonnet (Henri). — Étude critique du *Contre Sainte-Beuve*. — *BMP*, nº 5.

— Bonnet (Henri). — Petit guide pour les lecteurs de M. P. — *Lectures culturelles*, septembre-octobre 1954.

— Chaix-Ruy (Jules). — *Jean Santeuil* di M. P. — *Humanitas* (Brescia), marzo.

— Clarac (Pierre). — Une nouvelle édition de P. *A la recherche du temps perdu*. — *EN*, 16 juin.

— Cocking (J. M.). — P. and Combray. — *The London Magazine*, December 1954.

— Jaquillard (Pierre). — Chateaubriand, P. et nous. — *BMP*, nº 5.

— Lacretelle (Jacques de). — Souvenirs sur P. — *TR*, juin.

— Nordlinger-Riefstahl (Marie). — P. as I knew him. — *The London Magazine*, August 1954 [cité d'après *BMP*, nº 5, p. 118].

— Vallée (Claude). — Le jardin de P. — *BMP*, nº 5.

— *Bulletin de la Société des amis de M. P. et des amis de Combray*, nº 5 1955.

— Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Ramuz (Ch.-F.). — * Ch. F. R. — *Derborence*, récit enrichi d'une flore ancienne (Club des libraires de France. Collection Fiction. 11). — Club des libraires de France, 1954.

— * Ch.-F. R. — *Si le soleil ne revenait pas*. Éd. présentée par Georges Borgeaud..., suivie de notes autobiographiques inédites. (Le Club du meilleur livre. Romans.) — Club du meilleur livre, 1955.

— Raymond (Marcel). — Ch.-F. R. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1953-1954.

Régnier (P.). — * P. R. — Lettres. Préface de Louis Barjon, S. J. (« Les Iles ». 3.) — Desclée de Brouwer, 1955.

— Blanchard (Pierre). — Frustration affective et tension spirituelle Le cas de P. R. — *Psyché*, octobre-novembre 1954.

Rivière (J.). — Voir : *Proust* (*M.*).

Rolland (R.). — * R. R. — Pages choisies, avec une notice biographique, des notices littéraires et des notes explicatives par Jacques Robichez (Classiques illustrés Vaubourdolle. 40.) — Hachette, 1955.
— Curnier (Pierre). — R. R. et son œuvre. — *Larousse mensuel*, mai.
— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, nº 31, mars.

Saint-Exupéry (A. de). — Crane (Helen-Elizabeth). — Une réponse au thème de l'évasion : *Vol de nuit* d'A. de S.-E. — *La Revue de l'Université Laval*, mars.
— Rauch (Karl). — Die Botschaft A. de S.-Es und ihre Wirkung in Deutschland. — [In] * Deutschland-Frankreich... — Stuttgart, 1954.

Saint-Hélier (M.). — Monique S.-H. [Mme Blaise Briod]. — *Carrefour*, 23 mars.
— Peyre (Sully-André). — Monique S.-H. — *Marsyas*, juin.
— Zermatten (Maurice). — Les lettres romandes en deuil : M. S.-H. — *GL*, 19-20 mars.

Seillière (Bon). — Thérive (André). — Le baron S. — *TR*, juin.

Suarès (A.). — A. S. — Ignorées du destinataire [lettres de S., jamais envoyées : à P. Claudel et à divers]. — *La Nouvelle NRF*, mars.
— A. S. — Textes. Dés. — *La Nouvelle NRF*, juin.
— Textes d'A. S. — Quelques lettres à Jean. — Pour le portrait de Goya. — Sur Rimbaud. — *CS*, nº 329, juin.
— Bounoure (Gabriel). — Le condottière à Marseille. — *CS*, juin.
— Braun (Sidney D.). — A. S., moralist. — *PMLA*, June.
— Girard (René). — S. et les autres. — *CS*, juin.
— Marcel (Luc-André). — A. S. — *CS*, juin.
— Maurin (Mario). — S. : portrait tournant. — *CS*, juin.

Toulet (P.-J.). — * P.-J. T. — *Journal et voyages*. Nouvelle éd. augmentée des *Lettres à soi-même* et de nombreux fragments inédits. — Le Divan, 1955.
— P.-J. T. — Pensées [extraites de ses Cahiers]. — *Le Divan*, janvier-mars.
— Walzer (Pierre-Olivier). — L'influence de P.-J. Toulet. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.

Valéry (P.). — * Hartman (Geoffrey H.). — The unmediated vision : an interpretation of Wordsworth, Hopkins, Rilke, V. — New Haven, Yale University Press, 1954.
— * Bémol (Maurice). — La Parque et le serpent. Essai sur les formes et les mythes (Collection d'histoire et de littérature françaises). — Les Belles Lettres, 1955.
— P. V. — *Les Bucoliques*, présentées par le Dr A. Roudinesco et Maurice Toesca. — *TR*, février.
— Bémol (Maurice). — P. V. et la critique littéraire [communication au Congrès d'Oxford, septembre 1954]. — *Revue d'esthétique*, octobre-décembre 1954.
— Bémol (Maurice). — C. R. de : J. Hytier, *La poétique de Valéry* (Paris, 1953). — *RHLF*, avril-juin.
— Étiemble. — Écrivains de Montpellier ou Montpellier contre Taine. — *Médecine de France*, nº 60.

— Garrigue (François). — Goethe et V. — *La Revue des lettres modernes*, janvier-mai.

— Knight (Everett). — Thoughts on V. and Alain. — *The Twentieth Century*, May.

— Lacretelle (Jacques de). — V. à Gênes. — *Le Figaro*, 11 mai.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — 1928. A Paris, rencontres avec le P. Teilhard. [P. V. et le P. Teilhard de Chardin.] — *TR*, juin.

— Mauriac (Pierre). — L'obsession viscérale dans l'œuvre de P. V. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1951-1954 [1955].

— Mondor (Henri). — P. V., plus vivant que bien des vivants. — *FL*, 25 juin.

— Nadal (Octave). — P. V. et l'événement de 1892 [textes inédits]. — *MF*, avril.

— Planté (Louis). — Histoire d'une lettre [lettre de P. V. sur l'histoire, à A. de Monzie, après la publication de *Pétition pour l'histoire*, 1942]. — *La Parisienne*, avril.

— Tabernig (Elsa). — P. V. y la inspiración poética. — *Boletin del Instituto de investigaciones literarias* (Buenos-Aires), nº 7, 1953.

— Voir : *Gide (A.)*, *Sainte-Beuve*.

Van der Meersch (M.). — Desnues (R.-M.). — Maxence V. der M. — *Éducatrices paroissiales*, janvier.

Vildrac (Ch.). — Beattie (Arthur-Henry). — The literary work of Ch. V. — *Dissertation Abstracts*, nº 12, 1954.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — Flâneur (Le) des Deux-Rives. *FDR.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : **G. MIGNOT**

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à St-Germain-lès-Corbeil en Décembre 1955.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt effectué dans le 4e trimestre 1955.
Nº d'ordre dans les travaux de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN : nº 1487.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 929.

55e ANNÉE - N° 2
AVRIL-JUIN 1955

Revue d'Histoire Littéraire de la France

S. JEUNE
Molière, le Pédant et le Pouvoir. 145

GEORGES MAY
L'Histoire a-t-elle engendré le roman ? 155

MARIUS-FRANÇOIS GUYARD
Études lamartiniennes. 177

CLAUDE PICHOIS
A propos d'un poème de Baudelaire. Du nouveau sur Jeanne Duval 191

NOTES ET DOCUMENTS SUR GÉRARD DE NERVAL

JEAN RICHER
Une collaboration Gautier-Gérard 206

JEAN SENELIER
Trois apocryphes de Gérard de Nerval. 209

JEAN RICHER
Compléments à la « Correspondance » de Nerval. . 221

J. POIRIER
Une lettre inédite de Marie Pleyel. 224

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

GISÈLE MARIE

Une lettre inédite de Liszt à Nerval 225

●

JEAN POMMIER

Sur deux lettres de Gérard de Nerval 227

●

COMPTES RENDUS

S. de SACY : **éd. du « Journal de voyage » de** MONTAIGNE (J. POMMIER), 229 — L. HERLAND : **Corneille par lui-même** (A. STEGMANN), 232 — M. C. GOTAAS : **Bossuet and Vieira. A study in national, epochal and individual style** (J. TRUCHET), 233 — E. MALCOVATI : **Madame Dacier, una gentildonna filologa del gran secolo** (A. PIZZORUSSO), 234 — G. MAY : **Diderot et « La Religieuse »** (J. PROUST), 235 — M. PARTURIER : **éd. de la Correspondance générale de** MÉRIMÉE (Cl. PICHOIS), 238 — ENID STARKIE : **Petrus Borel, the lycanthrope. His life and time** (J. RICHER), 241 — AUDA PRUCHER : **La rappresentazione dell' Egitto nelle tre redazioni della « Tentation de saint Antoine »** (J. SEZNEC), 242 — GARDNER DAVIES : **Vers une explication rationnelle du Coup de Dés** (L. J. AUSTIN), 243 — I. M. FRANDON : **« Assassins » et « Danseurs mystiques » dans « Une enquête aux pays du levant » de Maurice Barrès** (P. MOREAU), 247 — J. HYTIER : **La Poétique de Valéry** (M. BÉMOL, 249).

●

Assemblée générale de la Société d'Histoire littéraire . . . 254

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 257

— CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE —

1° Bulletin Analytique

ABONNEMENT ANNUEL

(Y compris la table générale des noms d'auteurs)

	France	Étranger
Ire PARTIE — Mathématiques, Physique, Chimie, Sciences de l'Ingénieur	6 000 F	7 000 F
Section I — Mathématiques pures et appliquées. Mécanique. Physique mathématique	1050	1300
Section II — Astronomie et Astrophysique. Physique du globe. . .	1350	1600
Section III — Généralités sur la Physique. Acoustique. Thermodynamique. Chaleur. Optique. électricité et Magnétisme.	1800	2000
Section IV — Physique corpusculaire. Structure de la matière . .	900	1150
Section V — Chimie générale et Chimie physique	900	1150
Section VI — Chimie minérale. Chimie organique. Chimie appliquée. Métallurgie.	3300	3675
Section VII — Sciences de l'Ingénieur	2250	2500
Section VIII — Minéralogie. Pétrographie. Géologie. Paléontologie. .	1050	1300
2e PARTIE — Biologie, Physiologie, Zoologie, Agriculture.	6 000	7 000
Section IX — Biochimie. Biophysique. Sciences pharmacologiques. Toxicologie	1800	2000
Section X — Microbiologie. Virus et bactériophages. Immunologie .	1200	1325
Section XI — Biologie animale. Génétique. Biologie végétale. . .	3300	3675
Section XII — Agriculture. Aliments et Industries alimentaires . .	1050	1300
3e PARTIE — Philosophie	2 500	3 000
Sociologie	1000	1200

N. B. — Les abonnés aux TIRAGES A PART de la première ou deuxième partie du Bulletin Analytique peuvent recevoir la TABLE GÉNÉRALE DES AUTEURS aux conditions suivantes :

	France	Étranger
Première partie. . .	600	700
Deuxième partie. . .	600	700

2° Revue des sommaires des principaux périodiques scientifiques et techniques

	France	Étranger
Abonnement annuel. . .	**6 000**	**7 000**

S'adresser au Secrétariat du CENTRE DE DOCUMENTATION DU C. N. R. S.
16, rue Pierre-Curie, PARIS-5e — C. C. P. Paris 9131-62.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président..... **M. Émile HENRIOT,** *de l'Académie française.*
Vice-Présidents..... **M. Maurice LEVAILLANT,** *de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.*
M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*
Secrétaire..... **M. Jean POMMIER,** *Professeur au Collège de France.*
Trésorier..... **M. Jacques LECLERC,** *Éditeur.*
Secrétaire adjoint... **M. Pierre JOSSERAND,** *Conservateur à la Bibliothèque Nationale*
Secrétaire archiviste **M. Claude PICHOIS.**

MM. Conseil d'Administration :

Baldensperger (Fernand), Professeur honoraire à la Sorbonne.
Billy (André), de l'Académie Goncourt.
Bonnerot (Jean), Conservateur honoraire de la Bibliothèque de la Sorbonne.
Bouteron (Marcel), Membre de l'Institut.
Bruneau (Charles), Prof. à la Sorbonne.
Castex (Pierre-Georges), Prof. à l'Université de Lille.
Charlier (Gustave), Prof. à l'Université de Bruxelles.
Clarac (Pierre), Inspecteur général de l'Éducation Nationale.
Dumesnil (René), Homme de Lettres.
Mme Durry (M.-J.), Prof. à la Sorbonne.
Fabre (Jean), Prof. à l'Université de Paris.
Hytier (Jean), Professeur à l'Université Columbia, New York.
Jasinski (René), Professeur à l'Université Harvard.
Jourda (Pierre), Professeur à l'Université de Montpellier.
Lebègue (Raymond), Prof. à la Sorbonne.
Levaillant (Maurice), Membre de l'Institut.
Martin-Chauffier (Louis), Homme de Lettres.
Martineau (Henri), Homme de Lettres.
Maynial (Édouard), Professeur au Lycée Henry-IV.
Mongrédien (Georges), Homme de Lettres.
Moreau (Pierre), Professeur à la Sorbonne.
Morize (André).
Pintard (René), Professeur à la Sorbonne.
Rudler (Gustave).

Revue d'Histoire littéraire de la France

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à
M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire Littéraire. »

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard St-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL 1955 (4 numéros)

France et Union française. 1 000 F Étranger . 1200 F
Le numéro de l'année courante (et des années parues) 290 F

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1953. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu 1 000 F. *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années 1909-1939, la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

CHARLES BRUNEAU

PETITE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

en deux volumes

Tome I : Des origines à la Révolution

C'est notre langue, transformée et enrichie au cours de plus d'un millénaire, qui est étudiée par M. CHARLES BRUNEAU dans la *Petite Histoire de la Langue française* en 2 volumes, dont le tome premier vient de paraître. Il l'étudie ici depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle où le français est la langue universelle de l'Europe.

Formé par son maître FERDINAND BRUNOT, auteur de la grandiose *Histoire de la Langue française*, à l'achèvement de laquelle il travaille lui-même, M. CHARLES BRUNEAU présente aujourd'hui cette *Petite histoire*, d'une conception un peu différente et d'un maniement plus aisé, destinée aussi bien à l'homme d'affaires qu'à l'étudiant. D'une vaste érudition, elle est néanmoins écrite en un style alerte et vivant, saupoudrée de curieuses et souvent malicieuses anecdotes, que les lecteurs du *Figaro littéraire* connaissent bien.

Le tome II et dernier, qui fera une large place au français à l'époque contemporaine est actuellement en préparation.

Un volume de la Collection « Études Littéraires », 284 pages, 5 cartes . . . . . **850 F**

Tome II : De la Révolution à nos jours : en préparation,

Dans la même collection

La Création littéraire chez Balzac, par B. GUYON. . . . **575 F**

Molière et « Le Misanthrope », par R. JASINSKI. . . . **865 F**

Napoléon écrivain, par N. TOMICHE. . . . . **815 F**

La Poétique de Valéry, par J. HYTIER. . . . . **955 F**

L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne, par M. RUFF

à paraître

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

IMPRIMERIE WILLIAMS-EGRET, SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL

SHL
WITHDRAWN

CHARLES BRUNEAU

PETITE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

en deux volumes

Tome I : Des origines à la Révolution

C'est notre langue, transformée et enrichie au cours de plus d'un millénaire, qui est étudiée par M. CHARLES BRUNEAU dans la *Petite Histoire de la Langue française* en 2 volumes, dont le tome premier vient de paraître. Il l'étudie ici depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle où le français est la langue universelle de l'Europe.

Formé par son maître FERDINAND BRUNOT, auteur de la grandiose *Histoire de la Langue française*, à l'achèvement de laquelle il travaille lui-même, M. CHARLES BRUNEAU présente aujourd'hui cette *Petite histoire*, d'une conception un peu différente et d'un maniement plus aisé, destinée aussi bien à l'homme d'affaires qu'à l'étudiant. D'une vaste érudition, elle est néanmoins écrite en un style alerte et vivant, saupoudrée de curieuses et souvent malicieuses anecdotes, que les lecteurs du *Figaro littéraire* connaissent bien.

Le tome II et dernier, qui fera une large place au français à l'époque contemporaine est actuellement en préparation.

Un volume de la Collection « Études Littéraires », 284 pages, 5 cartes . . . . . **850 F**

Tome II : De la Révolution à nos jours : en préparation,

Dans la même collection

La Création littéraire chez Balzac, par B. GUYON. . . . **575 F**

Molière et « Le Misanthrope », par R. JASINSKI. . . . **865 F**

Napoléon écrivain, par N. TOMICHE. . . . . **815 F**

La Poétique de Valéry, par J. HYTIER. . . . . **955 F**

L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne, par M. RUFF

à paraître

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

IMPRIMERIE WILLIAM-EGRET A SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL

SHL
WITHDRAWN